

ARI  
de

Marina

Armada



Observatorio de San Fernando

B

Observatorio de Marina  
BIBLIOTECA

Núm. del Ir

Sección .....

Carpeta .....

Núm. **5034**

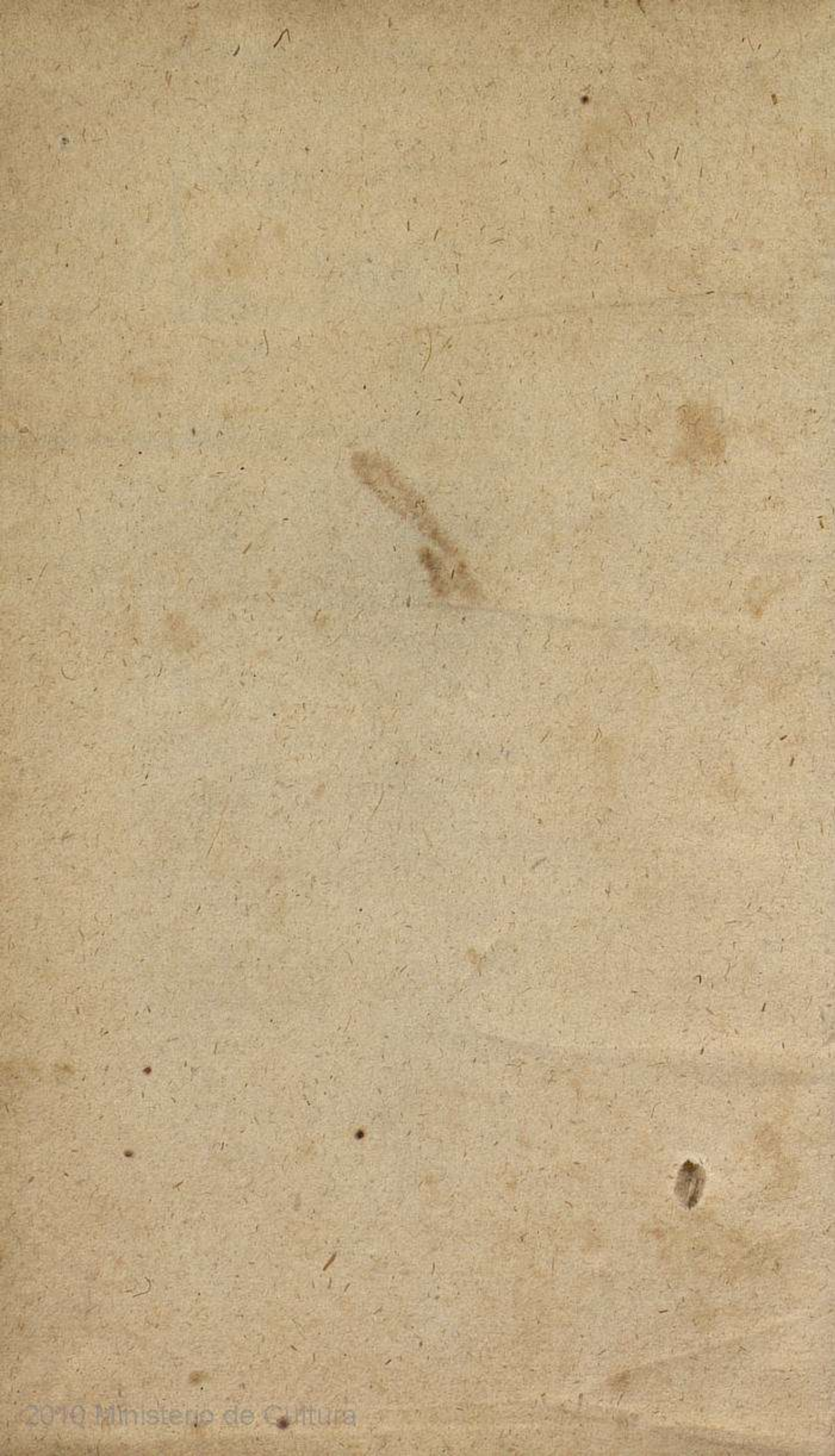
Estante ..... Tabla .....

Tomo .....













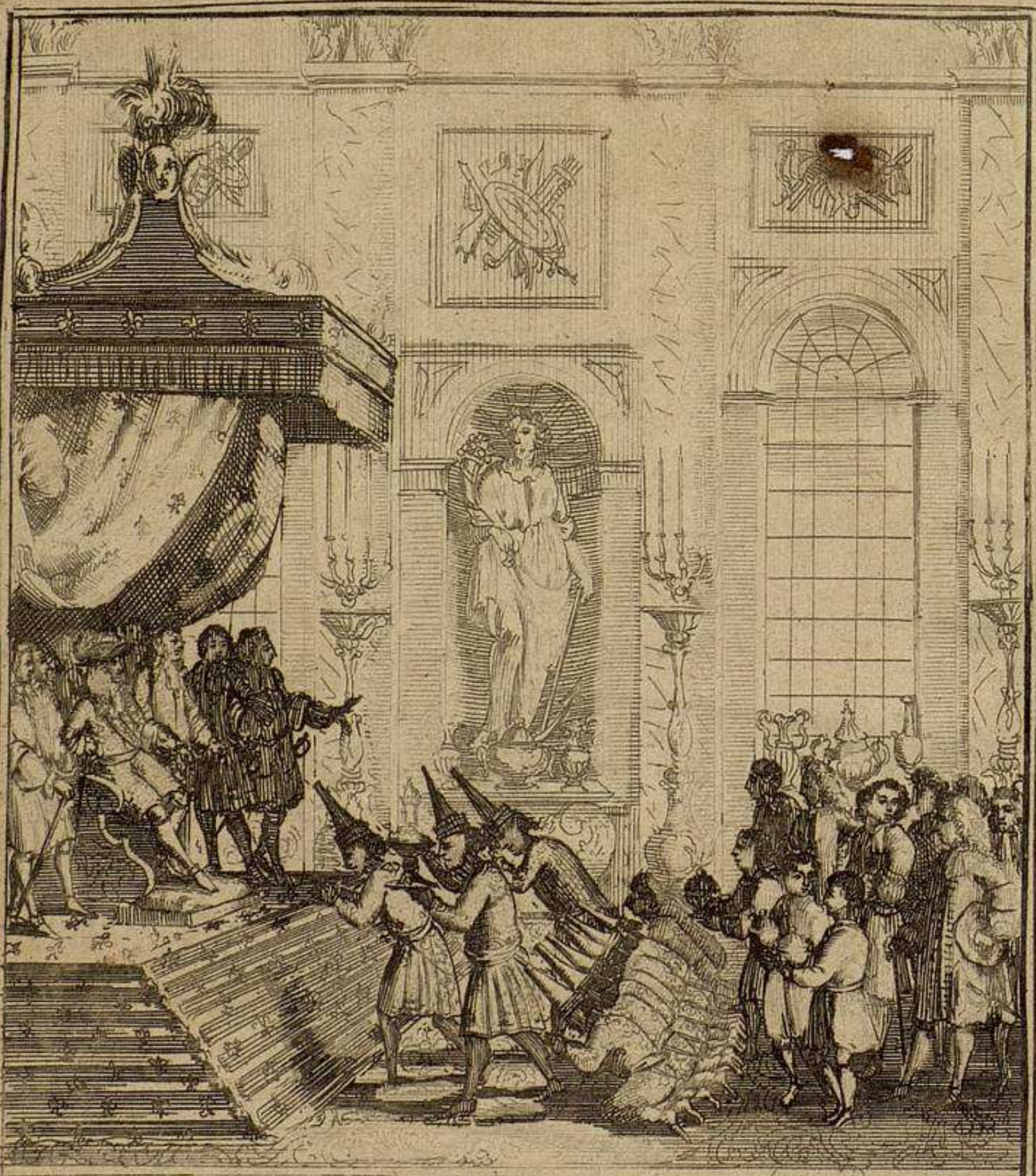












VOYAGE  
DE  
SIAM.

A. AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER.



# VOYAGE

DE

# SIAM

DES PERES JESUITES,

Envoyés par le ROY, aux Indes  
à la Chine.

AVEC LEURS OBSERVATIONS

*Astronomiques, & leurs Remarques de Physique,  
de Géographie, d'Hydrographie,  
& d'Histoire.*

Enrichi de Figures.



OBSERVATORIO DE MARINA  
DE  
SAN FERNANDO.

Suivant la Copie de Paris imprimée,

PAR ORDRE EXPREZ DE SA MAJESTE

A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER, Libraire  
sur le Vygen-dam, à l'enseigne de  
la Ville de Paris.

M. DC. LXXXVIII.



COMUNICACION

MAILS

RECEIVED

DEPARTAMENTO DE ECONOMIA

Y FINANZAS

BOGOTA

1950

10

10

10

10

10

10

10

10

10

10

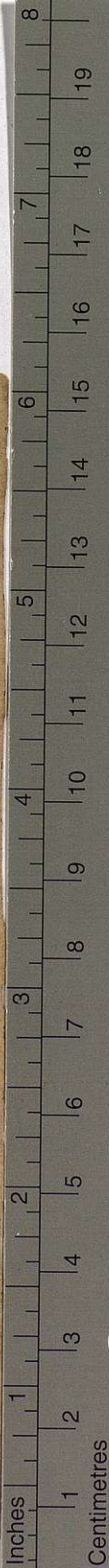


# AU ROT.



SIRE

Comme c'est par vostre commandement exprès que je rends compte au Public d'un Voyage, qui a esté entrepris par vostre ordre pour l'utilité de toutes les nations & pour la publication de l'Evangile je n'auray pas de la peine à justifier la liberté que j'ose prendre, de le faire paroître sous le Nom auguste de vostre Majesté, & de luy rendre ce premier tribut de la reconnoissance que luy doit nostre Compagnie, de luy avoir confié une entreprise si avantageuse à la Religion & aux Sciences. Le Ciel semble veiller avec une attention particuliere à vostre grandeur & à votre gloire, parce qu'il la veut faire servir à la sienne, & que c'est par vostre pieté, par vostre puissance, & par vostre sagesse, qu'il a destiné d'establir le seul vray culte de la Divinité dans toute la Terre. C'est pour cela, SIRE, qu'il a mis dans vostre Personne Sacrée tant de qualitez heroïques, si propres à vous acquerir l'amour & l'admiration de tout l'Univers; Qu'il vous a inspiré le choix de Ministres si vigilans, si laborieux, si effectifs, si attachez au bien de vostre Etat, & d'autant plus eclairez que leurs lumieres sont plus dependantes des vostres;



Colour Chart #13

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black



## E P I S T R E.

*Astres; Qu'il vous a donné presque autant de Sujets  
 capables de commander des armées qu'il y a d'Of-  
 ficiers dans vos Troupes; Qu'il a élevé l'esprit &  
 le cœur de vôtre Noblesse à toutes sortes de grandes  
 entreprises; Qu'il a mis jusques dans vos moin-  
 dres soldats l'intrepidité, l'amour de la vertu &  
 de la discipline; & qu'il a répandu le respect, &  
 la terreur de vôtre Auguste Nom dans toutes les  
 Nations de la Terre. C'est aussi pour cela, S I-  
 R E, que la Sagesse suprême qui fit connoître au-  
 trefois aux Roys & aux peuples d'Orient J E-  
 SUS-CHRIST naissant & mourant, par  
 une nouvelle étoile, & par une Eclypse extraordi-  
 naire, a voulu qu'entre mille glorieux avantages,  
 dont elle comble tous les jours vôtre Regne, ce fust  
 par vôtre moyen que les Cieux annonçassent en ce  
 tems-ci la gloire de Dieu d'une façon particulière.  
 Cette même Sagesse nous découvre encore aujour-  
 d'hui de nouveaux Astres & de nouvelles Constella-  
 tions, & elle met entre les mains de vos Sujets des  
 moyens inconnus aux siècles passez, de predire les  
 Eclipses, de rendre certaines les distances des Ter-  
 res & des Mers, de perfectionner & d'assûrer la  
 navigation & d'acquies à JESUS-CHRIST,  
 par les plus nobles de tous les Arts, les Nations les  
 plus nombreuses, les plus polies, & les plus spiri-  
 tuelles du monde. Il est difficile, S I R E, de dire  
 si l'injustice des Heretiques a esté plus grande, lors  
 qu'ils ont crû pouvoir affoiblir les veritez Catholi-  
 ques, & décrier l'Eglise en lui reprochant la sain-*



## E P I S T R E.

*te simplicité de ses Prêtres, ou lors que souffrant im-*  
*patiemment l'érudition solide & universelle des*  
*hommes Apostoliques dans les lieux & dans les*  
*tems où elle étoit plus nécessaire; ils ont voulu qu'on*  
*prist l'ignorance des Ministres de l'Evangile pour*  
*le tire le plus legitime de leur mission. Mais il est*  
*certain que comme Dieu a élevé la bassesse & l'ig-*  
*norance des premiers des Apôtres à une science*  
*sublime pour confondre la vaine sagesse des Philo-*  
*sophes, il ne s'est pas moins servi dans tous les sie-*  
*cles de l'Eglise de la sagesse des Philosophes per-*  
*fectionnée par les lumieres de la Foy, pour abolir*  
*les erreurs du Paganisme, pour détruire les So-*  
*phismes des Heretiques, & pour deffendre & af-*  
*fermir son Eglise dans les Conciles. Du moins ne*  
*peut on douter, SIRE, que ce dernier moyen*  
*d'attirer les peuples à la connoissance & à l'amour*  
*de JESUS-CHRIST crucifié ne soit le plus*  
*conforme à la volonté de Dieu; lorsque le plus grand*  
*& le plus sage Roy du monde, le plus cheri du Ciel,*  
*le plus zelé pour l'augmentation & pour l'union de*  
*toute l'Eglise, employe pour la conversion des ames*  
*ces mêmes sciences, consacrées par le saint usage*  
*qu'en a fait dès les commencement du Christianis-*  
*me l'Apôtre des Gentils, & que l'Apôtre des In-*  
*des, & ceux qui ont suivi avec tant de benedictions*  
*du Ciel son esprit & ses maximes, en ont fait en-*  
*core dans ce dernier siècle. C'est, SIRE, cette*  
*assurance qui me fit partir il y a deux ans par vos*  
*ordres avec ceux dont je presente ici les curieuses*  
obser-



## E P I S T R E.

observations à *VOTRE MAIESTE'*, pour aller par ces mêmes sciences, enseigner celle du salut, dans le plus grand & le plus florissant Empire du monde. C'est elle aussi qui m'a fait revenir bien-tôt après des extremités de l'Asie, pour recevoir de *VOTRE MAIESTE'*, de nouveaux ordres & de nouveaux secours, qu'elle est toujours prête de repandre liberalement, lorsqu'il s'agit du service de celui qui lui a donné le pouvoir & le desir de le faire adorer en esprit & en verité par toutes les Nations. C'est enfin, *SIRE*, dans cette même assurance que je retourne animé de votre pieté, & de votre zele, où Dieu m'appelle & où *VOTRE MAIESTE'*, a la bonté de m'envoyer pour prêcher, autant qu'il me restera de vie, aux Rois & aux peuples des Indes, *JESUS-CHRIST* crucifié, qui fait toute votre gloire & toute votre confiance, & auquel j'offriray incessamment pour la conservation, & pour l'heureux regne de *VOTRE MAIESTE'*, des vœux aussi ardents que m'y engagent la plus parfaite reconnoissance qu'on puisse avoir de vos bontés Royales, & le dévouement parfait, avec lequel je suis,

**SIRE,**

**DE VOTRE MAIESTE',**

Le tres-humble, tres-obeissant,  
& tres-obligé serviteur & sujet,  
**GUY TACHARD**, de la C. de L.





# V O Y A G E

D E

S I A M.

L I V R E P R E M I E R.

---

V O Y A G E D E B R E S T

*jusqu'au Cap de bonne Esperance.*



DEPUIS que le Roy a établi l'Académie Royale à Paris pour perfectionner les Sciences & les Arts dans son Royaume, ceux qui la composent, n'ont point trouvé de moyen plus propre à exécuter ce grand dessein, que d'envoyer des hommes sçavans faire des observations dans les Pais étrangers, afin de corriger par là les Cartes Géographiques, de faciliter la Navigation, & de perfectionner l'Astronomie. Dans cette veüe quelques-uns des plus doctes de cette illustre Compagnie avoient été envoyez par ordre de sa Majesté, en divers Royaumes. Les uns étoient allez en Dannemarc, d'autres en Angleterre: On en avoit envoyé à l'Isle de Cayenne & aux autres Isles de l'Amérique, au Cap Verd, & même sur les Ports & sur les principales Costes du Royaume, tandis que les autres de-

A

de-



demeurant à l'Observatoire , travailloient de concert & entretenoient avec eux les correspondances nécessaires.

On cherchoit l'occasion d'envoyer encore d'autres Observateurs en divers endroits de l'Europe , à l'Isle de Fer d'où l'on prend le premier Méridien , aux Indes Orientales , & principalement à la Chine , où l'on sçavoit que depuis quatre mille ans les Arts & les Sciences fleurissent , où il y a des Livres sur toutes sortes de matières , & des Bibliothèques comparables aux plus belles de l'Europe , dans lesquelles on pourroit trouver de quoi enrichir celle du Roy.

Ce Pere  
partit de  
Macao  
le 5. De  
cemb.  
1681 sur  
un vais-  
seau Hol-  
landois ,  
& arriva  
en Hol-  
lande au  
mois  
d'Octo-  
bre  
1682.

Ce desir s'étoit beaucoup augmenté dans les principaux Membres de l'Académie , depuis qu'ils avoient entretenu le P. Philippe Couplet Jesuite Flamand , qui au retour de la Chine avoit passé par Paris en allant à Rome , où il étoit envoyé pour les affaires de la Mission.

Monsieur le Marquis de Louvois Ministre & Secrétaire d'Etat , qui outre les affaires de la Guerre , & la Sur-Intendance des Bâtimens du Roy , étoit encore chargé de ce qui regarde les Sciences & les Arts avoit ordonné de la part de Sa Majesté à Messieurs de l'Académie de dresser un Mémoire des choses les plus remarquables qu'on desiroit sçavoir de la Chine , afin d'en charger le P. Couplet , qui devoit y retourner l'année suivante.

Monsieur le Duc du Mayne estoit aussi entré dans ce dessein avec un grand zèle pour la Religion , & une curiosité digne de son esprit né pour les belles connoissances , & beaucoup au dessus de son âge.

Mais



Mais le Roy plus zelé que personne pour la perfection des Arts & des Sciences, sur tout de celles qui peuvent le plus contribuer en ces Pays-là à l'accroissement de la Religion, en faveur de laquelle il fait tous les jours de si grandes choses, touché du besoin des Missions voulut les assister de sa protection & de ses libéralitez. Il avoit appris du P. Couplet que presque tous les Jésuites François qui estoient allez à la Chine il y a plus de trente ans avec le Pere Alexandre de Rhodes, estoient morts en travaillant dans les Missions de ce Royaume, qu'il n'y restoit plus que fort peu de Missionnaires, que cependant l'Empereur continuoit à les proteger, & qu'a son exemple les Vice-Roys & les Gouverneurs des Provinces leur étoient tres favorables; & qu'enfin on y avoit un besoin extrême d'Ouvriers Evangéliques, tant pour cultiver les Chrétiens qui y sont déjà en grand nombre, que pour recueillir le fruit des espérances certaines qu'on a presentement plus que jamais d'étendre la Foy dans ce vaste Empire. Il avoit même déjà donné une somme considerable pour les Jésuites François qu'on devoit choisir pour y accompagner le P. Couplet: & l'on ne pensoit plus qu'aux moyens de les faire passer sous l'autorité de Sa Majesté, lors que la Providence divine en présenta une occasion tres-favorable.

A peine le P. Couplet étoit-il parti pour Rome, qu'il arriva en France deux Mandarins Siamois, avec un Prestre des Missions Etrangères établies à Siam appelé Monsieur le Vachet, Ils venoient de la part des Ministres du Roy de Siam, pour apprendre des nouvelles de l'Am-



bassade que le Roy leur Maitre avoit envoyée à sa Majesté avec des présens magnifiques , sur un Vaisseau de la Compagnie des Indes nommé le Soleil d'Orient , qu'on disoit avoir fait naufrage.

Sa Majesté voyant les avances que le Roy de Siam faisoit pour rechercher son amitié ; & que d'ailleurs on esperoit , que ce Prince se feroit Chretien , si on luy envoyoit un Ambassadeur , Elle prit le dessein de le faire , & d'envoyer aussi par cette voye des Jesuites François à la Chine , qui a grand commerce avec le Royaume de Siam , dont-elle n'est éloignée que de cinq ou six cent lieues.

Le Roy ayant déclaré sur cela ses intentions à Monsieur le Marquis de Louvois & au R. Pere de la Chaize ; ils demanderent d'abord à nos Supérieurs du moins quatre Peres qui fussent capables de travailler de concert avec Messieurs de l'Académie Royale , à la perfection des Sciences & des Arts , & qui s'employassent en même têmes avec les Missionnaires de la Chine à l'avancement de la Religion Chrétienne ; ils ajoûterent qu'il falloit qu'ils fussent prests à partir dans six semaines , sur le Vaisseau qui devoit porter l'Ambassadeur de France à Siam.

Nos Supérieurs n'eurent pas de peine à trouver des gens qui voulussent contribuer à l'exécution de ce dessein. Entre plusieurs qui s'y offrirent , on en choisit six qui se trouvèrent heureusement à Paris dans le Collège de LOUIS LE GRAND , quoy qu'ils fussent de diverses Provinces ; comme si la Providence ne les y eût assem-

assem-

Le Roy ordonne qu'on envoie six Jesuites Mathématiciens à la Chine. i.e.



assemblez qu'afin de leur procurer à tous un bonheur qu'ils souhaittoient ardemment. Celuy que l'on établit Supérieur fut le R. P. de Fontenay, qui enseignoit depuis huit ans les Mathématiques en ce College. Les cinq autres furent les Peres Gerbillon, le Comte, Vifdelou, Bouvet & moy.

Leur  
prepara-  
tion  
pour le  
depart.

Dés qu'on eût pris cette résolution, on nous avertit secretement de nous tenir prests à partir dans deux mois pour le plus tard. Le lendemain nous allâmes ensemble à Montmartre pour remercier Dieu par l'entremise de la Sainte Vierge & des Saints Martyrs, de la grace qu'on venoit de nous faire, & pour nous offrir à JESUS-CHRIST encore plus particulièrement dans ce lieu, où saint Ignace & ses Compagnons firent leurs premiers Vœux, & qu'on regarde comme le berceau de la Compagnie, qui dès sa naissance se devoüa d'une manière toute particulière aux Missions Estrangeres. C'est pour cela que ceux qui la composent, s'y sont toujourns consacrez depuis, par un Vœu solennel; de sorte que chaque particulier s'y croyant destiné, s'y doit préparer dès sa jeunesse par tous les exercices de pieté & de mortification, & par l'étude des Sciences, & des Langues qui peuvent l'y rendre plus propre. Ce qui se pratique avec tant de bénédiction, qu'on peut dire que ce premier esprit de l'Ordre qui luy a donné tant d'hommes Apostoliques & tant de Martyrs, y est encore dans sa première vigueur.

Le dessein de nôtre Voyage estant devenu public à Paris, Messieurs de l'Académie, qui y pre-

Ils sont  
receus,  
dans  
l'Acade-



mie Ro-  
yale des  
Sciences

noient le plus de part, nous firent l'honneur de nous recevoir, par un Privilège particulier, dans leur Compagnie; & nous y prîmes nos places quelques jours avant nôtre départ. On chercha les voyes les plus propres pour l'exécution des Ordres de Sa Majesté, & l'on résolut qu'outre l'instruction que Monsieur le M. de Louvois avoit fait dresser pour la donner au P. Couplet, lorsqu'il retourneroit à la Chine, & qu nous fut remise d'abord entre les mains, les Principaux Membres de l'Académie nous fourniroient des Mémoires particuliers, touchant les remarques qu'il feroit à propos de faire à la Chine, & touchant les choses qu'il faudroit envoyer en France, tant pour l'enrichissement de la Bibliothèque du Roy que pour la perfection des Arts.

On leur  
donne  
diverses  
instruc-  
tions  
pour la  
perfe-  
ction  
des Arts  
& des  
Scien-  
ces.

Chacun de ces Messieurs se chargea de nous fournir ceux qui regardoient les sciences & les Arts, dont il avoit une connoissance particulière, & nous eûmes là-dessus plusieurs conférences avec eux. Nous convinmes des observations Astronomiques que nous ferions à la Chine & sur la route. On nous communiqua les Tables des Satellites de Jupiter, qui ont esté faites avec tant de travail, & qui servent présentement pour déterminer les Longitudes. Ils nous firent aussi present de plusieurs grands verres de Lunettes d'approche de 12, 15, 18, 25, 50, & 80 pieds, dont nous en devons laisser quelques uns à l'Observatoire de Péquin. On nous fit encore part de plusieurs Mémoires sur la Physique, sur l'Anatomie, & sur les Plantes. Il y avoit dans la Bibliothèque du Roy des Cartes  
Ma-



Marines de la route que nous devions tenir, & qui avoient servi à d'autres Voyages: on nous en fit faire des Copies qui nous ont été d'une fort grande utilité durant nôtre navigation. On nous donna de fort belles & de fort amples instructions sur la navigation, sur l'Architecture, & sur les autres Arts, sur les Livres qu'il faudroit envoyer en France, & sur les remarques qu'il estoit à propos que nous fissions. Enfin de tous ceux qui composent cette sçavante Académie, il n'y en eut pas un qui ne fît paroître un zèle & une application particulière dans cette affaire, dont le succès ne devoit pas peu contribuer à la gloire & à la satisfaction du Roy. Tous ces Mémoires examinés en plusieurs Assemblées de l'Académie Royale, nous furent données avant nôtre départ. Et ces Messieurs s'estant engagés à nous faire part de leurs lumières, nous nous engageâmes réciproquement à leur envoyer nos observations, afin qu'agissant de concert & ne faisant qu'un même Corps d'Académiciens, les uns en France & les autres à la Chine, nous travaillions à l'accroissement & à la perfection des Sciences, sous la protection du plus Grand Monarque du Monde.

Cependant nous estions fort occupez à préparer tous les instrumens qui nous étoient nécessaires; & comme il falloit partir de Paris dans un mois, on fit faire durant ce têmeslà deux Quarts de nonante, l'un de dix huit pouces de rayon, l'autre de vingt six; trois grandes Pendules à secondes, un instrument pour trouver en même-tems l'Ascension droite & la déclinaison des Estoiles, un Quadran Equinoctial qui marquoit

Les divers instrumens qu'ils ont portés pour leurs observations.



les heures jusques aux minutes , & qui portoit au bas une grande Bouffole pour trouver à toutes les heures du jour la déclinaison de l'Ayman. Tous ces instrumens devoient servir aux Observations Astronomiques.

On prit encore deux demi-Cercles divisez fort exactement de six en six minutes , pour les Opérations de Géométrie , l'un estoit à pinnules seulement , & l'autre à lunettes. Mr. le Duc du Maine , quand nous allâmes prendre congé de luy , eût la bonté de nous en donner un troisiéme beaucoup plus grand , & divisé de trois en trois minutes , qu'il avoit fait faire pour son usage particulier. Nous ne sçaurions assez reconnoître les obligations que nous avons à ce Prince , de la bonté qu'il fit paroître pour nous en cette occasion.

Outre les Machines dont j'ay parlé , nous emportions deux Pendules à répétitions , des Miroirs ardents de douze & de vingt pouces de diamètre , des Pierres d'Ayman , des Microscopes , plusieurs Thermomètres & Baromètres tous les Tubes & toutes les Machines qui servent aux expériences du vuide , un Horloge sur un plan incliné , les deux Machines de Romer , dont l'une représente le mouvement des Planètes , l'autre les Eclipses du Soleil & de la Lune. On nous donna aussi pour nôtre usage plusieurs Livres de la Bibliothèque Royale.

Pendant ce temps-là nos pensions furent réglées par l'ordre du Roy , qui nous fit aussi expédier des Lettres Patentes , par lesquelles Sa Majesté nous établissoit ses Mathematiciens dans les Indes & à la Chine.

Nous



Nous arrivâmes à Brest le 10 de Février, & quelques jour après, il vint des ordres de la Cour pour presser l'embarquement; parce que la Saison étoit déjà avancée. Ils furent exécutez avec tant de diligence, que toutes choses estoient presqu'en estat, lorsque Monsieur le Chevalier de Chaumont nommé par le Roy à l'Ambassade de Siam arriva à Brest. Ce Gentilhomme connu dans le Royaume par son mérite particulier & par la Noblesse de sa Maison si ancienne & si illustre, s'estoit trouvé engagé par sa naissance durant ses premières années dans l'herésie de Calvin; Mais Dieu luy fit la grace de l'en retirer avec Messieurs ses freres qui se convertirent les uns après les autres en divers têmes. Le dernier de tous après avoir servi long-temps dans les Armées avec toute la reputation d'un brave Gentilhomme & d'un bon Officier, dégoûté enfin du monde, & touché du desir de travailler à son salut, entra dans notre Compagnie, où il a vécu & est mort en Saint, ayant édifié tous ceux qui l'ont connu par de rares exemples de toutes sortes de vertus, & particulièrement d'une patience heroïque parmi les grandes incommoditez que luy avoient causé les blessures qu'il avoit autrefois receuës à la guerre. Monsieur le Chevalier de Chaumont dont nous parlons à present, étoit son aîné, il servit au commencement sur terre, où son mérite distingué le fit connoître & aimer particulièrement du Roy encore jeune. Il fût ensuite envoyé à Toulon pour y commander les Gardes-Marines, & pour les former à tous les exercices nécessaires à ces

Arrivée  
de Mon-  
sieur  
Che-  
lier de  
Chau-  
mont  
à Brest.



Gentils-hommes qui doivent commander les Vaisseaux de Sa Majesté. Il fut depuis fait Capitaine de Vaisseau, & Major Général des Armées Navales du Roy dans le Levant. Son zèle pour le service de son Prince n'a jamais diminué en rien l'application continuelle qu'il avoit au service de Dieu; & tous le regardoient avec justice comme un homme d'une sagesse & d'une piété singulière. C'est pour cela que Sa Majesté, qui se proposoit principalement le bien de la Religion, & la conversion du Roy de Siam dans l'Ambassade qu'il luy vouloit envoyer, choisit Monsieur le Chevalier de Chaumont pour un employ si glorieux, persuadé que les bons exemples qu'il donneroit en ce Pays-là, seroient autant de preuves de la sainteté du Christianisme, qui acheveroit de convaincre ce Roy de la vérité de nôtre Religion.

Le Roy  
fait en-  
voyer  
des Pa-  
tentes de  
Mathe-  
mati-  
ciens  
aux Je-  
suites.

Le lendemain de son arrivée, nous eûmes l'honneur de le saluer dans son logis, & nous receumes de sa main les Patentes que le Roy avoit eu la bonté de donner à chacun de nous en particulier, pour nous envoyer en qualité de ses Mathématiciens dans les Indes à la Chine. Elles estoient signées & scellées du grand Sceau de cire jaune & conçeuës en ces termes.

**L** OUIS PAR LA GRACE DE DIEU  
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A tous ceux qui ces presentes Lettres ver-  
ront; SALUT. Étant bien aises de contribuer de nostre part à tout ce qui peut de plus en plus établir la sûreté de la navigation, & perfectionner les Sciences & les Arts; Nous avons crû  
que



que pour y parvenir plus sûrement, il estoit nécessaire d'envoyer dans les Indes à la Chine quelques personnes sçavantes & capables d'y faire des observations d'Europe: & jugeant que pour cet effet, nous ne pouvions faire un meilleur choix que du P. N. Jesuite, par la connoissance particulière que nous avons de son extraordinaire capacité. A CES CAUSES & autres à ce nous mouvans, de nostre Grace speciale, pleine Puissance & Autorité Royale, AVONS le dit P. N. ordonné & établi, & par ces présentes signées de nostre main, ordonnons & établissons nôtre Mathématicien. VOULONS qu'en cette qualité il puisse se transporter aux Indes & à la Chine, pour y faire toutes les observations nécessaires pour la perfection & la curiosité des Arts & des Sciences l'exactitude de la Géographie, & établir de plus en plus la sûreté de la navigation.

Si DONNONS EN MANDEMENT à nôtre tres-cher & bien amé fils le Comte de Toulouse Amiral de France, aux Vice-Amiraux & Lieutenans Généraux en nos Armées Navales, Chefs d'Escadres d'icelles, Gouverneurs particuliers de nos Villes & Places, Maires, Consuls & tous autres nos Officiers, qu'il appartiendra de donner audit P. N. toute l'aide, faveur, assistance qui luy est nécessaire pour l'exécution des presentes, sans permettre qu'il luy soit donné aucun trouble ni empeschement qui puisse retarder son voyage. Car tel est nostre plaisir. En témoignage de quoy. Nous avons fait mettre nôtre sèel à cesdites présentes; Prions & requerons tous Roys, Princes, Potentats, Estats,



Estats, Republicques nos Amis, Alliez & Conféderez, leurs Officiers & Sujets de préter audit P. N. toute sorte d'assistance & secours pour l'exécution d'un dessein qui regarde également l'avantage de toutes les Nations, sans souffrir qu'il soit exigé de luy aucune chose qui soit contraire à la liberté de sa fonction, & aux usages & droits du Royaume. **DONNE'** à Versailles le vingt-huitième de Janvier l'an de Grace mil six cens quatre-vingt cinq, & de nôtre Règne le quarante-deuxième. Signé, **LOUIS.**  
*Et sur le replis. COLBERT.*

On joint  
au pre-  
mier  
Vaisseau  
une Fré-  
gate.

Quoy que toutes choses fussent prêtes pour l'embarquement, & le vent tres-bon pour le départ, il falut néanmoins le differer, jusques à ce que la Frégate nommée la Maligne, de trente pièces de canon, qu'on avoit joint depuis peu par ordre du Roy au premier Vaisseau, fût en estat de nous suivre: Dès que la nouvelle de cet ordre arriva à Brest, elle causa tant de joye à tous ceux qui devoient faire le voyage, & fût receuë avec tant d'applaudissement; qu'on disoit par tout, qu'après cela on ne pouvoit que bien espérer de nôtre navigation. En effet sans ce secours il eût esté impossible de porter les présens du Roy, l'équipage de Monsieur l'Ambassadeur, celuy des Officiers du Vaisseau & des Passagers, & sur tout les vivres nécessaires pour un si long voyage, sans parler d'une grande quantité de balots remplis de toutes sortes de curiositez que le Roy de Siam faisoit venir, tant de France que d'Angleterre.

Le Roy  
fait de  
mander  
pour les

Dans ce têmes nous receûmes avis qu'on avoit promis à Lisbonne de nous accorder les Passaports que l'on avoit demandez, & que nous sou-  
hait-



haittions extrêmement ; parce que les différens survenus entre le Portugal & les Ecclésiastiques François n'estant pas encore terminez , nous craignons que les Officiers Portugais ne prissent de là occasion de nous arrêter en chemin. Monsieur de saint Romain Ambassadeur Extraordinaire du Roy en Portugal, qui sçavoit bien les sentimens de Sa Majesté là-dessus, les marqua dans le Discours qu'il fit au Roy de Portugal pour en obtenir les Passeports. Voicy ses propres paroles.

Jesuites,  
des pas-  
seports  
au Roy  
de Por-  
tugal par  
son Am-  
bassa-  
deur à  
Lisbon-  
ne.

SIRE,

J'ay receu ordre par le dernier Courier de France, de donner part à Vôtre Majesté de la resolution que le Roy mon Maître a prise d'envoyer par mer un Ambassadeur au Roy de Siam, pour répondre à toutes les honnestetez de ce Prince ; & que profitant de cette occasion il fera embarquer dans le même Vaisseau de guerre six Jésuites François pour passer de Siam à Macao dans la Chine. La Commission de ces Religieux est d'observer dans leur voyage par mer & par terre les longitudes des principaux lieux, les Déclinaisons & Variations de l'aiguille, & tout ce qui peut servir à vérifier & perfectionner nos Cartes & nôtre navigation, & de faire une recherche exacte de toutes sortes de Livres curieux pour la Biblioteque du Roy mon Maître. Je suis chargé de dire à Vôtre Majesté qu'ils ont un ordre précis d'entretenir une bonne correspondance avec vos Sujets, en quelque lieu qu'ils se rencontrent, & d'avoir pour les Prélats Portugais toute la déférence & la

Harangue de  
Monsieur le  
saint  
Romain  
au Roy  
de Por-  
tugal.



soumission qui leur est deuë. Le Roy mon Maître ne doute pas, que V<sup>otre</sup> Majesté ne desire aussi de son côté, que ses Sujets en Orient donnent à ces Religieux les secours & les assistances, dont ils pourroient avoir besoin pour l'accomplissement de leur voyage & de leur Commission: Et afin qu'ils en puissent estre informez, le Roy mon Maître m'a ordonné de demander comme je le fais avec confiance à V<sup>otre</sup> Majesté, un passe-port pour ces Religieux, en la forme la plus ample & la plus favorable qu'il se pourra. Ce Vaisseau qui doit passer à Siam l'Ambassadeur de France & les Peres Jesuites, partira infailliblement avant la fin du mois de Mars, & je supplie tres-humblement V<sup>otre</sup> Majesté de vouloir bien ordonner que l'expédition de ce passe-port soit prompte, & qu'on le délivre incessamment.

Lettre  
du R. P.  
de la  
Chaize  
au R. P.  
Verbiest,  
à Pe-  
quin,

Dans le même paquet on nous envoya cette lettre que le R. P. de la Chaize avoit écrite de la part du Roy au Pere Ferdinand Verbiest de notre Compagnie, Missionnaire à la Chine, & Président des Mathématiques dans ce vaste Empire.

**M O N R E V E R E N D P E R É ,**

C'est avec bien de la joye, que je m'acquitte de l'ordre du plus grand Roy de la Chrétienté, de m'adresser à V<sup>otre</sup> Révérence, pour luy recommander six de nos Peres de ses Sujets, d'un mérite & d'une capacité extraordinaire, pour aller sous v<sup>otre</sup> protection, porter à la Chine & à la grande Tartarie, les lumières de

la



la vraye Foy, & en tirer toutes les observations d'Astronomie, & toutes les connoissances des Arts & des Sciences d'une Nation, pour laquelle le R. P. Philippe Couplet, que sa Majesté a vû icy avec plaisir, luy a donné une estime tres-particuliére. Ils ont tous fix avec un grand zéle, & une vertu rare, de grands avantages pour les langues & pour les sciences, & la connoissance qu'ils ont des Mathématiques, les a fait choisir par sa Majesté pour ses Mathématiciens, dont elle leur a donné à tous des Lettres Patentes du grand Sceau de la Chancellerie. Votre Révérence aura de la joye de lier par ces Peres une espèce de commerce, en faveur des Sciences, entre les deux plus puissans Souverains du monde, & les deux plus grands Protecteurs des Sciences. Il y a tant de ressemblance dans la sagesse & le bonheur de leur gouvernement, dans la force & le nombre de leurs Armées, dans la Police & le bon ordre de leurs Estats, dans la bénédiction que Dieu donne à leurs entreprises, dans la magnificence de leurs Cours, dans la grandeur & la Noblesse de leurs sentimens, qu'il semble que ces deux Princes admirables ne pouvant rien trouver de si auguste ni de si grand qu'eux sur la terre, & qu'estant tous deux nez pour la gloire de leur Siécle & pour le bon-heur de leurs peuples, ils doivent être aussi unis par ces mêmes vertus & ces mêmes qualitez héroïques qu'ils ont receuës du Ciel, qu'ils sont éloignez par la longueur immense des terres & des mers qui séparent leurs Estats. Plût au Seigneur supreme de tous  
les



les Souverains & de tous les Roys & Empereurs, qui les a rendus l'un & l'autre les conservateurs du culte du vray Dieu, & les Protecteurs de ses Autels, de leur donner aussi les mêmes sentimens pour la Religion, le même zèle pour la Propagation de la vraye Foy, & la même ardeur pour la publication & pour la pratique de l'Evangile, & que le grand Empereur de la Chine ne fût pas inférieur au nôtre dans le seul point essentiel de la véritable grandeur qui manque à la dignité de sa personne & au bon-heur de son Regne. Toutes les personnes saintes & zélées de ce très-florissant Royaume, ou LOUIS LE GRAND établit avec application l'unité de la Foy Catholique, la vertu & la piété par ses exemples, par ses soins, par ses Edits & par ses liberalitez continuelles, demandent incessamment au Ciel la même grace pour votre Grand Empereur: Nous offrons continuellement nos sacrifices & nos prières au vray Dieu pour cela. Nous ne pouvons pas croire, que tant de vertus qu'il possède déjà, demeurent éternellement sans récompense, faute de celles du Christianisme, dont nous espérons qu'il confommerá ce grand mérite qui luy acquiert une si belle réputation dans toute la terre. Je vous supplie, mon R. P. pour la satisfaction de nôtre Grand Roy, que Dieu a donné à l'Europe pour le Défenseur & le Restaurateur de la vraye Foy, & qu'il destine suivant toutes les Prophéties à la destruction du Mahometisme, de nous donner encore plus de connoissance qu'il se pourra des vertus, des sentimens & des actions de Vótre Grand Empereur,

pour



pour qui il a déjà conçu une estime si particulière. Je vous conjure aussi de protéger, d'affister & de favoriser de tout vôtre possible les zélez & sçavans Missionnaires qu'il vous a envoyez, & à la teste desquels il a mis le P. de Fontenay dont vous connoissez le mérite, & que tous les Sçavans Mathématiciens de l'Academie Royale des Sciences, qui est ici entretenuë par les libéralitez de Sa Majesté, regardoient comme un homme extraordinaire, & de ceux qui faisoient le plus d'honneur à la Nation. Ils vous portent toutes les observations & toutes les curiositez des Sciences de l'Europe dans leur plus grande perfection, & vous font envoyez comme des gages des autres plus grandes choses que sa Majesté voudroit faire, & fera sans doute dans la suite pour la satisfaction de vôtre Grand Empereur, & pour la vôtre particulière, d'abord qu'il aura appris l'accueil & le traitement qu'on aura fait à la Chine à ses Mathématiciens, & les facilitez & les aydes qu'on leur aura accordées pour l'exécution des ordres dont ils sont chargez. Je ne puis dire à Vôtre Révérence toutes les suites avantageuses que j'augure de l'envoy de ces Peres auprès de vous, s'il plaist à Dieu d'y donner sa bénédiction. Comme ils partent tous de cette Cour & de la Capitale de ce Royaume, où ils ont esté élevez depuis quelque tems, & très considerez pour leur mérite. Ils vous diront mille choses qui contenteront vôtre zèle & vôtre curiosité mieux que je ne pourois les écrire; Je supplie sur tout vôtre Révérence de les croire, lors qu'ils vous assureront que personne au monde n'est plus respe-



respectueusement, & plus cordialement que moy dans l'union de vos saints Sacrifices, & de vos travaux Apostoliques.

*Mon Révérend Pere,*

Vôtre très-humble & tres-obeissant serviteur

DE LA CHAISE,

De la Compagnie de Jesus.

**Q**uelques jours après on regla le nombre des personnes qui devoient s'embarquer sur le Vaisseau avec Monsieur l'Ambassadeur, outre Monsieur l'Abbé de Choisy fort connu en France par sa naissance & par son mérite, qui devoit demeurer en qualité d'Ambassadeur auprès du Roy de Siam jusques à son Baptême, en cas qu'il se convertist. On y fit entrer les deux Mandarins Siamois, Monsieur le Vachet qui les avoit amenez en France, quatre autres Ecclesiastiques & six Jesuites. Monsieur de Vaudricourt montoit le Vaisseau; c'est un des plus anciens & des plus habiles Capitaines des Vaisseaux du Roy: il s'est distingué en plusieurs occasions, & dans la Manche contre les Hollandois & sur la Méditerranée dans la guerre de Messine depuis vingt-cinq ans qu'il sert dans la Marine, sans manquer une seule Campagne d'estre armé pour le service de sa Majesté. Nous luy avons en particulier beaucoup d'obligations de ses honnêtetez & des bons offices qu'il nous a rendus durant tout le voyage d'une manière qui nous

Monsieur de Vaudricourt nommé Capitaine du Vaisseau.



nous engage à une tres-grande reconnoissance. Le Capitaine en second étoit M. Coriton; nous avions deux Lieutenants, M. de Forbin & M. de Cibois, & un Enseigne nommé M. de Chamoreau.

Parmy les douze Gentilshommes que le Roy avoit nommez pour accompagner M. l'Ambassadeur, on en mit trois sur nôtre bord. Le premier fût M. de Francine de Grand-Maison, Enseigne de Vaisseau, fils de M. le Grand Prevost de l'Isle de France; l'autre M. de Fréteville ancien Garde de la Marine qui à été élevé Page de la Chambre du Roy, & le troisiéme M. le Chevalier du Fay jeune Garde de la Marine. Pour les autres Gentilshommes de la suite, sçavoir Messieurs du Tartre, de Saint Vilers Enseignes de Vaisseau, Messieurs de Compiègne & de Fangouze anciens Gardes de la Marine, Messieurs de Beneville, d'Arbouville, Palu & de la Forest jeunes Gardes, ils s'embarquèrent dans la Frégate commandée par M. Joyeux Lieutenant du Port de Brest, & qui avoit déjà fait plusieurs voyages dans les Indes.

Enfin le jour de l'embarquement étant venu, M. l'Ambassadeur accompagné de M. le Comte de Chasteau Renaud Chef d'Escadre, & de la pluspart de la Noblesse qui se trouvoit alors à Brest, entra dans la Chaloupe du Roy, & se rendit a bord le premier de Mars au bruit de ses Trompettes. Monsieur de Vaudricourt avec tous les autres Officiers à la teste des Soldats & des Matelots l'attendoit pour le recevoir dans son Vaisseau orné de tous ses Pavillons & de ses Pavois. Il y fut salué de treize coups de Canon en

M.  
l'Am-  
bassa-  
deur  
s'embar-  
que dans  
l'Oy-  
seau.



en entrant, & la Frégate le salua de neuf. Les Equipages des deux Bâtimens témoignèrent par des cris plusieurs fois réitérez de *Vive le Roy*, la joye qu'ils avoient de faire le voyage sous un Commandant d'un si grand mérite. On donna encore tout le jour suivant pour achever de se préparer au voyage.

Départ  
de la rade  
de de  
Brest.

On leva l'Ancre toute la nuit, & le matin 3. de Mars qui estoit un Samedi au point du jour, nous mêmes à la voile accompagnez de M. l'Intendant, qui conduisit les vaisseaux 4. ou cinq lieuës dans sa Chaloupe. Ainsi nous quittâmes avec la France la douceur & le repos de la vie Religieuse, dont nous avions joui jusques alors, pour aller chercher au bout du Monde l'occasion de procurer la plus grande Gloire de Dieu, & nous consacrer à la conversion des Infidèles, en exécutant les ordres de nôtre Grand Monarque.

En sortant de la rade de Brest nous avions un vent favorable; mais comme il nous manqua à sept ou huit lieuës du port, nous mouillâmes l'ancre sur le midy jusques à cinq ou six heures du même jour, que le vent s'étant levé du même costé nous appareillâmes de nouveau.

Le Cou-  
let est un  
passage  
fort e-  
troit de  
la Rade  
de Brest  
à la Mer.

L'entrée & la sortie du Goulet qu'on trouve en sortant de Brest, est un passage extrêmement difficile, à cause des roches cachées qui s'avancent beaucoup dans la mer des deux côtes du rivage; Mais nos Pilotes connoissant parfaitement toutes ces côtes voulurent sortir toute la nuit.

Depuis ce moment jusques à cinq ou six degrez en deça de la ligne, nous eûmes le plus beau  
têms,



têms, & le vent le plus favorable que nous eussions pû souhaiter. La Providence Divine, prenant ce semble plaisir à favoriser une navigation entreprise pour le sujet de la Religion, dans un têms où les plus expérimentez Officiers de la Marine jugeoient que nous avions manqué de trois semaines entières la Saison propre pour partir. Nous eûmes d'abord un vent arrière si violent, qu'avec une seule voile nous faisons plus de soixante lieuës en vingt-quatre heures. Ainsi nous doublâmes sans aucune risque les Caps d'Ouëssan & de Finis-tere, si redoutez de nos Navigateurs, à cause des fréquentes tempestes qui s'élevent en ces endroits. Il est vray que nous y trouvâmes les mers extrêmement grosses.

Le Jeudy huitième, nous vîmes à la hauteur du Cap de Finis-tere, une Pinasse Hollandoise, qui tenoit la route de la manche d'Angleterre, & qui avoit esté contrainte de mettre à la Cape, c'est-a-dire de se laisser aller au gré des vents qu'elle avoit contraires. Nos Pilotes aussi-bien que nos Officiers, nous assurerent qu'on étoit souvent plus de trois semaines sans pouvoir doubler ce Cap.

Ceux qui ont été sur mer sçavent assez, combien est grande l'incommodité qu'on a coutume de souffrir, la première fois qu'on trouve une grosse mer; mais il est difficile de le faire entendre à ceux qui ne l'ont jamais éprouvé; On se sent tout étourdy par un violent mal de tête, l'estomach se souléve, le cœur manque à tous momens, il semble que le roulis & l'agitation du Vaisseau renverse toute la constitution, tant il cause de

Quand on est à la Cape on ne se sert que de la grand Voile, & le Vaisseau est porté de côté, afin de faire peu de chemin.



de douleurs dans les entrailles. Nous fûmes presque tous fort incommodés de ce mal de Mer les cinq ou six premiers jours.

Em-  
plois  
des Ec-  
clesiasti-  
ques &  
des Je-  
suites  
dans le  
Vaisseau  
durant  
le Voya-  
ge.

Depuis ce temps-là jusques à nôtre arrivée à Siam nous avons dit presque tous les jours la Messe, & je ne doute point qu'on ne doive attribuer l'heureux succès de nôtre Navigation à cet Auguste Sacrifice qu'on offroit si souvent dans nôtre bord, & où l'on assistoit avec une dévotion très-particulière. Il ne se passoit point de Dimanche ny de Fête, qu'il ny eût plusieurs personnes qui participassent aux Saints Mystères. Cette ferveur étoit l'effet des bons exemples de Monsieur l'Ambassadeur qui communioit luy-même tous les huit jours avec une humilité, & une piété capable d'en inspirer aux moins dévots. Toutes les Fêtes & Dimanches devant les Vêpres publiques que l'on chantoit avec beaucoup de dévotion, les Ecclesiastiques & les Religieux tour à tour, faisoient une exhortation à l'Equipage. Un Jésuite se chargea de faire le Catechisme trois fois la semaine aux valets des Officiers du Vaisseau, aux soldats & aux matelots. On commençoit cet exercice & on le finissoit aussi par un Cantique Spirituel, que chantoient deux Matelots qui avoient la voix assez belle, & tout le reste leur répondoit à genoux auprès du grand mast. Ces bons exemples, ces Instructions, ces exercices de piété qu'on pratiquoit régulièrement, outre la visite des malades, & les petits secours qu'on leur apportoit plusieurs fois le jour, gagnèrent si bien le cœur de ces pauvres gens, qu'il n'y en a presque point eu qui n'ait fait une Confession générale & qui  
ne



ne se soit approché des Sacremens aux principales Fêtes de nôtre Seigneur & de Nôtre Dame.

Calmes sous la Zone-Torridé.

Avant que d'arriver au Cap de Bonne Espérance, nous eûmes un peu de calme & beaucoup de vents contraires, ce qui fit résoudre Monsieur l'Ambassadeur à faire dire neuf Messes à l'honneur de la Sainte Vierge, pour obtenir par son intercèssion un temps favorable, parce que les chaleurs qu'on sent ordinairement en ces endroits, commençoient à causer plusieurs maladies dans le Vaisseau.

Un des Jésuites se servit de cette occasion pour introduire dans le bord une louïable coutume de reciter les Litanies de la tres-Sainte Vierge, qui se pratique dans les Vaisseaux que monte Monsieur le Maréchal d'Estrées. Cinq ou six Soldats, & autant de Matelots partagez en deux troupes sur les Châteaux de Poupe & de Prouë, furent les premiers qui commencèrent cette Dévotion, quelque tems avant qu'on prît le premier quart du soir. Et dans peu de jours tout le monde voulut y assister, si bien qu'au retour on en faisoit comme un exercice public & de devoir, dont on s'acquittoit avec tant de ferveur; que ni le froid ni la pluie ne l'ont jamais empêché.

Devo-  
tion de  
tout  
l'Equi-  
page à la  
Sainte  
Vierge.

Le quart  
dans le  
Vais-  
seau,  
c'est le  
tems  
que la  
moitié  
des Ma-  
telots  
est obli-  
gée de  
veiller  
alterna-  
tive-  
ment  
nuit &  
jour l'e-  
space de  
quatre  
heures.

A toutes ces saintes pratiques nous ajoutâmes le Chapelet, nos Peres prirent le soin de se partager en divers endroits du Vaisseau pour le faire dire, & Dieu benit tellement leur zèle, qu'il n'y avoit presque point de Soldat ni de Matelot qui ne dit chaque jour son Chapelet. Outre le tems que nous donnions à l'instruction du public, nous récitons tous les jours le Breviaire

en-



ensemble, & nous avions une heure de conférence sur les Cas de conscience, le rest<sup>e</sup> du jour étoit employé à l'étude avec autant d'application & d'affiduité, que si nous eussions été dans nos Colléges. Voila nos exercices ordinaires, durant toute la Campagne.

Veue de  
l'Isle de  
Madere.

Parage  
signifie  
en ter-  
me de  
Marine  
l'endroit  
ou l'on  
se trou-  
ve sur  
Mer,

Le Dimanche onzième nous passâmes à la veue de Madere, où nous remarquâmes distinctement beaucoup de neiges sur la Montagne la plus proche. L'après-diné trois petits Bâtimens Anglois venant en Europe nous passèrent sous le vent; on crut qu'ils venoient des Canaries, parce qu'ils n'avoient pas encore embarqué leurs Chaloupes. C'est à peu près en ces parages que nous trouvâmes les vents alifez si souhaittez des Matelots, & si agreables à tout le monde, ces vents soufflans toujourns de même côté entre le Nord & l'Est. Il ne faut pas beaucoup travailler à la manoeuvre; d'ailleurs comme ils sont tempéréz, ils modèrent les chaleurs de la Zone, qui sans cela seroient insupportables. On les trouve ordinairement aux environs de la hauteur de Madere. Alors la Mer devenant belle & le vent stable & réglé, on porte beaucoup de Voiles, & l'on fait ordinairement 40 à 50 lieues d'un midy à l'autre, sans qu'on sente presque le mouvement du Vaisseau, ny l'agitation de la Mer; de sorte que si la Navigation n'étoit jamais plus incommode ny plus dangereuse, les Voyages des Indes ne feroient que de longues & d'agreables promenades.

Veue de  
l'Isle de  
la Pal-  
me.

Nous découvriâmes le treizième l'Isle de la Palme, & nous en passâmes à quatre ou cinq lieues, selon l'estime de nos Pilotes: nous nous  
ref-



souvinmes de l'heureux sort du Peré Ignace Azébedo , & de ses trenteneuf Compagnons Jésuites , qui étant partis tous ensemble pour aller annoncer la Foy au Brésil , eurent le bonheur de mourir tous à la veuë de cette Isle , qui fut pour eux à la lettre une Isle fortunée , puis qu'ils y trouvèrent la palme du Martyre qu'ils alloient chercher dans le nouveau Monde. Ils furent tous mis à mort en haine de la Foy , par des Corsaires Calvinistes , qui s'étant rendus maîtres du Vaisseau où ils étoient , nommé le saint Jacques , les firent tous perir , ou par l'eau , ou par le fer , pour empêcher , disoient-ils , ces Papistes ennemis déclarez de leur réforme , d'aller infecter les Barbares de leur pernicieuse Doctrine. Il n'y en eût pas un de nous qui ne regardât avec envie le sort heureux de ces généreux défenseurs de la Foy Catholique , & qui n'eût été ravi de finir sa course pour une cause aussi sainte. Mais il n'est pas juste de souhaiter de remporter la couronne avant que d'être entré dans la carrière. Nous vîmes encore l'Isle de Fer , la plus Occidentale des Canaries , où nos Géographes ont fixé leur premier Méridien , nous doublâmes ensuite le Cap Verd , & les Isles de ce nom qui sont au nombre de dix.

A mesure que nous approchions de la ligne , nous prenions plaisir à remarquer comme les Etoiles du Pole Arctique s'abaissoient , & celles du Pole Antarctique s'élevoient au dessus de nos testes. De toutes les nouvelles Etoiles que nous découvrimus du costé du Sud , celles qui nous frappèrent d'avantage d'abord , furent les Etoiles de la Croisade ,

Les Cartes de la partie Meridionale du Ciel , ne sont pas exactes.

B

ainsi



ainfi appellées , parce que les quatre principales font difposées en forme de Croix. La plus grande de toutes eft à 27. degrez du Pole ; c'eft fur celle là que les Pilotes fe réglent & qu'ils prennent quelquefois la hauteur. Comme nous avancions toujours de ce cofté-là , & que nous découvrons tous les jours de nouvelles Etoiles , nous eûmes le loifir de les confidérer , & de comparer cette nouvelle région du Ciel avec la Carte Astronomique du Pere Pardies ; mais nous n'y trouvâmes guères de conformité. Cette Carte a bien befoin d'être réformée , & l'on pouroit commencer par la Croifade , dont les bras font plus inégaux dans le Ciel que fur le papier. On y a marqué le Loup & le Centaure avec fi peu de fidélité , qu'on a de la peine à les reconnoitre dans le Ciel , dont elles rendent cependant la partie qu'elles occupent extrêmement brillante , à caufe du grand nombre d'Etoiles , qui les compofent , & qui femblent ne faire qu'une feule conftellation. Mais ce n'est rien moins que cela fur la Carte , où les deux conftellations ne peuvent tout au plus paffer que pour médiocres. Les Etoiles du Triangle austral paroiffent à la vérité marquées au Ciel dans la même fituation qu'elles ont entre-elles ; mais elles paroiffent mal placées par rapport aux autres conftellations. Les Etoiles du Taureau ne font pas à beaucoup près fi belles , qu'elles paroiffent fur la Carte , quoy que la difpofition foit prefque la même. La Gruë eft à mon avis la conftellation la plus exactement marquée qui foit de ce cofté-là , & il ne faut que la voir une fois fur la Carte , pour la trouver incontinent

dan



dans le Ciel: l'Abeille, l'Apode ou l'Oyseau de Paradis, & le Caméléon, quoy que petites, sont assez bien marquées. Il y auroit aussi quelque chose à reformer dans la figure, & dans la situation des Nuages & des autres constellations Méridionales, où l'on pourroit encore trouver bien d'autres défauts par le moyen des instrumens. Si nous avons eu comme vous le voyez le plaisir d'en remarquer d'assez grossiers, nous avons eu en même temps le chagrin de n'y pouvoir remédier; l'agitation du Vaisseau ne nous ayant pas permis de nous servir de nos instrumens pour refaire cette Carte tout de nouveau: ce qui n'auroit pas esté difficile sans cela. On n'a pas laissé d'en tirer une nouvelle seulement à l'œil, laquelle quoy que moins déféctueuse que la première, ne peut avoir cette justesse, qu'on desire dans ces sortes d'ouvrages, où l'on ne peut réussir sans le secours des instrumens.

Voilà quelle estoit nostre occupation ordinaire durant les premières heures de la nuit, & une ou deux heures avant le jour, quand le Ciel estoit découvert. Ce n'estoit pas là nostre seul divertissement, nous avions le jour celuy de la pêche. Il est vray que nous ne commençames à trouver beaucoup de poissons qu'à cinq ou six degrez au deça de la ligne. On avoit pris auparavant une espèce de Tortuë qu'on nomme Carrelet pesant soixante-dix ou quatre vingts livres, dont on servit à table trois ou quatre fois en divers ragoûts. Plusieurs la trouvèrent assez bonne, d'autres en pouvoient à peine supporter l'odeur. Mais dans toute l'étendue de douze degrez; c'est-

Les environs de la ligne Equinoxiale sont pleins de poissons,



Le Mar-  
soüin a  
le sang  
chaud.

à-dire, de six-vingts lieues des deux côtez de la ligne nous vîmes presque tous les jours une tres-grande quantité de poissons de toutes sortes, & particulièrement des Marsoüins qui nageoient par troupes autour du Vaisseau. La peüche de ces derniers qui étoit la plus ordinaire seruoit à nous relâcher l'esprit apres l'étude. Il y avoit en quelques endroits du vaisseau, & sur tout à l'avant, plusieurs Matelots de l'équipage armez chacun d'un harpon qui est une espèce de gros javelot attaché au bout d'une ligne de la grosseur du petit doigt. Comme les Marsoüins passoient près d'eux, ils les frappoient avec une telle roideur, qu'ils les perçoient quelquefois de part en part. Dès qu'ils avoient lancé le harpon ils le laissoient dans la playe, le tenant toujours par la ligne qui y étoit attachée & qu'ils laissoient filer au gré du poisson blessé jusques à ce que le Marsoüin affoibly par la perte de son sang, se laissoit tirer sans aucune resistance & enlever dans le bord. Nous en primes plusieurs de cette maniere. Ils avoient quatre ou cinq pieds de long & étoient gros à proportion. Cet animal ressemble fort à un cochon, non seulement pour la chair & le lard, mais encore pour la figure du dedans & du dehors, la chair n'est pas délicate & sent un peu l'huile.

Maniere  
de pê-  
cher des  
Mar-  
soüins,

Dans cette occasion il fut aisé de détromper plusieurs personnes, qui n'ayant jamais vü de Marsoüins, ne pouvoient se persuader qu'ils eussent le sang chaud, ny qu'ils pussent respirer, quoy qu'ils l'eussent quelquefois oüy dire à ceux qui l'avoient expérimenté; il y en eût parmy ceux-là qui eurent la curiosité de porter la



la main dans les entrailles du poisson quand on luy eût fendu le ventre ; & ils assurèrent qu'il l'avoit presque aussi chaud que le cochon. Ils ne douterent plus aussi qu'il ne respirât quand ils virent ses poulmons aussi propres à la respiration que ceux des animaux qui vivent hors de l'eau. Aussi la nature ne luy a point donné d'ouïes , comme aux autres poissons. Mais seulement deux trous aux deux côtez de la tête pour recevoir l'air. C'est sans doute pour cela que ces poissons levent de temps en temps la tête , & quelquefois tout le corps hors de l'eau & qu'ils vont toujours du côté du vent ; delà vient aussi que quand les Mariniers voyent des Marsoüins qui s'avancent de quelque côté pendant le calme , ils ne manquent pas de dire que le vent en doit venir. Quoy qu'il en soit du préssentiment , nous avons quelquefois heureusement trouvé les prédictions des Matelots véritables.

J'avois souvent oüy dire , & j'avois même remarqué dans un voyage que j'ay fait à l'Amérique , que quand un de ces poissons est blessé à mort , & qu'il a assez de force pour se détacher du harpon , les autres le suivent à la trace du sang qu'il répand en abondance sans le quitter jusqu'à ce qu'il soit mort , afin de le dévorer , je me confirmay dans cette opinion. Car un jour un Marsoüin qui avoit été frappé fit tant d'effort qu'il s'arracha le harpon du ventre & se sauva de nos mains , il y en avoit alors beaucoup d'autres autour de nous. Mais dès que que celuy-cy fut blessé , & qu'il eut pris la fuite , tout disparut & on n'en vit pas un seul de toute la journée.

Les Marsoüins se devorent les uns les autres.



Descri-  
ption  
du Re-  
quin ou  
chien de  
Mer.

Puisque nous sommes sur le Chapitre de la peche, il faut que je parle de celle que nous avons faite, & des poissons que nous avons vûs, qui ne sont pas si connus dans l'Europe. Je commenceray par le Requin, parce que c'est celuy que l'on trouve le plus souvent, & qui est le plus aisé à prendre. Nous en avons pris quelquefois jusques à six en un jour. Ce Poisson est une espece de Chien de Mer qui a la tête fort large, & fort platte, la gueule fort enfoncée à cause de la mâchoire inférieure, qui se retire fort avant sous la supérieure, de sorte que pour mordre il est contraint de se coucher dessus le côté & quelquefois même sur le dos. Ceux que nous avons pris étoient de quatre pieds de long & avoient beaucoup d'épaisseur. Un peu au dessous de la tête sa peau est une espece de chagrin, dont le grain est fort gros, avec six ouvertures de chaque côté qui se ferment par le moyen de certaines peaux fort minces, qui luy tiennent lieu d'ouïes. C'est sans doute le plus vorace de tous les animaux. Quoy qu'il ait été pris trois ou quatre fois de suite à l'hameçon, & qu'il ait la gueule toute en sang, il y revient toujours avec la même avidité, jusques à ce qu'il soit pris, ou qu'il ait enlevé l'amorce. Au reste quand il a saisi un homme, c'en est fait, il ne lâche jamais prise, & c'est pour cela, selon quelques uns, que les gens de Mer l'appellent *Requin* ou *Requiem*. La cause d'une si grande avidité est la grandeur de son foye, il est composé de deux pennes arrondies par les extremités, & de largeur de quatre doigts sur un pied & demi de longueur, mais elles ont fort peu d'épaisseur. Ajoûtez qu'il n'a qu'un boyau fort

Pour-  
quoy on  
l'appel-  
le Re-  
quin.

COURT



court, & presque droit. Nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre une planche de quatre doigts de large & d'un pied & demi de long. Il est sans poulmons, & son cœur est placé dans une concavité formée par le concours de deux os près de la tête. Il a trois rangs de dens dont les unes sont inclinées, les autres droites, & de figures différentes, & on luy en voit même un rang de triangulaires qui sont fort minces & terminées en scie. On luy trouve dans la tête trois concavitez, deux aux deux côtez qui contiennent une substance blanche, qui a quelque consistance; elle se durcit dans la suite & on luy donne le nom de *Pierre de Requin*: nos Chirurgiens luy attribuoient de grandes vertus, je m'en rapporte. La troisième concavité, qui est au milieu de la tête, renferme le cerveau qui est à peu près de la grosseur d'un œuf de poule. La substance nous en parut fort aqueuse, & ce ne fut qu'avec peine que nous pûmes distinguer le corps calleux de la partie moëlleuse. On y voit un cervelet fort petit, & entre le cerveau & le cervelet une glandule fort molasse qui porte sur deux autres plus petites,

Le Requin est toujours escorté de plusieurs petits poissons qui composent sa suite, & qui luy sont si inséparablément attachez qu'ils aiment mieux se laisser prendre avec luy que de l'abandonner: on les nomme les Pilotes; parce qu'on prétend, qu'ils luy servent de guides pour le conduire dans les endroits, où ils découvrent de la proye. C'est une erreur populaire que de s'imaginer que ces poissons luy rendent ce bon office sans aucun intérêt, le grand attachement qu'ils ont pour luy, n'est fondé que sur la

Les Suc-  
cets  
poissons  
appellez  
par les  
Matelots  
Pilotes  
du Re-  
quin.



nourriture qu'ils y trouvent. Car outre qu'ils profitent des restes de sa proye, ils se tiennent attachez sur sa peau par le moyen d'une pellicule cartilagineuse, de figure ovale, qu'ils ont sur la teste, & qui est canelée & armée de quantité de fibres, avec lesquels ils en tirent apparemment quelque suc; & c'est pour cela que quelques-uns les nomment Succets. Quand ils s'en veulent éloigner, il faut qu'ils se mettent hors de la portée de sa dent, autrement il ne leur feroit pas meilleur quartier qu'aux autres poissons. J'en ay vû quelque-fois se mettre en devoir de les attraper, & bien en prenoit aux Succets de se refugier au plûtôt dans leur azyle ordinaire. Quand on les a enlevez avec le Requin, on a peine à les en séparer; si on les met sur une table ils s'y tiennent collez comme sur le Chien de Mer; & dans cette situation qui leur est naturelle, ils ont les ouïes à l'envers & le ventre en haut, comme on le peut voir dans la Carte du Cap. Il y en a de deux espèces, de blancs qui ont à peu près la figure & la grosseur d'un Rouget, & de noirs qui sont fort petits: c'est de ces derniers dont j'ay principalement parlé.

La Bonite  
persecute le  
poisson  
volant.

Nous trouvâmes encore dans ces endroits quantité de Bonites, les ennemies implacables des poissons volans, à qui elles donnent continuellement la chasse. C'est le meilleur poisson que nous ayons pris dans tout le voyage. Il est de la grosseur de nos plus grosses Carpes, mais beaucoup plus épais, sans écailles, avec une peau argentée, & le dos marqué de longues rayes obscures & dorées. Nous prîmes aussi des Albacors ou des Albacors, que les Portugais nomment ainsi,



ainfi, à caufe de leur couleur blanchâtre. C'eft une efpece de Bonite, mais trois fois plus groffe que les autres: la chair, la couleur & le goût font à peu près de même. Comme les uns & les autres font fort friands de poiffons volans, on fe fert de la figure de ces derniers faite de plumes, qu'on attache au bout d'une ligne, pour les prendre. On fait voltiger cette figure à fleur d'eau devant ces poiffons qui s'élancent pour l'attraper hors de l'eau avec tant d'avidité, que fouvent on en prend trente ou quarante dans une heure de tems avec deux ou trois lignes feule-ment.

Nous rencontrâmes beaucoup moins de Bonites qu'on ne fait ordinairement, peut-être à caufe qu'il n'y avoit pas alors un fi grand nombre de poiffons volans dans ces Mers. Nous ne laiffâmes pourtant pas de voir plusieurs bandes de ceux-ci s'élever en l'air environ huit ou dix pieds de haut, & voler cinquante ou foixante pas, avant que de fe replonger dans l'eau pour mouïller leurs aïlerons, & prendre de nouvelles forces contre les Bonites, qui fouvent les attrapent à la remife, ou qui fautent hors de l'eau pour les prendre en volant. Ils trouvent auffi de certains oyfeaux qui fondent fur eux, quand ils sortent hors de l'eau pour fe fauver des Bonites.

Un de ces poiffons fe trouvant un jour pourfuivy de près, fut dans nôtre Navire, & donna dans la tête d'un Pilote. Quoy que j'en euffe vû autrefois je pris plaifir à le confiderer, il étoit de la figure, de la couleur & de la groffeur d'un Harang, le dos un peu plus épais, & le devant de la tête arrondi comme le Rouget, avec des aïles



au deffus des oüyes fort semblables à celles des Chauve-fouris.

Voilà à peu près ce que nous avons vû de poiffons aux environs de la ligne. Nous avons eu le foleil à pic (c'est à dire directement fur la tête) dès le vingtneufième Mars vers le troifième degré de latitude Nord.

Un grain en terme de Marine signifie un vent violent, de peu de durée & accompagné de pluye.

Comme le Ciel fut fort ferain ce jour là ; nous eûmes le plaisir de remarquer qu'à midy les mâts & tout ce qui étoit droit dans le Vaisseau ne faisoit nulle ombre. Depuis ce tems-là nous eumes sept ou huit jours de calme ; & ne fimes les foixante & dix lieuës qui nous reftoient jufques à la ligne que par grains ; c'est-à-dire, avec des vents de peu de durée, qu'aménent avec eux les nuës & les orages. Après tout nous n'avons pas entendu dans ces endroits-là ces gros tonnerres dont on nous avoit fi fort menacé en France. Mais nous avons vû quantité d'éclairs fur tout la nuit, & fi fréquens que le Ciel & la Mer paroiffoient tout en feu.

Comme les calmes & les chaleurs ne nous ont pas fort incommodez dans ces climats ; nous n'avons eu que très-peu de malades, & dans toute la traversée de Brest au Cap de Bonne Esperance, nous n'avons perdu qu'un homme ; encore s'étoit-il embarqué, fans qu'on en fçût rien, avec un flux de fang dont il est mort.

Protection particulière de Dieu sur tous ceux du Voyage.

Nous avons fans doute bien des actions de graces à rendre à Dieu, de ce qu'il nous donna un fi beau tems aux environs de la ligne : car si nous y euffions été arrétez par les calmes autant de tems qu'on est souvent obligé d'y demeurer, l'eau, le pain & les viandes se feroient bien-



bien-tôt corrompues & auroient causé de grandes maladies, qui infailliblement nous auroient emporté beaucoup de monde : comme il arriva cette année à un Vaisseau Hollandois. Ce Navire étoit parti d'Europe plus de deux mois avant nous & cependant il nous trouva mouillés à Batavia ; où nous apprîmes que les gens qui étoient dedans avoient été si incommodés des calmes pendant six semaines entières vers la ligne, que presque tous étant tombez malades, de quarante-huit ou environ qu'ils étoient dans leur bord, il en mourut trente-sept, entre lesquels furent le Capitaine & les deux premiers Pilotes : de sorte que les onze qui restoient n'ayant pû mener le Vaisseau jusques à son terme, furent obligez de relâcher à l'Isle de Sumatra & d'envoyer chercher du monde pour les conduire à la rade de Batavia, où nous les vîmes arriver.

Nos vivres & nôtre eau ne se sont point corrompus, nous n'avons même presque pas eu à souffrir du mauvais tems & des calmes ; & les chaleurs de la Zone torride ne nous ont gueres paru plus grandes que celles qu'ont sent en France au fort de l'Été. Ainsi nous passâmes la Ligne sans aucune incommodité le septième d'Avril, qui étoit un Samedi, avec un petit vent de Nord-Nord-Oüest vers le trois cent cinquante-huitième degré de longitude. Comme il étoit déjà tard, la cérémonie si solemnelle que les gens de Mer ne manquent jamais de faire en cette occasion, fut remise au lendemain après la Messe. C'est une invention imaginée par les Maîtres, les Pilotes & les autres Officiers mariniens du Vaisseau, afin d'avoir

La Ligne Equinoxiale passée le 7. d'Avril.



de l'argent & en acheter des rafraîchissemens pour eux & pour l'Equipage, à laquelle ils ont donné fort mal à propos le nom de Baptême.

Monfieur l'Ambaffadeur ne voulut pas qu'on fît aucune des cérémonies qui ont quelque rapport aux chofes faintes. Chacun donna ce qu'il voulut ; & les autres en furent quittes pour quelques feaux d'eau, qu'on leur jetta fur le corps : comme il faisoit alors fort grand chaud, l'incommodité ne fut pas confidérable.

Depuis le paffage de la Ligne jufques au Tropicque du Capricorne, le vent ne nous fut pas fort favorable ; il nous manqua même durant quelque tems vers le vingtième degré de latitude australe, & nous fit sentir durant le calme, les chaleurs de la Zone torride jufques au trentième du mois d'Avril que nous paffâmes ce Tropicque.

Ce que  
c'est qu'  
une Tra-  
vade &  
le feu  
Saint  
Elme.

Après cela nous eûmes prefque toujourns des vents variables & fi tempérez qu'une petite Barque nous eût pû fuivre fans courir aucun rifque. Il est vray que fous la Zone nous trouvâmes deux ou trois fois de ces orages impétueux, que les Portugais appellent *Travadas* ou *Treadas* ; parce qu'ils font toujourns mêlez de tonnerres & d'éclairs : mais comme ils venoient de l'arriere, ils nous incommodèrent peu, & nous firent faire beaucoup de chemin. Dans l'une de ces Travades parurent deux diverfes fois fur les mats, fur les vergues, & fur le canon de nôtre Navire, de ces petits feux de figure piramidale, que les Portugais appellent le feu de faint Telme & non pas faint Helme. Quelques Matelots les regardent comme l'ame du Saint de ce nom, qu'ils invoquent alors de toutes leurs for-



forces, les mains jointes & avec beaucoup d'autres marques de respect. Il s'en trouve même parmi eux qui les prennent pour des assurances infailibles que la tempête va bien-tôt cesser, sans leur causer de dommage. Ce sont ces mêmes feux que les Payens adoroient autrefois sous le nom de Castor & de Pollux; & il est surprenant que cette superstition se soit ainsi introduite parmi les Chrétiens.

Le douzième de Mars nous découvrièmes à midy ou environ un de ces Phenomènes appelle œil de bœuf ou œil de bouc à cause de sa figure. On les regarde ordinairement sur Mer comme un présage assuré de quelque orage. C'est un gros nuage rond opposé au Soleil & éloigné d'environ quatre-vingt ou quatre-vingt-dix degrez de cet Astre, qui peint dessus les couleurs de l'Arc-en-Ciel, mais fort vives. Peut-être qu'elles paroissent avoir un si grand éclat, à cause que cet Oeil de bœuf est environné de tous cotez de nuées épaisses & obscures. Quoy qu'il en soit je puis dire que je n'ay jamais rien trouvé de si faux que les pronostiques de ce Phenomène. J'en ay vû un autre fois étant près de la terre ferme de l'Amérique, mais qui fut suivy comme ceux-cy d'un tems fort beau & fort serein, & qui dura plusieurs jours.

Puisque nous sommes sur le chapitre des Phenomènes, il ne faut pas en oublier icy un assez extraordinaire que nous avons observé entre la Ligne & le Tropique du Capricorne; & qui paroît difficile à expliquer. C'est un de ces gros tourbillons que les Mariniers appellent Trompes, Pompes ou Dragons d'eau. Ce sont

Divers  
Pheno-  
menes  
observez  
pendant  
le Voya-  
ge.



comme de longs Tubes ou Cylindres formez de vapeurs épaissés, lesquelles touchent les nués d'une de leurs extrémités, & de l'autre la Mer, qui paroît bouillonner tout autour. Voicy à peu près comme ces Dragons se forment.

La man-  
niere  
dont se  
forment  
les Pom-  
pes ou  
Dragons  
d'eau.

On voit d'abord un gros nuage noir; dont il se sépare une partie; & comme c'est un vent impétueux qui pousse cette portion détachée, elle change insensiblement de figure & prend celle d'une longue colonne, qui descend jusques sur la surface de la Mer; demeurant d'autant plus en l'air que la violence du vent l'y retient, ou que les parties inferieures soutiennent celles qui sont dessus. Aussi quand on vient à couper ce long tube d'eau par les vergues & les mats du Vaisseau qui entrent dedans, quand on ne peut pas s'en garantir; ou à interrompre le mouvement du vent en rarefiant l'air voisin par les coups de canon ou de mousquets: alors l'eau n'étant plus soutenue tombe en tres-grande abondance, & tout le dragon se dissipe aussi-tôt. On fait tout ce qu'on peut pour les éviter, leur rencontre étant fort dangereuse, non seulement à cause de l'eau qui tombe dans le Navire, mais encore à cause de la violence subite & de la pesanteur extraordinaire du tourbillon qui l'emporte & qui est capable de démâter les plus gros Vaisseaux, & même de les mettre en danger de périr. Ces dragons d'eau, quoi que de loin ils paroissent assez petits & semblables à des colonnes de six ou sept pieds de diamètre, ont néanmoins beaucoup plus d'étendue. J'en ay vu deux ou trois auprès des Berlingues en Portugal, à la portée du pistolet; & ils me parurent avoir plus de cent pieds de circonférence.

Il est  
dange-  
reux de  
rencon-  
trer les  
Dra-  
gons  
d'eau.

Nous



Nous avons encore remarqué des Phénomènes peu différens de ceux-cy : on les appelle Siphons à cause de leur figure longue assez semblable à celle de certaines pompes : ils paroissent au lever & au coucher du Soleil vers le même endroit où il est alors. Ce sont des nuages longs & épais environnez d'autres nuages clairs & transparens , ils ne tombent point ; ils se confondent tous ensemble dans la suite & se dissipent peu à peu , au lieu que les Dragons sont poussez avec impétuosité , durent long-tems & sont toujours accompagnez de pluye & de tourbillons , qui font bouillonner la Mer & la couvrent d'écume.

Pompes  
d'une  
autre  
espece.

Les Iris de Lune ont dans ces lieux des couleurs bien plus vives que ceux qu'on voit en France : mais le Soleil en forme de merveilleux sur les gouttes d'eau de Mer que le vent emporte comme une pluye fort menuë , ou comme une fine poussière , lors que deux vagues se brisent en se choquant. Quand on regarde ces Iris d'un lieu élevé , ils paroissent renverséz , & il arrive quelquefois qu'un nuage passant par dessus , & venant à se résoudre en pluye , il se forme un second Iris dont les jambes paroissent continuées avec celles de l'Iris renversé & composer ainsi un cercle d'Iris presque tout entier.

Iris ex-  
traordi-  
naires  
qu'on  
voit sur  
Mer.

La Mer a ses Phénomènes aussi bien que l'air , il y paroît souvent des feux , sur tout entre les Tropiques : nous l'avons vüe quelquefois pendant la nuit toute couverte d'étincelles , lors qu'elle est un peu grosse & que les vagues se brisent : on remarquoit aussi une grande lueur à l'arrière du Navire , particulièrement lors qu'il passoit un peu viste. Car alors le fillage

Pheno-  
meues  
qui se  
voyent  
dans  
l'eau de  
la Mer.



ge où la trace du Navire paroiffoit comme un fleuve de lumière, & c'étoit affez qu'on jettât quelque chofe dans la Mer pour la rendre toute brillante. Je ne crois pas qu'il faille chercher ailleurs la caufe de cette lueur que dans la nature même de l'eau de Mer, qui étant pleine de fel, de nitre, & fur tout de cette matière dont les Chimiftes font la principale partie de leurs Phosphores, qui étant agitée s'enflame auffi-tôt & paroît lumineufe, doit auffi par la même raifon devenir brillante quand on la met en mouvement. Il en faut fi peu à l'eau de Mer pour en faire fortir du feu, qu'en maniant une ligne qu'on y a trempée, il en fort une infinité d'étincelles femblables à la lueur des vers luisans, c'est-à-dire, vive & bleüâtre.

Lumières qui  
fortent  
de la  
Mer  
pendant  
la nuit.

Ce n'est pas feulement quand la Mer eft agitée qu'on y voit des brillans, nous en avons vû encore vers la Ligne pendant le calme quelque tems après le Soleil couché : ils nous paroiffoient comme une infinité de petits éclairs affez foibles qui fortoient de la Mer & difparoiffoient incontinent après. Nous en attribuions la caufe à la chaleur du Soleil, qui ayant comme impregné & remply la Mer pendant le jour d'une infinité d'efprits ignées & lumineux, ces efprits fur le foir fe réuniffant enfemble, pour fortir de l'état violent où le Soleil les avoit mis, cherchoient en fon abfence à fe mettre en liberté & formoient ces petits éclairs, en s'échappant à la faveur de la nuit.

Outre ces brillans paffagers ou d'un moment, nous en vîmes encore d'autres pendant les calmes, lesquels on pouvoit appeller permanens, parce qu'ils ne fe diffipent pas comme les pre-



premiers. Il y en a de diverses grandeurs & figures, de ronds, d'ovales de plus d'un pied & demi de diametre, qui passoient le long du Navire, & qu'on conduisoit de vûe à plus de deux cens pas, autant qu'on en pût juger à les voir passer à huit ou dix pas du Navire. On crut que ce n'étoit que de la glaire ou quelque substance onctueuse qui pouvoit se former dans la Mer par quelque cause naturelle qui ne nous est pas connue. Il y en eut qui vouloient que ce fussent des poissons endormis qui brillent naturellement. Il est vray que nous avons vû par deux fois le matin plus de vingt de ces brillans, tout de suite, de la figure de nos Brochets; plusieurs même de ceux qui avoient beaucoup navigué, crurent que c'étoient de veritables poissons; mais on n'oseroit l'affurer.

Reprenons la suite de nôtre Voyage. Le dixième de May au matin nous découvriâmes un petit Navire Anglois qui vint parler aux gens de la Maligne, laquelle en étoit plus proche que nous. On sçut par-là que ce Bâtiment revenoit des Isles de l'Amérique, & qu'il alloit charger des Esclaves à Madagascar. Il fit tout ce qu'il pût pour nous suivre, mais comme nous avions un bon vent, & que nous portions beaucoup de voiles, nous le perdîmes de vûe ce jour-là même.

Un Vaisseau Anglois découvert.

Le dix-septième May nous estions au trente-troisième degré de latitude australe & au dix-neuvième de longitude selon l'estime des Pilotes. Ce fut-là que nous commençames à voir des oyseaux de différentes façons & du Goëmon avec de grands roseaux verdâtres de dix ou douze pieds de long, qu'on appelle Trombas ou Trom-



Trompes, à cause que leur tige qui va croissant insensiblement jusques au haut où elle est terminée par plusieurs feuilles de même couleur, represente assez bien la figure de la trompe d'un Elephant. Le Goëmon est une espèce d'herbe tirant sur le verd, assez semblable au foin, dont les brins sont entrelassez les uns dans les autres & fort grands. Quelques-uns croient que cette herbe vient du fond de la Mer & qu'elle en est détachée par les flots qui la soulèvent jusques à la superficie de l'eau. Il y en a qui veulent qu'elle croisse entre les eaux, parce qu'ils en voyent bien avant en pleine Mer, & ils ne peuvent croire que la Mer soit assez agitée pour porter ses flots jusqu'au fonds & en aller ainsi détacher le Goëmon. Outre qu'il s'entrouve sur la surface de la Mer en si grande abondance qu'elle ressemble à une grande prairie. D'autres enfin soutiennent, & cette opinion me paroît plus plausible & plus conforme à la vérité, que le Goëmon vient des côtes voisines & qu'il en est détaché par les vagues & transporté en haute Mer, mais non pas fort loin des terres, ou par les Marées, ou par les courans, ou enfin par les vents qui regnent. C'est sur cette persuasion que Christophle Colomb si fameux par ses decouvertes dans l'Amérique, voyant une nuit devant son Vaisseau une grande étendue de Mer couverte de Goëmon, rassura ses gens, qui croyoient être perdus, prenant cette herbe pour des bas fonds, & leur promit de leur faire voir la terre bientôt; ce qu'il fit en effet deux jours après.

Les Bas-fonds sont des Terres en pleine Mer dont la superficie est couverte d'eau.

Les Reconnois-

Ces Oyseaux extraordinaires, ces Trompes & ce Goëmon, sont les plus sûres marques qu'on



qu'on approche du Cap. Ce qui fait voir qu'on a des reconnoissances d'assez loin, puis que la première fois que nous en vîmes, nous estions au dix-neuvième degré de longitude, & au trente-troisième de latitude australe, c'est à dire que nous estions éloignez du Cap de Bonne-Espérance de près de 300. lieuës.

fances  
du Cap  
de bon-  
ne Es-  
peran-  
ce,

On dit que si au lieu de ranger la Côte d'Afrique comme nous fîmes, nous avions pris plus au large vers l'Occident, nous eussions rencontré ces signes plus avant dans la Mer. Ce qui me fait juger que les courans qui les entraînent avec eux, portent du costé de l'Oüest avec plus de violence que du costé du Nord. Nous trouvâmes les mêmes choses deux jours après estre partis du Cap de Bonne-Espérance, faisant route à l'Est-Sud-Est, mais en bien plus grande quantité. Cela continua tout le troisième jour, quoy que nous eussions bon vent, & que nous eussions fait beaucoup de chemin.

Ranger  
en ter-  
me de  
Mer  
signifie  
appro-  
cher.

Les jours suivans on vit ces mêmes Oyseaux en plus grand nombre, qui ne nous quittèrent que bien loin au de-là du Cap. Les uns estoient noirs sur le dos & blancs sous le ventre, ayant le dessus des aîles bigaré de ces deux couleurs, à peu près comme un Echiquier : & c'est pour cela sans doute que nos François les ont surnommé *Damiers*, ils sont un peu plus gros qu'un Pigeon. Il y en a d'autres encore plus grands que les premiers, noirâtres par dessus & tout blancs pas dessous, excepté l'extrémité de leurs aîles, qui paroist d'un noir velouté, que les Portugais appellent pour cela *Mangas de Veludo*, manches de velours. Après ceux-là nous en vîmes d'autres

Oyse-  
aux dif-  
ferens  
qu'on  
voit  
sur Mer  
appro-  
chant du  
Cap de  
Bonne-  
Espe-  
rance.

en



en troupes un peu plus petits que les premiers. Les Portugais les appellent *Boralhos*, parce qu'ils sont de la couleur d'un gris cendré. Je ne parle point de certains gros Oyseaux qu'on peut appeler à cause de leur blancheur Cignes de Mer, non plus que des Corbeaux & des Corneilles que l'on trouve dans ces endroits, ni de certains Oyseaux qu'on appelle des fous, peut estre parce qu'ils sont si peu sur leurs gardes, qu'ils se laissent prendre à la main.

Le 28. le vent de Nort s'étant beaucoup augmenté, on fut obligé de mettre à la Cape cette nuit, c'est à dire qu'on ferra toutes les Voiles, excepté une des plus grandes, de peur d'aller donner contre la terre qu'on ne croyoit pas fort éloignée. En effet, le lendemain sur le midy un Matelot qu'on avoit posté dans un lieu fort élevé, cria de toute sa force, terre, terre, & à l'heure même il descendit pour prier Monsieur l'Ambassadeur de luy donner la récompense qu'il avoit promise à celuy qui découvriroit la terre le premier. Il assûra même qu'il l'avoit déjà vuë le matin sans qu'il eût osé le dire, n'estant pas bien seur, mais que présentement il n'en pouvoit plus douter: cependant ii n'y eut presque personne qui pût bien discerner la Montagne qu'il montroit, & on fut long-tems sans le croire. Mais enfin après deux ou trois heures, on démêla distinctement les montagnes du Cap de Bonne-Esperance, qui pouvoient estre éloignées de 15 ou 20 lieuës.

Le lendemain 31. jour de l'Ascension de Nôtre-Seigneur, après que nous eûmes fait nos prières accoûtumées, & dit la sainte Messe pour remercier Dieu de l'heureux succez de nôtre



Voyage : nous regardâmes la terre avec des lunettes d'approche, nous la vîmes fort distinctement, n'en étant éloignés que d'environ trois lieues. Toute sauvage & inculte qu'elle nous paroissoit, c'étoit néanmoins un agréable spectacle pour des gens qui n'avoient point veû de terre depuis les Canaries, que nous passâmes le 13. Mars.

V O Y A G E

D E

S I A M.

L I V R E S E C O N D.

V O Y A G E D U C A P D E  
*Bonne Espérance à l'Isle de Java.*



LE Cap de bonne Espérance, de la manière qu'on le voit en venant d'Europe, est une longue suite de montagnes qui s'étendent du Septentrion au Midy, & qui finissent en pointe dans la Mer. Les deux premières, que nous apperçûmes à dix lieues de cette pointe, sont les montagnes de la Table & du Lyon. Nous découvriâmes celle de la Table la première : on l'appelle de ce nom parce que le sommet est fort plat & ressemble assez à une table. Celle du Lyon est ainsi nommée, parce qu'elle a à peu près la figure d'un Lyon couché sur le ventre. Quoy qu'elle soit plus avancée

vers

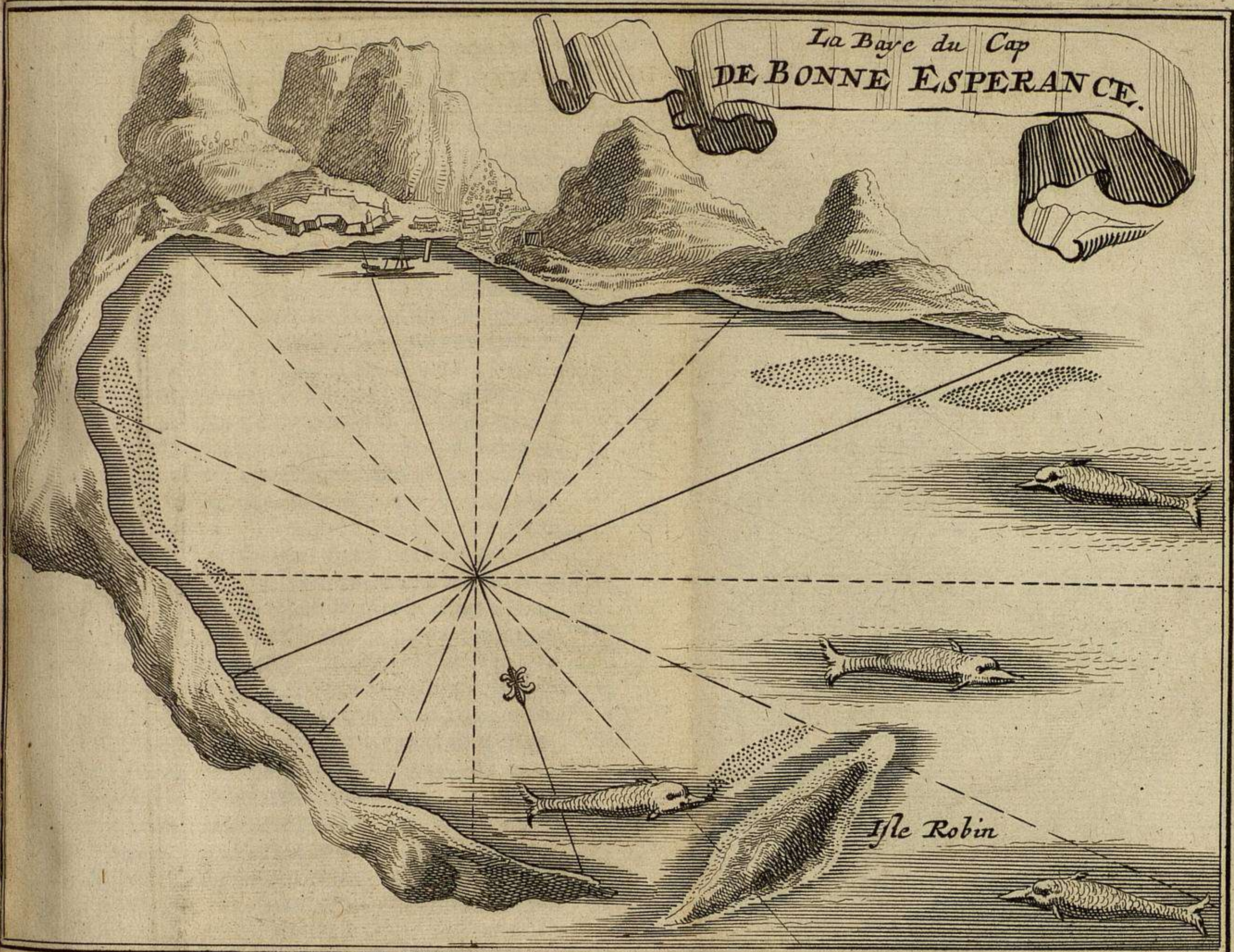


vers la Mer que l'autre, nous ne la vîmes qu'après: il semble de loin que ce ne soit qu'une seule montagne: aussi ne sont elles pas fort éloignées l'une de l'autre. Au bas de ces montagnes une grande baie s'avance en ovale deux ou trois lieuës dans les terres vers l'Orient, elle a près de deux lieuës à son entrée & environ neuf de circuit. Toute la Côte en est saine du côté du Sud vers les Montagnes: par tout ailleurs près de terre, il y a du danger. M. le Commissaire Général de la Compagnie des Indes, dont on parlera beaucoup dans la suite, nous dit un jour qu'il avoit souvent eu peur, nous voyant approcher si près des terres dans les bordées que nous faisons; jusques-là qu'il avoit délibéré de nous tirer un coup de canon à bal- le, pour nous avertir par ce signal de nous tenir au large, en attendant un vent plus favorable.

C'est vers le milieu de cette baie, que les Hollandois ont placé un fort Pentagone au dessous de la Montagne de la Table, qui le couvre du côté du Midy, & derrière celle du Lyon, qui le met à l'abry du côté de l'Occident, à une lieuë de terre ou environ. On laisse sur la gauche en entrant une Isle assez basse nommée l'Isle Robin, au milieu de laquelle les Hollandois ont arboré leur Pavillon. Ils y releguent ceux du pais, & même ceux des Indes qu'ils veulent punir de bannissement & les obligent d'y travailler à la chaux, qu'ils font des coquillages, que la Mer y jette.

Comme le tems étoit favorable pour entrer dans la baie, nous espérions mouïller sur les dix heures du matin; mais le vent nous ayant  
man-





La Baie du Cap  
DE BONNE ESPERANCE.

Isle Robin







manqua tout d'un coup à l'entrée, nous nous trouvâmes pendant le calme dans un courant, qui nous portoit fort vite sur une roche du côté de l'Isle Robin, où nous voyions les vagues se briser avec beaucoup de violence. On mit aussitôt le Canot & la Chaloupe à la Mer pour nous remorquer & nous tirer de ce mauvais pas. Mais malgré la prévoyance des Officiers & la diligence de l'Equipage à exécuter leurs ordres, nous ne laissions pas d'être en grand danger de toucher contre cette roche par la rapidité du courant ou de la marée qui nous emportoit; & on n'étoit pas à demi-lieue de ce brisant, lorsque tout à coup il s'éleva un vent de terre qui nous obligea de remorquer à nôtre tour la Chaloupe & nous mit bien-tôt hors d'intrigue. Nous y perdîmes pourtant deux Huniers (ce sont deux voiles médiocres) que la violence du vent enfonça. Comme nous fûmes obligez de louvoyer tout le jour dans la Passe avec de grandes fatigues; c'est-à-dire, de faire plusieurs bordées tantôt d'un côté & tantôt d'un autre; nous ne pûmes attraper le mouillage qu'au commencement de la nuit. Encore fallut-il le lendemain relever l'ancre pour s'approcher du Fort & se mettre sous les montagnes à l'abry des vents d'Oüest extrêmement violens & qui re- gnent en cet endroit durant l'hyver, où nous estions alors. Nous mouillâmes donc le lendemain à cent cinquante pas du Fort. Il y avoit quatre gros Vaisseaux à la rade du Cap venus de Hollande depuis un mois, quoy qu'ils fussent partis plus de deux mois avant nous. Le premier portoit une flamme d'Amiral au dessous du Payillon, pour marque du commande-  
ment

On court  
risque  
d'e-  
choüer  
allant  
au mou-  
illage  
du Cap.

La Passe  
c'est un  
petit  
détroit  
formé  
par deux  
terres  
qui s'a-  
vancent.



Nos  
Vai-  
seaux  
mouil-  
lerent  
au mi-  
lieu de  
quatre  
Navires  
Hollan-  
dois.

mandement souverain que la Compagnie de Hollande s'attribuë dans les Indes. Il étoit monté par le Baron Van-Rheeden, que la Compagnie des Indes envoyoit avec le titre de Commissaire Général, pour visiter toutes les Places qu'elle tient en ce Pais-là : Il avoit un plein pouvoir d'ordonner de tout, de changer les Officiers des Comptoirs & même les Gouverneurs des Places, s'il le jugeoit à propos. Le second étoit commandé par le Baron de Saint Martin, François de Nation & Major General de Batavia, commandant en cette qualité toutes les troupes de la Republique dans les Indes. Le Sieur Bocheros ancien Capitaine de Vaisseau & Conseiller de Monsieur Van-Rheeden durant le tems de sa Commission, montoit le troisiéme. Le quatriéme étoit à la suite de Monsieur de Saint Martin, qui devoit se rendre incessamment à Batavia.

Tous ces Messieurs auxquels il faut joindre Monsieur Vanderstellen Gouverneur, ou, pour parler comme les Hollandois, Commandeur du Cap, font d'un mérite singulier, & ce fut une heureuse rencontre pour nous d'avoir à traiter avec eux, durant le séjour que nous y fîmes.

Les  
Hollan-  
dois en-  
voye  
recon-  
oitre  
nos  
Vais-  
seaux.

Nous avions à peine mouillé, que deux Chaloupes arrivèrent à bord, pour sçavoir qui nous estions; & le lendemain sur les sept heures du matin le Commissaire Général envoya complimenter Monsieur l'Ambassadeur, qui de son côté fit aller Monsieur le Chevalier de Forbin Lieutenant du bord, & trois autres Officiers, à terre pour le saluer, & le prier de nous permettre de faire de l'eau, & de prendre les rafraîchissemens



semens nécessaires. Il y consentit avec beaucoup d'honnêteté, & ayant sçû qu'il y avoit plusieurs Gentils-hommes à la suite de Monsieur l'Ambassadeur, il les fit inviter à venir chasser à terre. Il demanda s'il n'y avoit point de Jesuites dans nôtre Vaisseau. Il est probable, que ceux qui étoient venus la veille, & qui nous avoient assez remarquez, leur avoient parlé de nous à leur retour. Monsieur de Forbin répondit que nous estions six, qui allions à la Chine, & qu'il y avoit aussi dans le bord des Ecclésiastiques qui alloient à Siam.

L'Ambassadeur envoie complimenter le Gouverneur du Cap.

Après cela on parla du salut, & l'on convint, que la Forteresse rendroit coup pour coup, quand nôtre Vaisseau l'auroit saluée. Cet article fut mal expliqué ou mal entendu par ces Messieurs : car Monsieur l'Ambassadeur, sur les dix heures, ayant fait tirer sept coups de canon, l'Admiral répondit de cinq coups seulement, & la Forteresse ne tira point. Monsieur l'Ambassadeur renvoya aussi-tôt à terre, & l'on arrêta que le salut de l'Admiral ne seroit conté pour rien. Ainsi la Forteresse tira sept coups, l'Admiral sept coups, & les autres Navires 5. pour saluer le Vaisseau du Roy, qui rendit le salut : le Fort & les Vaisseaux le remercièrent. On prépara ensuite les Chaloupes, & l'on ne pensa plus qu'à s'aller délasser à terre des fatigues passées.

Dés que nous fûmes arrivez dans cette baye, nous trouvâmes ce lieu si propre pour faire des observations, que nous résolûmes sur le champ de chercher les moyens de les faire. Il falloit pour cela prendre une maison commode, y faire transporter nos instrumens, & y pouvoir travailler jour & nuit, pendant le peu de tems

Les Jesuites vont rendre visite au Gouverneur du Cap.

C

que



que nous avions à y demeurer. Il y avoit de la difficulté : des Jésuites Mathématiciens & divers instrumens portez à terre pouvoient bien bleffer la délicatesse d'un Gouverneur Hollandois dans une Colonie assez nouvelle , & luy faire soupçonner quelque autre chose que ce que nous prétendions. On nous conseilla même de nous déguiser & de ne pas paroître Jésuites : mais nous ne le jugeâmes pas à propos , & nous reconnûmes dans la suite que nôtre habit ne nous avoit point fait de tort.

Après y avoir pensé , il fut résolu que le P. Fontenay & moy iroient visiter le Commissaire General & le Gouverneur de la Place, avant que les autres missent pied à terre ; & que si dans la conversation on trouvoit ouverture à proposer nôtre dessein, on se serviroit de l'occasion. Nous allâmes donc sans autre recommandation droit à la Forteresse. La sentinelle nous arrêta à la première porte , selon la coûtume des Places de guerre , jusques à ce que l'Officier de garde étant arrivé , & ayant sçû que nous venions rendre visite au Commissaire Général & au Gouverneur , il commanda qu'on nous laissât entrer, & nous donna un soldat pour nous conduire à leur appartement.

Le cli-  
mat du  
Cap de  
bonne  
Espe-  
rance est  
extrê-  
mement  
tempere.

Cette maison consiste dans un grand corps de logis à deux étages & fort solidement bâti. Il y a au dessus une très-belle terrasse pavée de grandes pierres de taille , avec des balcons & des balustrades de fer à l'entour : on y va ordinairement prendre le frais. Ce país est dans un air si tempéré ; qu'il n'y fait jamais beaucoup de froid, que quand le vent du Midy souffle : & quoy que nous fussions alors au milieu de l'hyver par

rap



rapport à ce climat, la chaleur s'y faisoit assez sentir durant le jour, pour obliger à chercher le frais sur le soir.

Nous entrâmes d'abord dans une grande sale où l'on fait le Prêche tous les Dimanches, en attendant qu'on ait achevé de bâtir le Temple, qu'on a commencé hors du Fort. Il y a aux deux côtés de cette sale d'assez beaux appartemens: on nous fit entrer dans celuy qui est à main gauche, où nous fûmes reçûs par Monsieur de Vanderstel, & où un moment après Monsieur le Baron de Van Rheden nous vint trouver. C'est un homme de qualité âgé d'environ cinquante ans, bien-fait, honnête, sage, civil, sçavant, qui juge & parle bien de tout. Nous fûmes extrêmement surpris de trouver tant de politesse au Cap de bonne Espérance, & beaucoup plus encore de toutes les honnêtetez & les marques d'amitié que nous y reçûmes dès cette première entre-vûë. Le Pere de Fontenay à qui dans cette occasion je servois d'Interprete en Portugais, voyant de si heureuses dispositions à nôtre dessein, dit à Monsieur le Commissaire Général, que nous estions six Jesuites, qui allions aux Indes & à la Chine; que comme nous n'étions guere accoûtumez aux fatigues de la Mer, nous avions besoin de prendre un peu l'air de terre, pour nous remettre après une si longue navigation; que nous n'avions pas osé le faire sans sçavoir s'ils en seroient contents. Monsieur le Commissaire Général ne me permit pas de luy expliquer tout ce que le Pere de Fontenay avoit dit, & m'interrompant aussitôt; Vous nous ferez le plus grand plaisir du monde, mes Peres, nous dit-il en Portugais, de



venir vous délasser à terre; nous ferons tout ce que nous pourrons pour contribuer à vous remettre de vos fatigues.

Les Je-  
suites  
sont  
parfaite-  
ment  
bien re-  
çûs des  
Hollan-  
dois.

Cette réponse si favorable nous fit passer outre: nous luy dimes qu'étant à terre nous serions bien aises de travailler pour l'utilité publique, & de luy faire part ensuite de nos observations; afin de reconnoître par là en quelque manière les bontez qu'il avoit pour nous: Qu'en partant de France, nous avions embarqué divers instrumens de Mathématique, parmi lesquels il y en avoit de fort propres pour trouver la véritable longitude des pais, on l'on passoit, sans avoir besoin des Eclipses de Lune ny de Soleil: nous luy expliquâmes la nouvelle façon d'observer par les Satellites de Jupiter, dont le sçavant Monsieur Cassini a fait de si belles Tables. J'ajoutay que nous rendrions par là un grand service à leurs Pilotes, en leur donnant la longitude assurée du Cap de bonne Espérance, qu'ils ne connoissoient que par leur estime; moyen fort douteux qui les trompoit souvent & d'une manière fort considérable. Il nous dit que nous luy ferions plaisir, & que puisque nous voulions travailler à cette découverte, il nous offroit un lieu fort propre pour observer. En même-temps il ordonna, qu'on préparât un Pavillon, qui étoit dans le jardin de la Compagnie, afin de nous y loger, tandis que Monsieur l'Ambassadeur seroit en rade.

Les  
honné-  
tez de  
de M.  
Van  
Rhêden.

Nous luy répondimes, que l'honnêteté qu'il nous faisoit s'étendroit plus loin; & que nous espérons, que Monsieur l'Ambassadeur auroit la bonté de l'en remercier & de prendre part à ce bien-fait. Alors nous luy montrâmes

NOS



nos Lettres de Mathématiciens du Roy, dont nous avons déjà parlé. Vous augmentez ma joye, mes Peres, reprit alors Monsieur le Commissaire, en me faisant voir que j'exécute la volonté & les ordres du plus grand Roy du monde, pour qui j'auray toute ma vie un très-profond respect : cependant je ne suis pas fâché que vous ne m'en ayez parlé qu'après vous avoir obligé d'accepter un logis que je vous offre de tout mon cœur. On nous apporta du Thé, comme c'est la coûtume parmy les peuples des Indes d'Orient & après avoir parlé assez long-tems de beaucoup de choses différentes, nous primes congé de ces Messieurs pour nous retirer. Monsieur le Commandeur nous suivit pour nous mener à cet appartement, qu'on nous avoit offert dans le grand jardin de la Compagnie.

Nous fûmes fort surpris de trouver un des plus beaux jardins & des plus curieux que j'aye jamais vû, dans un païs qui paroist le plus stérile & le plus affreux du monde. Il est placé au dessus des habitations, entre le Bourg & la montagne de la Table, & à côté du Fort, dont il n'est éloigné que de deux cens pas ou environ. Il a mille quatre cens onze pas communs de longueur & deux cens trente-cinq de largeur. Sa beauté ne consiste pas comme en France dans des compartimens & des parterres de fleurs, ny en des eaux jaillissantes : il pourroit y en avoir, si la Compagnie de Hollande vouloit en faire la dépense. Car il y a un ruisseau d'eau vive, qui descend de la montagne & qui traverse le jardin. Mais on y voit des allées à perte de vûe, de Citroniers, de Grenadiers, d'Oran-

La description du beau jardin que la Compagnie Hollandoise entretient au Cap de bonne Espérance.



d'Orangers plantez en plein sol, & qui sont à couvert du vent par des hautes & épaisses palissades d'une espèce de Laurier qu'ils appellent Spek, toujours verd & assez semblable au Filario. Ce jardin est partagé par la disposition des allées en plusieurs quarrez médiocres, dont les uns sont pleins d'arbres fruitiers, entre lesquels, outre les Pommiers, les Poiriers, les Coigniers, les Abricotiers, & les autres excellens fruits d'Europe, on y voit encore des Ananas, des Bananiers, & plusieurs autres qui portent les plus rares fruits, qui soient dans toutes les parties du monde, qu'on y a transportez & qu'on y cultive avec beaucoup de soin. Les autres quarrez sont semez de racines, de legumes & d'herbes, & quelques-uns de fleurs les plus estimées en Europe & d'autres que nous ne connoissons pas, qui sont d'une odeur & d'une beauté particulière. Messieurs de la Compagnie des Indes à qui il appartient, comme nous avons déjà dit, l'on fait faire afin d'avoir toujours en ce lieu comme un Magazin de toutes sortes de rafraichissemens pour leurs Vaisseaux qui vont aux Indes ou qui en reviennent, & qui ne manquent jamais de toucher au Cap de bonne-Espérance.

Tous les Vaisseaux Hollandois ont ordre de toucher au Cap de bonne Espérance.

Les Vaisseaux qui viennent des Indes y arrivent au commencement de Mars, ou seuls ou plusieurs ensemble, & ils y attendent la Flotte d'Europe qui s'y rend au mois d'Avril. Par ce moyen ils sçavent les nouvelles, s'ils sont en guerre, ou non? & en partent tous ensemble pour se mettre, par le grand nombre, & la force de leurs Vaisseaux, hors d'état de recevoir aucune insulte des Corsaires, ou de leurs Ennemis.

A l'entrée du jardin, on a bâti un grand corps de



de logis, où demeurent les Esclaves de la Compagnie, qui sont, à ce qu'on dit, au nombre de cinq cens, dont une partie est employée à cultiver le jardin, & le reste aux autres travaux nécessaires. Vers le milieu de la muraille; du côté qui regarde la Forteresse, est un petit Pavillon que personne n'habite: l'étage d'en bas contient un vestibule percé du côté du jardin, & du Fort, qui est accompagné de deux salons de chaque côté. Il y a au dessus un cabinet ouvert de toutes parts, entre deux terrasses pavées de briques & entourées de balustrades; dont l'une regarde le Septentrion, & l'autre le Midy. Ce Pavillon paroissoit être fait exprés pour nôtre dessein. Car d'un côté l'on découvroit tout le Nord, dont la vûe nous étoit sur tout nécessaire, parce que c'est le Midy par rapport à ce pais-là. Tandis que l'on préparoit ce Pavillon, que j'appelleray avec les Hollandois nôtre Observatoire, nous retournâmes à bord, pour rendre compte à Monsieur l'Ambassadeur & à nos Peres, de tout ce qui s'étoit passé.

Le lendemain Monsieur le Commissaire & Monsieur le Commandeur envoyèrent à bord toutes sortes de rafraîchissemens. L'Officier qui étoit chargé de faire ce présent à Monsieur l'Ambassadeur de leur part, nous dit que ces Messieurs nous avoient aussi envoyé un Canot pour nous y embarquer avec nos instrumens de Mathématique. Comme nous avions préparé pendant la nuit ceux dont nous croyions avoir besoin, on les mit dans ce Canot; & nous nous rendîmes ainsi à l'Observatoire le deuxième Juin de l'année mil six cens quatre-vingt cinq.

M.  
l'Am-  
bassa-  
deur &  
Mon-  
sieur le  
Com-  
missai-  
re se  
font  
beau-  
coup  
d'hon-  
nestetez.

Une pendule à secondes, faite à Paris chez



On  
com-  
mence à  
faire les  
Obfer-  
vations.

Monfieur Theuret, ayant été mise à une heure, aprochante de celle qu'il pouvoit être, fans fçavoir encore la véritable, on commença les observations suivantes.

Le premier Satellite paroiffoit le foir éloigné de Jupiter un peu moins que le diamètre de Jupiter à onze heures; trois minutes de l'horloge non encore corrigée.

On voyoit par la Lunette deux bandes parallèles fur le corps de Jupiter; une plus large vers le bord méridional, & l'autre plus étroite vers le feptentrional.

Le premier Satellite commençoit à toucher le bord de Jupiter à 11. heures 57. 36. on ne voyoit plus le fatellite à 11. heures 58. 50

Ces observations furent faites avec une excellente Lunette de douze pieds de feu Monsieur le Bas: les heures font toujours celles de la pendule non corrigée.

On observa continuellement Jupiter jusques à 2. heures 5. min. après minuit, auquel tems il se cacha derrière la montagne du Lion, qui borroit la vuë du côté de l'Occident, si bien qu'on ne pût voir ce jour-là l'émerfion du premier Satellite.

*Le troisiéme de Juin. 1685.*

Pour vérifier l'heure de l'horloge.

Hauteurs avant midy. Heures de l'horloge

Deg.	Min.	Sec.	Heur.	Min.	Sec.
20	16	0.	9	35	38
22	56	20.	9	34	47
24	11	0.	10	4	50
24	39	55.	10	8	48
					Hau-

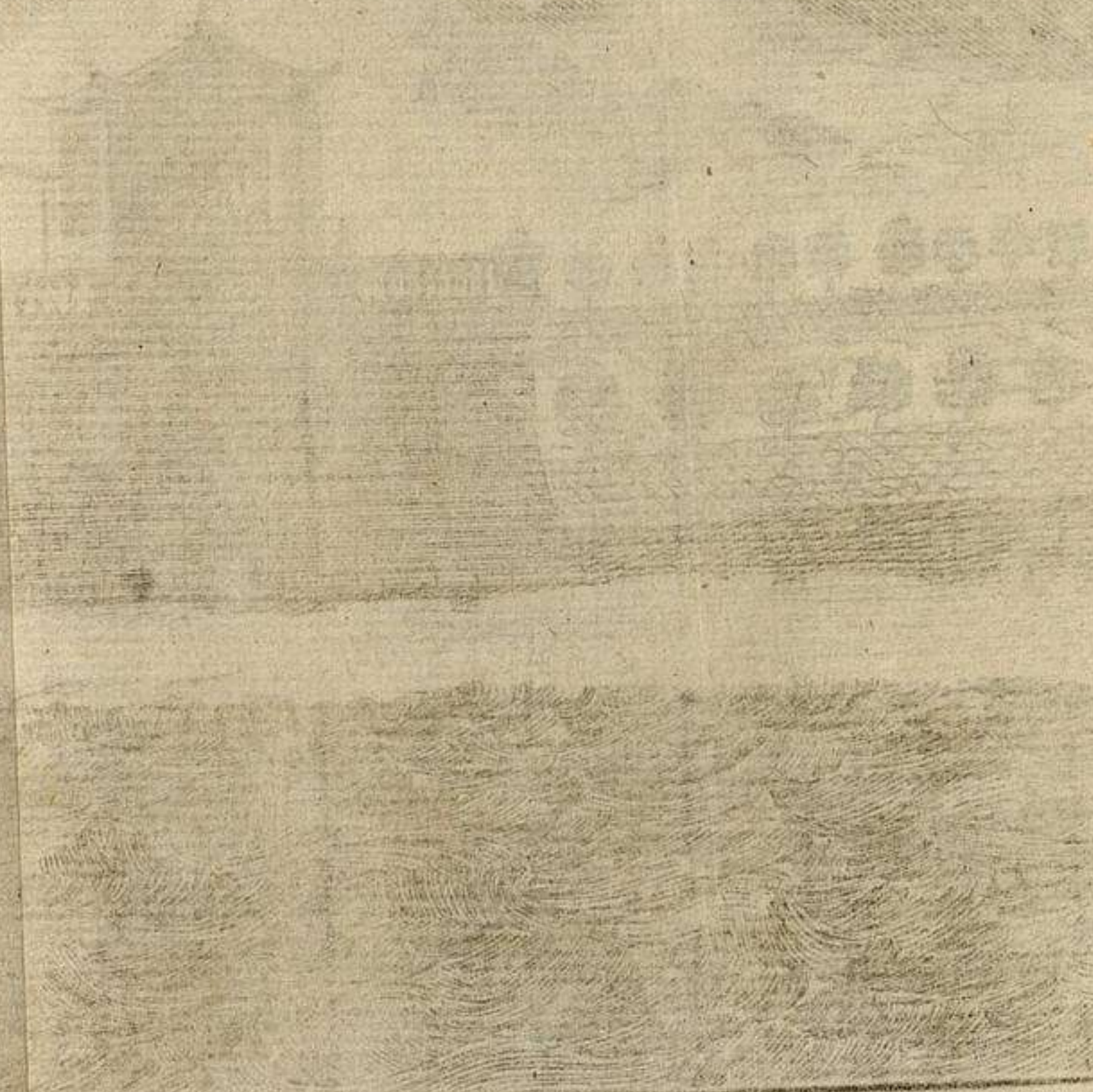


Le Fort des Hollandois au Cap  
de Bonne Esperance.





La parte del edificio que se ve  
de donde se mira.





Hauteurs après midy , Heures de l'horloge.

D.	Sec.	Min.	H.	Sec.	Min.	
24	39	55	0	Observation manquée		Observation douteuse,
24	11	0	2	50	19	
22	56	20	2	57	40	
0	26	0	3	16	38	

Ces hauteurs ont été prises avec un Quart de nonante de dix-huit pouces de rayon fait à Paris chez Monsieur Butterfield.

Il faut remarquer que ces hauteurs du Soleil n'ont pas été du même bord , le matin nous prenions la hauteur du bord supérieur & le soir de l'inférieur seulement , il faut y prendre garde.

*Pour la variation de l'Ayman.*

Par le Quadran Equinoxial du Sieur Butterfield , qui porte sous le méridien une grande boussole. La variation de l'Ayman fut trouvée de onze degrez & demi Nord Oüest.

Le soir n'y ayant point d'observations particulières à faire , on considéra diverses Etoiles fixes avec la Lunette de douze pieds.

Le pied du Cruzero marqué dans Bayer est une Etoile double , c'est-à-dire , composée de deux belles Etoiles éloignées l'une de l'autre d'environ leur diamètre seulement , à peu près comme la plus Septentrionale des Jumeaux ; sans parler d'une troisième beaucoup plus petite qu'on y voit encore , mais plus loin de ces deux.

Diverses observations pour les Etoiles du Sud,

Il y a plusieurs endroits sous le Cruzero dans la voye lactée , qui paroissent remplis d'une infinité d'Etoiles avec la Lunette.



Les deux Nuages qui sont proche du Pole méridional ne paroissent pas un amas d'Etoiles, comme *Præsepe Cancri*, ny même une lueur sombre comme la Nébuleuse d'Andromède: on n'y voit presque rien avec les grandes Lunettes, quoy que sans Lunette on les voye fort blancs, principalement le grand nuage.

Rien n'est si beau dans le Ciel que les constellations du Centaure & du Navire. Il n'y a pas de belles Etoiles proche du Pole: mais il y en a quantité de petites. Bayer & les autres Livres, qui en parlent, en omettent plusieurs; & la plupart de celles qu'ils mettent ne paroissent pas au Ciel dans la même situation.

*Le quatrième de Juin 1685.*

Pour vérifier l'heure de l'Horloge.

Hauteurs avant midy. Heures de l'Horloge.

D.	M.	S.	H.	M.	S.
22.	23.	0.	9	50	47
23	31	50.	10	0	32
24	37	30	10	9	18 $\frac{1}{2}$
25	53	20.	10	20	29

Heures après midy. Heures de l'Horloge.

D.	M.	S.	H.	M.	S.
25	53	20.	2	32	33
24	37	30.	2	43	38
23	31	50.	2	52	47
22	23	0.	3	1	38 $\frac{1}{2}$

Le fil horizontal de la Lunette n'étoit pas tout à fait parallele à l'horizon, on a toujours tâché



tâché d'y suppléer dans les vérifications de l'Horloge, en faisant passer le bord du Soleil par le même endroit du fil à peu près.

Il faut toujours prendre garde que ce sont des hauteurs de divers bords du Soleil, le matin du bord supérieur, & le soir de l'inférieur.

Le Lundy après dîner nous allâmes au Fort voir ces Messieurs, pour leur rendre compte des observations, que nous avions déjà faites, & de celle que nous devions faire ce soir-là, sur laquelle seule on pouvoit régler la vraie longitude du Cap. A notre retour tous ces Messieurs voulurent venir avec nous pour être témoins de cette observation. Nous étions ensemble sur la terrasse occupez à leur montrer nos instrumens, qu'ils trouvèrent fort beaux & fort curieux, lorsque nous apperçumes Monsieur l'Ambassadeur, qui étant venu *incognito* la veille pour se promener dans le jardin, l'avoit trouvé si agréable qu'il y étoit revenu le lendemain & se promenoit dans une allée accompagné de la plupart des Officiers des deux Vaisseaux & des Gentilshommes de sa suite. Monsieur l'Ambassadeur & Monsieur le Commissaire s'étoient rendus de grandes civilitez dès notre arrivée, & depuis il ne se passoit point de jour qu'ils ne s'envoyassent quelques présens. Monsieur Van-Rhêden l'ayant aperçu descendit aussi-tôt de dessus la terrasse où il observoit avec nous; & après un ou deux tours d'allée Monsieur l'Ambassadeur & luy s'étant rencontrés comme par hazard, leur entrevûe se passa avec une entière satisfaction de part & d'autre.

Après qu'on se fut séparé, Monsieur le Commissaire avec Messieurs de Saint Martin, Van-

Entre-  
vené de  
M.  
l'Am-  
bassa-  
deur &  
de M. le  
Com-  
missaire  
Gene-  
ral.

Emersi-  
on du  
premier  
Satellite  
de Jupi-  
ter ob-  
servée.



derstel & Bocheros demeurèrent avec nous dans l'Observatoire jusques à dix heures du soir. L'Émerfion du premier Satellite se fit à dix heures 5. Min. 40. Sec. de l'Horloge non corrigée. Nous prîmes la ligne méridienne de la terrasse Septentrionale & la hauteur méridienne du Soleil ; mais nous ne nous en voulumes pas servir ; parce que l'opération ne fut pas assez sûre.

Après l'Émerfion du premier Satellite de l'ombre de Jupiter , ayant comparé ensemble les observations des Hauteurs du Soleil prises le matin & le soir du troisiéme & du quatriéme de Juin, & eu égard à la difference du tems entre les mêmes hauteurs du bord supérieur & du bord inférieur du Soleil, à cause que l'on avoit observé le matin le bord supérieur & le soir le bord inférieur, on trouva que la pendule anticipoit l'un & l'autre jour, à l'égard du Soleil, de vingt-huit minutes.

A l'instant de l'émerfion du premier Satellite, la pendule avoit montré 10. heures 5. min. 40. sec. d'où ayant ôté 28 minutes.

Reste le vray tems de l'émerfion 9. heures 37 min. 40 sec.

Les Ephémérides de Monsieur Cassini calculées à minutes donnoient le tems de cette émerfion au méridien de Paris à 8. heures 26. min.

Mais ses Tables des éclipses calculées à secondes donnoient la même émerfion à 8. heures 25. min. 40. sec.

Les ayant ôtées des heures observées au Cap de bonne Esperance 9. heures 37. min. 40. sec.

Reste la difference des Méridiens entre le Cap de bonne Esperance & Paris d'une heure 12. minutes, qui font 18. degrez de difference de longitude ; & ayant supposé la longitude de Paris prise

Difference  
des Méridiens  
du Cap  
de bon-  
ne Espe-  
rance &  
de Paris



prise du premier méridien qui passe par l'Isle de Fer la plus Occidentale des Canaries de 22. degrez & demy, selon le même Auteur, la longitude du Cap de bonne Espérance prise du même meridien sera de quarante degrez & demy, peu différente de celle que donnent les Cartes modernes.

Le lendemain Mardy cinquième de Juin sur les dix heures ces Messieurs revinrent à l'Observatoire, & y demeurèrent jusques vers les deux heures après midy, pour voir prendre la hauteur & la distance de la montagne de la Table, & considérer nos instrumens. On leur montra particulièrement l'usage du Quadran Equinoxial, par le moyen duquel encore ce jour-là nous trouvâmes la variation de l'Ayman de onze degrez & demy Nord-Oüest.

Ainsi l'on peut tirer deux avantages de ces observations. Le premier est la Variation de l'Ayman que nous trouvâmes avec l'anneau astronomique d'onze degrez & demy Nord-ouëst. Et le second la longitude veritable du Cap, que nous réglâmes sur cette émerfion du premier Satellite de Jupiter, qui devant paroître à huit heures vingt-six minutes sur l'Orifon de Paris, & ayant été observée au Cap à neuf heures 37. minutes 40. sec. du soir, donne une heure 12. minutes 40. sec de difference entre les deux Meridiens des deux lieux, qui convertis en degrez, en font dix-huit, & par conséquent les Cartes sont defectueuses & marquent le Cap plus Oriental de près de trois degrez, qu'il n'est en effet. Monsieur l'Abbé de Choisi en voulut être témoin, & se reduisit à mener avec nous la vie d'Observateur durant quelque temps.

Avantages  
qu'on  
tire des  
obser-  
vations  
qu'on a  
faites  
au Cap.



Monfr.  
le Com-  
man-  
deur  
envoye  
divers  
presens  
aux Je-  
suites.

Sur le soir on nous envoya dire du Vaisseau, qu'il falloit s'y rendre le jour suivant de bonne heure; nous allâmes aussi-tôt tous six à la Fortresse prendre congé de Messieurs les Hollandois, & leur témoigner nôtre reconnoissance: car il est vray qu'on ne peut rien ajoûter ny aux honnêtetez, ni au bon traitement que nous en avons reçûs. Nous trouvâmes encore en entrant dans le Vaisseau des presens de Thé, & de vin de Canarie, que Monsieur le Gouverneur nous envoyoit, qui se sentit obligé d'un Microscope, & d'un petit Miroir ardent que nous luy presentâmes.

Poissons  
curieux  
qu'on a  
fait ve-  
nir du  
Japon.

Tous ces Messieurs parurent extrêmement touchés de nôtre départ. Nous prions Dieu, disoient ils, en nous embrassant tendrement, que les desseins pour lesquels vous allez à la Chine réussissent heureusement, & que vous ameniez un grand nombre d'Infidelles à la connoissance du vray Dieu. Nous les quitâmes enfin fort touchés nous mêmes de leurs bons sentimens & de leurs honnêtetez. En passant par l'appartement du Gouverneur, il nous fit voir dans une cave pleine d'eau deux petits poissons longs seulement d'un doigt. Les Portuguais en appellent un, Poisson d'or, & l'autre Poisson d'argent; parce qu'en effet la queue du mâle paroist d'or, & celle de la femelle d'argent. Il nous dit que ces poissons venoient de la Chine, & que les personnes de qualité de ces Pais aussi bien que les Japonnois les estiment extrêmement, & en gardent dans leurs maisons par curiosité. Nous en avons vû depuis dans le Palais du General de Batavia, & à Siam dans celuy du Seigneur Constance Ministre de ce Royaume, & chez quel-  
ques



ques Mandarins Chinois. Comme Monsieur l'Ambassadeur avoit prié Monsieur Van-Rhêden d'écrire au Général de Batavia, afin qu'il nous donnât un Pilote pour aller à Siam; Monsieur le Commissaire qui reçût avec plaisir cette commission, envoya le lendemain à Monsieur l'Ambassadeur une lettre fort obligeante pour ce Général, dans laquelle il n'oublia pas sur la fin d'y ajouter de luy même, & sans que nous l'eussions prié, un article en nôtre faveur. Nous passâmes la nuit à remballer nos instrumens, & le lendemain avant le jour nous les embarquâmes dans une chaloupe, que le Commandeur nous avoit fait tenir prête, & ainsi nous retournâmes à bord.

On se rembarque pour se mettre à la voile.

Voilà ce qui s'est passé au Cap de bonne Espérance, au sujet de nos observations. Quoy que nous les fissions jour & nuit, elles n'étoient pourtant pas nôtre seule occupation. A peine eûmes-nous pris possession de nôtre petit Observatoire, que les Catholiques de cette Colonie, qui y sont en assez grand nombre, en furent avertis & en témoignèrent une très-grande joye. Les matins & les soirs ils nous venoient trouver en secret. Il y en avoit de tous les Pays & de toutes les conditions, de Libres, d'Esclaves, de François, d'Allemands, de Portugais, d'Espagnols, de Flamans & d'Indiens. Ceux qui ne pouvoient pas s'expliquer autrement; parce que nous n'entendions pas leur langue, se mettoient à genoux & nous prenoient les mains pour les baiser. Ils tiroient des Chapelets, & des Médailles de leur col pour montrer qu'ils étoient Catholiques; ils pleuroient & se frapportoient la poitrine. Ce langage du cœur beaucoup plus touchant que

Le soin qu'on a eu des Catholiques au Cap

Les sentimens des Catholiques au Cap à nostre arrivée.

toutes



toutes les paroles, nous attendrissoit infiniment, & nous obligeoit d'embrasser ces pauvres gens, que la charité de Jesus-Christ nous faisoit regarder comme nos frères. Nous les consolions le mieux qu'il nous étoit possible, les exhortant tous à persévérer dans la foy de JESUS CHRIST, à servir leurs Maîtres avec soumission, & avec fidélité, à supporter leurs peines avec patience: nous leur recommandions particulièrement d'examiner leur conscience le soir, & d'honorer la sainte Vierge comme celle qui pouvoit leur obtenir plus de graces pour vivre Chrétienne-ment, & pour se défendre de l'Hérésie. Ceux qui parloient François, Latin, Espagnol, ou Portugais furent conféssez. On visita les malades dans leurs maisons & dans l'Hôpital. C'est tout ce qu'on pût faire en si peu de temps pour leur consolation, eux n'ayant pas la liberté de venir à nôtre bord pour entendre la Messe, ny nous celle de la dire sur la terre. Cependant il faut qu'on nous ayt soupçonné au Cap de leur avoir porté la Communion. Car deux de nos Peres revenant un jour du Vaisseau avec un Microscope dans la main, couvert de maroquin doré, deux ou trois Habitans qui se promenoient sur le rivage, s'imaginèrent, que c'étoit le S. Sacrement qu'on portoit aux Catholiques dans une boîte. Ils s'approchèrent du Père pour en sçavoir la vérité; le Père leur dit ce que c'étoit, & pour les en convaincre les fit regarder dans le Microscope. Alors un d'eux prenant la parole, je l'avois crû, dit-il, Monsieur, parce que je sçay, que vous estes les plus grands ennemis de nôtre Religion. A ces paroles nous nous prîmes à sourire, & sans y répondre nous allames droit à la Fortresse.

On  
soup-  
çonne  
les Je-  
suites  
d'admi-  
nistret  
les Sa-  
cremen<sup>ts</sup>.



Il ne me reste plus pour finir ce qui regarde le Cap de Bonne Espérance, que de dire ce que nous avons appris de l'état du Pais: Car quelques-uns de nos Peres étoient chargez de s'en instruire, tandis que les autres travailloient aux Observations. Dans cette veuë nous tâchames de nous informer de M. Vanderstellien, dans les differens entretiens que nous eûmes avec luy, de tout ce qui pouvoit contribuer à ce dessein; & nous fimes connoissance avec un jeune Médecin de Breslau en Silésie, nommé M. Claudius, que les Hollandois entretiennent au Cap à cause de sa capacité. Comme il a déjà voyagé dans la Chine & au Japon, ou il s'est accoutumé à remarquer tout, & qu'il dessine & peint en perfection les Animaux & les Plantes, les Hollandois l'ont arresté là pour les aider à faire leurs nouvelles découvertes des Terres, & pour y travailler à l'Histoire naturelle d'Afrique. Il a déjà achevé deux gros volumes in-folio de diverses Plantes, qui sont peintes au naturel, & il en a ramassé de toutes les espèces qu'il a collées dans un autre volume. Sans doute que M. Van-Rhêden qui avoit toujours ces Livres chez luy, & qui nous les fit voir, a pris le dessein de donner bientôt un *Hortus Africanus* au public, après son *Hortus Malabaricus*. Si ces Livres eussent été à vendre nous n'eussions rien épargné pour les envoyer à la Bibliothèque du Roy. Comme ce sçavant Médecin a déjà fait quelques Voyages jusques à fix vingt lieues avant, dans les Terres vers le Nord & vers l'Est, pour y faire de nouvelles découvertes, c'est de luy que nous avons tiré toutes les connoissances que nous avons de ce Pais, dont il nous donna

une



une petite Carte faite de sa main avec quelques Figures des Habitans du Pays, & des Animaux les plus rares, que j'ay fait ajouter icy. Voicy ce que nous en avons appris de plus remarquable.

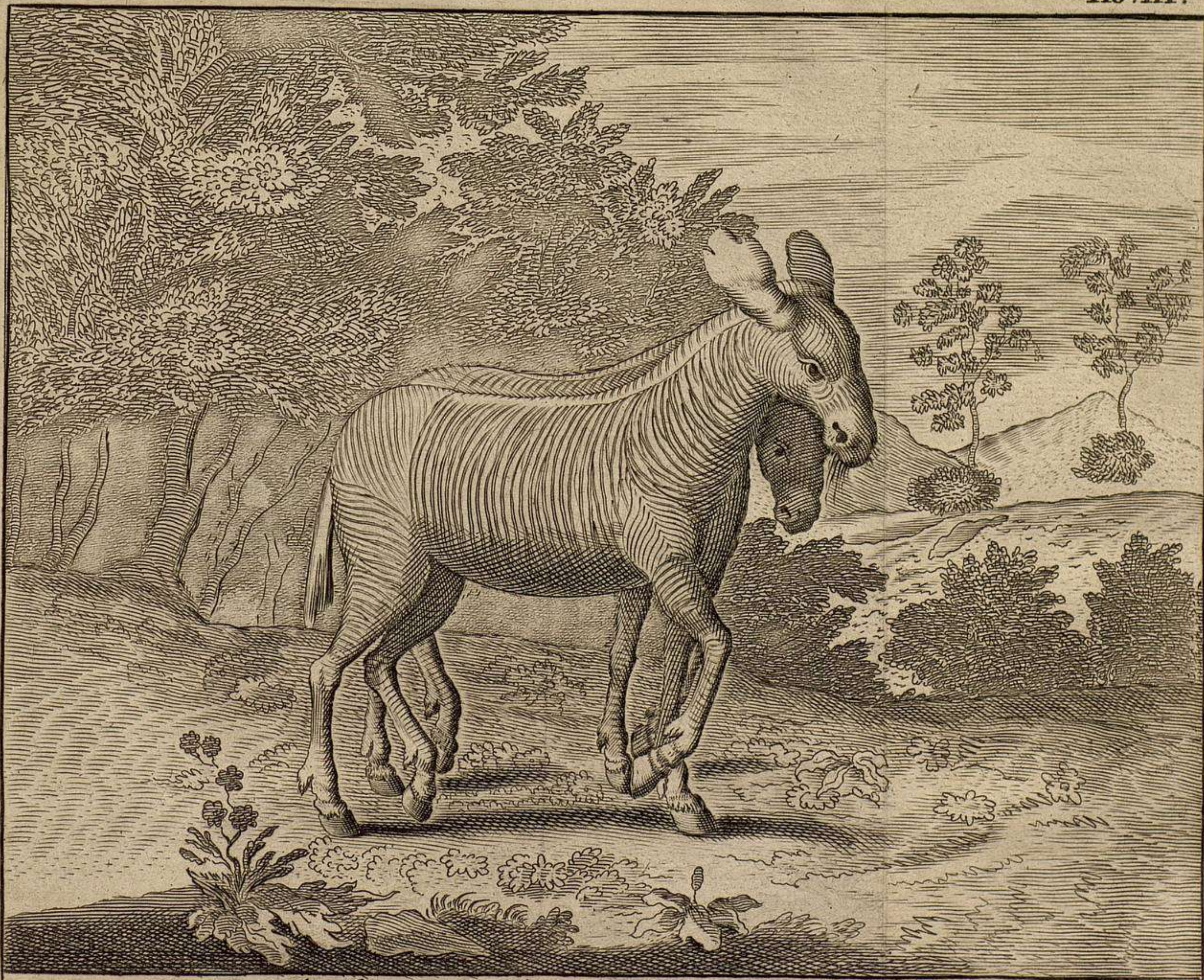
Etablis-  
sement  
des Hol-  
landois  
au Cap.

Les dif-  
ferens a-  
nimaux  
qu'on  
trouve  
au Cap.

Les Hollandois ayant reconnu qu'un Etablissement en ce lieu seroit commode pour les Vaisseaux qu'ils envoyent tous les ans aux Indes, traiterent avec les principaux Chefs de cette Nation, lesquels consentirent pour une certaine quantité de Tabac & d'Eau de Vie, à leur ceder ce Pays-là & à se retirer plus avant dans les Terres. Cet accord fut fait environ l'an 1653. depuis ce tems-là ils ont beaucoup travaillé pour se bien établir au Cap. Ils y ont à present un grand Bourg avec un Fort de cinq Bastions, qui commande toute la Rade L'Air y est très-bon, la Terre excellente, les Bleds y croissent comme en Europe. On y a planté des Vignes qui rapportent un Vin très-delicat. Le Gibier s'y trouve de tous côtez en abondance. Nos Officiers revenoient de la chasse avec des Chevreüils, des Gazelles, des Faisans & quantité de Perdrix aussi grosses que les Gelinotes de France. Il y en a de quatre sortes; les Bœufs & les Moutons se prennent plus avant dans les Terres chez les Sauvages du Pais: mais ce trafic est réservé seulement à ceux de la Campagne, qui les achètent pour un peu de Tabac, & qui les revendent après aux Habitans du Cap, & aux Etrangers qui viennent y chercher des rafraîchissemens. Nous y avons vû des Moutons qui pesoient jusqu'à quatre-vingt livres, & qui étoient de très-bon goût.

On y trouve aussi des Civetes, beaucoup de Chats sauvages, des Lions, & des Tigres qui ont





*Zembras ou Anes Sauvages du Cap.*

LIVRE II. PL. 11.















ont de très-belles peaux , & sur tout de gros Singes qui viennent quelquefois par bandes de la montagne de la Table jusques dans les Jardins des particuliers enlever les melons & les autres fruits. Il y a vers l'Est à neuf ou dix lieuës du Cap une chaîne de montagnes, pleine de Lions, d'Eléphans , de Rhinoceros d'une grandeur prodigieuse. Des personnes dignes de foy , & qui ont voyagé , m'ont assuré qu'ils avoient trouvé la trace du pied d'un Elephant, qui avoit deux pieds & demi de diametre, & qu'ils avoient vû plusieurs Rhinocéros de la grosseur & de la grandeur d'un Eléfant mediocre. Tout ce que je puis dire là-dessus , c'est que j'ay vû les deux cordes que cet Animal porte sur le nez attachées ensemble comme elles le sont naturellement , d'une grandeur , & d'une pésanteur qui me faisoient assez croire ce qu'on m'en rapportoit. Le Lieutenant du Château qui étoit du voyage , me dit que le Rhinocéros étant en furie enfonce sa plus grande corne dans la terre en continuant une espee de fillon jusqu'à ce qu'il soit arrivé auprès de celuy qui l'a frappé. La peau de cet Animal est si dure , qu'elle est à l'épreuve du mousquet , si on ne prend son tems pour le frapper quand il montre le flanc , seul endroit de son corps où il puisse être blessé par les Armes à feu , ou par les Pertuisanes dont les voyageurs sont armez. On y a vû des Chevaux , & des Asnes d'une rare beauté. Les premiers ont la tête extrêmement petite , & les oreilles assez longues. Ils sont tout couverts de bandes noires & blanches , qui leur prennent du haut en bas de la largeur de quatre doigts, & qui font un effet fort agréable. J'en ay vû la

Elephant  
prodigieux.

Propriété du  
Rhinoceros.

peau



peau d'un qu'on avoit tué, & que Monfr. l'Am-  
bassadeur a acheté pour porter en France com-  
me une chose fort curieuse. Pour les Asnes,  
ils sont de toutes couleurs, Ils ont une grande  
raye bleuë sur le dos depuis la tête jusqu'à la  
queuë, & le reste du corps comme le Cheval  
semé de bandes assez larges, bleuës, jaunes,  
vertes, noires & blanches, toutes fort vi-  
ves.

Les Cerfs y sont en si grande abondance  
qu'on les y trouve en troupes comme les Mou-  
tons, & j'ay ouï dire au Secretaire de Monsieur  
le Commandeur, & à Monsieur le Comman-  
deur même, qu'ils en avoient vû jusqu'à dix  
mille ensemble, dans une Plaine qu'ils trou-  
verent dans les bois. Il n'y a pas tant de Tigres,  
ny de Lions que de Cerfs, mais il y en a pour-  
tant beaucoup, & je n'ay pas de peine à le croi-  
re à cause du grand nombre de peaux de ces  
animaux dont on fait trafic au Cap, ils ne s'ar-  
rétent pas tellement dans les Bois qu'ils ne vien-  
nent quelquefois jusques dans les Terres habi-  
tées, où ils attaquent tout ce qu'ils rencon-  
trent & mêmes les hommes. Il en arriva un  
exemple pendant le tems que nous y fûmes. Ce  
fut Monsieur le Commissaire Général qui nous  
le conta. Deux hommes se promenant loin des  
habitations, aperçurent un Tigre. L'un tira  
dessus & le manqua, aussi-tôt le Tigre se lan-  
çant sur luy le terrassa: l'autre voyant l'extrême  
danger de son camarade, tira sur le Tigre & blef-  
sa son camarade à la cuisse; cependant le Tigre  
sans être blessé, quitta sa proye pour courir sur  
celuy-cy; le premier s'étant relevé, vint à tems  
pour secourir son amy, & tua le Tigre. On  
dit



Cerf du Cap





Conf. de 1913





dit que ces Animaux ont cet instinct d'aller attaquer entre cent personnes celui qui a tiré sur eux, & de laisser tous les autres pour s'attacher uniquement à luy. Un mois auparavant il arriva un accident presque semblable d'un Lion, qui déchira un homme avec son Valet, assez près des Habitations, & qui fut tué luy-même ensuite.

Dans la Fêche qu'on fit au Cap, on prit quantité de tres-bons Poissons. Entre autres des Mulets & de ces Poissons qu'on appelle Dorades en France, & qui sont bien différens de la véritable Dorade, qui est bien plus grosse & qui mérite mieux de porter ce nom, à cause de sa couleur jaunâtre & de ses nuances dorées, qui la font passer pour un des Poissons le plus beau de la Mer. On prit aussi des Soles en grand nombre, & quelques Torpilles. La Torpille est un fort vilain Poisson, & fort mou, qui lors qu'on le pèche, à la vertu de causer un engourdissement à la main & au bras. Nous y vîmes beaucoup de Loups Marins qui paroissent assez bien nommez. Il y a aussi des Pinguins. Ce sont de gros Oyseaux Aquatiques, sans aîles, qui sont presque toujours dans l'eau, & qui sont véritables Amphibies.

L'an mil six cent quatre-vingts un le sieur de Vanderstel établit une nouvelle Colonie composée de quatre-vingt-deux Familles à neuf ou dix lieues avant dans les Terres, & luy à donné le nom de Hellenbok. Quelques uns assurent qu'il y a des Mines d'or au Cap. On nous a montré des pierres qu'on y a trouvé qui semblent confirmer cette opinion, car elles sont pesantes, & avec le Microscope, on y découvre de tous côtez de petites parties qui ressemblent à de l'Or.

Divers  
Poissons  
du Cap.

Mines  
d'or au  
Cap.

Mais



Mais nous n'avons rien trouvé au Cap de plus curieux qu'une Carte exacte des environs nouvellement découverts par les Hollandois, avec une relation Latine des Nations qui y habitent. L'une & l'autre fut donnée par un homme digne de foy qui n'y a rien marqué dont il n'ait été témoin oculaire, & dont voicy une traduction exacte.

Tradu-  
ction  
d'une  
Relation  
latine  
des en-  
virons  
du Cap.

„ La pointe méridionale de l'Afrique n'est pas  
 „ moins éloignée de l'Europe que les mœurs de  
 „ ses habitans sont différentes des nôtres. Car  
 „ ces peuples ignorent la création du monde,  
 „ la rédemption des hommes & le Mystère de  
 „ la très-sainte Trinité. Ils adorent pourtant  
 „ un Dieu, mais la connoissance qu'ils en ont  
 „ est fort confuse. Ils égorgent en son honneur  
 „ des Vaches & des Brebis, dont ils luy offrent  
 „ la chair & le lait en sacrifice, pour marquer  
 „ leur reconnoissance envers cette divinité, qui  
 „ leur accorde, à ce qu'ils croyent, tantôt la  
 „ pluye, tantôt le beau tems, selon leurs be-  
 „ soins. Ils n'attendent point d'autre vie après  
 „ celle-cy. Avec tout cela ils ne laissent pas  
 „ d'avoir quelques bonnes qualitez qui doivent  
 „ nous empêcher de les mépriser. Car ils ont  
 „ plus de charité & de fidelité, les uns envers  
 „ les autres, qu'il ne s'en trouve ordinairement  
 „ parmi les Chrétiens. L'adultère & le larcin  
 „ sont chez eux des crimes capitaux & qui se pu-  
 „ nissent toujourns de mort. Quoy que chaque  
 „ homme ait la liberté de prendre autant de  
 „ femmes qu'il en peut nourrir, il ne s'en trou-  
 „ ve pas un, même parmi les plus riches, qui  
 „ en ait plus de trois.

„ Ces peuples sont partagez en diverses nations  
 „ qui



*Il ny a point d'autres Peuples  
sur ces Costes jusques au 28.  
Degre ou commencent les  
Caffres d'Angole*

**Carte Des  
Pays et des Peuples  
du CAP de  
Bonne Esperance**  
*Nouvellement decouverts  
par les Hollandois.*

*Les Caffres de Monomotapa  
habitent ces pays selon le  
raport des Gouriquas*

**Namaquas**

**Gouriquas.**

*Le Fleuve  
des  
Elephants.*  
**Grigriquas.**

*Le Fleuve Large*  
**Galliquas.**

*La Baye de Saldaigne*

*Le Fleuve des Montagnes*  
**Ubiquas.**  
**Sonquas**

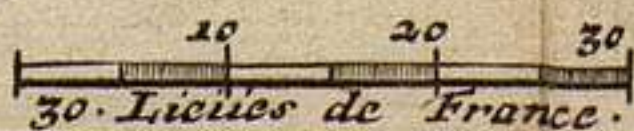
*Fleuve sans Fin*

*Isle Robin*

**Cap de Bonne  
Espérance**

**Sousiquas.**

*Cabo Falco, ou  
Cap des Aiguilles*





Carte de la  
Province de  
Bonne Espérance  
par le Sr. de la Roche  
1705

Carte de la  
Province de  
Bonne Espérance  
par le Sr. de la Roche  
1705

Carte de la  
Province de  
Bonne Espérance  
par le Sr. de la Roche  
1705





qui ont toutes la même forme de vivre. Leur nourriture ordinaire est le lait & la chair des troupeaux qu'ils nourrissent en grande quantité. Chacune de ses nations a son Chef ou Capitaine auquel elle obéit. Cette Charge est héréditaire & passe des pères aux enfans. C'est aux aînez qu'appartient le droit de succession, & pour leur conserver l'autorité & le respect, ils sont les seuls héritiers de leurs pères, les cadets n'ayant point d'autre héritage ; que l'obligation de servir leurs aînez. Leurs habits ne sont que de simples peaux de Moutons avec la laine, préparées avec l'excrément de Vaches & une certaine graisse qui les rend insupportables à la vûe & à l'odorat. La première nation, en langage du pais, s'appelle Sonquas, dont voicy la représentation naturelle. Les Européens appellent ces peuples Hotentots, peut-être parce qu'ils ont continuellement ce mot à la bouche lorsqu'ils rencontrent des étrangers. Comme ils sont agiles, robustes, hardis & plus adroits que les autres à manier les armes, qui sont la Zagaye & les flèches, ils vont servir chez les autres nations en qualité de Soldats, & ainsi il n'y en a pas une, qui outre ses naturels n'ait encore les Sonquas qui composent sa milice. Dans leur propre pais ils font leur demeure dans de profondes cavernes & quelquefois dans des maisons comme les autres. Leur chasse à laquelle ils sont fort adroits, fait une bonne partie de leur nourriture ; ils tuënt des Eléphants, des Rhinocéros, des Elans, des Cerfs, des Gazelles, des Chevreüils, & plusieurs autres sortes d'animaux dont il y a une prodigieuse

Mœurs  
des ha-  
bitans  
du Cap,

Leurs  
armes

Leur  
nouri-  
ture.

quan-



„ quantité au Cap. Ils ramassent aussi en certain  
 „ temps le miel que les Abeilles font dans les  
 „ creux des arbres & des rochers.

Leur  
 aveugle-  
 ment  
 sur les  
 choses  
 de la  
 Reli-  
 gion.

Leurs  
 senti-  
 mens  
 sur leur  
 maniere  
 de vivre  
 & sur  
 celle  
 des  
 étran-  
 gers.

J'interrompray pour un moment cette rela-  
 tion, pour dire ce que nous avons vû nous mé-  
 mes de ces peuples, ou ce que nous en avons  
 appris de quelques personnes fort sûres. Les  
 Hotentots étant persuadés qu'il n'y a point d'au-  
 tre vie, ne travaillent qu'autant qu'il faut pour  
 passer doucement celle-cy. A les entendre par-  
 ler, lors même qu'ils servent les Hollandois,  
 pour avoir un peu de pain, de tabac ou d'eau de  
 vie, ils les regardent comme des Esclaves qui  
 cultivent les terres de leur pais, & comme des  
 gens sans cœur, qui se renferment dans des  
 maisons & dans des Forts pour se garantir de  
 leurs ennemis, tandis que leur nation campe  
 en sûreté par tout où il luy plaît, au milieu des  
 campagnes & des plaines sans s'abaïsser à labou-  
 rer les champs. Ils prétendent par cette manié-  
 re de vie faire voir qu'ils sont les maîtres de la  
 terre & les plus heureux peuples du monde,  
 puisqu'ils sont les seuls qui vivent en liberté & en  
 repos; en quoy ils font consister leur bon-heur,  
 Lorsque nous étions dans le jardin de la Com-  
 pagnie, un des principaux voyant les amitez  
 que les Chefs des Hollandois nous faisoient,  
 vint à l'Observatoire, & y ayant rencontré le  
 Pere de Fontenay, il luy présenta deux Oran-  
 ges, luy disant en Portugais, *Reverendo Padre,*  
*Géral dos Ottentots à vossa Senhoria*; marquant par  
 là que son Capitaine & sa Nation vouloient nous  
 témoigner la joye qu'ils avoient de nôtre arri-  
 vée

Quelque bonne opinion qu'ils ayent d'eux  
 mé-





*Hottentots habitans du Cap de Bonne Esperance.*







mêmes, ils mènent une vie misérable. Ils sont mal propres jusques à l'excez, & il semble qu'ils s'appliquent à se rendre affreux. Quand ils veulent se parer, ils se frottent la tête, le visage & les mains de la suye de leurs chaudières, & quand ils n'en ont pas, ils ont recours à une certaine graisse noire, qui les rend si puants & si hideux, qu'on ne les peut souffrir. De là vient que leurs cheveux, qui d'ailleurs sont naturellement presque aussi cotonnez que ceux des Nègres, se réduisent en petites boules, auxquelles ils attachent des pièces de cuivre ou de verre. Les plus considérables parmi eux ajoutent à ces ornemens de grands cercles d'ivoire, qu'ils passent dans leurs bras au dessus & au dessous du coude. Leur nourriture est encore plus surprenante : ils se font un mets délicieux de la vermine qui s'engendre dans les peaux dont ils sont revêtus. Nous l'avons vû plus d'une fois ; sans cela nous n'eussions jamais pû le croire. Les femmes, outre cet habit, s'entourent les jambes d'intestins d'animaux ou de petites peaux qu'elles taillent pour cet usage : elles le font pour se garantir des piqueures d'épines quand elles vont dans les bois, & pour avoir un remede toujours prest contre la faim en cas de besoin. Leurs âtours sont plusieurs chapelets de rassagues, ou d'os de différentes couleurs, dont elles se font des colliers & de ceintures, & quelques gros anneaux de cuivre qu'elles portent aux bras.

Les vêtements des hommes & des femmes.

La Barbarie n'a pourtant pas tellement effacé dans ces peuples tous les traits de l'humanité, qu'il n'y reste quelque vestige de vertu ; ils sont fidèles, & les Holandois les laissent entrer librement dans leurs maisons sans crainte d'en

Leur vertus morales.

D

être



être volez. On dit néanmoins qu'ils n'ont pas cette retenue à l'égard des étrangers, ou des Hollandois nouveaux venus, qui ne peuvent les reconnoître & les faire punir. Ils sont bien-faisans & fecourables; ils n'ont presque rien à eux: quand on leur donne quelque chose, si elle se peut diviser, ils en font part au premier de leurs compagnons qu'ils rencontrent, ils les cherchent même à ce dessein, & se réservent ordinairement la moindre partie de ce qu'ils ont.

La maniere dont ils punissent les crimes.

Les connoissances qu'ils ont du Ciel & des choses naturelles.

Ils sont si accoutumés à la liberté, qu'ils ne pouvoient vivre dans aucune contrainte.

Quand quelqu'un est convaincu d'un crime capital parmy eux, comme de larcin ou d'adultère, le Capitaine & les principaux s'assemblent, & après avoir fait le procez au criminel, ils sont eux memes les exécuteurs de leur Sentence; ils le tüent de coups de bâtons, chacun venant par ordre selon son rang & sa qualité luy donner le sien, après que le Capitaine par honneur a commencé, ou bien ils le percent avec leurs Zagaies. On dit qu'ils sont Astrologues & Herboristes, & des gens dignes de foy nous assürèrent qu'ils connoissoient assez bien le Ciel, & qu'ils distinguoient les Simples, même durant la nuit au toucher & à l'odorat. Ils sont jaloux de leur liberté jusques à l'excez. Monsieur le Commandeur nous dit qu'il en avoit voulu apprivoiser un en le faisant son domestique de jeunesse: quand il fut grand, il fallut luy donner son congé, qu'il demanda avec instance, disant qu'il ne pouvoit s'affujettir à la gêne d'une vie réglée, que les Hollandois & semblables nations étoient les Esclaves de la terre, & que les Hotentots en étoient les maîtres, qu'ils n'étoient point contraints d'avoir continuellement





*Namaqua Peuples Nouvellem' decouverts vers le Tropiq. du Capricorne.*

*LIVRE II. Pl. 80*







lement le chapeau sous le bras & d'observer cent coûtes incommodes, qu'ils mangeoient quand ils avoient faim, sans suivre en cela d'autres règles que celle de la nature. Au reste ils sont guais, vifs, brusques dans leurs paroles, & paroissent avoir de l'esprit.

Ils ont des coûtes tres-bizarres. Quand une femme a perdu son premier mary, elle doit dans la suite se couper autant de jointures de doigts en commençant par le petit, qu'elle se remarie de fois. Les hommes se font demy-Eunuques de jeunesse, prétendant que cela sert beaucoup à conserver & augmenter l'agilité: ils sont tous ou Chasseurs ou Bergers; ceux-là habitent dans des cavernes & vivent de leur chasse, ceux-cy se nourrissent de leurs troupeaux & de leurs laitages: ils logent dans des cabanes faites de branches d'arbres, couvertes de peaux & de nattes en forme de tentes, la porte en est si basse qu'on n'y peut entrer qu'à quatre pieds, & la couverture si peu élevée qu'on ne peut s'y tenir debout. Quatre ou cinq familles logent dans une de ces Cafes qui n'a qu'environ cinq ou six pas géométriques de tour, le feu s'y fait au milieu, & les appartemens ne sont distinguez que par des trous creusés en terre de deux pieds de profondeur. Pursuivons présentement la relation que nous avions interrompue.

Les Chasseurs demeurent dans les bois & les pasteurs demeurent dans des Cafes.

La description de ces Cafes.

„La deuxième Nation est celle des Nama-  
 „quas, dont vous voyez icy la figure. Nous la  
 „découvrimus la première fois l'an 1682. nous  
 „entrâmes dans leur village, & envoyâmes à leur  
 „Capitaine par quelques-uns des Caffres qui  
 „nous servoient de guides, du Tabac, une  
 D 2 Pipe,

Les Namaquas habitent dans des villages, & sont plus ou-  
 lis que les autres.



„ Pipe , de l'eau de vie , un coôteau & quelques  
 „ grains de Corail. Ce Capitaine agréa nos pe-  
 „ tits presens , & nous envoya par reconnoissan-  
 „ ce deux moutons gras , dont la queuë pesoit  
 „ chacune plus de vingt livres , avec un grand  
 „ vase plein de lait , & une certaine herbe qu'ils  
 „ appellent Kanna , c'est apparemment cette  
 „ plante fameuse que les Chinois appellent Ginf-  
 „ feng : car Monsieur Claudius qui en a vû à la  
 „ Chine , assure qu'il en avoit trouvé deux plan-  
 „ tes au Cap , & nous en a fait voir la figure  
 „ toute entière qu'il avoit peinte au naturel &  
 „ que Monsieur Thevenot m'a fait voir depuis  
 „ peu , de la manière que vous la voyez gravée  
 „ avec les Sonquas. Ils usent du Kanna aussi fré-  
 „ quemment que les Indiens font du Bétel &  
 „ de l'Areka. Le lendemain un de leurs Capi-  
 „ taines vint nous trouver : c'étoit un homme  
 „ que sa grande taille & un certain air de fier-  
 „ té , qui paroissoit sur son visage , faisoit respe-  
 „ cter des siens , il ménoit à sa suite cinquante  
 „ jeunes hommes , avec autant de femmes &  
 „ de filles. Les hommes portoient à la main  
 „ chacun une flutte d'un certain rozeau , tres-  
 „ bien travaillée , qui rendoit un son assez  
 „ agréable. Le Capitaine leur ayant fait signe,  
 „ ils se mirent à jouer tous ensemble de ces  
 „ instrumens , auxquels les femmes & les fil-  
 „ les mêloient leurs voix & le bruit qu'elles  
 „ faisoient en frappant des mains. Ces deux  
 „ troupes de gens s'étoient rangées en deux  
 „ cercles renfermez l'un dans l'autre. Le pre-  
 „ mier qui étoit extérieur & formé par les hom-  
 „ mes , entouroit le second ou celuy des fem-  
 „ mes , qui étoit intérieur. Les uns & les au-  
 „ tres

Leur  
 Musique  
 & leurs  
 Instru-  
 mens.



tres dançoient ainsi en rond , les hommes tour-  
nant à droit & les femmes à gauche , tandis  
qu'un vieillard qui se tenoit debout au milieu  
d'eux un bâton à la main , battoit la mesure &  
régloit leur cadence. Leur Musique entendüe  
de loin paroïssoit agréable , & même assez  
harmonieuse; mais pour leur dance elle n'avoit  
rien de régulier , ou plutôt ce n'étoit qu'une  
confusion. Ces Namaquas sont en grande  
réputation parmy ces nations , & sont estimez  
braves , guerriers & puissans , quoyque leurs  
plus grandes forces ne passent pas deux mille  
hommes portans les armes. Ils sont tous de  
grande taille & robustes ; ils ont un bon  
sens naturel : & lors qu'on leur fait quel-  
que question , ils ne répondent qu'après avoir  
bien pesé leurs paroles , & toutes leurs répon-  
ses sont courtes & accompagnées de gravité.  
Ils rient rarement & parlent fort peu ; les  
femmes paroissent artificieuses , & ne sont  
pas à beaucoup près si graves que les hom-  
mes.

La troisième Nation est celle des Ubiquas.  
Ils sont Larrons de profession , & volent les  
Africains aussi bien que les Etrangers. Quoy  
qu'ils ne puissent pas mettre cinq cents hom-  
mes sur pied , il n'est pas aisé de les détruire ,  
parce qu'ils se retirent dans des Montagnes  
inaccessibles. Les Gouriquas font la quatrième  
Nation qui n'est pas fort étendue. Les  
Ilassiquas font la cinquième , ils le sont da-  
vantage : ils sont riches & puissans , peu versés  
dans le métier de la guerre ; au contraire  
de la sixième Nation , je veux dire des Gouri-  
quas qui sont grands Guerriers. La septième

“ Leur  
maniere  
de dan-  
cer.

“ Leur  
force &  
leur  
courage.  
Leurs  
mœurs,

“ Les  
Ubiquas  
sont ad-  
donnez  
au lar-  
cin.

“ Les  
différen-  
tes Nati-  
ons que  
les Hol-  
landois  
ont de-  
couver-  
tes.

D. 3. Nation



,, Nation est celle des Soufiquas , & les Odiquas  
,, sont leurs Alliez.

Vache  
marine,

On voit dans les grandes Rivieres un Animal monstrueux , qu'on appelle Vache-marine , & qui égale le Rhinocéros en grandeur , sa chair , ou pour mieux dire son lard est bon à manger , & le goût en est fort agréable. J'en ay mis icy la figure. Pour ce qui est des Arbres , des Plantes , & des Fleurs , il y en a une infinité , & de très-curieuses , tant pour leur beauté que pour leurs vertus particulieres.

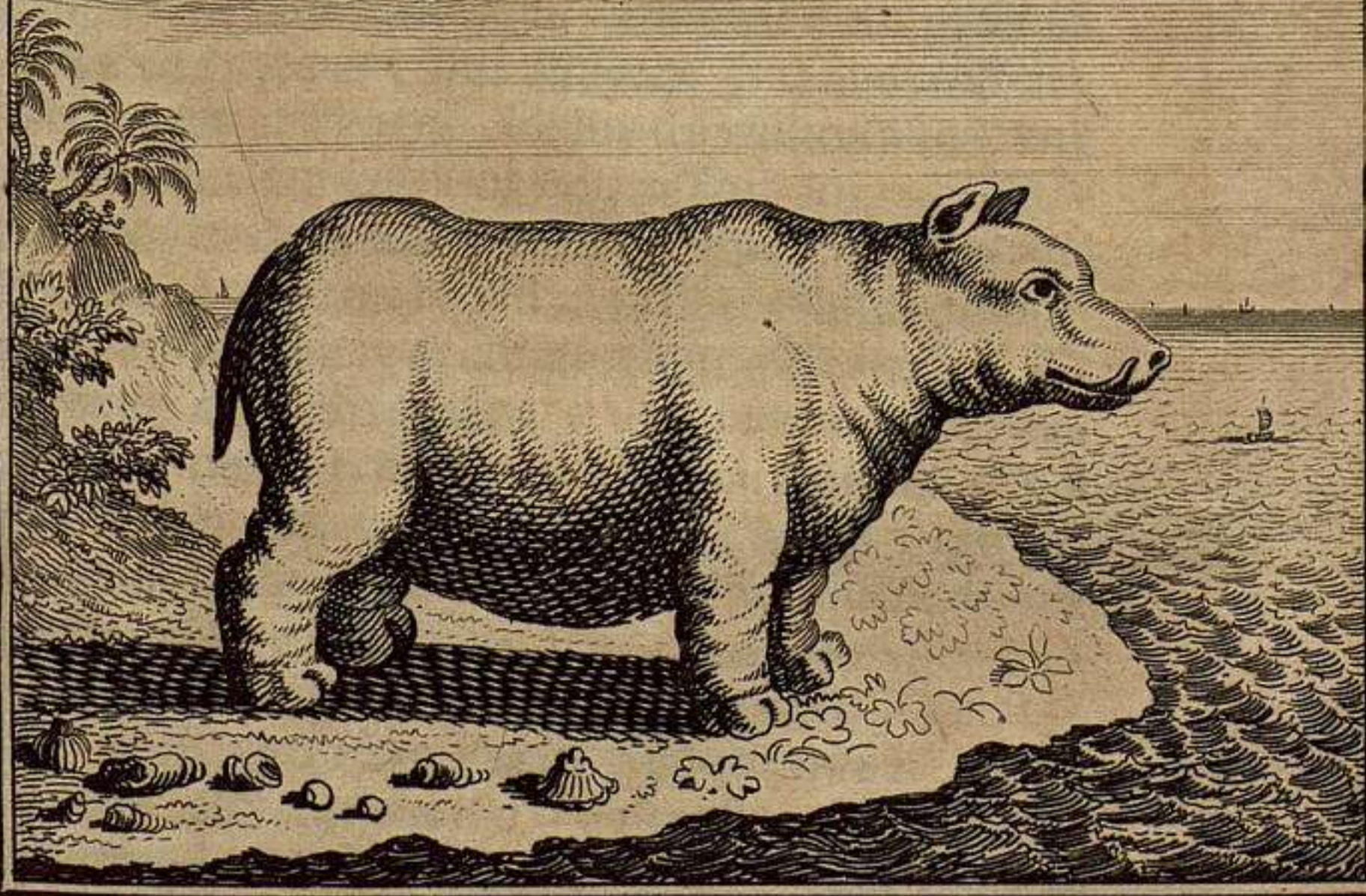
Le  
Com-  
mandeur  
du Cap  
fit un vo-  
yage  
dans les  
terres  
aprez  
notre  
depart.

Dans le voyage qu'on a fait , qui a duré cinq mois entiers , on a pénétré vers le Nord jusqu'au Tropique. C'est-à-dire qu'on a découvert deux cents lieues de Pais , marchant toujours à dix , ou douze lieues de la Mer Occidentale. Mr. le Commandeur Vanderstel y étoit en personne , accompagné de cinquante-huit hommes bien armez. Il fit suivre sa Calèche , & quarante Chariots , avec vingt-huit Chevaux , trois cents Moutons , & cent cinquante Bœufs. Cès derniers portoient le bagage , & traînoient les chariots , & les Moutons servoient à nourrir les Voyageurs. Il partit avec sa Troupe du Cap de Bonne Espérance sur la fin du mois de May , qui est le tems d'hiver en ce Pais , il choisit cette saison pour ne pas manquer d'eau & de fourage par les deserts qu'il falloit traverser. On a découvert quelques Nations différentes vers le vingt-huitième degré de latitude , qui habitent un Pais agréable , & abondant en toutes sortes de fruits & d'animaux. Avant que d'y arriver on trouva quantité de deserts & de montagnes , dont une étoit si haute , que M. le Commandeur nous assura qu'on avoit été quarante jours à monter au som-



FIG. IX.

*Grache Marine.*









sommet. Ils pensèrent tous mourir de soif avec leurs animaux, & coururent souvent risque d'être dévorés par les Bêtes sauvages qu'ils rencontroient en troupes. Il eût luy-meme bien de la peine à se sauver d'un Rinoceros d'une grandeur énorme qu'il vit à trois pas de luy tout prest à le déchirer, s'il ne l'eut évité en se jetant à l'écart, & se dérochant à la veüe de cet animal, qui le chercha long tems pour le mettre en pieces.

Mais quand on fut arrivé au vingt-septième degré de latitude à dix ou douze lieues des côtes de l'Océan; on rencontra une Nation fort nombreuse, & beaucoup plus traitable que toutes celles qu'on avoit trouvé jusqu'alors. Comme M. Vander-stel avoit amené avec luy deux Trompettes, quelques Hautsbois, & cinq ou six Violons. Dès qu'ils eurent entendu le son de ces instrumens, ils vinrent en foule, & firent venir leur musique composée de près de trente personnes, qui avoient presque tous des instrumens differens. Celuy du milieu avoit une espece de Cornet-à-bouquin fort long, & fait d'un boyau de Bœuf séché & préparé: les autres avoient de flageollets & des flûtes faites de cannes, de longueur & de grosseur differentes. Ils percent ces instrumens à peu près comme les nôtres, mais avec cette différence qu'il n'y a qu'un trou qui va d'un bout à l'autre, qui est beaucoup plus large que celuy des flûtes & des flageolets, dont on se sert communément en France. Pour les accorder ensemble, ils se servent d'un cercle qui a une petite ouverture au milieu, qu'ils avancent, ou qu'ils reculent dans le tuyau par le moyen d'une baguette, selon le

Les dangers, qu'il courut, de perdre la vie.



Leur  
musi-  
que,  
leurs in-  
stru-  
mens, &  
leur  
dance.

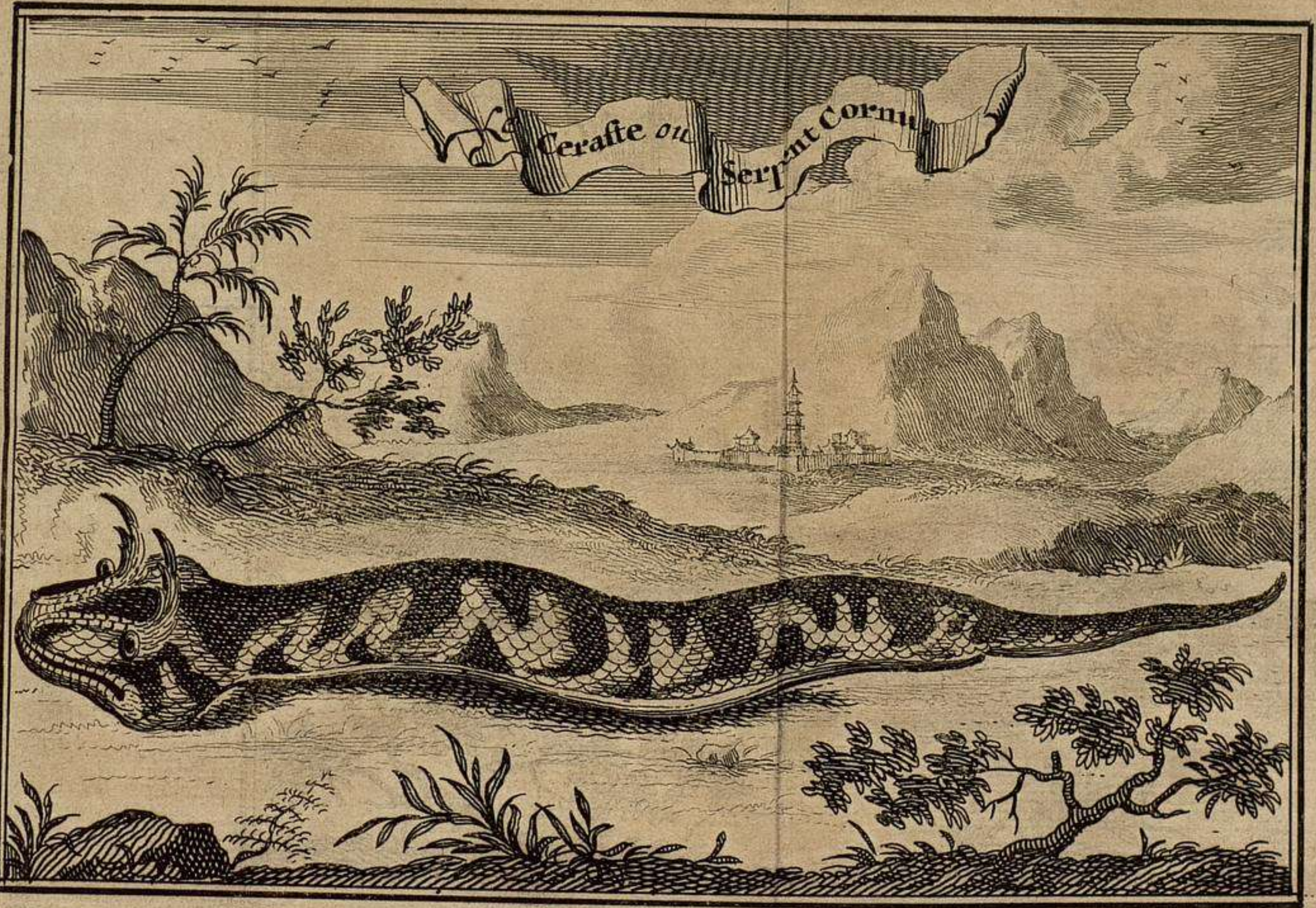
ton qu'ils veulent prendre. Ils tiennent leur instrument d'une main, & de l'autre ils serrent leurs lèvres contre l'instrument, afin que le souffle entre tout dans le tuyau. Cette musique est simple, mais elle est harmonieuse. Celuy qui y préside après avoir fait prendre à tous les autres Musiciens le ton de leur instrument sur celuy du cornet à bouquin, qui est auprès de luy, donne l'air qu'il faut jouer, & bat la mesure avec un grand bâton, qui peut être vû de tout le monde.

La musique est toujours accompagnée de dances, qui consistent dans des sauts, & des certains mouvemens de pieds, sans sortir du lieu où ils sont. Les femmes & les filles, faisant un grand cercle autour des danseurs, battent seulement des mains & quelquefois des pieds en cadence. Les joueurs d'instrumens sont les seuls qui changent de place en dansant, à l'exception du Maître de Musique qui se tient debout sans se remuer pour régler les accords & la cadence.

Les hommes sont bien proportionnez & robustes; ils ont de grands cheveux, qu'ils laissent flotter sur les épaules. Leurs armes sont la Flèche & la Zagaye, qui a quelque rapport avec la lance, leur vêtement consiste dans un long manteau de peau de Tigre, qui descend jusqu'aux talons. Parmi eux il s'en trouve d'aussi blancs que les Européens, mais ils se noircissent avec de la graisse & de la poudre d'une certaine pierre noire, dont ils se frottent le visage & tout le corps. Comme il y a beaucoup de Simples & fort rares de toutes sortes dans leurs campagnes dans leurs Forets, ils sont tous Herboristes. Plus-  
ieurs



FIG. X.





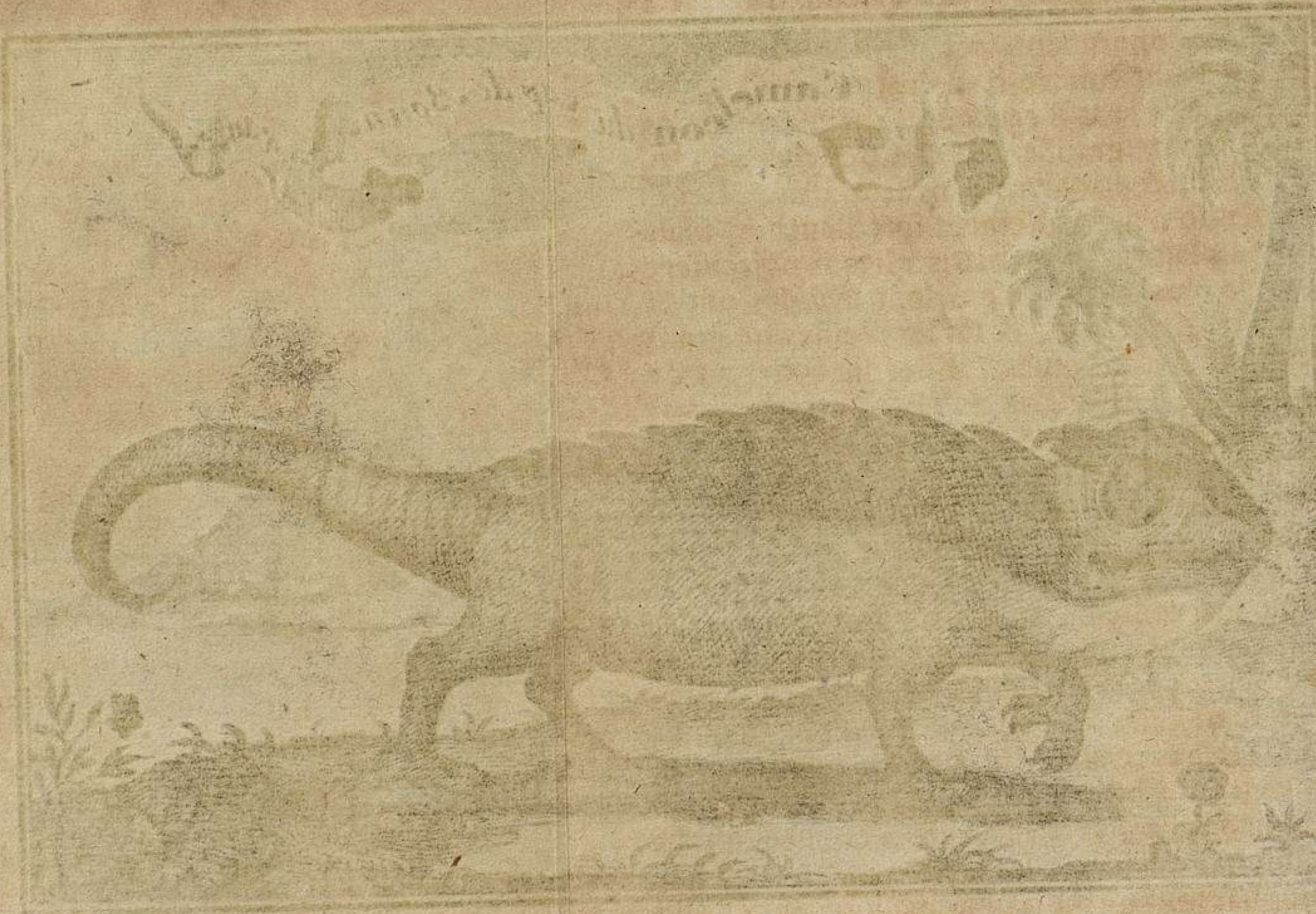




Camelion du Cap de Bonne Esperance.









seurs se connoissent fort bien en minéraux, qu'ils sçavent fondre & préparer, mais ils ne les estiment pas beaucoup, peut-être parce qu'il y a une grande quantité de Mines d'Or, d'Argent, & de cuivre dans leur País. Leurs femmes sont naturellement fort blanches; mais afin de plaire à leurs maris elles se noircissent comme eux. Celles qui sont mariées ont le dessus de la tête rasé, & sur les oreilles de grandes coquilles pointuës. Elles se couvrent de peaux de Chats-Tigres qu'elles se lient autour du corps avec des courroyes. Cette Nation fait grand état d'une certaine moüelle de pierre, qui ne se trouve que dans le cœur de certains rochers, assez dure & d'une couleur fort obscure. L'expérience leur a appris que ce minéral est d'une merveilleuse vertu pour faire délivrer les femmes quand elles sont en travail d'enfant, & pour faire mettre bas leurs Vaches, leurs Brebis & leurs Chèvres. Quand les Hollandois firent sauter avec une Mine un grand rocher, où il s'en trouva beaucoup qu'on emporta, ils en témoignèrent du chagrin & s'en plainquirent comme si on leur eût enlevé un grand Trésor. A mon retour on me donna un morceau de cette espèce de minéral avec quelques autres qu'on a trouvez dans ce País.

Leurs  
habille-  
mens.

On trouve encore diverses sortes d'animaux & d'insectes, dont voicy les principales Figures. Le premier est un Serpent qui a des cornes, appelé Ceraсте, qu'on n'avoit point vû jusqu'à présent, dont le venin est extraordinairement dangereux. Le second est un Caméléon qui prend toutes sortes de couleurs, & dont le cry ressemble à celuy d'un Chat. Le troisieme

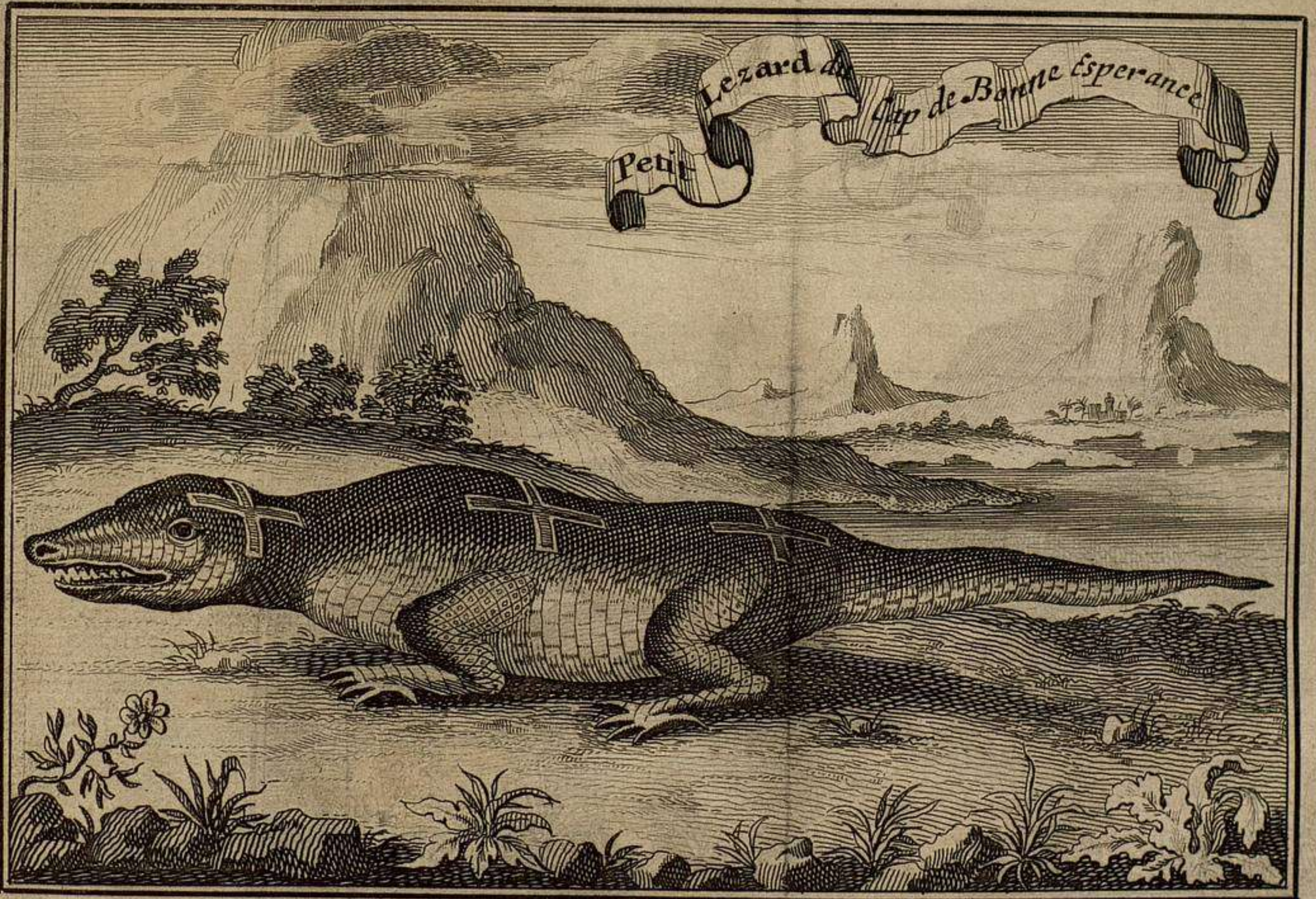


est un Lezard. Quand on le frappe il se plaint comme un enfant qui pleure, & se mettant en colere, il dresse les écailles, dont il est tout hérissé. Sa langue est bleuâtre & fort longue, & lorsqu'on l'approche on l'entend souffler avec beaucoup de violence. On y trouve aussi un autre Lezard marqué de trois croix blanches, dont la morsure n'est pas si dangereuse que celle du premier.

De tout ce que je viens de dire, on voit assez que cette partie de l'Afrique n'est pas moins peuplée, moins riche ny moins fertile en toutes sortes de fruits & d'animaux, que les autres déjà découvertes, quoy qu'on l'ait négligée si longtems. Les peuples qui l'habitent ne sont ny cruels ny farouches, & ils ne manquent ny de docilité ny d'esprit. On le reconnoît mieux chaque jour par le commerce que les Hollandois entretiennent avec eux. Mais leur grand malheur, & qu'on ne sçauroit assez déplorer, c'est que tant de nations si nombreuses n'ont nulle connoissance du vray Dieu, & que personne ne se met en état de les instruire. On va à la vérité dans toutes leurs terres, & on les visite chez eux jusques dans leurs plus épais Forêts, on traverse leurs déserts brûlans, & on surmonte leurs montagnes les plus escarpées avec beaucoup de fatigue, de dépense & de péril. Mais tout cela ne se fait que pour découvrir leurs Mines, pour connoître l'abondance de leurs Provinces, pour apprendre leurs secrets, & la vertu de leurs simples, & pour s'enrichir de leur commerce. Cette entreprise, à la vérité, & l'exécution d'un dessein si grand & si difficile, seroit tres-loüable, si le zèle du salut de leurs

Le malheur de ces peuples idolâtres, & le peu d'esperance qu'on a de les convertir.











GRAND LEZARD DU CAP.





GRAND LEZARD DU CAP





leurs ames y avoit un peu de part, & si en trafiquant avec eux, on leur enseignoit le chemin du Ciel & les veritez éternelles.

Des Missionnaires zélez qui regarderoient ces peuples comme rachetez du Sang de JESUS CHRIST, & aussi capables, tout sauvages qu'ils sont, de glorifier Dieu dans l'éternité, que les nations les plus polies, feroient bien nécessaires dans cette partie reculée de l'Afrique. Ils aideroient premièrement les Catholiques du Cap, qui sont plusieurs années sans Messes ny Sacrements, faute de Prêtres. Ils instruiroient en même-tems les Hottentots, déjà connus, & d'autant plus faciles à gagner à JESUS-CHRIST, qu'ils n'ont aucun vice considérable qui les détourne du Christianisme. Dans la suite on pourroit pénétrer jusques chez les peuples les plus éloignez, dont on ameneroit sans doute plusieurs, avec la grace de Dieu, à la Bergerie du Sauveur.

Voilà les particularitez du Cap, que nous y avons apprises pendant nôtre séjour. On avoit résolu de lever l'ancre le sixième de Juin, tout le monde étoit embarqué pour cela dès le matin, mais nous ne pûmes sortir faute de vent. Le lendemain septième un petit vent de Nord s'étant levé, nous appareillâmes & mîmes à la voile sur les sept heures, après avoir un peu louvoyé pour passer la queue du Lion, nous doublâmes le Cap sans aucune difficulté. On assure que cet endroit est un des plus dangereux de tout l'Océan. En effet les Mers y sont fort grosses, & quand on a le vent contraire il y a toujours du péril: mais nous n'y en trouvâmes aucun, graces à Dieu, parce que nous avions un vent

Depart  
du Cap  
de Bon-  
ne Es-  
perance,



Il faut  
estre  
tous-  
jours  
sur les  
gardes  
au tren-  
te-sixiè-  
me de-  
gré de  
latitude  
australe.

favorable. Il est vray que nous eûmes toujours de fort grosses Mers, & que nôtre Vaisseau fatiguoit beaucoup par les grands roulis, qui ne nous permettoient pas d'être debout, ny même assis sans nous tenir à quelque chose, & beaucoup moins encore de reposer la nuit. Cependant nous nous consolions aisément, parce que nous faisons beaucoup de chemin avec ces gros vents d'Oüest & de Sud-Oüest. Cela dura environ dix-huit jours, pendant lesquels on fit près de sept cens lieues. Nous en eussions fait encore davantage, sans les courans, que nous rencontrâmes auprès de l'Isle de Madagascar, & qui étoient contraires. Nous avions d'abord couru jusques au trente-septième degré méridional, afin de trouver les vents d'Oüest, parce que dans la saison, où nous étions, ils y régnoient d'ordinaire. Cependant environ ce tems-là, c'est à dire le seizième sur les onze heures du matin, à la hauteur de trente-six degrés vers le Midy, comme nous allions assez vite avec un tems favorable, tout à coup le vent changea bout pour bout, & tomba sur nos voiles comme pour nous faire reculer, avec tant de violence, que nous pensâmes démâter de tous nos Mats. On eût bien de la peine à revirer de bord, & à mettre le vent dans les voiles. Le Baron de Saint Martin nous avoit averti de dire à nos Pilotes, qu'il ne falloit élever vers le Sud que le moins que l'on pourroit, & que dès que nous trouverions les vents d'Oüest, il falloits'en servir, & porter à l'Est droit à la route. Il nous assure que les Hollandois avoient remarqué, que plus on prenoit du Sud, plus on trouvoit de vents violents, & que quelquefois ils changeoient si promptement

de



de la Poupe à la Prouë, qu'ils avoient eu plusieurs fois leurs voiles enfoncées, & leurs mâts rompus. Mais il n'étoit pas besoin de donner ce dernier avis à Monsieur de Vaudricourt: il n'y eut jamais un Capitaine plus vigilant ny plus appliqué. Et bien nous en prit, sur tout ce jour là; car si l'Equipage n'eût pas été à l'erte & les Officiers sur le Pont, nous eussions couru grand risque de perdre du moins nos mâts & nos voiles.

Vigilance des Officiers du Vaisseau.

On voit assez par-là, qu'il ne faut pas aller vers le Sud que le moins que l'on pourra, & que si on trouve dès la hauteur du Cap les vents d'Oüest, il faut faire la route, sans se mettre en peine d'élever davantage, à cause de la saison d'hyver & des accidens dont je viens de parler, qu'on ne peut guere éviter sans cette précaution. Il n'en est pas de même au retour, comme nous l'éprouvâmes par le travers de l'Isle Maurice, & je l'avois aussi entendu dire à Monsieur l'Ambassadeur par un Pilote Hollandois que nous prîmes à Batavia, pour nous mener à Siam. Il disoit que dans la saison d'Eté, que nous prénions pour retourner au Cap, il falloit élever beaucoup vers le Sud, jusqu'à la hauteur de trente cinq à trente-six degrez pour se garantir de certains coups de vents furieux, qu'on sent ordinairement près des Isles Maurice & de Madagascar; que ces vents font comme des Ouragans, qui mettent en grand danger les meilleurs Vaisseaux. Cet avertissement étoit fort sage, & deux violens orages que nous avons efluyez dans les mêmes endroits, comme je le diray en son lieu, nous ont assez fait voir qu'il étoit véritable.

Remarques nécessaires pour ceux qui partent du Cap pour les Indes.

Je vous ay déjà fait remarquer qu'on nous



avoit fait espérer inutilement , qu'après avoir passé la Ligne nous trouverions à la hauteur de six ou sept degrés Sud , des vents favorables qui nous mèneroient au Cap de bonne Espérance. Nous ne fûmes pas moins trompez , après avoir doublé le Cap , dans l'attente des vents d'Oüest , qu'on nous avoit promis avec tant d'affurance , si nous élevions jusques au trente-fixième ou trente-septième degré Sud. Nous suivîmes ces instructions , mais on trouva que les avis du Baron Van-Rhédén étoient véritables , lorsqu'il nous affûroit , que leurs Pilotes avoient remarqué depuis quatre ou cinq ans , que les saisons & les vents étoient extrêmement changez , & qu'il ne falloit guère se fier aux expériences passées , mais naviger avec beaucoup de précaution.

Comme nos Pilotes régloient leur course sur les mémoires qu'on leur avoit donnez en France , ils allèrent jusques au trente septième degré de latitude Sud & au delà , pour se conserver les vents d'Oüest , mais ce fut-là que nous les perdîmes ; car les ayant rencontrés dès nôtre départ du Cap , ils nous manquèrent au trente-quatrième degré. Ils devinrent même si contraires & si forts , que nous n'avions point vû la Mer si grosse , qu'elle étoit alors. C'étoit véritablement des montagnes , & des abîmes d'eau. Nous reçûmes de si grands coups de Mer contre le Vaisseau , qu'ils faisoient presqu'autant de bruit qu'un coup de canon , de sorte qu'il eût couru grand risque de s'ouvrir s'il n'eût été bon , & si ce tems eût encore duré plusieurs jours. Les vagues étoient si hautes & si agitées qu'elles passoient par dessus la Dunette , & jettoient entre les Ponts plu-

La Dunette  
c'est la  
plus  
haute  
partie  
de l'ar-  
riere du  
Vais-  
seau.



plusieurs tonneaux d'eau à la fois, ce qui incommodoit & fatiguoit fort l'Equipage.

Au bout de six ou sept jours, ces vents se calmerent un peu à la vérité, mais ils redevinrent contraires. Ce qui nous obligea d'avoir recours à la sainte Vierge, à laquelle tout l'Equipage fit une neuf-vaine, pour la prier de nous obtenir un bon vent, parce qu'ayant été près de quinze jours sans avancer, on appréhendoit d'être obligé de relâcher à la côte de Malabar, ou à l'Isle de Ceilon, ou du moins d'arriver trop tard à Batavia, pour faire cette année le voyage de Siam. Nous avions d'autant plus sujet de craindre ce retardement, que nous commencions à avoir bien des malades, tant à cause du mauvais tems, que de la mauvaise nourriture de l'Equipage, dont les vivres commençoient à se gater. Il y eut jusqu'à soixante malades à la fois, depuis le Cap jusques à Batavia, la plupart attaquez du scorbut, maladie qui leur pourrissoit les jambes, la bouche, & leur faisoit tomber les dents. Ce fut alors que nous eûmes une belle occasion de travailler au salut de ces pauvres affligés. Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour les soulager spirituellement dans leurs maux, en leur apprenant à en faire un bon usage. Il étoit aisé de les résoudre à se résigner à la volonté de Dieu, dans les violentes douleurs qu'ils enduroient, sur tout quand on les pensoit; les Chirurgiens étant obligés de couper les gencives jusques au palais, & leur faire laver ensuite la bouche avec du vinaigre ou de l'eau de vie, pour arrêter la pourriture, & empêcher la gangrene. Nous étions quelquefois surpris de voir la tranquillité, où ils étoient au milieu de leurs peines, leur indifférence pour

On fait des prières pour obtenir un vent favorable.

La maladie se met dans l'Equipage.

La patience & la piété des malades.



pour la santé ou pour la maladie, pour la vie ou pour la mort; ne souhaitant au monde que l'accomplissement de la volonté de Dieu. Ils faisoient paroître tant d'empressement pour entendre la Messe & pour communier, que se faisant porter sur le Pont par leurs camarades, on les voyoit tomber en foiblesse, & s'en retourner contents, quoyque plus malades, après avoir satisfait à leur dévotion. C'étoit sans doute une grande consolation pour nous. Elle fut encore beaucoup augmentée par la conversion de deux pauvres Matelots Calvinistes qui s'étoient embarquez à l'insçu de Monsieur l'Ambassadeur. Si on les eust reconnus hérétiques, on n'eut jamais souffert qu'ils eussent été du voyage; mais la Providence divine se servit de la curiosité qu'ils eurent, d'aller à Siam, pour les mettre dans la voye du salut. Ils eurent bien de la peine à se déterminer, mais enfin gagnés & instruits par un de nos Pères, ils renoncèrent publiquement aux erreurs de Calvin. Le Père de Fontenay après leur avoir fait une petite exhortation, pour les confirmer dans la résolution de vivre & de mourir bons Catholiques, reçût leur Abjuration le troisième Dimanche d'après Pentecoste. On les instruisit encore dans la suite, pour les disposer à leur première Communion, qu'ils firent quelque-tems après avec beaucoup de piété; & depuis ils ont vécu l'un & l'autre avec une grande édification dans le Navire.

Dieu  
accorde  
un beau  
tems  
par l'in-  
terces-  
sion de  
la sainte  
Vierge.

Nous commençâmes donc nôtre neufvaine le Samedi septième de Juillet, & dès le lendemain nos prières furent exaucées. Il se leva un vent si favorable, que nous fîmes cinquante lieues en moins de vingt quatre heures, après cela nous



nous vîmes du Goëmon & des Oyseaux en plus grand nombre qu'à l'ordinaire. Car nous n'avons pas cessé d'en voir depuis le Cap jusques à Batavia. On crut qu'ils venoient de l'Isle de Saint Paul d'Amsterdam, qui est vers le trente-fixième degré de latitude Australe, & le quatre-vingt-neufvième de longitude.

Après avoir couru à l'Est près de mille lieuës, nous dressâmes notre route vers le Nord pour aller gagner l'Isle de Java, qui est au fixième degré de la Ligne du côté du Midy. Nous eûmes même durant quelque-tems un vent frais & favorable, mais le quinzième de Juillet il comença si fort à mollir, que nous ne faisons presque plus de chemin. La nuit du dix-septième au dix-huitième de ce même mois, nous repassâmes le Tropique du Capricorne; & depuis ce jour-là nous allâmes toujours au plus près du vent jusques à la vûe de l'Isle de Java. Car nous craignons de tomber trop au Nord, & par conséquent au dessous du détroit de la Sonde; ce qui nous eût fort embarrassé: parce que les vents qui régnerent de ce côté-là, & les courans qui s'y trouvent, ne nous permettant pas d'y entrer, nous aurions été obligez de relâcher à l'Isle de Ceilon ou à Sumatra. C'est pourquoy nous souhaitions, que les vents nous permissent de porter plus à l'Est, afin de gagner la terre de Java. Cependant comme on vit que les vents contraires continuoient toujours, le Mercredy vingt-cinquième de Juillet, on tint conseil pour déterminer si on porteroit toujours au Nord-Est, pour passer entre l'Isle de Cocos & le Trial, où si on i:oit reconnoître la nouvelle Hollande. Deux des nos Pilotes furent de ce dernier avis, fondez sur des instructions

Precaution  
dont on  
doit se  
servir  
dans  
cette navigation.



Le Trial  
font  
trois Is-  
les assez  
basses.

étions particulières, qui le marquoient; & ils disoient que les vents ne changeroient point, & que si on alloit reconnoître ces terres, ils deviendroient favorables pour entrer dans le détroit de la Sonde. Les trois autres s'y opposèrent, à cause des dangers qui se rencontrent le long de cette côte, & des fréquens naufrages qu'on y a faits: outre qu'ils firent voir qu'il étoit fort difficile de passer entre le Trial & la Terre, & qu'ainsi il valoit mieux gagner l'Isle de Java. Ils disoient que dans peu de tems les vents changeroient, ou qu'on relâcheroit à Sumatra en dernière ressource; que ce party, quoy qu'assez fâcheux, étoit néanmoins sans péril, & qu'il falloit s'y résoudre plutôt que de risquer à se perdre. On suivit ce dernier avis & il se trouva le meilleur, comme on le verra par la suite. Il est vray que depuis ce tems là les vents ne devinrent pas plus favorables, qu'ils étoient alors; mais comme l'Isle de Java n'étoit pas si éloignée que nos Pilotes, fondez sur leurs Cartes, se l'imaginoient, on se trouva en peu de tems bien au dessus du détroit de la sonde, & on y entra de la maniere que nous allons le raconter. On n'avoit pas voulu se fier à l'expérience & aux bons avis de Monsieur de Saint Martin, qui nous avoit assuré, que l'Isle de Java étoit mal marquée sur les Cartes ordinaires, & qu'elle étoit d'environ cent lieuës plus proche du Cap & beaucoup moins au vent qu'on ne croyoit.

Nous continuames donc cette route, & nous allâmes du Nord-est, dans l'espérance d'un vent plus favorable. Mais comme après avoir navigué long-tems, le vent ne changeoit point, on voüa une autre neufvaine qu'on commença avec

un



un renouvellement de dévotion & de ferveur. Plus de la moitié de l'Equipage étoit dangereusement malade, & l'autre partie étoit si foible qu'ils ne pouvoient fournir à faire la manoeuvre. Les Matelots qui étoient de Saint Malo voulurent donner des marques de leur dévotion envers Saint Sauveur leur Patron. Ils députèrent vers un de nos Pères deux ou trois d'entre eux, pour le prier de les assister dans leurs bons desirs, & de leur prescrire ce qu'il falloit faire pour rendre leur vœu agréable à leur saint Patron. Ils ont cette coûtume parmy eux, qu'ils observent inviolablement, lorsqu'ils se trouvent dans quelque péril sur Mer, de promettre à Saint Sauveur d'aller visiter son Eglise en lin-ge, c'est-à-dire, en chemise, d'y communier, & d'y faire chanter une Messe solemnellement. Ils avoient déjà concerté entre eux de faire ce vœu: plusieurs des leurs, qui étoient malades du scorbut, leur avoient inspiré cette pensée, & les pressoient de l'exécuter. Après qu'ils eurent proposé leur dessein, on leur dit, qu'il falloit commencer par se confesser & se communier, afin de se mettre en état d'être exaucez. Ils s'y disposèrent durant le reste de la semaine, & le Dimanche ils se confessèrent & communièrent tous. Après quoy le Père, à qui ils s'étoient adressés, monta sur le Château d'avant, & les ayant fait mettre à genoux, prononça à haute voix la promesse qu'ils faisoient à Dieu, si par l'intercession de Saint Sauveur, ils obtenoient un vent favorable & un retour heureux en leur País.

La Providence est sans doute admirable en tous lieux, mais j'ose dire, & je l'ay souvent connu par expérience, qu'elle se fait sentir d'une ma-  
niere

Le vent étant contraire, on recommence à faire des prieres.

Les Matelots de saint Malo se distinguent par leur dévotion.



nière toute particulière sur Mer. Jamais on n'avoit demandé le beau tems avec plus de confiance, & on croioit n'en avoir jamais eu plus besoin durant toute la navigation. Cependant Dieu ne vouloit point exaucer nos prières, & nous estions surpris de nous voir déjà à la fin de nôtre neufvaine, sans avoir apperçu le moindre changement de tems.

Prote-  
ction  
speciale  
de Dieu  
sur nô-  
tre Voya-  
ge.

Mais nous fumes bien-tôt heureusement détrompez, & nous reconnûmes qu'après les vœux & les prières, il faut s'abandonner à la Providence. Car si nous eussions été exaucez, & que Dieu nous eût accordé le vent que nous demandions avec tant d'empressement, nous eussions infailliblement donné, la nuit du deuxième au troisiéme d'Aoust, contre une Isle basse avec un tres-grand danger d'y faire naufrage. On ne reconnut cette Isle, que le matin à la pointe du jour, lorsque nous en avions déjà passé près de la moitié, n'en étant éloignez que de deux lieuës ou environ. Dé sorte que si nous eussions eu cette nuit là le vent propre, pour aller droit à l'Est-Nord-Est, comme nos Pilotes le jugeoient à propos, nous ne pouvions manquer de nous perdre. Comme cette Isle est située presque au dixième degré de latitude, on crût quelque-tems que c'étoit l'Isle des Cocos, que nous croyions avoir déjà passée, d'autant qu'elle est marquée sur les Cartes au douzième degré de latitude méridionale.

Embar-  
ras ou  
l'on fut,  
avant  
que d'ar-  
river à  
l'Isle de  
Java.

Ou ne pouvoit pas aussi s'imaginer que ce fût l'Isle de Mony la plus Australe, & la plus Orientale des deux Isles, qui sont proche de la côte de Java, soit parce que Mony est marquée sur les Cartes ordinaires à huit dégrez de latitude, soit parce

parce



parce que nous ne vîmes de tout le jour, ni même le lendemain, l'autre petite Isle qui en est fort proche. Ainsi nos malades dont le nombre étoit fort grand, & qui s'étoient levez pour voir la terre, furent bien tristes ne trouvant pas celle qu'ils avoient esperée. Et ils le furent encore davantage, quand ils apprirent que nous ne sçavions pas où nous étions. Dans le doute on prit le parti le plus seur, & on fit route vers l'Est, de peur de tomber au dessous du détroit de la Sonde, dans lequel il auroit été difficile d'entrer, à cause du vent de Sud & de Sud-Sud-Est, qui regne toujours en cette saison. Mais nous avons reconnu depuis, que c'étoit Mony, en voyant des Cartes plus exactes à Batavie, lesquelles mettoient justement cette Isle à dix degrés & onze minutes de latitude meridionale. Ce fut Monsieur le Trésorier Général, qui nous les fit voir le premier jour, que nous mêmes pied à terre; lorsque nous luy racontâmes le péril où nous nous étions trouvez. Il appella un vieux Pilote qui nous montra dans une grande Carte cette Isle marquée justement où nous l'avions trouvée. Les Signaux de Mony sont trois sortes d'Oiseaux que les gens de Mer appellent des Fous, des Frégates, & des Pailenqueuës. Les premières se laissoient prendre à la main quand ils se reposoient à l'entrée de la nuit sur les vergues du Vaisseau; & les derniers ont des plumes à la queue longues d'environ vingt pouces, que l'on croiroit des pailles en les voyant de loin ce qui a donné sujet de les nommer de la sorte.

Pendant ce long trajet nous n'avions rien vu de fort remarquable, si ce n'est quelques  
Mar-



Marfouïns qui font assez différens des premiers dont nous avons déjà parlé, pour la grosseur, pour la figure & pour la couleur: car ils font deux fois plus gros & plus blancs, & ils ont le muse moins alongé & presque arondi, comme on en voit la figure dans la Carte suivante de la rade de Bantam. Comme ils font bien plus beaux que les premiers, & que plusieurs les prirent d'abord pour des Dorades, nous crûmes que c'étoient là ces Poissons, que les Anciens ont connu sous le nom de Dauphins. Nous n'avions point fait de pesche depuis le Cap, les Mers étant trop rudes pour pescher. Nous avions vû des Souffleurs, qui sont comme de petites Balénes, & quelques autres beaucoup plus grands, qui pouffoient l'eau en l'air à plus de quinze ou seize pieds, autant qu'on en pouvoit juger de la distance, où nous les voyions.

VOYA-



## V O Y A G E

D E

S I A M.

LIVRE TROISIEME.

VOYAGE DE L'ISLE DE JAVA  
*au Royaume de Siam.*



Le cinquième d'Aoust nous découvriâmes une grande côte de terre, & nous en étant approchez, nous reconnûmes que c'étoit l'Isle de Java, dont nous nous croyions fort éloignez. Cè qui nous fit remarquer que cette l'Isle est beaucoup plus Occidentale, & par conséquent plus proche de soixante lieuës du Cap de Bonne Espérance, qu'elle n'est marquée sur les Cartes Géographiques.

Arrivée  
à l'Isle de  
Java.

Erreur  
considérable des  
Cartes  
Hydrographiques &  
Geographiques.

Cela fut cause, que nous atterrimes plus de soixante lieuës au dessus de la pointe la plus Occidentale de cette Isle que nous cherchions. Erreur qu'on doit attribuer aux Cartes & non pas à l'incapacité des Pilotes qui ont toujours navigué tres-juste, & qui se sont trouvez à terre, par leur point & par leur estime, le même jour, que nous l'avons vûe, soit à l'Isle de Java ou au Cap de Bonne Espérance, comme nous l'avons déjà

Atterrir, c'est en terme de marine, arriver à une terre.



déjà remarqué. La vûë de ces terres nous paroiffoit quelque chose d'admirable; elles font couvertes d'arbres d'une tres-belle verdure, & qui répandent une odeur agréable jufques à deux & trois lieuës dans les Vailleaux qui paffent. Nous côtoyâmes cette Ifle avec un fi bon vent, que nous fîmes dans un jour & demy les foixante lieuës que nous avions trop couru à l'Est, & le Lundy au foir fixième d'Aouft, nous nous trouvâmes à l'entrëe du détroit de la Sonde, que forment les Ifles de Java & de Sumatra.

Mais ce qu'il y a de plus furprenant, & qui marque une Providence particulière de Dieu fur nôtre voyage, c'est que le foir même qu'on vit l'entrëe du détroit de la Sonde, nous apperçumes la Maligne, que les mauvais tems, dont j'ay déjà parlé, avoient feparé de nous, la nuit du vingt quatriême au vingt cinquiême de Juin, & que nous n'avions pas revûë depuis. Quoy que Monsieur l'Ambassadeur crût, avec plusieurs autres, que c'étoit-là la Frégatte, nous ne pûmes en être affûrez, parce qu'il étoit déjà tard, & que le tems étoit obfcur. On ne la reconnut que huit jours après à la rade de Bantam, où nous la rejoignîmes. Les Pilotes qui la montoient, ayant vû le détroit de bonne heure, donnèrent dedans, & fe fervant du vent favorable, ils arrivèrent au mouillage. Mais comme on paffe ordinairement le détroit de la Sonde, entre l'Ifle du Prince & celle du Sumatra, le plus prés que l'on peut de l'Ifle du Prince, & que la nuit nous avoit empêché de la bien reconnoître; nous fûmes obligez de revirer de bord & de prendre le large durant la nuit. Ainfi ne pouvant nous fervir du beau tems que nous  
avons



avions alors , à la faveur duquel nous eussions aisément passé l'Isle du Prince , nous descendîmes trop bas , & nous demeurâmes le reste de la semaine dans le détroit , qui n'a guere plus de trente lieuës de long , à combattre contre les courans & contre les vents contraires. Un de nos Pilotes nous assura que le Soleil d'Orient , sur lequel il étoit , en allant aux Indes , fut trois semaines entières , sans pouvoir avancer , & qu'on fut obligé de le remorquer avec des Chaloupes jusques à Bantam.

Nous entrâmes donc dans le détroit de la Sonde trois jours après avoir reconnu la terre de Java. Mais comme l'Isle du Prince est située à l'entrée du détroit entre Java & Sumatra , & la divise en deux , nous entrâmes par la Passe la plus Septentrionale , qui est la plus grande & la plus sûre entre l'Isle du Prince & Sumatra. Nous fîmes plusieurs bordées pour doubler l'Isle de Cacatoïa ( ainsi appelée à cause des Perroquets blancs qui se trouvent dans cette Isle , & qui en répètent sans cesse le nom ( on fit ) dis je , tout ce qu'on pût pour doubler l'Isle de Cacatoïa qui est assez près de Sumatra , afin de gagner ensuite la terre de Java : mais nos efforts furent inutiles ; parce que les vents étoient trop foibles , & les courans trop forts au milieu du Canal. Ce qui cause de courans , c'est que l'eau qui est entrée par le détroit depuis plusieurs mois , poussée par les vents de Sud & de Sud-Oüest , qui regnent ordinairement depuis le mois de Mars jusques au mois de Decembre , refort avec impetuosité durant les six autres mois de l'année , repouffée par les vents d'Est & de Nord-est.

Le vent nous étant si peu favorable, & les cou-

E

rans

La passe  
est un  
passage  
étroit.



Le vent  
se leve  
de Su-  
matra à  
certai-  
nes heu-  
res du  
jour.

Briſe eſt  
un vent  
qui  
vient  
des Têr-  
res.

Danger  
que  
courut  
le Vaiſ-  
ſeau  
dans le  
détroit.

rans nous étant contraires, on prit le party de côtoyer le plus près qu'on pourroit l'Isle du Prince, à la faveur de certains petits vents, qui venoient de Sumatra, & qui interrompoient durant quelques heures les grandes chaleurs & les profonds calmes, qu'on trouve dans le détroit de la Sonde en cette faison.

Nous espérons à la faveur de cette petite Briſe ſe gagner peu à peu l'Isle de Java. Mais il falloit auparavant doubler l'Isle du Prince, qui eſt aſſez grande, à l'embouchûre du détroit. Au reſte la vûe que nous avions de la terre & de pluſieurs petites Iſles toutes couvertes de verdure, nous conſoloit un peu du tems que nous perdions dans ce détroit.

Nous penſâmes même une fois aller échoûer pendant la nuit contre l'Isle du Prince, à force d'en vouloir approcher. Nous n'avions pas remarqué que la Marée, qu'on ne ſentoit point au milieu du détroit, étoit aſſez forte près de terre, & comme nous voulions ranger la côte de bien près, parce qu'elle eſt fort ſaine, & qu'il n'y a point de fond qu'à la portée du piſtolet, nous faiſions cette nuit là une bordée vers l'Isle, pour regagner ce que les courans & la marée nous avoient fait perdre le jour précédent. A peine eûmes nous quitté le fort des courans, que l'Officier qui étoit de quart, & les autres Mariniers qui étoient ſur le Pont, prirent garde que le Vaiſſeau alloit bien vite vers la terre. On n'eût que le temps de revirer de bord & porter au large; ce qui ſe fit ſi à propos, que quand l'on eût fait cette manœuvre, on eût jetté facilement une pierre dans l'Isle, de la Poupe de nôtre Vaiſſeau.

Si on eut pû mouïller dans le détroit, on ne  
ſe



se fût pas exposé à ce danger ; mais comme on n'y trouve point de fond , au moins par le travers de l'Isle du Prince , nous étions contraints d'être continuellement à la voile , & durant le calme de nous tenir au large , exposez aux courans qui nous faisoient perdre quelquefois en moins de trois heures , ce que nous avions gagné en quatre avec les petits vents. Ainsi nous employames plusieurs jours à passer cette Isle , où nous eûmes tout le tems d'éprouver les chaleurs extraordinaires de ce Climat , & de considérer Sumatra , qui nous parut toujours couverte d'une grosse brume noire & épaisse , & d'où le soir nous voyions sortir à tout moment de grands éclairs. Les tonnerres y sont fréquens & terribles. Il en fit un coup entre autres si fort & si éclatant, que plusieurs le prirent pour un coup de canon , & qu'il fit baisser la tête à quelques-uns, comme pour éviter le boulet. Enfin un bon Grain nous tira d'affaires , nous fit doubler l'Isle & nous porta vers la côte de Java. Quand nous nous fûmes saisis de cette terre, nous avançâmes peu à peu, en mouillant si tôt que le vent nous abandonnoit. Cependant il venoit à toute heure à bord une infinité de Canots de Javans, qu'ils appellent Praux. Ces Bâteaux sont faits d'une seule pièce de bois creusé ; & on en voit de si petits , qu'à peine peuvent-ils contenir leur homme assis. Nous étions tout étonnez , de voir ces pauvres gens s'exposer ainsi à passer plusieurs lieues de Mer, dans des Bâteaux si fragiles , avec lesquels ils fendoient les flots & avançoient d'une vitesse incroyable , pour nous apporter des rafraîchissemens. Et parce que ces Praux naviguent tout autrement que les autres Canots , j'en ay voulu ajoûter la Figure d'un

Eclairs  
& ton-  
nerres  
extraor-  
dinares  
à Java &  
à Suma-  
tra,

Brume  
est un  
brouil-  
lard  
sombre.

Grain  
est un  
petit  
vent  
faibles qui  
dure  
peu,

Les Ja-  
vans'  
viennent  
à bord  
dans  
leurs  
petits  
Bate-  
aux.



qui est à la voile dans la rade de Bantam.

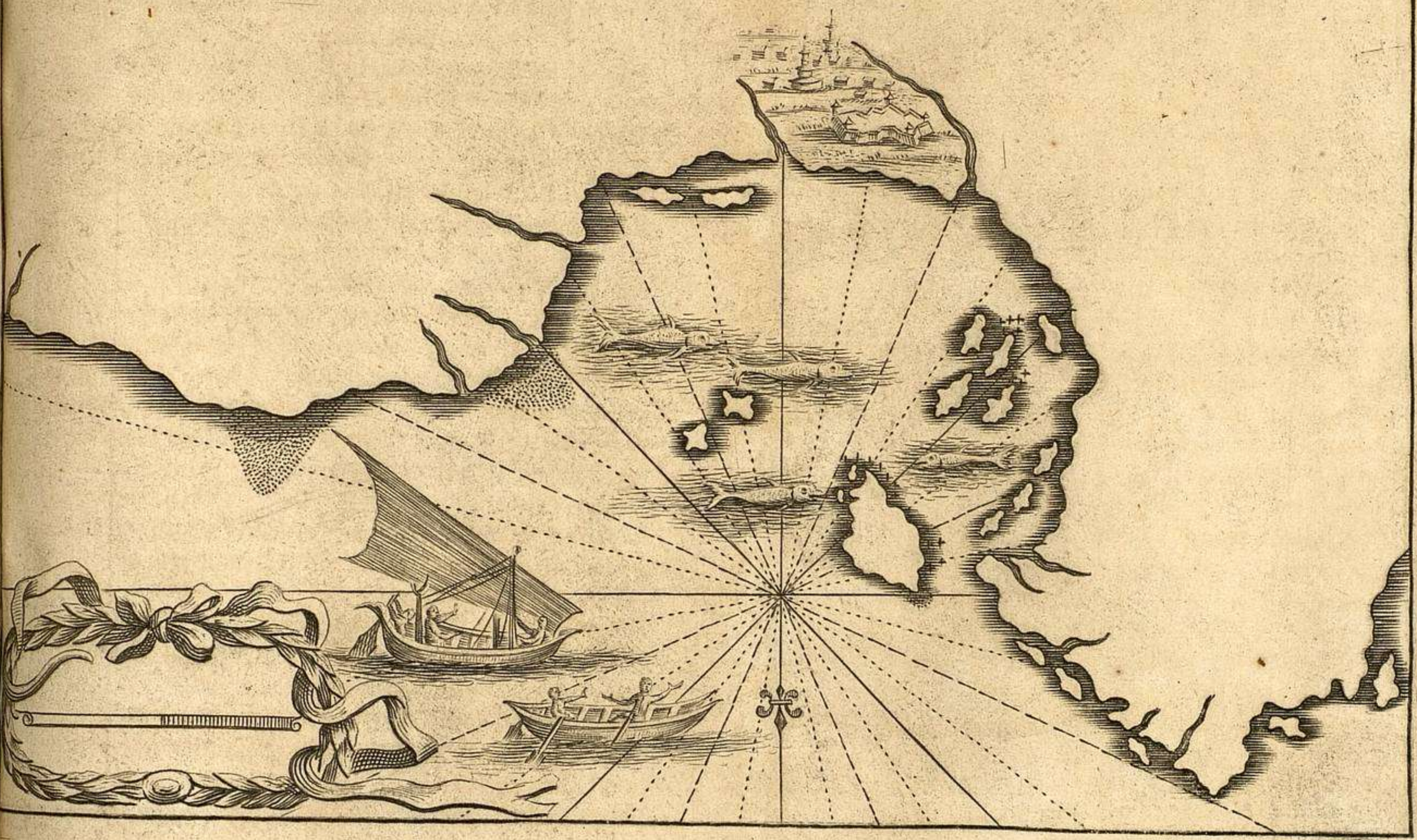
Les Javans sont bien faits & robustes: ils paroissent vifs & résolus, l'extrême chaleur du climat les oblige d'aller presque nus. Ceux qui sont dans le milieu de l'Isle sont idolâtres, & les autres qui habitent les côtes sont Mahométans, tous superstitieux jusqu'à l'excez. Quand ils venoient à bord on leur offroit du pain, du vin & de l'eau de vie, mais il n'y en eût pas un qui voulût rien prendre, disant qu'ils étoient dans le tems de leurs jeûnes, & que leur Loy défendoit de boire du vin. Ils ne laissent pas néanmoins d'être de grands & de hardis voleurs. J'en vis un, qui en plein jour enleva à un Matelot une chemise qu'il avoit attachée à une corde, & dont il tenoit le bout. Il eût beau crier, le Javan qui ne la tenoit que d'une main & ramoit de l'autre, fut le plus fort & l'emporta. Ce vice ne s'étend pas généralement sur toute la nation, & il y en a de fort fidelles. Un d'eux étant venu à bord, pour y vendre quelques petits rafraîchissemens, il parut de si bonne foy, que quelques Gentils-hommes de la suite de M. l'Ambassadeur, ne pouvant aller à terre, pour acheter certaines choses dont ils avoient besoin, luy confièrent leur argent. Il leur promit de leur apporter tout ce qu'ils souhaitoient, au terme qu'ils luy avoient fixé. Ce Javan tint si bien sa parole, que Monsieur l'Ambassadeur ayant fait mettre à la voile avant l'heure marquée, il ne laissa pas de se mettre dans son Prau avec ses provisions, & fit tant de diligence, qu'il attrapa le Vaisseau & rendit compte de sa commission & de son emplete jusques au dernier denier.

Rade de  
Bantam.

Nous n'arrivâmes que le quinzième d'Aoust, jour de l'Assomption de Notre Dame à la vûe  
de

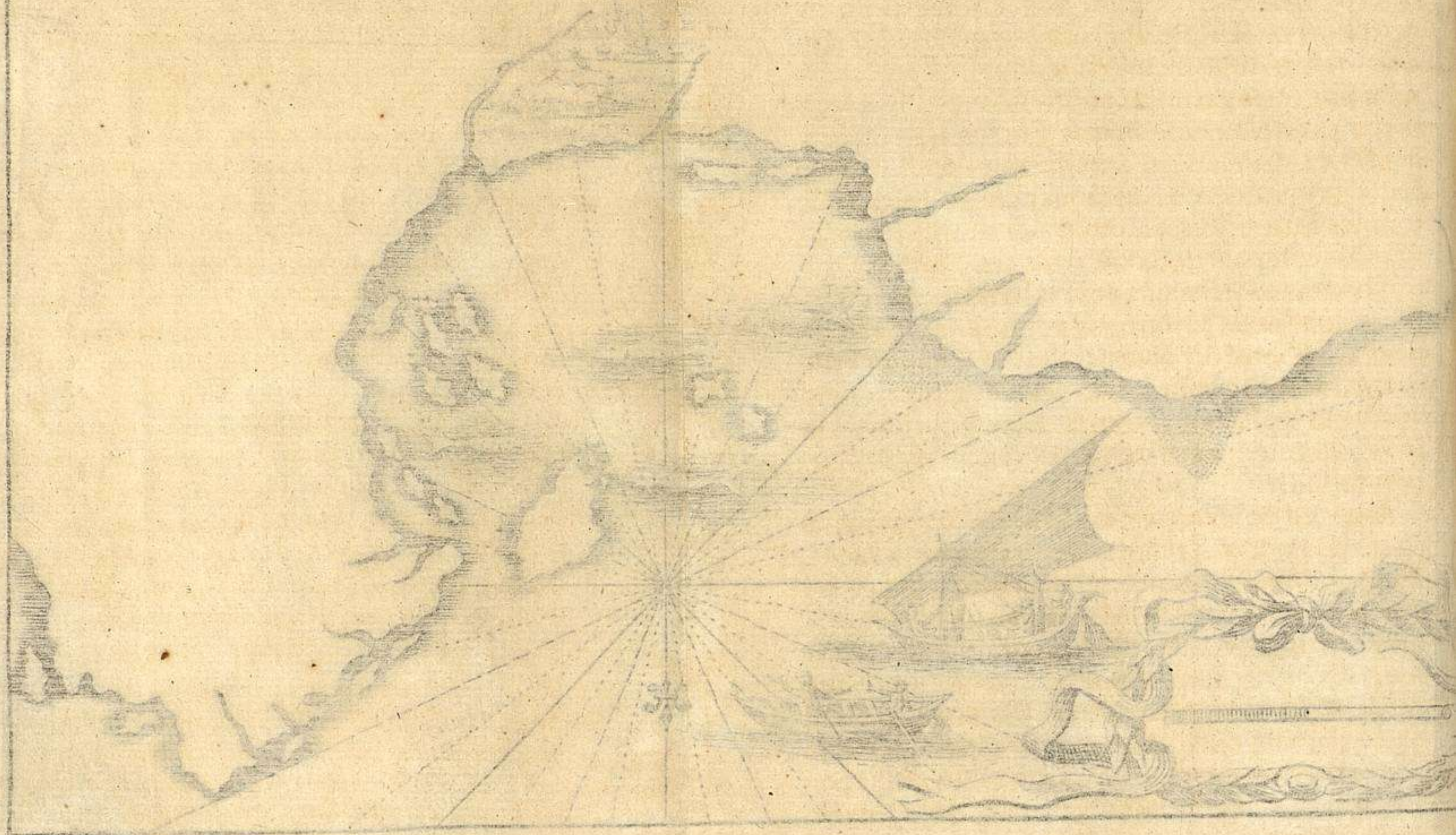


LA RADE DE BANTAN.





LA RADE DE BANTAN





de la rade de Bantam, comme nous étions arrivés à celle du Cap le jour de l'Ascension de Nôtre Seigneur. Cette Rade est une des plus belles du monde & des plus commodes. Elle a environ huit à neuf lieues de tour. Ce ne sont que terres basses de tous côtez : ce qui n'empêche pas que les Mers n'y soient toujours fort tranquilles. La Ville de Bantam qui est assez grande, est située au milieu de la Baye. Les maisons y sont toutes bâties de bois. Vers le milieu de la Rade il y a un petit Fort où le Roy demeure, & où les Hollandois depuis qu'ils s'en sont rendus maîtres, tiennent une forte garnison, en attendant qu'ils aient le temps de bâtir une bonne Forteresse, qui est déjà assez avancée. Bantam étoit autrefois une Ville de commerce, sur tout pour le Poivre, où tous les Européens entretenoient un grand trafic. Mais depuis deux ou trois ans, qu'elle est tombée entre les mains des Hollandois, de la manière dont nous parlerons dans la suite, personne n'a la liberté d'y aborder, & tout le commerce a esté transporté à Batavia. Voicy la situation, la vûe de la Ville de Bantam & la description de la rade, comme nous la vîmes quand nous y eûmes mouillé.

D'abord on avoit eu dessein d'aller jusques à Batavia pour y prendre des ratraichissemens. Mais comme la saison étoit déjà fort avancée, on craignoit de perdre la Mouton; c'est à-dire le temps propre pour faire le voyage de Siam. D'ailleurs le chemin de Bantam à Batavia, quoyque de quatorze ou quinze lieues seulement, étant extrêmement difficile, à cause des Isles, des bancs & des rochers qui s'y trouvent de tous côtez; on jugea à propos de rester à la rade de Bantam,



Remède  
contre  
le mal  
de Ter-  
re.

pour ne point perdre de tems & pour donner plus promptement du soulagement aux malades, dont la plûpart étoient dans un état pitoyable. C'est pourquoy Monsieur l'Ambassadeur résolut d'envoyer dès le lendemain à Bantam vers celuy qui commandoit dans le Fort pour les Hollandois, luy demander permission d'y prendre quelques rafraîchissemens, & d'y mettre nos malades à terre. C'est le souverain remede contre cette maladie qu'on appelle mal de terre, & qui n'est à proprement parler, qu'une corruption de sang causée par la mauvaise nourriture & les viandes salées. Ce mal commence ordinairement par les gencives, qui deviennent d'abord toutes rouges, ensuite noires; & qui enfin se pourrissent entièrement; de sorte que pour empescher que cette corruption ne passe plus avant, il faut couper chaque jour les chairs pourries autour des dents qui tombent ordinairement, si on n'y remédie. Cette corruption se glisse aussi dans les jambes, & dans les cuisses, qui s'enflent & deviennent livides. On ne guerit ceux qui en sont attaquez, qu'en les mettant à terre, & en leur donnant de bonne nourriture. Il y a quelques Chirugiens qui les enterrent dans le sable jusqu'au cou durant plusieurs jours; d'autres les baignent dans l'eau douce, & l'on a vû souvent ces remedes réüffir.

On en-  
voye le  
Cheva-  
lier de  
Fourbin  
au Gou-  
verneur  
de Ban-  
cam.

Avant que de mouïller à la rade de Bantam, le Chevalier de Fourbin étoit allé par ordre de Monsieur l'Ambassadeur à la Ville, rendre visite au Gouverneur. Mais à peine eust-il passé une petite Isle, derriere laquelle nous mouïllâmes, avant que d'être à la rade, qu'il apper-



apperceut la Frégate à l'ancre , de l'autre côté de cette Isle à trois lieues de Bantam , & y alla tout droit. Son arrivée donna beaucoup de joye à tous ceux de la Maligne , qui étoient encore plus en peine de nous que nous n'étions d'eux : parce que l'Oiseau étant bien meilleur voilier que leur Frégate , ils nous croyoient déjà bien avancez au delà de Bantam. Mais comme ils avoient trouvé des vents plus favorables que nous , dans la route qu'ils avoient prise ; il y avoit déjà 4 ou cinq jours , qu'ils étoient dans cette rade , sans avoir appris de nos nouvelles.

Il ren-  
contra  
la Mali-  
gne , &  
revient à  
bord  
avec  
le Lieu-  
tenant  
de la  
Fregate.

Ce fut de Monsieur de Joyeux , Capitaine de la Maligne , & de Monsieur du Tertre son Lieutenant , que Monsieur le Chevalier de Forbin apprit la manière , dont le Gouverneur de Bantam avoit reçu leur compliment. On luy dit , qu'on n'avoit pû avoir audience du Roy , quoy qu'on l'eût attenduë longtems , & que les Hollandois l'eussent fait esperer ; qu'on n'avoit pas même pû parler au Gouverneur de leur Nation , qu'ils y ont étably , ny en obtenir permission de prendre des rafraîchissemens. Le Lieutenant du Fort fit entendre au sieur du Tertre de la part du Roy de Bantam , & du Gouverneur , qui étoit malade , que les affaires du Roy ne permettoient pas à sa Majesté de laisser mettre pied à terre aux Etrangers ; que son Trône n'étoit pas encore bien affermi ; que ses peuples malcontents du gouvernement present , soupiroient après quelque changement , qu'ils n'attendoient que le moment de se soulever à la premiere apparence du secours , qu'on leur faisoit esperer d'Angleterre ; & qu'ainsi les François ne devoient pas

Accueil  
peu  
obli-  
geant  
qu'on  
fait à  
ceux de  
la Mali-  
gne ,  
avant  
notre  
arrivée à  
Ban-  
tam.



trouver mauvais , que ce Prince prît ses secretz ; & que les Hollandois qui n'étoient dans ses intérêts que comme ses alliez & ses amis , & qui ne servoient que comme troupes auxiliaires , reçussent ses ordres & luy obéissent. L'Officier François piqué de cette réponse , & croyant pénétrer la véritable raison d'un procédé si mal-honnête , repartit qu'on seroit étrangement surpris , que les Hollandois , qui témoignent en Europe vouloir conserver avec tant de loin la paix & la bonne intelligence avec la France , ne leur accordassent pas dans les Indes , ce qu'on ne refuse qu'à des ennemis déclarés ; qu'alleurément le Roy son Maître trouveroit fort mauvais , qu'on en usât ainsi à l'égard de ses Vaisseaux ; & qu'enfin , on sçavoit assez qu'ils étoient les maîtres à Bantam ; que le Roy , de l'autorité duquel ils couvroient leur refus , étoit entièrement en leur disposition : & même gardé par leur troupes. A ces mots le Lieutenant Hollandois repliqua , qu'en vain il tâcheroit de détruire dans l'esprit du Sieur du Terre les soupçons défavantageux , dont il le voyoit prévenu contre ceux de sa Nation qu'on desabuseroit les François assurément , s'ils vouloient bien aller à Batavie où les Hollandois étoient les Maîtres . que là , on leur marqueroit le respect qu'on avoit pour le Roy , & l'estime qu'on y faisoit de la Nation Française. Monsieur du Terre eût beau se plaindre , on ne luy répondit autre chose , & il fut obligé de se retirer à bord de la Fregate.

Préfens  
mutuels  
du  
Gou-  
verneur

Le lendemain le Gouverneur de Bantam envoya à Monsieur de Joyeux beaucoup de rafraichissemens , de volailles, d'herbes, & de fruits du  
païs;



païs ; & Monsieur de Joyeux répondit à cette honnesteté par un present , qu'il luy fit , de beaucoup de curiositez de France. Quelques jours après , il vint à bord de la Fregate un Pangran (c'est ainsi qu'on appelle les Seigneurs de la Cour de Bantam) accompagné de quatre haliebardiens de la Nation. Il fit dire par son Interprète qu'il venoit de la part du Roy son Maître , témoigner aux François, que ce Prince étoit surpris de les voir encore mouïller dans sa rade ; qu'ils eussent au plûtôt à lever l'ancre , & à se retirer de ses ports & de ses terres. Monsieur de Joyeux répondit fort fièrement , & fit dire au Pangran , qu'il ne sçavoit obéir qu'au Roy de France son Maître, & qu'on répondit au Roy de Bantam , qu'il ne partiroit , que quand il jugeroit à propos , & qu'on n'oseroit envoyer de Vaisseau pour le combattre , comme on l'en avoit menacé. Alors sans autre compliment l'Envoyé du Roy de Bantam se retira.

de Bantam & du Capitaine de la Fregate. Pangran c'est le nom des Grands de l'Isle de Java.

On crut aisément que les Officiers Hollandois , qui étoient dans le Fort , faisoient jouer tous ces ressorts , & qu'ils se servoient de l'autorité du Roy pour éloigner les François de la Ville. Car le Gouverneur ne sçachant pas les raisons , qui avoient obligé le Roy d'envoyer deux de ses Vaisseaux de guerre dans les Indes , ne pouvoit croire que ce fût seulement pour conduire l'Ambassadeur qu'on envoyoit au Roy de Siam, comme on luy disoit : au contraire plus on insistoit à l'en convaincre , plus il s'imaginait avoir sujet de soupçonner que c'étoit une partie de l'escadre , que les Rois de France & d'Angle-

Soupons du Gouverneur contre les François.



Nation, lors que les Hollandois firent lever le siège de Bantam. Le bruit qui couroit parmi les Infulaires, qu'on armoit il y avoit déjà long-tems en Angleterre pour ce dessein, augmentoit les soupçons, & on se persuadoit aisément que ce Vaisseau mouillé, & un autre encore plus grand, que l'on voyoit dans le détroit de la Sonde, seroient bien-tôt suivis de toute l'armée.

Les Javans sont irrités de voir Sultan Agoum leur ancien Roy en prison.

Ajoûtez à tout cela que les Javans étoient furieusement irrités de voir le jeune Prince sur le Trône, les Hollandois Maitres de Bantam, & leur vieux Roy detenu dans une étroite prison. Nous étions même surpris d'entendre parler ces Peuples avec tant de liberté, menaçant de passer les Hollandois au fil de l'épée, & de détrôner le Roy regnant, si on leur vouloit prêter main-forte.

Toutes ces nouvelles firent prendre le party au Chevalier de Fourbin de s'en retourner à bord de l'Oiseau, pour en informer Monsieur l'Ambassadeur avant que de passer outre. Il prit dans son Canot le Sieur du Tertre Lieutenant de la Frégate, qui raconta luy-même toutes ces choses à Monsieur l'Ambassadeur en nôtre présence. Il ajoûta qu'on l'avoit assuré que la Mousson n'étoit pas encore fort avancée, & qu'on pouvoit ne partir pour Siam, que dans trois semaines ou un mois.

Monsieur l'Ambassadeur s'étonna fort de cette conduite; il ne laissa pas d'envoyer à Bantam demander la permission de faire de l'eau & du bois, dans la pensée que le Gouverneur du Fort, auroit d'autres égards pour son caractère, & qu'il luy accorderoit un Prau (c'est une espece de bateau fort léger, dont on se sert communément



ment dans ces Isles-là) pour porter la lettre de Monsieur Van-Rhêden à Monsieur le Général de Batavia. Monsieur l'Ambassadeur ne voulut pas qu'on parlât des malades, parce qu'il avoit déjà ordonné, qu'on les mît pour quelques jours dans une petite Isle assez proche, où on leur devoit dresser des tentes, & les traiter, jusqu'à ce qu'ils fussent bien remis.

Le Chevalier de Fourbin étant chargé de ces ordres, partit de nouveau pour Bantam. En même tems on appareilla, & on fit avertir la Frégate par un coup de canon de venir avec nous mouïller dans la rade, assez loin de Bantam, en attendant la réponse du Gouverneur. La Maligne salua nôtre Vaisseau de sept coups de canon, lorsqu'il passa devant elle, & on la remercia de cinq coups. Environ une heure après midy le Chevalier de Fourbin revint à bord, & rapporta la même réponse qu'on avoit donnée aux gens de la Frégate, sans avoir pû parler au Roy, ny même au Gouverneur, qu'on disoit toujours être malade. Il ajoûta qu'on luy avoit dit qu'ils avoient envoyé au Vaisseau qui étoit arrivé le premier, tout ce qu'ils avoient pû trouver de rafraîchissemens dans la Ville. Monsieur l'Ambassadeur ayant entendu cette mauvaise réponse, fit mettre à l'heure même à la voile pour aller à Batavia.

Les Chevalier de Fourbin est envoyé à Bantam.

Nous mêmes deux jours & demy à faire ce trajet, parce que nous étions contraints de mouïller toutes les nuits à cause d'une multitude d'Isles, de Roches & de Bancs, qui sont sur cette route, outre qu'aucun de nos Pilotes n'avoit jamais fait ce chemin. Nous nous tirames cependant d'affaires assez heureusement, par le moyen

On lève l'ancre de la rade de Bantam pour aller à Batavia.



d'une Carte fort exacte & à grand point, que le premier de nos Pilotes avoit trouvée par le plus grand bonheur du monde parmy les autres qu'il avoit.

Diverses  
revolu-  
tions ar-  
tivées  
dans le  
Royau-  
me de  
Bantam.

Pour concevoir les raisons de cette conduite, qui paroît si étrange dans des Hollandois, il est à propos de sçavoir en peu de mots l'histoire du Prince regnant, qui a si fort éclaté dans les Indes, & qui même a fait assez de bruit en Europe.

Le Roy  
de Ban-  
tam,  
ayant  
remis  
la Cou-  
ronne  
entre les  
mains  
de son  
fils, veut  
la re-  
prendre.

Sultan Agoum pere du Sultan Agui qui regne aujourd'huy, las de porter la Couronne, le démit du gouvernement des affaires entre les mains du Prince son fils, pour ne plus s'occuper que de son Serrail & de ses plaisirs. Ce jeune Roy voulut gouverner à sa tête, sans avoir égard aux instructions que son Pere luy avoit données en le couronnant. Il commença par éloigner de sa Cour ceux qui avoient eû le plus de part aux affaires sous le regne précédent, soit qu'il fût malcontent de leur conduite, ou qu'il les regardât comme des espions secrets qui rendroient compte à son Pere de tout ce qu'il feroit dans le gouvernement de ses Etats. Il exila entre autres deux Pangrans, que son Pere luy avoit principalement recommandez. Sultan Agoum sentit vivement ce coup, & reconnut, mais trop tard, qu'il étoit plus aisé de quitter un Sceptre, que de ne pas se repentir après l'avoir quitté. Il ne put s'empêcher de s'en plaindre à son fils, & de luy dire, qu'il étoit surpris, que sa recommandation & les sages conseils qu'il luy avoit donnez, eussent fait si peu d'impression sur son esprit; mais celuy-cy piqué de cette remontrance, qu'il prit pour un sanglant reproche, envoya ordre sur le champ,



champ , de se défaire de ces deux Seigneurs. Cela joint aux sollicitations de ses anciens sujets, qui se croyoient opprimez sous ce nouveau gouvernement & aux secretes jaloufies , comme ont voulu dire quelques uns , que femoient entre eux certaines gens , qui trouvoient leur intérêt dans la mauvaife intelligence du Pere & du fils , déterminâ ce Prince à prendre les armes , pour rentrer par force dans un Royaume qu'il venoit de quitter de son bon gré. Il marche donc à la tête d'une grosse armée contre son fils, qui se trouva en un moment abandonné de tous les siens , assiégé dans sa Capitale , & sur le point de se rendre ou d'être livré entre les mains du vainqueur. Comme il se vit dans cette extrémité , il resolut de risquer tout plutôt que de se soumettre à la clémence de son Pere , qu'il avoit si fort irrité.

Enfin ne voyant point d'autre ressource dans son malheur , il implora le secours des Hollandois par un Javan fidèle qui se sauva à Batavia à la faveur de la nuit. Le Général Spelman vivoit encore ; & comme c'étoit un homme d'un esprit vif , qui aimoit les grandes entreprises , & qui ne se gouvernoit pas par des vûes ordinaires , il fit assembler son Conseil pour délibérer sur ce qu'il avoit à faire. Tout le Conseil opina qu'il ne falloit point se mêler du différent qui étoit entre le pere & le fi's , qu'il n'y avoit point de party à prendre entre les deux Princes, puisqu'ils étoient également leurs alliez & leurs amis , que s'ils prenoient la résolution de secourir Sultan Aguy , les François & les Anglois se déclareroient inmancablement contre eux , & qu'ainsi ils s'attireroient une fâcheuse guerre. Le Général eut beau leur représenter l'occasion qu'ils per-

Le jeu-  
ne Sul-  
tan assié-  
gé par  
son pere  
implore  
le se-  
cours  
des  
Hol-  
landois.



droient de se rendre maîtres d'une Place & d'un Royaume si considérables, & si fort à leur bien-séance; qu'en faisant lever le siège, ce qu'on feroit sans doute, on alloit mettre le jeune Sultan tout-à-fait dans leur intérêt, & peut-être se rendre maître de sa personne, de son Royaume & de tout le commerce de l'Isle de Java, qui étoit ce que la Compagnie avoit le plus à souhaiter. Le Conseil ne changea point d'avis pour toutes ces raisons: on soutint toujours qu'il falloit demeurer neutre.

Le Général  
Spelman en-  
voye un  
puissant  
secours  
au Sul-  
tan  
Aguy  
assiégé.

Alors le Général qui avoit bien d'autres vûes, se servant de l'autorité souveraine qu'il a dans ces rencontres, dit publiquement qu'il vouloit secourir ce Prince son allié, qui imploroit son secours, qu'il se chargeoit de l'événement & de faire approuver son procédé par la Compagnie en Hollande. Il fait appeller aussitôt le Baron de S. Martin Major de Batavia, le déclare chef de cette entreprise, & luy ayant ordonné de ramasser le plus de troupes qu'il pourroit parmy les soldats de la Garnison & parmy les Bourgeois Européens ou Indiens, il les fait mettre sur douze Vaisseaux qui se trouvèrent alors à la rade devant Batavia. Le Baron de Saint Martin ne fut pas plutôt arrivé devant Bantam, qu'il fit sa descente, où il trouva peu de résistance. Alors sans donner aux ennemis le tems de se reconnoître, il marcha droit à leurs retranchemens, & à la seconde attaque il les força à lever le siege en desordre. Après cette victoire Sultan Aguy fit ouvrir les portes, & reçut le Baron de S. Martin avec toutes ses troupes dans la Ville.

Les Hollandois se voyant les Maîtres de la Capitale, résolurent de subjuger tout le Royaume, & de



& de s'assurer de la personne des deux Rois. Ils donnerent une bonne garde Hollandoise à Sultan Aguy qu'ils avoient entre les mains, sous pretexte de luy faire honneur & de le mettre hors d'état d'être insulté par ses ennemis. Après quoy poursuivant leur victoire, ils emporterent l'épée à la main la Citadelle de Tangran. Le vieux Sultan s'étant refugié dans la Ville de Carthiace, ils l'en chassèrent & taillerent en pieces la garnison composée de 1600. Macassars, les meilleurs soldats de tous ces Barbares, qui se firent tous tuer dans leurs postes, aprez une vigoureuse resistance. Ce fut en ce tems-là qu'ils prirent ce pauvre Prince qui cherchoit à se sauver, & le livrerent à son fils. Celuy-cy voulut d'abord punir son Père de sa révolte & le faire mourir; mais les Hollandois luy persuadèrent de ne pas tremper ses mains dans le sang de celuy, dont il tenoit la vie. Ainsi il se contenta de le resserrer dans une prison fort étroite, sans permettre à ses femmes de l'accompagner. Il s'est néanmoins relâché sur ce dernier article, depuis qu'il s'est vû paisible possesseur du Royaume.

Sultan Aguy est gardé par les Hollandois.

Quelques jours après, le jeune Roy donna ordre aux François & aux Anglois de se retirer, sous pretexte qu'ils luy étoient suspects, & qu'on luy avoit dit qu'ils favorisoient le party du Roy son Père. Les François emportèrent leurs effets & sortirent de Bantam; mais les Anglois protestèrent contre les Hollandois de la violence qu'ils leur faisoient, sous le nom du Roy; & sortant de la Ville, ils laissèrent tous leurs effets dans leurs Magazins. Voilà ce qui a causé, entre ces deux Nations, le grand différend qui a fait tant de bruit, & qui n'étoit pas encore terminé quand nous partîmes d'Europe.

Les François & les Anglois sortent de la Ville par ordre du Roy de Bantam.

Après

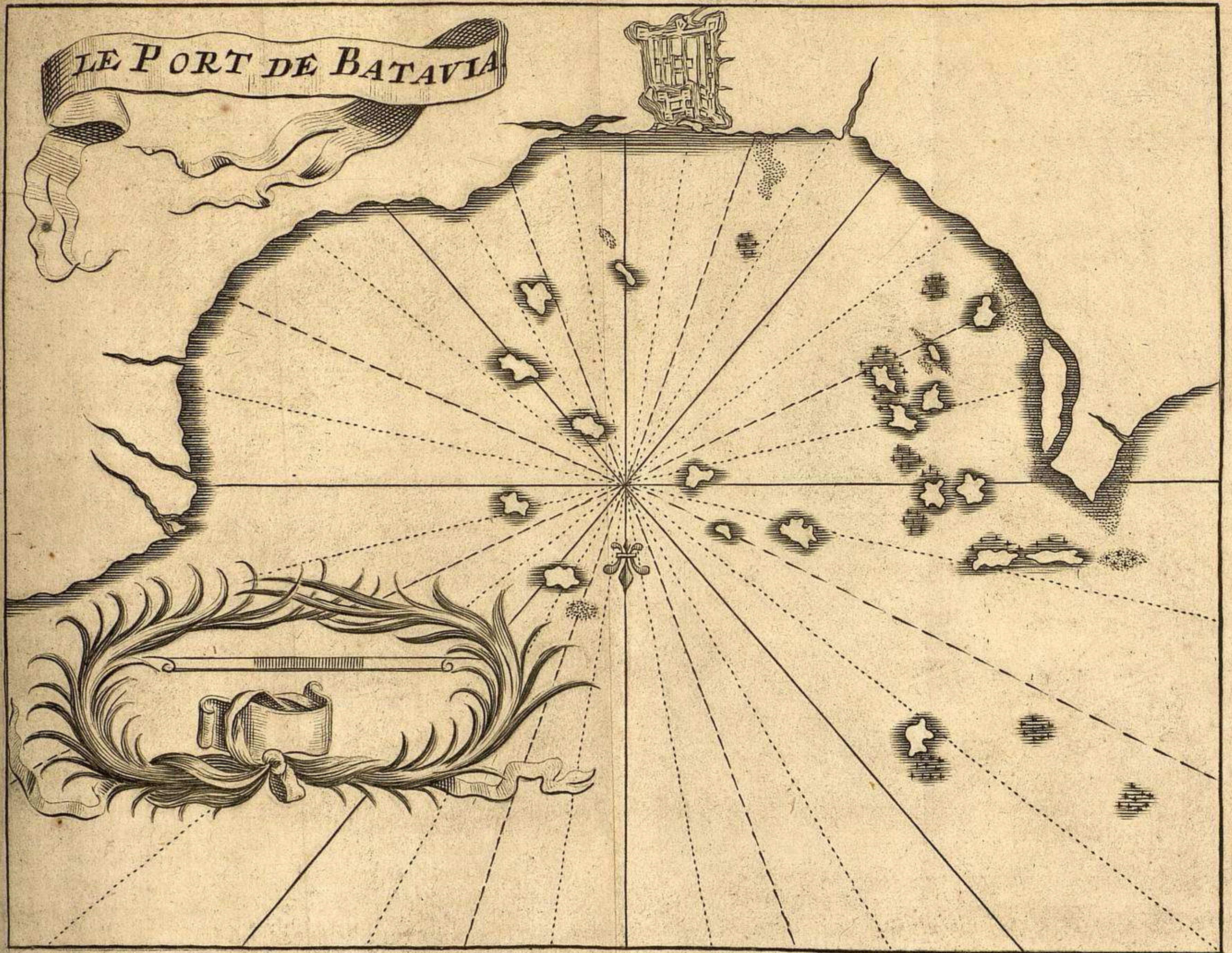


Après cette digression que nous venons de faire sur la révolution arrivée dans l'Isle de Java, il faut reprendre la suite de nôtre voyage. Ce fut un Samedi dix-huitième d'Aoust entre cinq & six heures du soir, que nous mouillâmes à la rade de Batavia au milieu de dix-sept à dix-huit gros Vaisseaux de la Compagnie Hollandoise avec un grand nombre de Barques que nous y trouvâmes à l'ancre. Cette rade est fort belle & fort sûre, on en peut voir la beauté dans la figure suivante.

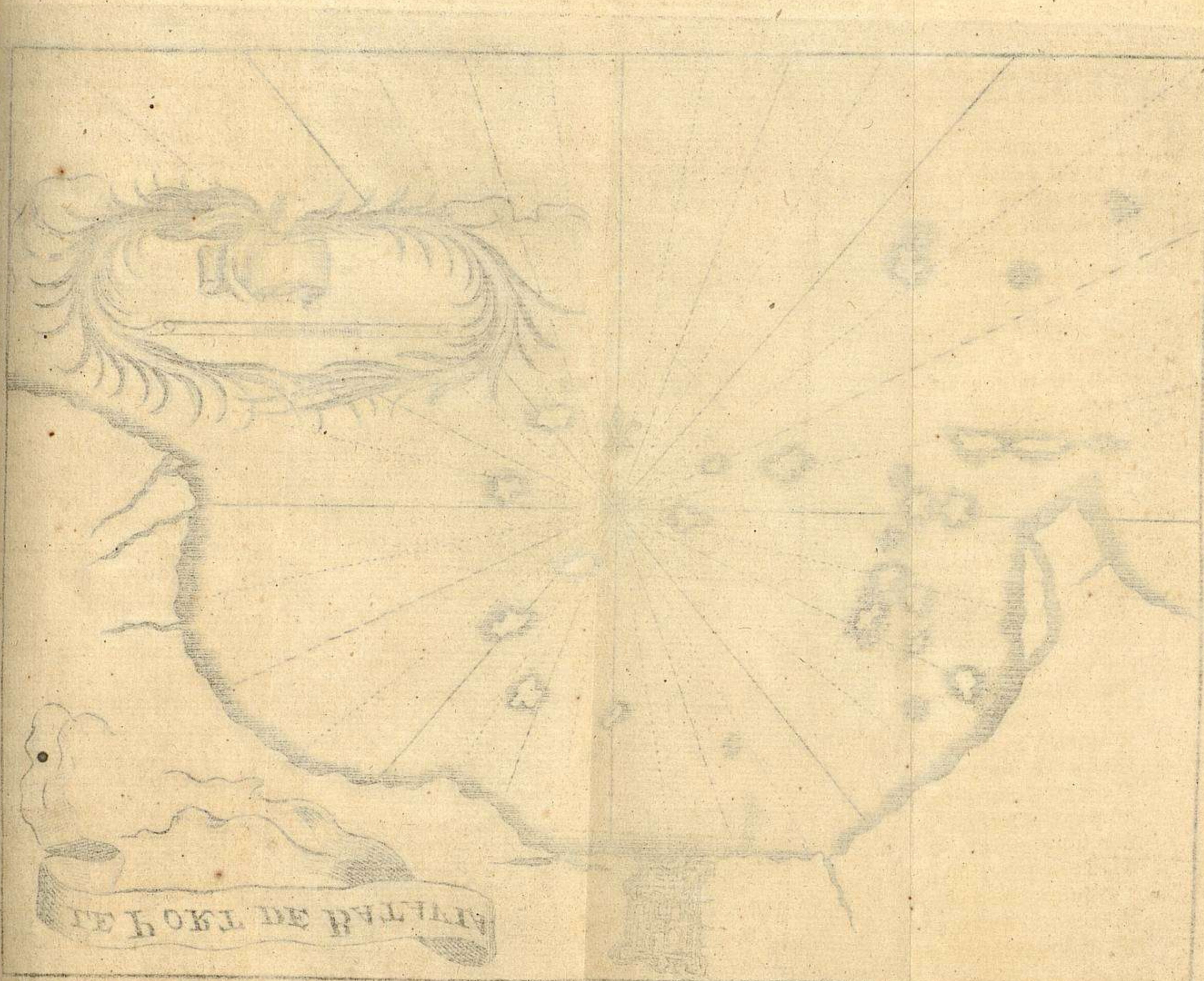
Honestez  
du General de  
Batavia  
envers  
M.  
l'Ambassadeur.

Mon sieur l'Ambassadeur avoit fait partir dès la nuit précédente le Chevalier de Fourbin, pour aller complimenter Monsieur le Général de Batavia, & pour luy porter la lettre du Baron Van Rhêden. Il nous revint joindre, lors que nous étions sur le point de mouiller, & rapporta que le Général avoit accordé tout ce qu'on luy avoit demandé. Il dit qu'on pouvoit faire du bois, & de l'eau, prendre toutes sortes de rafraîchissemens, & mettre les malades à terre; que les Hollandois donneroient un Pilote, pour nous conduire à Siam; & que quand on auroit salué la Forteresse, elle rendroit le salut coup pour coup, ce qui ne s'étoit point encore fait. Il est vray que le Général fit quelque difficulté sur ce dernier article, disant que jamais la Forteresse n'avoit rendu ce salut ny aux Anglois, ny aux Portugais, ny à aucune autre Nation, & qu'on s'étoit toujours contenté de faire resaluer par le Vaisseau Amiral, qui étoit à la rade. Mais sur ce qu'on luy representa, qu'il y avoit bien de la différence entre les Vaisseaux du Roy & les autres, & que si la Forteresse n'avoit point encore rendu de salut, c'est qu'elle n'avoit point encore vû de Vaisseaux du Roy. Le Général se rendit, & promit qu'en considéra-  
tion









REINO DE PORTUGAL



tion du Roy & de Monsieur l'Ambassadeur, il feroit rendre le salut coup pour coup pour cette fois & sans consequence. Monsieur l'Ambassadeur fut fort content dans la suite des honnêteté de Monsieur Campiche ( c'est ainsi que s'appelle le Général ) qui luy fit faire très-souvent des complimens par les principaux de la Ville, & luy envoya, presque tous les jours, toutes sortes de rafraîchissemens pour sa table & pour les équipages des deux Vaisseaux.

Après que le Chevalier de Fourbin eût ainsi rendu compte de son voyage à Monsieur l'Ambassadeur, & qu'il l'eust assuré que Monsieur le Général donneroit à son Excellence toutes les marques d'estime & de respect qui étoient deûs à son caractère; il fit entendre que les Jésuites ne recevroient pas dans cette Ville le bon accueil qu'on leur avoit fait au Cap. Il ajoûta que le Général de Batavia avoit donné des gardes à un Père de leur Compagnie venu depuis peu du Tunquin, & qu'on l'avoit mis en maison sûre, pour avoir secouru les Catholiques qui s'adressoient à luy, dans leurs besoins spirituels. Après quelques réflexions sur ce que nous avions à faire, nous prîmes par le conseil de Monsieur l'Ambassadeur le même party, que nous avions pris au Cap de bonne Espérance, qui fut d'aller visiter Monsieur le Général.

Nous arrivâmes à la Ville le Pere Fontenay & moy sur les dix heures du matin. L'Officier qui étoit de garde à la porte, nous mena chez le grand Trésorier qui introduit les Etrangers auprès du Général. Après les premiers complimens, nous luy dîmes qui nous étions, & nous le priâmes de nous présenter à M. le Général pour l'as-

Les Je-  
suites  
descen-  
dent à  
Batavia  
pour y  
faire des  
observa-  
tions.

Le bon  
accueil  
qu'ils re-  
çurent  
des Offi-  
ciers de  
la Com-  
pagnie  
de Hol-  
lande.

sur



rer de nos respects. Il nous promet que dès ce jour-là même il nous feroit avoir audience de son Excellence ( c'est le titre qu'on donne ordinairement au Général de Batavia. ) Mais comme il étoit déjà prez de dix heures , & qu'on ne donnoit audience que le soir , nous vólumes sçavoir de luy , si on ne trouveroit point mauvais que nous allassions voir un de nos Péres qui venoit du Tunquin , & qui étoit au Jardin du Général Spelman. Il nous dit que nous ferions tout ce qu'il nous plairoit , sans que personne y trouvât à redire , & qu'il nous donneroit son Canot pour y aller , mais que ce ne seroit qu'après dîner , parce qu'il étoit déjà tard , & en même tems il nous pressa de manger avec luy. Après l'avoir remercié de toutes ses honnêtetez , nous nous mîmes dans son canot , & nous allâmes voir le Pere Fucity dans le lieu où on l'avoit logé.

Descri-  
ption du  
Jardin  
du feu  
General  
Spel-  
man,

C'est une maison située hors de la Ville , mais si proche de la Citadelle , qu'il n'y a entre deux que la riviere qui sert de fossé ; & comme cette riviere est par tout couverte de petits bateaux , on la passe à toute heure. Cet Edifice a été bâty par le feu Général Spelman , pour y prendre le frais pendant les grandes chaleurs de l'Esté , qui est presque continuel à Batavia , pour régaler les Officiers de la Compagnie , les Ambassadeurs , & les envoyez des Princes ou des peuples Etrangers. Elle consiste en deux grandes galeries percées de tous côtés qui forment une double équêrre. La galerie du bout qui croise sur l'autre est extrêmement large. De toutes les deux on passe dans des Sales suivies de plusieurs cabinets ; tout cela est environné de Par-  
terres



terres & de Jardins ; à la droite il y a une Ménagerie pleine de plusieurs sortes d'animaux, de Cerfs, de Biches, de Chevrüeils, de Gazelles, d'Autruches, de Cigognes, de Canards, & d'Oyes, d'une espece particuliere. On voit à gauche des Jardins, & des Maisons de Plaisance qui appartiennent aux plus qualifiez de la Ville. Sur le derriere il y a un petit Pavillon, composé de trois chambres basses & d'une cuisine, qui est separé des galeries par une grande cour laquelle s'étend d'un côté vers les fossez du Fort, & de l'autre jusqu'au bord de la mer. Il passe sous une des Galeries & au travers des Parterres une petite rivière qui sert à faire des reservoirs ou l'on nourrit du poisson. Comme ce bâtiment n'a été fait que pour avoir du frais, il n'a rien de regulier dans le tout, quoy que chaque partie soit assez réguliere. Les Parterres sont remplis de fleurs en tout tems, nous n'y en vîmes point de rares, les arbres sont des orangers, des citroniers ; & des grenadiers, en plein sol qui font de belles allées.

Ce fut-là que nous trouvâmes le Pere Fuciti, qui ayant déjà sçû nôtre arrivée, nous attendoit avec impatience. On ne peut expliquer la joye & la consolation que nous ressentîmes en voyant ce saint homme, vénérable par sa vieillesse & par ses longs travaux dans les Missions de la Cochinchine & du Tunquin. Il étoit fort de son Eglise le vingt-neufvieme d'Octobre de l'an 1684. avec le Pere Emmanuel Ferreira, qui étoit le Superieur de la Mission. Ce fut une grande douleur pour cette nombreuse & florissante Chrétienté de les voir sortir du País. Il y eût bien des larmes répandues de part & d'autre. Et  
si les

Les Je-  
suites  
François  
vont  
voir le  
Pere Do-  
minique  
Fuciti,



si les Peres ne leur avoient laissé quelque espérance de retour, ils ne se fussent jamais consolez. Jusqu'à des Mandarins idolatres pleurèrent leur départ, & les Chrétiens conçurent tant d'averfion pour ceux qu'ils soupçonnoient d'en être cause, qu'ils ne voulurent plus se confesser, demandant sans cesse leurs premiers Maitres & leurs anciens Pasteurs. C'est ce que nous avons appris aux Indes d'un Ecclesiastique digne de foy & fort instruit de ces sortes d'affaires.

Bon traitement que les Jesuites Missionnaires du Tunquin receurent à Batavia.

Ces deux Peres arrivèrent à Batavia le vingt-troisième de Décembre sur un Vaisseau Hollandois qu'une tempête éloigna de Siam, où ils avoient dessein d'aller. Le Pere Fuciti attendoit à Batavia l'occasion de passer à Siam, où il devoit recevoir par Macao les ordres de ses Supérieurs & de l'argent pour faire son voyage, avant que de retourner en Europe; le Pere Ferreira étoit allé les prendre luy-même six semaines auparavant, & s'étoit embarqué à ce dessein sur un Vaisseau de Macao.

Caractere du P. Fuciti. & ses travaux Apostoliques en divers Royauxmes.

Le Pere Dominique Fuciti est Napolitain; il partit de Rome avec cette grande troupe de Jesuites, que le fameux Pere de Rhodes obtint du Révérend Pere Général pour les Indes. Ainsi il y avoit près de trente ans qu'il étoit dans ces Pais, où il a toujours travaillé comme un véritable Apôtre, avec un succès & une bénédiction admirable. Il a demeuré huit ans dans la Cochinchine, où il a baptisé plus de quatre mille ames de sa propre main, & seize ans entiers dans le Tunquin, où il en a baptisé dix-huit mille. Il a souffert de longues & rudes prisons: il a été huit jours & huit nuits la cangue au cou, qui est une grosse & pesante échelle, & huit ou neuf mois



mois les fers aux pieds. Il a été condamné à mort, & s'est vû plus d'une fois à la veille du Martyre. Sa vie en est un presque continuel; il a fait seize voyages par Mer, & s'est trouvé cinq fois en danger d'être tué par les Infidèles: il a demeuré dix ou onze ans au Tunquin sans oser paroître, se tenant caché le jour dans un petit Bateau, & faisant la nuit ses excursions par les Villages du Royaume, visitant les Chrétiens tour à tour, prêchant, catéchisant, baptisant & administrant les Sacremens avec des travaux infinis.

Ce n'est pas de luy que nous sçavons toutes ces choses. Il est humble & modeste & nous avons remarqué en luy de grandes vertus pendant nôtre séjour à Batavia & à Siam. Nous avons été sur tout charmez de sa douceur envers tout le monde, de sa retenue à parler de ceux qui l'ont persecuté avec le plus de violence, de son union continuelle avec Dieu, de sa dévotion tendre qui le fait fondre en larmes toutes les fois qu'il dit la Messe, ou qu'il l'entend, de sa patience à tout souffrir sans se plaindre, & de son zèle pour le salut des ames. Enfin c'est un homme vraiment Apostolique, & qui recevrait des éloges à Rome où il est appelé pour se justifier, si ses vertus y étoient connues comme elles sont aux Indes.

Dés qu'on sçut à Batavia l'arrivée de ces deux Peres, non seulement les Portugais qui y demeurant, mais encore les Catholiques des autres Nations qui y sont, à ce qu'on nous a dit, en grand nombre, venoient tous les jours les voir, affissoient à leurs Messes les Fêtes & Dimanches, & se confessoient à eux. Quelque tems après

Empres-  
sement  
des Ca-  
tholi-  
ques de  
Batavia  
pour re-  
cevoir  
les Sacre-  
mens.



après le Pere Fereira partit dans un Vaisseau Portugais pour aller à Macao, où le Pere Fucity ne crut pas devoir l'accompagner, de crainte que les Magistrats de cette ville ne le contraignissent de retourner au Tunquin avec les Ambassadeurs qu'ils y vouloient envoier, parce que ce Pere y est extrêmement connu & respecté. Le zele des Catholiques fit trop d'éclat à Batavia, & l'affluence du monde qui venoit chez le Pere Fucity fut si grande, que les Ministres Protestans firent des plaintes à Monsieur le Général, de ce qu'un Jésuite faisoit publiquement l'exercice de la Religion Catholique dans Batavia: Quoy qu'on y permette celuy du Mahometisme, & même les sacrifices publics que les Idolâtres font à leurs Dieux, sans que les Ministres en fassent aucun scrupule aux Magistrats. Sur leurs remontrances, Monsieur le Général mit une sentinelle à la porte du Pere, pour empêcher les Catholiques d'entrer chés luy, & le fit prier de ne pas sortir pour aller en ville, qu'avec un garde qui l'accompagnast partout.

Après avoir long-temps entretenu le Pere Fucity, nous retournâmes chés le grand Trésorier, croyant que l'heure de l'Audiance approchoit. Sur les quatre heures après midy nous entendîmes les tambours, les fifres & les trompettes de la Forteresse dont nous n'étions pas fort loin. Alors Monsieur le Trésorier nous dit, que nous pouvions partir pour aller au Palais de son Excellence. Il nous prit dans son bateau, & voulut à toute force se placer au dessous de nous. Nous fûmes bien-tôt rendus au Palais, où nous trouvâmes qu'on faisoit la re-  
 veuë



veué des Gardes de Monsieur le Général, en sa presence, dans une grande cour. Il y avoit quatre compagnies à pied & deux à cheval, d'environ cent hommes chacune, tous gens de bonne mine, bien armés, & habillez de la même couleur. Leur casaque étoit jaune, la culotte rouge & fort large, & ils avoient tous de bas de soye. Les gardes à cheval étoient montés sur des chevaux de Perse, qui ne sont pas à la vérité fort grands; mais qui sont pleins de feu & déchargés de taille. Ces chevaux paroissent être mal en bouche, pesans à la main, & portent la tête toujours au vent, mais je croy que ces défauts viennent de leurs mords, & de ce qu'ils sont mal dressés.

La reveué étant finie, nous montâmes par un escalier de pierre qui est au dehors, dans une grande Salle, où nous trouvâmes des Gardes & des Pages de Monsieur le Général, tous habillez de la même maniere, avec cette seule difference, que les derniers ne portent point d'épée. M. le Thrésorier nous pria de l'attendre dans cette Salle, jusqu'à ce qu'il eût parlé à Monsieur le Général. Un moment après il revint, & nous mena par une galerie dans une autre Salle, qui n'étoit pas à beaucoup près si grande que la première. Nous y trouvâmes Monsieur le Général avec cinq ou six de ses amis, dont deux parloient fort bien François. On ne peut pas recevoir plus d'honnestetez & de marques d'amitié que nous reçumes de luy dès cette première audience. La joye qui paroissoit sur son visage, ses manieres caressantes, & ses discours obligants nous faisoient assés connoître la sincerité de son cœur & de ses sentimens

Le General de Batavia recoit les Jesuites avec beaucoup d'honnestete & de bonté,



mens pour nous. Il se fit lire nos Lettres Patentés de Mathématicien du Roy, & nous pria de luy raconter les observations que nous avions faites au Cap de Bonne Esperance, ne cessant de nous louer devant tous ces Messieurs qui l'accompagnoient.

Quand il eut appris que Monfr. le Baron Van-Rhêden nous avoit logé au Cap, & la maniere dont il nous avoit reçûs & régalez, il nous protesta qu'il ne luy céderoit pas cet avantage, & que si nous avions dessein de mettre pied à terre, il nous prioit d'aller loger avec le Père Fucity, à qui pour l'amour de nous il donna toute sorte de liberté dès ce jour-là. Il ajoûta que le lieu étoit fort avantageux pour faire des observations; qu'on y voyoit d'un côté la mer, & de l'autre une vaste plaine à perte de vûë, & qu'enfin si le tems étoit favorable & qu'il y eût quelque belle observation à faire, il vouloit y assister.

Nous répondîmes le mieux que nous pûmes à toutes ses bontez, en l'assûrant que le Roy en seroit informé, & que Monsieur l'Ambassadeur y prendroit part. Enfin après un entretien de trois heures, qui ne fut interrompu que par le Thé, les Confitures & les fantez du Roy, de la Maison Royale, de Monsieur l'Ambassadeur & les nôtres qu'il nous porta, il nous permit avec peine de nous retirer. Il nous conduisit jusques au bout d'une grande gallerie par où on entre dans la première sale, & ordonna à un Gouverneur de Province & à Monsieur le Trésorier de ne nous point quitter que nous ne fussions au Jardin du Général Spelman, où nous devions loger. En sortant de la sale nous trou-

vâmes



vâmes un Carosse, avec deux Pages qui portoient des flambeaux pour nous mener. Malgré toutes nos résistances il fallut obéir, & ce fut un spectacle nouveau, de voir deux Jésuites dans le Carosse du Général traverser la Capitale des Indes.

Nous nous rendîmes bien-tôt à nôtre logis où le Pere Fuciti nous attendoit, & il ne fût pas peu étonné de nous y voir arriver en cet équipage. A peine y étions-nous, qu'on nous apporta un grand souper du Palais de M. le Général, lequel nous fit servir durant tout le tems que nous fûmes à Batavia une grosse table de douze couverts par ses Officiers, en Porcelaine fine & en vaisselle d'argent, avec toute la propreté, la délicatesse & l'abondance imaginable.

Le lendemain le Pére Fuciti pria le Pére Supérieur de le mener à bord, & de le présenter à Monsieur l'Ambassadeur, pour l'assûrer de ses respects, & le remercier de l'interêt qu'il avoit bien voulu prendre à sa liberté. Nous y fûmes conduits tous trois dans la Chaloupe de Monsieur le Général, qui nous fit dire qu'il nous l'abandonnoit pour nous en servir toutes les fois que nous en aurions besoin.

Les quatre Péres qui étoient demeurez à bord étoient en peine de nous; parce que nous n'avions pû leur faire sçavoir de nos nouvelles, & qu'ils craignoient qu'il ne nous fût arrivé à Batavia quelque chose de désagréable. Mais ils furent bien surpris lorsqu'ils nous virent revenir dans une Chaloupe magnifique avec un grand Pavillon Hollandois, & toutes les marques de grandeur qui accompagnent le Général, à la reserve des Gardes. Monsieur l'Ambassadeur à

F

qui



qui nous rendîmes compte de ce qui s'étoit passé, reçut le Père Fuciti avec beaucoup de bonté, & luy offrit de le faire passer à Siam. Monsieur de Vaudricourt en usa à son égard de la même manière; ainsi il fut résolu sur l'heure que ce Père s'embarqueroit avec nous pour faire le reste du voyage.

Un moment après il falut retourner à terre avec quelques instrumens, pour faire des observations la nuit suivante. Mais le Ciel fut si couvert la nuit & le jour durant tout le tems que nous demeurâmes à Batavia, que nous ne pûmes en faire que très-peu, encore ne nous parurent-elles pas assez sûres pour les donner au public.

En descendant de la Chaloupe nous allâmes tous six avec le Père Fuciti visiter M. le Général. Il nous reçût avec les mêmes marques de bienveillance, que le jour précédent. Il est vray qu'il se plaignoit un peu de la conduite du Père Fuciti, qu'on luy avoit rendu suspect à cause de son zèle à assister & à instruire les Catholiques, ajoutant qu'il étoit obligé de tenir la main à l'exécution des Loix établies par la Compagnie des Indes; qu'il croyoit que nous ne trouverions pas son procédé, ny malhonnête ny injuste; qu'il nous prioit de garder des mesures, & de nous comporter de telle sorte à l'égard des Catholiques, qu'on ne luy pust pas reprocher les marques d'estime & d'amitié qu'il nous avoit données, & qu'il nous donneroit dans toutes les occasions. Nous répondîmes en Portugais, que son Excellence seroit contente de nôtre conduite, & qu'elle n'auroit jamais lieu de se repentir des graces dont elle nous avoit comblés jusques-icy, & dont elle voudroit bien nous honorer à l'avenir.

La



La conversation tomba ensuite sur diverses choses, on parla de nouvelles, & sur tout du Roy, dont la gloire, la grandeur, la sagesse, & toutes les autres rares qualitez sont connuës & admirées jusques au bout du monde. Monsieur le Général prenoit tant de plaisir à nous en entendre parler, qu'il ne nous permit de nous retirer que vers la nuit, quoyque nous fussions avec luy dès quatre heures après midy. Il nous fit voir diverses curiositez du Japon, entre autres deux Figures humaines d'une espèce de Plâtre, très-bien faites & vêtues de Soye à la manière des Japonnois: l'une d'un Seigneur & l'autre d'une Dame. Il nous montra aussi certains arbres dont le pied est enfermé dans des pierres trouïées & fort poreuses, où les racines s'insinuent de telle sorte qu'elles tirent toute leur nourriture de l'eau qu'on verse dessus de tems en tems.

Quand nous n'aurions pas toutes les obligations que nous avons à Monsieur Campiche Général de Batavia, nous ne pourrions en dire que du bien: son mérite l'a élevé par degrés à la première Charge des Indes, qu'il remplit aujourd'huy si dignement, après avoir été trois fois Président pour la Compagnie au Japon. Il est âgé d'environ cinquante ans, d'une taille un peu au dessus de la médiocre, honnête homme, sincere, circonspect, & parlant peu, mais judicieusement & à propos. Ces qualitez jointes à un air doux & à des manières populaires luy ont attiré l'amour de sa Nation & l'estime des Etrangers, tant Européans qu'Indiens. On nous a dit qu'il avoit dans son Cabinet quelques Tableaux, entre autres un de JESUS-CHRIST priant au Jardin des Olives, avec ces paroles écrites



de sa propre main, *Anima mea Christus est.*

Les jours suivans nous allâmes visiter les principaux Officiers de la Compagnie des Indes. Il n'y en eut pas un qui ne nous fit de grandes honnêtetez; plusieurs même nous rendirent visite au Jardin de la Compagnie. Nous fûmes aussi visités par les Catholiques de toutes sortes de conditions, qui demandoient à recevoir les Sacremens; mais pour ne pas déplaire au Général, & ne point attirer d'affaires aux Catholiques, on donna rendez-vous à nôtre bord à ceux qui pouvoient venir, & on confessa les autres si secrètement, soit chez eux, soit dans le lieu où nous étions, que cela ne fit aucun éclat. Le Père Fuciti sur tout ne se reposa guères pendant tout le tems que nous demeurâmes avec luy. Car ayant eu à nôtre arrivée la liberté d'aller par tout, il étoit occupé depuis le matin jusques au soir à consoler & à confesser de côté & d'autre tous ceux qui avoient besoin de son secours.

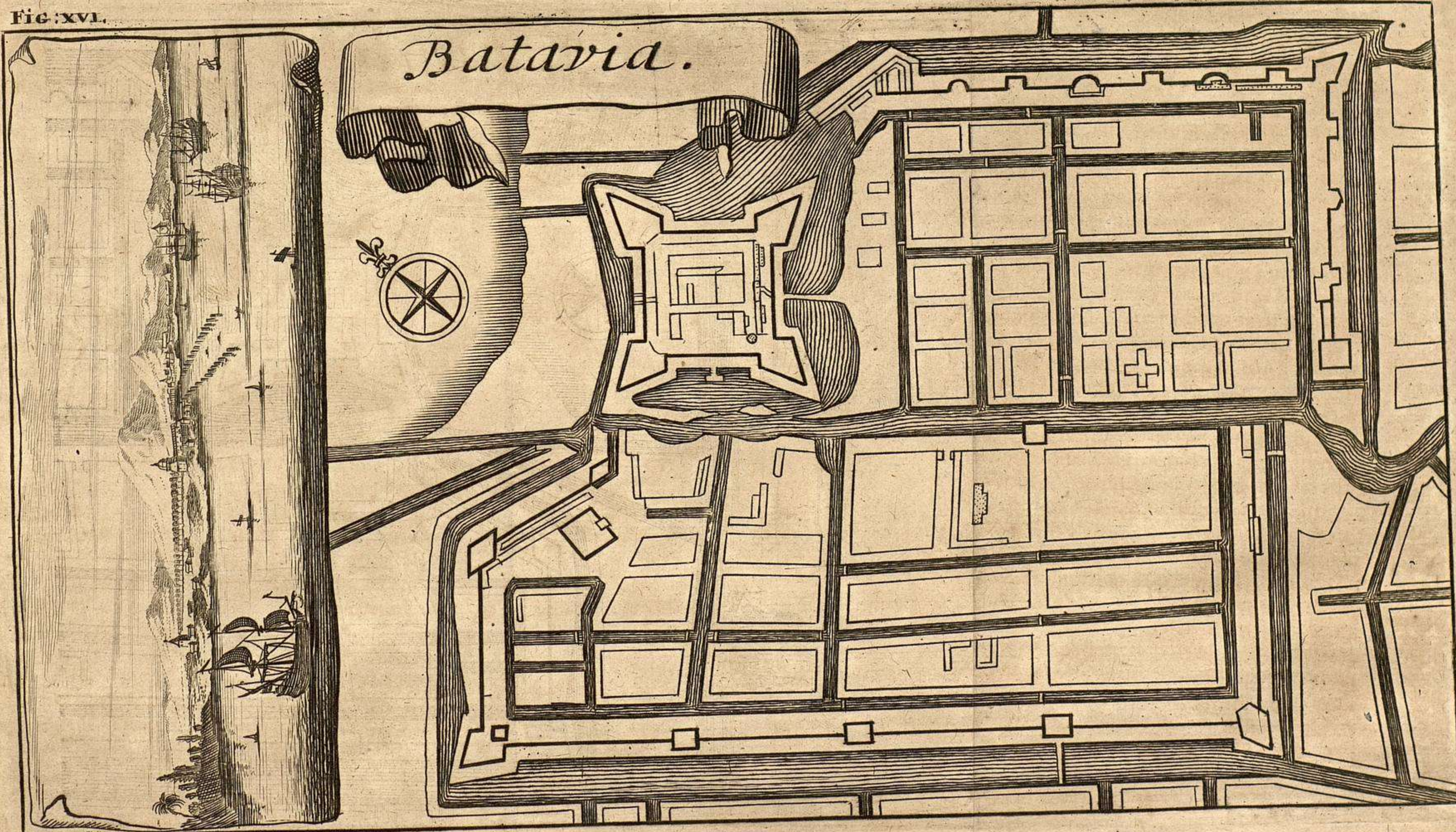
L'Exercice de la Religion Catholique est le seul que l'on défend à Batavia,

Il est de la Religion Catholique à Batavia & dans les Indes, de la domination Hollandoise, comme dans la Hollande. L'exercice de toutes sortes de Sectes, & même de l'Idolâtrie y est permis, pourvû qu'on paye un certain tribut aux Magistrats. Il n'y a que la Religion Catholique qui soit défendue, non pas qu'ils la jugent la plus mauvaise, mais parce qu'ils la croient la plus dangereuse, & qu'ils craignent, que plusieurs qui ne préfèrent pas leur intérêt à leur salut, ne l'embrassent s'ils la connoissoient.

On nous assûra que depuis quelques mois les Portugais, qui sont en grand nombre, avoient offert une grosse somme à la Compagnie des Indes, pour avoir permission de bâtir une Eglise Catholique,



Fig: xvi.









lique, ou dans la Ville, ou dans quelques Faux-bourgs, & qu'ils s'engageroient de payer encore, outre cela, seize mille écus tous les ans. Cette affaire ayant été proposée au Conseil des Indes, a été renvoyée en Hollande aux Chefs de la Compagnie; mais on n'espère pas qu'ils accordent cette grace aux Catholiques, de crainte, dit-on, qu'ils ne devinssent les Maîtres à Batavia. Il y a quatre Temples, deux où l'on fait tous les Dimanches le Prêche en Hollandois, un dans le Fort & l'autre dans la Ville. Un troisième où on le fait en Portugais, qui est la Langue la plus ordinaire du Pais. Le quatrième est pour les François, dont le nombre est assez considérable.

Pour ce qui est de Batavia, c'est la Ville la plus agréable de toutes les Indes; & elle passeroit pour très-belle en Europe. Les Hollandois l'ont bâtie à plaisir, dans le dessein d'en faire la Capitale de leur Empire. Les ruës y sont longues & larges, toutes tirées au cordeau, entre deux allées d'arbres du pays tousjours verds: la plupart même sont partagées en chemins fort unis, & en beaux canaux revêtus, que remplit en toute saison une grande Rivière qui se vient jeter dans la Mer en cet endroit.

On a conduit les eaux de cette rivière dans les Fossez de la Ville & de la Forteresse, & presque dans toutes les ruës, sans beaucoup de dépense, parce que le terrain est égal & aisé à remuer. Cet ouvrage est un grand ornement pour la Ville & une grande commodité pour les Habitans, qui peuvent à leur choix aller à pied ou en bateau & se promener, quelque tems qu'il fasse. Car on marche pendant la chaleur à l'ombre des arbres, & les ruës y sont tellement disposées, par la

Discription  
de  
Batavia;



pente qu'on leur donne vers le canal, que l'eau s'y écoule à mesure qu'elle tombe. Les maisons sont encore plus propres que les ruës; elles n'ont rien à la vérité ny au dedans ny au dehors de fort magnifique, mais elles sont jolies & commodes. Tout y paroît riant, les murailles sont blanches comme la neige, on n'y voit pas la moindre tache, non plus que sur les meubles, qui sont polis & luisans comme des glaces de Miroir.

Quoyque Batavia ne soit qu'à six degrez de la Ligne, & par conséquent dans un climat fort chaud, les maisons y sont bâties de telle manière, qu'on y a toujours du frais par le moyen de certaines petites cours pratiquées dans le milieu, où le Soleil ne donne qu'à midy durant huit ou neuf mois de l'année. Elle est fortifiée à l'Européenne, entourée de Fossees pleines d'eau & dans un terrain tout coupé de canaux, ce qui la rend difficile à assiéger. La Citadelle a quatre Bastions revêtus avec un grand nombre de Canons de Fonte verte. On y entretient une bonne Garnison; non seulement pour la défendre des Indiens ou des Européens, & pour secourir les autres Places, en cas de besoin: mais encore pour faire voir la puissance & la grandeur de la Compagnie aux Ambassadeurs & aux Princes qui y viennent de toute l'Inde. Le circuit de Batavia est fort grand, & elle ne laisse pas d'être extrêmement peuplée de toutes sortes de Nations, de Malays, de Maures, de Chinois, qui payent tribut par tête, pour exercer librement le commerce. Les derniers y sont au nombre de quatre à cinq mille, dont la plupart s'y retirèrent pour ne se pas soumettre aux Tartares quand ceux-



ceux-ci se rendirent Maistres de la Chine. Comme les Chinois sont laborieux & adroits, ils font tout valoir à Batavia, & sans leur secours il seroit difficile d'y vivre commodément. Ils cultivent les Terres, il n'y a guères d'autres Artisans qu'eux; en un mot ils font presque tout. Il y en a de fort riches; on nous dit qu'il en étoit mort un depuis peu qui avoit laissé un million d'argent monnoyé.

Ayant sçû d'un Soldat Catholique, que ces Peuples avoient leur Temple & leurs Sepulchres à une demie lieuë de Batavia dans les Terres, nous les priâmes de nous y mener pour voir leurs cérémonies. Dans cette promenade nous vismes à loisir les avenues de la Ville. Ce sont des allées à perte de vûë, d'une largeur extraordinaire. Elles sont bordées des deux côtez de certains Bois toujourns verds beaucoup plus droits & du moins aussi élevez que nos plus grands Bois de haute Fûtaye, ornées de maisons de plaifance & de jardins bien entretenus, qui appartiennent aux principaux Bourgeois. En sortant de Batavia nous trouvâmes trois ou quatre de ces allées qui aboutissoient toutes à la porte principale par laquelle nous étions sortis, nous primes celle du milieu, qui nous devoit conduire à nôtre terme. Si les autres portes qui regardent a la Campagne ont d'aussi belles avenues que celle-cy, on ne peut rien imaginer de plus agréable.

A une demie lieuë nous trouvâmes le premier Cimetière des Chinois dans un Bois taillis, où ils avoient pratiqué diverses petites routes, qui mènent toutes à des Sepulchres différens. C'est-là où l'on enterre les Chinois de basse nais-

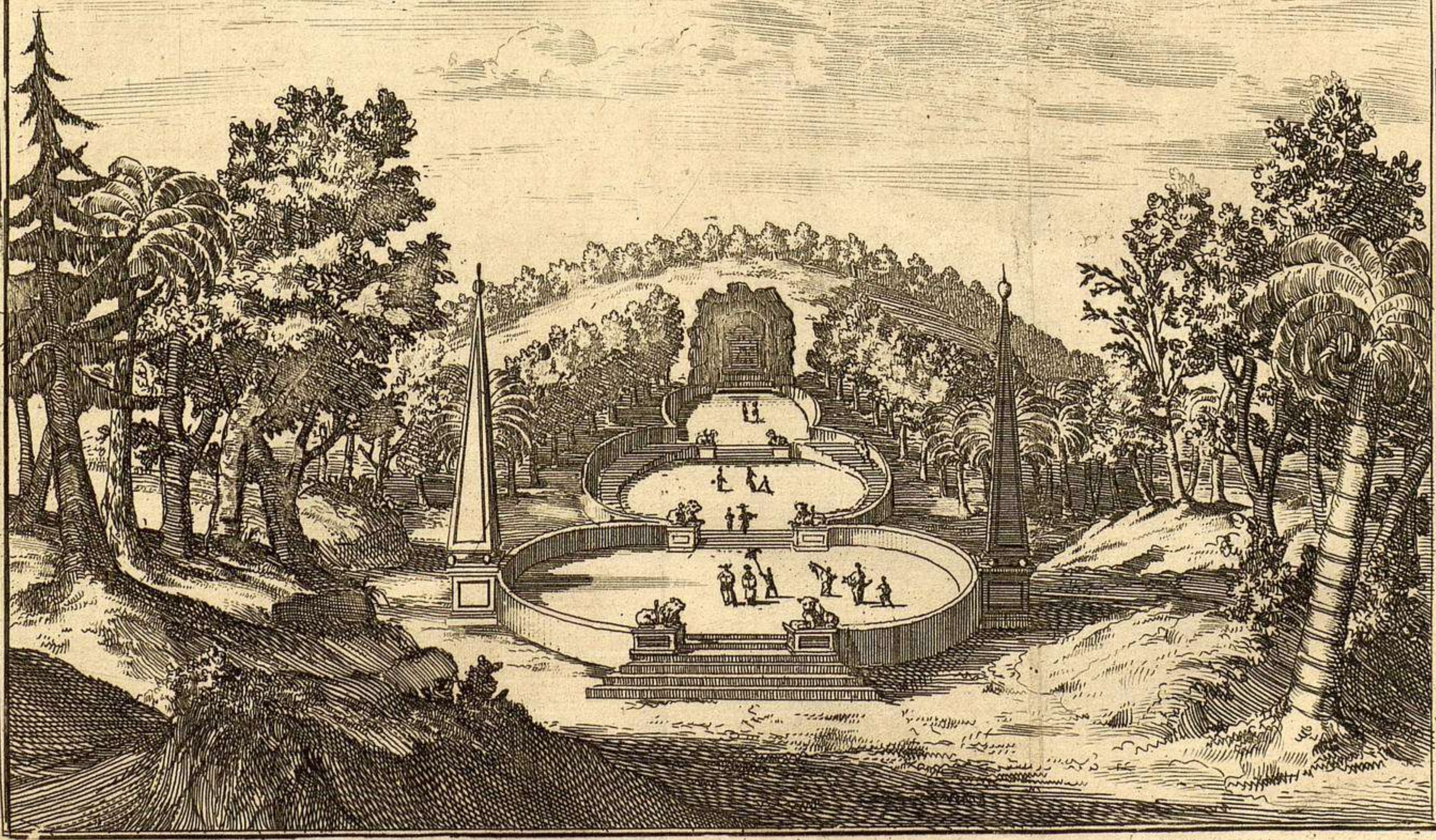


sance , auffi le lieu est un peu en désordre & les Tombeaux n'ont rien de magnifique. A quelques pas de-là est situé le petit Fort de Jacatra. Il a quatre Bastions , qui ne sont point revêtus , avec un méchant Fossé. Les Hollandois y entretiennent cinquante à soixante hommes de Garnison. Au de-là de ce Fort nous entrâmes dans un Bois , ou plutôt dans une grande Campagne pleine d'une infinité de collines toutes couvertes de Boccages semez de tous côtez , ce qui faisoit un effet assez agréable à la vûe , & c'est dans ce second Cimetière où les Bonzes Chinois enterrent les gens de qualité de leur Nation. Sur le haut d'une de ces collines je vis un Cabinet de feuillage fort bien pratiqué avec une table au milieu & des bancs à l'entour , où près de quarante personnes peuvent tenir commodément. On y voit diverses Idoles fort petites & grotesques , suspendues aux branches qui couvrent ce Cabinet. On dit que les Bonzes font là des festins pour les morts , & qu'ils leur font apporter à manger. La plupart de ces Tombeaux sont autant de petits Mausolées fort propres & fort jolis. On peut voir ici la Figure d'un des plus beaux , d'où l'on pourra juger des autres , parce qu'ils se ressembtent tous , avec cette différence que quelques-uns ont des Dragons au lieu de Lions , & qu'ils ont plus ou moins de marches & de hauteur à proportion de leur magnificence.

Etant sortis du Cimetière nous entendîmes des Timbales & des Clochettes , nous allâmes au bruit & nous nous rendîmes au Temple des Chinois , où leurs Prêtres étoient assemblez  
pour



*Cabinet de Feuillage ou les  
Chinois font les Festins des Morts.*









pour y faire un Sacrifice. Ce Temple est a peu prez, baty comme nos petites Eglises au dehors & au dedans. A l'entrée étoit un porche assez grand & ouvert de tous côtez. C'est-là où s'entretiennent les Chinois qui assistent aux Sacrifices, ils y causent, ils y mangent, ils y boivent avec liberté, & ne font point de difficulté d'y inviter les étrangers. Nous ne voulûmes pas accepter le Betel & l'Areke qu'ils nous présentèrent de peur qu'ils n'eussent été offerts aux Idoles. En effet aux deux côtez de la porte du Temple sous le porche il y avoit comme deux especes d'Autels avec leur gradin, chargés de pyramides, de confitures de toutes sortes, de Betel & d'Areke en cinquante ou soixante pourcelaines grandes comme des assiettes, qu'ils presentent à leurs Idoles avant que de les donner à leurs Bonzes ou de les manger eux-mêmes. On voyoit sur ces gradins diverses statues d'hommes & d'animaux différens. Au milieu des Figures d'hommes il y en avoit une qui représentoit un Bonze avec une barbe fort noire & fort longue, lisant attentivement dans un Livre qu'il avoit fort près de ses yeux, comme s'il eut eu la vue basse. Auprès de luy étoit un autre Docteur avec une barbe blanche, & un espèce de surplis, qui paroïssoit parler en public. En entrant dans le Temple nous vîmes sept ou huit Prêtres revêtus de leurs habits Sacerdotaux, assez semblables aux nôtres. Celuy qui paroïssoit le Supérieur, étoit au milieu, & toujours accompagné de deux ou de quatre qui faisoient avec luy les mêmes cérémonies. Derriere eux



étoient deux ou trois Ministres qui faisoient des inclinations de corps jufqu'à terre , quand les autres en faisoient de médiocres ; & deux autres enfin qui avoient deux clochettes à la main.

Dans un coin auprès de la porte , il y avoit un Timbalier qui frappoit fur des Timbales , au fon desquelles & de quatre clochettes que tenoient deux Prêtres qui affiftoient le Supérieur , tous sortoient en cadence d'auprès de l'Autel d'un pas lent & modeste , faisant quelques tours , tantôt se suivant les uns les autres , tantôt se mettant en rond , & chantant toujours d'une manière qui n'est pas defagréable.

Pendant le Sacrifice il y eust deux Ministres qui se détachèrent de l'Autel , qui allumerent des pastilles & des chandelles sur tous les Autels. Car outre le principal Autel qui étoit dans le fond de la Chappelle , il y en avoit encore un à la gauche. Lors qu'ils s'approchoient ou qu'ils se retiroient des Autels , ils faisoient de profondes inclinations. Comme les Chinois parurent étonnez de nous voir , nous leur dimes que nous étions des Prêtres du Dieu du Ciel & de la terre , & que nous allions à la Chine prêcher l'unique & la véritable Religion ; ils nous firent entendre qu'ils sçavoient qu'il y avoit dans leur pais beaucoup de nos Peres qui étoient fort habiles Docteurs , & en grande estime auprès de l'Empereur & des Grands du Royaume. Nous voulions voir tout jufqu'à la fin , mais ayant appris que ce Sacrifice se faisoit pour chasser le Diable du corps d'un malade , & que la cérémonie dureroit jufqu'au soir ; après avoir demeuré là près d'une heure , nous nous retirâmes avec beaucoup de compassion de l'aveuglement de ces peuples , &

UN



un grand desir de travailler à la conversion de leurs compatriotes.

Le vingt-quatrième jour d'Aoust, veille de Saint Louïs, Monsieur l'Ambassadeur fit la civilité à Monsieur le Général de le faire avertir qu'il ne fût pas surpris s'il entendoit le soir tirer du canon à la rade, que c'étoit-la coûtume des Vaisseaux du Roy d'honorer la Fête de Saint Louïs par ces fortes de réjouïssances. Monsieur l'Ambassadeur avoit chargé un autre Jésuite & moy de cette commission; nous allâmes au Palais, Monsieur le Général étoit au Conseil. Dès qu'on l'eut averti que nous l'attendions, il vint à nous, & nous luy fîmes nôtre compliment de la part de Monsieur l'Ambassadeur. Il se sentit fort obligé de cette honnêteté, disant que les François se distinguoient par tout, & que les Anglois n'avoient pas eu pour luy les mêmes égards. Il nous demanda si c'étoit le jour de la naissance du Roy, parce qu'il vouloit prendre part à nôtre réjouïssance, & témoigner ses respects à ce grand Monarque par la décharge de toute l'artillerie de la Forteresse & des Vaisseaux. Mais ayant sçû que nous honorions par cette marque publique de joye la Fête de Saint Louïs Roy de France, dont le Roy portoit le nom; je suis bien fâché, mes Pères, nous dit-il, que je ne puisse faire en l'honneur de Saint Louïs ce que j'eusse fait de tout mon cœur pour honorer Louïs le Grand. Nous prîmes congé de luy, il nous fit mille offres de services, & il nous obligea de luy promettre que nous ne confierions nos dépêches qu'à luy seul, & que nous ferions la même chose quand nous écrivions de la Chine en France; qu'il vouloit



se charger de cette commission pour entretenir commerce avec nous. Nous usâmes de la liberté qu'il nous donnoit, le chargeant de nos lettres à nôtre départ. Etant sortis du Palais nous allâmes droit à bord pour rendre compte de tout cela à Monsieur l'Ambassadeur, & pour confesser des Catholiques qui devoient s'y rendre le lendemain matin. Lorsque nous fûmes à trois portées de mousquet de l'Oyseau, nous luy vîmes tirer dix-sept coups de canon & treize à la Maligne, qui furent suivis dans l'un & dans l'autre Vaisseau de plusieurs cris de Vive le Roy, & de quelques décharges de mousqueterie.

Nous apprîmes à Batavia que l'entrée de la Chine n'est plus si fermée qu'elle étoit autrefois, & que l'Empereur vouloit éprouver si la liberté du commerce qu'il permettroit, n'augmenteroit point les richesses de son Empire. On dit que les Hollandois se sont servis de cette occasion, qu'ils ont envoyé cette année une solennelle Ambassade avec des presens vers l'Empereur de la Chine pour avoir la liberté du commerce dans ses Etats, & que les Anglois sur cette nouvelle avoient aussi envoyé un de leurs Vaisseaux à Chiucheu; mais qu'on n'avoit pas voulu laisser mettre pied à terre, à ceux qui étoient dedans, & qu'ils furent obligez de se retirer après avoir perdu leur tems, leur frêt & leur marchandise.

Le Dimanche au soir, qui étoit le vingt-cinquième d'Aoust, tous ceux qui étoient à terre eurent ordre de se rendre incessamment à bord. Avant que de nous embarquer nous allâmes tous sept au Palais de Monsieur le Général pour prendre congé de luy, & le remercier de



de toutes ses honnêtetez. Nous luy promîmes d'en conserver un éternel souvenir, & de prier Dieu de luy en rendre la recompense en l'autre vie. Il nous dit mille choses obligantes, & s'adressant au Père Fuciti; J'avois esperé, mon Père, luy dit il, que je vous ferois conduire à Siam sur un de nos vaisseaux; mais puisque vous ne voulez pas vous séparer de vos Pères, je ne m'opposeray point à vôtre dessein. Je vous prie encore une fois de me donner les occasions de vous servir. Après mille actions de graces, nous prîmes congé de luy tout pénétré de reconnoissance. Il nous envoya le lendemain son canot pour nous ramener à bord, apres l'avoir fait remplir de biscuit fin, de poisson sec, de fruits, & d'autres provisions pour le Père Fuciti. Il sçavoit bien que nous étions traittez magnifiquement par Monsieur de Vaudricourt à la table de Monsieur l'Ambassadeur, & que nous ne manquions de rien; mais il ne sçavoit pas qu'on dût faire la même grace au Père Fuciti. Avant que de partir de Batavia, nous nous informâmes du Gouvernement des Hollandois dans les Indes. En voicy les principales particularitez.

Le Généralat est la première Charge: elle donne droit à celuy qui la possède sur tout sans exception: elle est à vie; mais revocable au gré de la Compagnie. Le Général s'en peut défaire aprés trois ans de service. Le conseil d'Etat est composé du Général, du Directeur Général, & de six Conseillers. La pluralité des voix le doit emporter dans la décision des affaires; mais les Généraux qui n'ont ordinairement que deux suffrages, passent quelquefois sur cette



formalité quand ils veulent se charger du succès de quelque affaire. Les Charges de Conseiller sont la récompense des services considérables rendus à la Compagnie. Elles sont de deux mille livres d'appointement par mois, & le Général n'a que douze mille livres par an, sa Maison entretenue. Mais comme il a tout en son pouvoir sans être obligé de rendre compte, on peut dire qu'il a ce qu'il veut. Chaque Conseiller a son département, les affaires de certaines Provinces se devant adresser à luy. Le Grand Conseil, ou Conseil suprême qui est le Parlement du pais, & qui juge souverainement du Civil & du Criminel, est composé d'un Président, d'un Vice-Président, & de deux Procureurs Généraux. Ce Tribunal peut juger & condamner le Général même. Le troisième Conseil est celuy des Elchevins qui connoissent des choses qui regardent la Ville.

Le quatrième qui répond à nos Présidiaux, prend connoissance des causes de moindre importance, jusqu'à la somme de cent écus sans appel. Le Directeur Général tient le second rang. Tout ce qui regarde le commerce passe par ses mains, & il est obligé d'en rendre compte. Après les Conseillers d'Etat pour le Gouvernement, sont les Gouverneurs de Province, qui sont au nombre de six, celuy de Coromandel qui reside à Paticate; celuy d'Amboyn, dont la Capitale est Victoria; celuy de Tarnata dont le Roy a été obligé de quitter son Royaume à la Compagnie qui luy fait une pension de douze cens écus; celuy de Banda; celuy de Ceilan qui reside à Colombo; & enfin celuy de Malaca. Ce dernier Gouvernement a quelquefois des Gouver-

ver-



verneurs ; & quelquefois il n'en a point. Après les Gouverneurs des Provinces les plus considérables sont le premier Marchand , les Commandeurs des Places , les Présidents ou Chefs de Comptoirs.

Pour la guerre, après le Général tout le Commandement se rapporte au Major Général. Celui qui a présentement cette Charge est François de nation & s'appelle le Baron de Saint Martin. Ce Commandement se partage ensuite entre les Capitaines de Batavia, qui deviennent Colonels quand ils sont hors de la Ville. Il y a douze mille hommes de troupes réglées , & cent cinquante Vaisseaux ; il y a de plus un Bailly ou Commandeur de la Ville de Batavia.

Le Lundy au matin vingt-sixième, nous sortimes de la rade de Batavia avec un vent favorable. Le soir entre huit & neuf, la nuit étant assez obscure, on apperçut tout d'un coup un Vaisseau aussi gros que le nôtre qui n'étoit qu'à deux portées de mousquet. Et qui venoit vent arriere sur nous. On cria aussitôt aux gens qui étoient dedans, pour leur demander qui ils étoient. Mais ce fut en vain, personne ne répondit. Cependant comme le vent étoit bon, ce Vaisseau fut tout à coup sur nous. Sa manœuvre fit juger d'abord qu'il venoit nous prendre en flanc pour nous enfoncer, & voyant ses deux basses voiles carguées comme pour combattre, on ne douta pas qu'en nous abordant il ne nous tirât toute sa bordée. Cette surprise ne troubla personne, chacun parut prest à bien faire son devoir. L'empressement des Soldats & des Matelots qui étoient de quart soit à prendre les armes, ou à faire les manœuvres

Ren-  
contre  
d'un  
Vaisseau  
Hollan-  
dois qui  
nous a-  
borda.

Cargués,  
signifie  
levé ou  
plié.



vres qu'on leur commandoit, éveilla bien-tôt ceux qui étoient couchez. En un moment tout le monde fut sur le pont.

Monsieur l'Ambassadeur voyant que ce Vaisseau étoit attaché au nôtre par son Mast de Beau-pré qui avançoit sur nôtre Château de Poupe, & qu'aucun ennemi ne paroissoit, jugea que ceux qui le montoient n'avoient nul mauvais dessein. Il se contenta de leur faire tirer vingt-cinq à trente coups de mousquet, pour leur apprendre à être une autre fois sur leurs gardes. Ainsi ce Navire ayant abbatu quelque partie du couronnement de nôtre Vaisseau avec son mast de beaupré, se détacha de luy-même, sans qu'aucun matelot eust partu dedans.

On raisonna bien diversément sur cette aventure. Les plus sensez furent du sentiment de Monsieur l'Ambassadeur, qui attribuoit cela aussi bien que Monsieur de Vaudricourt à une méchante manœuvre. En effet si ce Vaisseau avoit eu quelque mauvais dessein, il n'auroit pas manqué, en nous abordant, de nous tirer son canon, & de faire une décharge de sa mousqueterie. Nous scûmes à Siam, des Hollandois qui étoient partis après nous de Batavia, que c'étoit un de leurs Vaisseaux qui venoit de Palimbam, où tout le monde étoit yvre ou endormi. Comme le vent étoit bon, nous continuâmes nôtre route, sans que cette rencontre nous détournât d'un moment. Nous ne mîmes guête à nous trouver à l'entrée du Détroit de Banka, formé par une Isle de ce nom, & par l'Isle de Sumatra. Les bancs & les bas-fonds, qui se trouvent à l'entrée de ce Détroit, en rendent le passage difficile à ceux qui ne le connoissent pas.

Quoy.

Le Dé-  
troit de  
Banka  
est diffi-  
cile à  
passer,  
à cause  
du peu  
d'eau  
qu'on y  
trouve.



Quoyque nous eussions un Pilote Hollandois fort habile , qui avoit déjà passé plusieurs fois par ce détroit , & qu'on eût continuellement la Sonde à la main , nôtre Navire ne laissa pas d'échoüer aussi bien que la Fregatte ; mais le fond étant vaseux , il n'y avoit aucun danger , & nous en fûmes quittes pour nous throüer sur nos Ancres , c'est à-dire , que nous portâmes dans un lieu éloigné & assez profond une Ancre , auquel l'on avoit attaché un cable fort long , & à force de bras l'on tira le Vaisseau vers le lieu où on avoit laissé tomber l'Ancre.

Le vent continuant à nous être favorable, nous repassâmes bien-tôt la Ligne. Les chaleurs nous ont paru bien plus grandes en cet endroit environné de terres , que quand nous la passâmes la première fois en haute mer , avant que d'arriver au Cap. Les calmes n'y sont pas si à craindre à cause des vents qui y naent ordinairement & qui viennent tantôt de terre & tantôt du large. Le vray moyen de naviger sûrement dans ces Mers calmes & tranquilles comme des Estangs , c'est d'aller toujours terre à terre , à douze , quinze ou vingt brasses d'eau , sans quitter les côtes de vûe , comme nous fîmes. En prenant cette précaution , on a toujours la commodité de mouïller quand on veut ; ce qu'on est obligé de faire à tout moment , à cause des courans qui entraînent contre terre , & de certains vents forcez qui accompagnent ordinairement les gros orages qui se forment sur l'Isle de Sumatra. Les Marins les appellent Saumatres. Quelques jours après nôtre départ de Batavia , nous fûmes surpris tout d'un coup d'un de ces gros vents , qui nous fit grand peur , parce que nous portions  
alors



alors toutes nos Voiles: mais la diligence que l'on fit pour les amener, nous tira d'affaire.

Le cinquième de Septembre nous commençâmes à découvrir les terres d'Asie, & la première que nous vîmes fut la pointe de Malaca. Nous sentîmes tous une joye secrète de voir ces lieux arrosez des sueurs de Saint François Xavier, & de nous trouver dans ces Mers si fameuses par ses navigations & par ses miracles. On invoquoit publiquement chaque jour le secours de ce grand Saint dans nôtre bord, après les Litanies de la Vierge. Nous rangeâmes ensuite les côtes de Johor, de Patane & de Pahan, dont les Rois sont tributaires du Roy de Siam; mais les Hollandois ont tout le commerce de ces Royaumes.

Le sixième de Septembre Monsieur Devanderets d'Hebouville Gentil homme de la suite de Monsieur l'Ambassadeur, mourut dans la Frégate en la fleur de son âge. Il étoit bien fait, sage, l'ainé d'une maison de Normandie fort ancienne & fort riche. Sa maladie étoit un flux de sang, assez ordinaire dans les Indes, à ceux particulièrement qui mangent trop de fruit, comme fit ce jeune Gentilhomme pendant cinq ou six jours qu'il demeura à Batavia. Nous fûmes avertis de sa mort par le pavillon que mit la Frégate à huit heures du matin, & le soir nous fîmes le tems de ses obseques par cinq coups de canon tirez lentement l'un après l'autre.

Les funerailles de mer se font avec peu de cérémonies. Après avoir chanté quelques prières, on envelope le corps d'un linceul, on luy attache un gros boulet aux pieds, & de dessus la plan-



planche où on l'a mis, on le laisse doucement couler dans la mer. Le lendemain tout ce que nous étions de Prêtres dans nôtre Navire nous dîmes la Messe pour le repos de son ame.

Enfin le vingt-deuxième Septembre, nous aperçumes l'embouchure de la riviere de Siam, & le lendemain nous allâmes mouïller à trois lieuës de la Barre, qui est à l'entrée. La veüe de ce Royaume causa à tout le monde une joye incroyable, après tous les périls, & toutes les fatigues d'une si longue navigation. On avoit peu parlé jusques-là de la conversion du Roy de Siam qui faisoit le sujet de l'Ambassade. Mais alors on ne s'occupa presque plus d'autre chose. Tout le monde sçavoit que le Roy avoit dit publiquement à Monsieur l'Ambassadeur, qu'il espéroit, que par sa sage conduite, il viendroit à bout de cette grande affaire, qui paroïsoit déjà si avancée. Nous la demandions instamment à Dieu dans nos prières, & dès les premiers jours de l'embarquement, nôtre Père Supérieur avoit ordonné à chacun de nous, de dire toutes les semaines une Messe à cette intention.

Dés qu'on eust mouïllé, Monsieur l'Ambassadeur dépêcha le Chevalier de Fourbin & Monsieur Vachet, pour porter les nouvelles de son arrivée au Roy de Siam & à ses Ministres. Le premier ne devoit pas passer Bancok qui est la première place du Royaume, qu'on trouve en remontant la riviere à dix lieuës de son embouchure, & l'autre devoit prendre un balon, qui est un bateau du pais fort léger, & aller jusqu'à Siam en toute diligence. Le Gouverneur de Bankok Turc de nation & de Religion Mahométane,



metane , étant averti que l'Ambassadeur du Roy de France étoit à la rade , pria Monsieur Vachet de se reposer le reste de la nuit , & de permettre qu'il envoyast un Exprés , en donner promptement avis à la Cour.

Cet Envoyé du Gouverneur de Bançok arriva le lendemain après midy à Siam. Le Seigneur Constance Ministre d'Etat sçavoit dès le matin par une Lettre qu'on luy avoit écrite de la coste de Coromandel, que le Roy Très-Chétien avoit nommé Monsieur le Chevalier de Chaumont son Ambassadeur extraordinaire à la Cour de Siam , & qu'il étoit parti de France dès le mois de Mars avec deux Vaisseaux de guerre. Comme nous devons souvent parler de ce Ministre dans la suite de cette Rélation , & qu'il a été seul député par le Roy son Maître pour traiter des affaires de l'Ambassade , il est à propos de le faire connoître.

Le Seigneur Constance s'appelle proprement Constantin Phaulkon , & c'est ainsi qu'il signe. Il est Grec de nation , né à Céphalonie d'un noble Vénitien , fils du Gouverneur de cette Isle , & d'une fille des plus anciennes familles du país. Environ l'an mil six cens soixante , n'étant âgé que de douze ans , il eût assez de discernement pour connoître le mauvais état où ses parens avoient mis les affaires de sa Maison. Cette veuë luy fit prendre une resolution qu'on n'eust pas dû attendre d'un enfant de ces âge. Ne pouvant soutenir sa qualité dans son país , il s'embarqua avec un Capitaine Anglois qui retournoit en Angleterre , Son esprit, sa vivacité , son humeur accomodante , & ses manieres agreables le firent bien-tôt connoître , & luy



luy attirerent la bienveillance de quelques Seigneurs de la Cour; mais désespérant d'y réussir, il se mit sur mer dans le dessein de passer aux Indes, Il avoit en tête de s'avancer. Son génie luy donnoit des ouvertures pour sa fortune, & s'il eût eu moins de probité, il en eût fait une considérable en peu de tems. Mais il aima mieux passer par tous les degrés de la Marine, & s'élever peu à peu avec honneur, que de s'enrichir tout d'un coup par des voyes peu légitimes.

Ayant demeuré quelques années à Siam, & amassé un peu de bien, il résolut de quitter le service de la Compagnie d'Angleterre, d'avoir un Vaisseau à luy, & de négocier de son chef. Il eut de la peine à sortir de Siam, retenu par ses amis, & par ses effets qu'il n'avoit pas encore retirés. Il en sortit enfin; mais il fut repoussé par le mauvais tems, & fit naufrage deux fois de suite vers l'embouchure de la riviere.

S'étant remis en Mer, il en fit un troisième bien plus fâcheux sur la coste de Malabar, il y pensa périr luy-même, & ne put sauver que deux mille écus de tout son bien. Accablé de tristesse, de fatigue & de sommeil, il se coucha sur le rivage. Alors soit qu'il fût endormi ou éveillé; car il m'a protesté plus d'une fois qu'il ne le sçavoit pas luy-même; il crut voir une personne pleine de Majesté, qui le regardant d'un œil riant, luy dit avec beaucoup de douceur: Retourne, retourne sur tes pas. Ces paroles le frappèrent si vivement, qu'il luy fut impossible de dormir tout le reste de la nuit, & il ne songea plus qu'à trouver les moyens de revenir à Siam.

Le



Le lendemain comme il se promenoit au bord de la Mer, rêvant à ce qu'il avoit vû pendant la nuit, & incertain de ce qu'il en devoit croire, il vit venir à luy un homme tout degoutant d'eau avec un visage triste & abattu. C'étoit un Ambassadeur du Roy de Siam, qui en revenant de Perse avoit fait aussi naufrage, sans avoir rien pû sauver que sa vie. Comme ils parloient tous deux Siamois, ils se communiquèrent bien-tôt leurs aventures. L'Ambassadeur se fit connoître & exposa l'extrême nécessité où il étoit réduit. Le Seigneur Constance touché de son malheur, s'offrit de le remener à Siam. Il acheta, des deux mille ècus qui luy étoient restez de son naufrage, une petite Barque, des habits pour luy & pour l'Ambassadeur, & des vivres pour faire le trajet. Cette conduite si obligeante charma l'Ambassadeur de Siam, qui ne pensa depuis qu'aux moiens d'en témoigner sa reconnoissance.

Quand ils furent arrivez à Siam, après que l'Ambassadeur eut rendu compte de sa négociation & de son naufrage au Barcalon, qui est le premier Miustre du Royaume, il luy raconta tous les bons offices qu'il avoit reçus de Monsieur Constance, avec de si grands éloges de son mérite, que le Ministre voulut le connoître. Il l'entretint, il le goûta & résolut de le retenir auprès de luy. Le Seigneur Constance gagna bien-tôt l'estime & la confiance de son Maître. Ce Barcalon étoit homme d'esprit, & fort éclairé dans les affaires, mais il fuyoit le travail & aimoit le plaisir. Il fut ravy d'avoir trouvé une personne habile, fidèle, & appliquée, sur laquelle il pût se reposer des fonctions de sa  
Char-



Charge. Il en parla même souvent au Roy, mais ce qui contribua le plus à le bien mettre dans l'esprit de ce Prince, fut l'occasion que je vais dire.

Le Roy de Siam avoit pris le dessein d'envoyer une Ambassade dans un Royaume étranger. Et comme il aime l'éclat & la grandeur, il ne vouloit rien épargner pour la rendre célèbre par de magnifiques présens. Les Mores, à qui il avoit coûtume de s'adresser dans ces occasions, luy demandoient des sommes immenses pour faire cette Ambassade de la manière qu'il souhaitoit. Le Barcalon, à qui le Roy s'en plaignit, le dit au Seigneur Constance, qui luy promit, que si le Roy vouloit l'honorer de cette commission, il feroit des présens encore plus beaux & qui coûteroient moins que cela que le Roy avoit offert aux Mores. Le Roy en ayant été averti, le fit appeller aussi-tôt; & le chargea de ses ordres. Il les exécuta avec tant d'exactitude & de succès, que Sa Majesté conçut dès lors une grande estime de son habileté. Cependant les Mores piquez de ce qu'on n'avoit pas voulu leur donner la somme qu'ils avoient demandée, présentèrent une Requête au Roy, pour le prier de leur faire payer l'argent dont Sa Majesté leur étoit redevable. Dans cette Requête ils avoient mis en détail ce qu'ils avoient touché & ce qu'ils avoient employé. De sorte qu'à leur compte il leur étoit dû une grosse somme, dont ils disoient avoir un extrême besoin. Le Roy voulut sçavoir l'avis du Seigneur Constance là dessus, & il luy mit entre les mains le mémoire des Mores. Dès qu'il l'eut examiné, il dit au Roy qu'on l'avoit trompé, & que bien loin



loin que Sa Majesté leur dût quelque chose, ils luy étoient redevables de soixante mille écus. Le Capitaine More fut obligé d'en convenir, & d'avoüer, devant les Députez que le Roy nomma pour juger de ce differend, qu'on s'étoit trompé.

Le Barcalon étant mort quelque-tems après, le Roy voulut mettre Monsieur Constance en sa place. Il s'en excusa, & répondit à Sa Majesté que ce poste luy attireroit l'envie de tous les Grands, qu'il la supplioit très-humblement de ne le point élever au dessus de son état, & qu'il n'avoit plus rien à souhaiter, étant assez heureux pour avoir part à ses bonnes graces. Sa modestie, sa facilité pour les affaires, sa diligence à les expédier, sa fidélité dans le maniement des Finances, & son desintéressement qui luy faisoit refuser & les appointemens de sa Charge & tous les présens des particuliers, ont encore beaucoup augmenté la confiance du Roy à son égard. Tout luy passe présentement par les mains, & il ne se fait plus rien sans luy. Cependant sa faveur ne l'a point changé, il est aisé à aborder, doux & affable à tout le monde; toujours prest à écouter les pauvres & à faire justice aux moindres du Royaume. Il est le refuge des affligés & des misérables; mais les Grands & les Officiers qui ne font pas leur devoir, le trouvent severe & sans complaisance.

Etant fort jeune de son Pais, & par conséquent peu instruit dans la Religion Catholique dans laquelle il avoit été élevé, il ne fut pas difficile aux Anglois de luy faire embrasser la Religion Protestante qui luy paroissoit peu différente de la sienne. Mais depuis ayant eu quel-  
ques



ques conférences avec les Peres Thomas & Maldonat de nôtre Compagnie pour qui il conserve toujours une tendre amitié, & reconnoissant par ses propres lumières le mauvais party qu'on luy avoit fait prendre: il le quitta quand il en fut pleinement convaincu & abjura son hérésie entre les mains du Pere Thomas. Depuis ce temps-là il mene une vie fort régulière & fort édifiante, & contribué beaucoup par son exemple & par son crédit à l'établissement de la Foy Catholique, comme on verra dans la suite de cette Histoire.

Dés que le Roy de Siam eût été averty par son Ministre, de l'honneur que luy faisoit le Roy de France, par la célèbre Ambassade qu'il luy envoyoit, & qu'il eût appris que Monsieur l'Ambassadeur étoit arrivé à l'embouchure de la Rivière, ils en eut une grande joye & voulut en donner des marques publiques à toute sa Cour. Il fit assembler son Conseil, & ordonna sous peine d'encourir sa disgrâce, qu'on s'appliquât incessamment à bien recevoir cet Ambassadeur, qu'on luy fît tous les honneurs que meritoit celui qui représentoit la personne d'un grand Prince, & qu'on n'eût point d'égard aux coutumes qu'on observoit à la reception des autres Ambassadeurs.

En même teins il nomma deux des principaux Seigneurs de sa Cour, dont l'un étoit le premier Gentilhomme de sa Chambre & l'autre premier Capitaine de ses Gardes du Corps, pour aller jusques à la Barre le feliciter de sa part, de son heureuse arrivée, & luy dire qu'il attendoit avec impatience le jour de son Audiance & de sa reception. Quelques heures après le

G

Seig-



Seigneur Constance envoya un de ses Secretaires pour complimenter Son Excellence & luy présenter toutes sortes de rafraîchissemens , pour luy , pour sa suite & pour ses deux Equipages Le Gouverneur de Bancok l'avoit déjà fait auparavant, de sorte qu'on se vit tout à coup dans l'abondance de toutes choses.

Comme sa Majesté prétendoit qu'on fît à Monsieur l'Ambassadeur une reception extraordinaire ; le Seigneur Constance voulut aussi contribuer de sa part à luy faire des honneurs qu'on n'avoit encore rendus à personne , non seulement pour exécuter les ordres de son Maître , mais pour témoigner le profond respect qu'il avoit toujours eu pour le Roy de France. Il alla luy-même dans la Ville de Siam marquer le Logis où devoit demeurer Monsieur l'Ambassadeur , & par son ordre on bâtit auprès, divers appartemens pour loger les Gentilshommes de sa suite & tout son Equipage. Il fit preparer les Balons d'Etat qui devoient porter Mr. l'Ambassadeur , & ceux qui devoient le suivre ; parce qu'au mois de Septembre où nous étions alors , la Rivière de Siam étoit débordée & toute la Campagne couverte d'eau. Il ordonna qu'on fît élever incessamment de cinq en cinq lieuës sur le bord de la Rivière des maisons fort propres & fort magnifiquement meublées , jusques à la Tabangue qui est à une heure de chemin de la Ville de Siam , où Monsieur l'Ambassadeur devoit attendre que tout fut prest pour le recevoir.

Sur ces entre-faites , Monsieur l'Evêque de Metellopolis Vicaire Apostolique d'une grande partie des Indes, vint à bord avec Monsieur l'Abbé de Lyonne. On les reçut avec toutes les marques



ques d'estime & de respect qui étoient dûs à la dignité de l'un & à la qualité de l'autre. Monsieur l'Ambassadeur & Monsieur l'Evêque après la Messe se renfermèrent tous deux & eurent une longue conférence sur le sujet de l'Ambassade.

Quoyque nous eussions eu l'honneur de baiser la main à Monsieur de Metellopolis quand il fut monté sur le Pont, nôtre Pere Superieur jugea à propos que nous allassions encore tous six ensemble l'assûrer de nos très-humbles respects. Ce Prélat qui est d'une grande douceur & d'une extrême bonté, nous reçut avec mille témoignages de joye & d'affection. Il nous offrit même son Seminaire pour y demeurer, tandis que nous serions à Siam, nous disant que la Maison de la Compagnie étoit trop petite pour nous loger tous; nous l'en remerciâmes avec bien du respect & de la reconnoissance.

Alors les deux grands Mandarins que le Roy de Siam envoyoit à Son Excellence, arrivèrent à nôtre bord dans une Galère. On les introduisit dans la Chambre de Monsieur l'Ambassadeur, où il y avoit un Tapis de Pied. Quand ils furent entrez ils s'affirent sur le Tapis, & ensuite le plus ancien demanda à Monsieur l'Ambassadeur de la part du Roy son Maître, des nouvelles du Roy de France & de toute la Maison Royale, & il le félicita de son heureuse arrivée. Il ajoûta conformément aux Visions de la Métempicose, dont la pluspart des Orientaux sont entêtez, qu'il sçavoit bien que Son Excellence avoit été autrefois employée à de grandes affaires, & qu'il y avoit plus de mille ans qu'il étoit venu à Siam pour renouveler l'amitié des Rois qui gouvernoient alors les deux Royaumes



de France & de Siam. Monsieur l'Ambassadeur ayant répondu fort honnêtement à leurs complimens, ajoûta en souriant, qu'il ne se souvenoit pas d'avoir jamais été chargé d'une si importante négociation, & que c'étoit le premier voyage qu'il eût jamais fait à Siam. Ils prirent congé après un entretien fort court, en assûrant Monsieur l'Ambassadeur, que le Roy étoit dans l'impatience de le voir, & qu'il avoit ordonné qu'on choisist le plus heureux jour de l'année pour sa reception & pour son Audiance. On leur servit du Thé & des Confitures. L'un deux qui étoit un homme fort bien fait & d'un air agréable, bût du Vin, & l'autre n'en voulut jamais goûter. Etant sortis ils se retirèrent dans leur Galère, où ils écrivirent tout ce qu'ils avoient vû & tout ce qu'on leur avoit dit avant que de partir.

Sur le soir nôtre Pere Supérieur voulut que je prisse les devans avec les Peres Visdelou & Bouvet, pour donner ordre à nos affaires. L'occasion étoit favorable par le retour de Monsieur l'Evêque & de Monsieur l'Abbé de Lyonne, qui devoient partir le lendemain, & qui nous avoient offert un de leurs Balons. Monsieur l'Ambassadeur ordonna au Chevalier de Fourbin & au Chevalier du Fay de reconduire Monsieur l'Evêque & Monsieur l'Abbé de Lyonne, qui se mirent dans la Chaloupe, où nous eûmes l'honneur de les accompagner, parce que leurs Balons n'étoient pas assez forts pour venir à bord.

Nous arrivâmes le soir assez tard à l'entrée de la Rivière, elle n'a qu'une petite lieuë de large en cet endroit, à une demie lieuë de là, en montant, elle n'a pas un quart de lieuë, & un peu au  
dessus



dessus sa plus grande largeur n'est que d'environ cent soixante pas. Son canal est fort beau & assez profond. La Barre est un banc de vase qu'on trouve à l'embouchure, où il n'y a que douze à treize pieds d'eau quand la Mer y est la plus haute. Il n'est rien de plus charmant que la vûe de cette rivière, le rivage des deux côtez est tout couvert de grands arbres toujours verds, & au delà ce ne sont que de vastes Plaines à perte de vûe convertes de Ris. Il étoit nuit quand nous abordâmes à une petite loge, où les Balons de Monsieur l'Evêque de Metellopolis l'attendoient. Comme les terres qui sont aux environs jusques à une journée de chemin au dessus de Siam sont extrêmement basses, elles sont toutes noyées pendant la moitié de l'année. Les pluyes qui y durent plusieurs mois de suite enflant la Rivière causent ces grands débordemens, & c'est ce qui rend le Pais si fertile. Sans cela le Ris qui ne croît guères que dans l'eau, & dont les Campagnes sont toutes couvertes, ne fourniroit pas, comme il fait, à la nourriture de tous les Siamois & des Royaumes voisins. Ces inondations ont encore cette commodité qu'on peut aller en Balon de tous côtez, même dans les Champs; ce qui répand par tout une si grande multitude de Bateaux, que dans la plus grande partie du Royaume le nombre des hommes est moindre que celui des Balons. Il y en a de grands couverts comme des maisons, qui servent de logemens à des familles entières, & qui se joignant plusieurs ensemble forment comme des Villages flottans dans les endroits, où ils se trouvent.

Nous continuâmes à monter la Rivière toute la nuit, pendant laquelle nous vîmes une chose



tres-agréable , c'étoit une multitude innombrable de mouches luisantes, dont tous les arbres qui bordoient la Rivière étoient tellement couverts, qu'ils paroissoient comme autant de grands lustres chargez d'une infinité de lumières , que la réflexion de l'eau , unie alors comme une glace , multiplioit à l'infiny. Tandis que nous étions occupez à les regarder , nous fûmes tout d'un coup enveloppez d'une prodigieuse quantité de Mousquites ou Maringouïns. C'est une espèce de coufins fort importuns , qui piquent au travers des habits, & on en demeure incommodé long tems après. Les Siamois qui conduisoient nôtre Balon , quoy qu'ils fussent nuds & occupez à ramer s'en défendoient mieux que nous, ils se frappent du plat de la main à chaque maringouïin qu'ils sentent , & ils prennent si bien leur tems qu'ils n'en manquent pas un , sans perdre pour cela un seul coup de rame.

Nous trouvâmes beaucoup de Singes & de Sapajoux sur le bord de la Rivière , qui grimpoient sur les arbres & qui alloient par bandes. Mais rien n'est plus agréable à voir que le grand nombre d'Aigrettes dont les arbres sont couverts; il semble de loin qu'elles en soient les fleurs. Le mélange du blanc des aigretes & du verd des feüilles fait le plus bel effet du monde. L'Aigrette est un oyseau de la figure d'un Heron , mais beaucoup plus petit. Sa taille est fine , son plumage beau & plus blanc que la neige. Il a des aigretes sur la tête , sur le dos & sous le ventre , qui font sa principale beauté , & qui le rendent extraordinaire.

Les Oyseaux champêtres sont tous d'un plumage admirable , il y en a de diverses couleurs  
de



de tout jaunes, de tout rouges, de tout bleus, de tout verts & en tres-grande quantité. Car les Siamois croyant la transmigration des ames dans d'autres corps, ne tuent point d'animaux, de peur d'en chasser, disent-ils, les ames de leurs parents, qui pourroient bien s'y être logées.

Nous ne faisons pas une lieue fans rencontrer quelque Pagode, c'est-a dire, un Temple d'Idoles. Il est toujours accompagné d'un petit Monastere de Talapoins, qui sont les Prêtres & les Religieux du Pais. Ces Talapoins vivent en communauté, & leurs Maisons sont autant de Séminaires, où les enfans de qualité sont élevez.

Tandis que ces enfans y demeurent ils portent l'habit de Talapoin, qui consiste en deux pièces d'une espèce de toile de coton jaune, dont l'une sert à les couvrir depuis la ceinture jusqu'aux genoux, pour l'autre, tantôt ils s'en font une écharpe qu'ils passent en bandoulière, tantôt ils s'en enveloppent, comme d'un petit manteau. On leur rase la tête & les sourcils aussi bien qu'à leurs Maîtres, qui sont persuadez qu'il y auroit de l'immodestie! & du peché à les laisser croître, Leur aveuglement nous inspiroit une extrême compassion pour eux.

Après avoir ramé toute la nuit, nous arrivâmes sur les dix heures du matin à Bancok. C'est la plus importante Place du Royaume, parce qu'elle défend le passage de la Rivière, avec un Fort qui est de l'autre côté. Tous deux sont bien fournis de canon de fonte, mais mal fortifiez. Monsieur de la Mare Ingénieur François, que Monsieur l'Ambassadeur a laissé à Siam, a eu ordre du Roy de la fortifier régulièrement, & d'en faire une bonne Place. Nous vîmes



le Gouverneur en passant ; c'est un grand homme fort bien fait , qui nous reçut avec beaucoup d'honnêteté. Nous allâmes dîner ensuite chez un Artisan François ; car il n'y a point d'Hostellerie en ce pays-là. Nous commençâmes dès ce jour-là , à user de ris , au lieu de pain , & à boire seulement de l'eau de la rivière. Comme on fait cuire le ris avec de l'eau , c'est un manger assez fade, nous eûmes bien de la peine à nous y accoutumer d'abord , mais au bout de quinze jours nous le trouvions aussi bon que le pain, qui est ici rare & fort cher , parce qu'il faut faire venir le blé de Suratte ou du Japon.

Depuis Bancok jusques à Siam on rencontre quantité d'Aldées ou de Villages dont la rivière est bordée presque par tout. Ces Villages ne sont qu'un amas de Cabanes élevées sur de hauts piliers , à cause de l'inondation. Elles sont faites de Bambous ; c'est un arbre dont le bois est d'un grand usage en ce pays là. Le tronc & les grosses branches servent à faire les piliers & les solives , & les petites branches à faire le toit & les murailles. Proche des Villages sont des Bazars ou Marchez flottans , où les Siamois qui montent & qui descendent sur la rivière trouvent toujours leur repas tout préparé ; c'est à dire du fruit , du ris cuit, de l'Arraque ( qui est une espece d'eau de vie faite avec du ris & de la chaux ) & de certains ragousts à la Siamoise dont les François ne sçauroient goûter.

Le lendemain matin troisième jour d'Octobre nous nous trouvâmes à Siam. Comme nous croyons que Monsieur de Metellopolis avoit pris les devants , nous allâmes d'abord au Séminaire pour luy rendre nos devoirs chez luy. Mais

il



il n'étoit pas encore arrivé. En l'attendant nous dîmes la Messe pour rendre graces à Dieu de sa protection pendant tout le voyage, qui avoit été justement de sept mois ; car nous étions partis de Brest le troisiéme de Mars, & arrivés à Siam le troisiéme d'Octobre.

De là nous allames à la maison du Pere Suarez, le seul Jésuite qui fust alors à Siam. Le Pere Maldonat étant allé depuis quelque tems à Macao, d'où il devoit revenir vers le mois de Mars prochain ; nous passâmes par la Fakturie Francoise, c'est ainsi qu'on appelle le Comptoir des Marchands François ; nous y saluâmes les Officiers de la Compagnie. On nous conduisit ensuite au Palais qu'on préparoit pour Monsieur l'Ambassadeur, où nous rencontrâmes le Seigneur Constance, le premier ou pour mieux dire, l'unique Ministre de ce Royaume. Nous scavions déjà que c'étoit un homme de merite, & qu'il avoit de l'affection pour nous ; mais nous trouvâmes l'un & l'autre au dessus de nos pensées. Dans cette première entreveuë il nous donna mille marques de bonté ; nous le remerciames du Balon qu'il avoit envoyé au devant de nous, & des chambres qu'il avoit bien voulu prendre soin de nous faire bâtir proche le Pere Suarez, dont la maison étoit trop petite pour nous loger. Il nous dit qu'il se faisoit un plaisir de nous obliger, & qu'il s'acquitoit de son devoir en bâtissant un appartement à ses Freres ( car c'est ainsi qu'il nous fait l'honneur de nous appeller ) ne pouvant pas les loger chez luy ; qu'au reste il attendoit d'autres Jésuites qu'il avoit demandez au Pere Général, il y avoit déjà plus d'un an. Il nous fit

Le Seig-  
neur  
Con-  
stance  
reçoit  
les Je-  
suites a-  
vec une  
extraor-  
dinaire  
bonté.



voir ensuite tous les appartemens du Palais de Monsieur l'Ambassadeur, que nous trouvâmes fort beaux & propres.

Le Roy de Siam avoit ordonné qu'on bâtît un Hostel magnifique pour recevoir Monsieur l'Ambassadeur; mais comme il n'étoit pas encore achevé, & qu'il étoit impossible de différer à cause de la saison qui pressoit pour le retour, Monsieur Constance alla luy même marquer la plus belle maison de toute la Ville, & la plus commode, qui appartenoit à un grand Mandarin, Persan de nation, & la fit meubler magnifiquement.

Descrip-  
tion du  
Palais  
ou logea  
Mon-  
sieur  
l'Am-  
bassa-  
deur à  
Siam.

Dans le premier étage il y avoit deux Salles de plein-pied, tapissées de toile peinte très-belle & très-fine. La première étoit garnie de chaises de velours bleu, & l'autre de chaises de velours rouge à frange d'or, & la chambre de Monsieur l'Ambassadeur étoit toute entourée d'un paravant du Japon d'une beauté singulière; mais rien ne nous parut plus beau que le Divan. C'étoit une grande Salle lambrissée, séparée des autres appartemens par une grande cour, & bâtie pour prendre le frais pendant les chaleurs. Il y avoit un jet d'eau à l'entrée, au dedans une estrade, avec un Daix & un fauteuil fort riches, & dans les enfoncemens un peu obscurs, deux cabinets qui donnoient sur la riviere, & qui servoient à se baigner. De quelque côté qu'on jetât les yeux, on ne voyoit que Porcelaines fines de toutes grandeurs, placées dans des niches; enfin tout y étoit frais & agréable.

M. Con-  
stance  
fait bâtir  
des ap-

Après y avoir demeuré quelque tems; nous prîmes congé de Monsieur Constance pour nous retirer dans nostre maison, où nous trouvâmes le



le Pere Suarez qui nous attendoit. Il nous receut avec toutes les marques d'une joye extraordinaire, & n'oublia rien pour nous régaler autant que sa pauvreté le pouvoit permettre. C'est un Jésuite Portugais, âgé de soixante & dix ans, il en a passé plus de trente dans les Indes, où il s'est acquis par son zèle & par sa capacité l'estime & l'amitié de tous ceux qui le connoissent. Il nous mena d'abord voir les logemens que le Seigneur Constance nous faisoit préparer. On nous bâtissoit dans la Rivière sur des pilotis six petites chambres pour nous loger, & une galerie pour mettre nos instrumens; près de cent ouvriers y étoient occupez avec deux Mandarins qui les pressoient jour & nuit. Sans cette augmentation le Pere Suarez n'eut pas pû nous recevoir chez luy; il n'avoit qu'une chambre & un cabinet, tous deux si pauvres & si mal fermez, que les Toquets, qui sont des Lézards fort venimeux y étoient par tout derrière ses coffres & parmy ses meubles.

partemens pour loger les Jésuites à Siam.

Tandis qu'on préparoit ainsi toutes choses; le Roy envoya deux Seigneurs qualifiez de sa Cour avec dix Mandarins de la quatrième & cinquième dignité, chacun avec un Balon d'Etat, pour aller prendre celuy de Monsieur l'Ambassadeur, & le luy mener à l'entrée de la Rivière. Il étoit fort magnifique, tout doré, long de soixante & douze pieds, mené par soixante & dix hommes bien faits, avec des rames couvertes de lames d'argent. La Chirole, qui est une espèce de petit Dome placé au milieu, étoit couverte d'écarlate & doublée de brocard d'or de la Chine, avec les rideaux de même etoffe. Les balustres étoient d'yvoire, les

Le Roy de Siam envoya un magnifique Balon à M. l'Ambassadeur,



couffins de velours, & il y avoit sous les pieds un Tapis de Perse. Ce Balon étoit accompagné de seize autres, dont quatre ornez aussi de Tapis de pied & de couvertures d'écarlatte, étoient pour les Gentilshommes de la suite de M. l'Ambassadeur & les autres douze pour le reste de son Equipage. Le Gouverneur de Bancok s'y joignit avec les principaux Mandarins du voisinage, de sorte qu'il y avoit environ soixante & six Balons quand ils arrivèrent à l'entrée de la Rivière. La Figure de ces Bâteaux est extraordinaire, ils sont fort longs & fort étroits; il y en a d'aussi longs que des Galères, c'est-à-dire, de cent ou six-vingts pieds de longueur, qui n'en ont pas six dans leur plus grande largeur. Les Chiourmes sont de cent, de six-vingts, & quelquefois de cent trente rameurs.

Les Députés trouvèrent à l'embouchure de la Rivière une Galère qui devoit les porter à bord, elle étoit suivie de trois autres & de six Mirous, qui sont de longues Barques pour prendre le bagage. Etant arrivés au Vaisseau de Monsieur l'Ambassadeur, ils le complimentèrent de la part du Roy, luy disant qu'ils avoient ordre de Sa Majesté de l'accompagner jusques à la Capitale où le Roy l'attendoit avec beaucoup d'impatience, pour sçavoir des nouvelles seures du Roy de France son bon amy & de toute la Maison Royale.

*Fin du Troisième Livre.*











## V O Y A G E

D E

S I A M.

## LIVRE QUATRIÈME.

VOYAGE DE LA BARRE DE  
*Siam, aux Villes de Siam & de Louvo.*

LE huitième d'Octobre Monsieur l'Ambassadeur ayant sçu que les Balons du Roy devoient le venir prendre ce jour-là avec toute sa suite, descendit dans la Chaloupe, au son des Trompettes qui marchaient devant, & fut salué par son Navire de quinze coups de canon. Il arriva de bonne heure à l'entrée de la Rivière, où les Balons du Roy se rendirent, il monta dans celuy qui luy étoit destiné, avec M. de Metellopolis & fut suivy de tous les autres. On ne fit ce jour-là que deux lieues depuis l'embouchure de la Rivière; & les Balons s'étant rangez autour de la Maligne, qui étoit montée jusques-là, chacun passa la nuit dans le sien.

Monfr.  
l'Am-  
bassa-  
deur  
s'embar-  
que dans  
les Ba-  
lons du  
Roy de  
Siam.

Le lendemain on alla à Prépadem, où l'on avoit préparé le premier Palais de repos. Ces petits édifices, quoy qu'ils soient bâtis en huit jours, & faits seulement de nattes & de roseaux, ne laissent pas d'être commodes & agréables.



bles. Comme celuy-cy est le premier, & que tous les autres étoient semblables, il est à propos d'en faire la description.

Descrip-  
tion des  
maisons.  
qu'on  
avoit  
fait ba-  
tir sur  
les  
bords  
de la  
Riviere  
pour le  
recevoir

En sortant du balon on montoit par un esca-  
lier de six ou sept marches, qui descendoit  
jusqu'à la surface de l'eau; il conduisoit dans  
un coridor, où après avoir marché dix ou douze  
pas, on trouvoit deux Salles assez grandes l'une  
à droit & l'autre à gauche, qui servoient d'Offi-  
ce, de cuisine, & de logement aux gens de  
Monsieur l'Ambassadeur. Au delà il y avoit  
deux chambres, d'un côté étoit celle de Mon-  
sieur l'Ambassadeur, & de l'autre une Cha-  
pelle. Le Coridor aboutissoit à une Salle que  
les Portugais appellent *Sala da Presença*; en y  
entrant on voyoit à la droite une estrade cou-  
verte d'un tapis de Perse, un grand Daix d'une  
éttoffe d'or & de soye, avec un fauteuil doré au  
dessus, & des carreaux de velours rouge ga-  
lonnez d'or. Vis-à-vis étoit un buffet couvert  
d'un tapis d'or d'un fort bel ouvrage de la Chi-  
ne, & au milieu de la Salle une longue table de  
soixante couverts. Tous les appartemens é-  
toient proprement meublez; & comme la cha-  
leur est grande en ce pays-là, ils n'étoient ta-  
pissés que d'Indiennes fort belles, & le plancher  
étoit couvert de nattes très-fines. Celuy de  
Monsieur l'Ambassadeur étoit couvert d'un  
grand tapis de Perse, & le plafond d'une étof-  
fe fort riche.

Dans tous ces Palais de repos, il y avoit sept  
Officiers de la Maison du Roy, dont les six pré-  
miers étoient Gentilshommes ordinaires de la  
Chambre, & le septième Capitaine des Gardes  
du Corps, avec quelques soldats, qui faisoient

la



la garde jour & nuit, & plusieurs rondes autour du logis pour empescher le bruit & le desordre. Les six premiers, avec les gens qu'ils commandoient, avoient soin que rien ne manquât à la magnificence de la Table, & à la propreté des Appartemens.

Monfieur l'Ambassadeur n'eust pas plûtôt mis pied à terre à Prépadem, qu'il fut complimenté par les Gouverneurs de Bancok & de Piplis, qui l'y attendoient dès le jour précédent. Après dîné il se rembarqua avec toute sa suite, & avec le même cortège pour aller à Bancok. A demi lieuë de la Ville deux Oloüans Mandarins du troisiéme ordre, dont le dernier étoit comme Général des Galeres, le vinrent recevoir de la part du Roy, pour l'accompagner ensuite jusques à la Capitale. On n'arriva que vers les cinq heures à Bancok. Un Navire Anglois qui étoit mouillé sous la Forteresse salua son Excellence de vingt & un coup de canon, & la Ville qui étoit vis-à-vis, de trente & un. En débarquant, il fut reçu par un grand nombre de Maudarins rangez en file de part & d'autre, ayant les Gouverneurs de Bancok & de Piplis à leur teste, & il fût conduit au logis qu'on luy avoit préparé dans la Ville. Les ruës par où il passoit étoient parfumées d'Aquila, qui est un bois fort précieux, & d'une odeur admirable. Dès qu'il fut arrivé à son Hôtel, la Forteresse qui ne l'avoit pas encore salué, fit une très-belle décharge de toute son artillerie. Le lendemain après le déjeuner on reconduisit son Excellence avec les mêmes cérémonies à son Balon. En quittant le bord, la forteresse qui étoit du même côté, le salua de vingt & un  
coup



coup de canon, l'autre Fort en tira vingt-neuf; & le Navire Anglois vingt & un, & ce fut à la recommandation du Seigneur Constance, que le Vaisseau fit cette honnesteté à Monsieur l'Ambassadeur.

On luy fit les mêmes honneurs par tout où il débarqua, & le Roy luy envoyoit chaque jour des Mandarins les plus qualifiez le saluer de sa part; & comme ils avoient ordre de demeurer auprès de luy jusqu'à un certain endroit nommé la Tabangue, ou il devoit attendre le tems de son entrée, son cortège croissoit tous les jours. A un quart de lieuë de là, il trouva les Capitaines de toutes les Nations qui sont à Siam. Les Anglois y vinrent avec huit grands Balons, ensuite les Chinois & les Maures. Après que chaque nation eust fait son compliment, ils l'accompagnèrent tous ensemble jusques à son logis, où ils prirent congé. Les Gouverneurs des Places qui l'avoient reçu à l'entrée de leur Gouvernement, l'avoient aussi accompagné jusques-là. C'est un honneur extraordinaire & qui ne s'étoit rendu à nul Ambassadeur.

Le Roy de Siam voulut que l'Ambassadeur du Roy de France fût distingué de tous les autres, & même de ceux de l'Empereur de la Chine, qui passe dans tout l'Orient pour le plus grand Monarque de l'Univers.

On reçoit les Ambassadeurs des Rois de la Cochinchine, du Tunquin, de Golconde, des Malayes, des Laos dans une cour couverte de Tapis. Les Grands du Royaume sont prosternez dans deux salles qui sont à côté, & les autres Mandarins intérieurs en dignité sont prosternez dans la cour.

La manière dont le Roy de Siam reçoit les Ambassadeurs des Princes ses voisins,

l'Am-



L'Ambassadeur avec toute sa suite est dans une autre cour plus éloignée, où il attend qu'on le vienne querir par ordre du Roy pour avoir Audience.

Le Roy dans le tems qu'il a déterminé, paroît à une espèce de tribune ou de fenêtré élevée de dix pieds au dessus de la première cour, au son des Trompettes, des Tambours & des autres instrumens de musique qui sont en usage dans les Cours des Princes d'Orient. Alors le premier Ministre après en avoir demandé l'ordre au Roy, envoie appeller l'Ambassadeur par un Officier de la Chambre plus ou moins qualifié, selon qu'on veut honorer le Roy son Maître. Dès qu'on ouvre la porte de la cour, l'Ambassadeur paroît prosterné avec les Interprètes de sa nation, & le Gentil-homme ordinaire qui sert dans cette occasion de Maître des Cérémonies. Ils font tous ensemble devant le Roy la zombaye, qui est une profonde inclination, & se traînent ensuite lentement sur les genoux & sur les mains jusques au milieu de la cour. Alors en se levant trois fois sur les genoux les mains jointes au dessus de la tête, ils se courbent & frappent autant de fois la terre de leur front. Après quoy ils continuënt à se traîner comme auparavant jusques à ce qu'il arrivent à un escalier qui est entre les deux salles, où les Grands sont prosternez; & là après avoir fait la zombaye, l'Ambassadeur attend que le Roy luy fasse l'honneur de luy parler. Avant que d'obtenir Audience, il doit envoyer les Présens & la Lettre au premier Ministre, qui après les avoir examinez en plein Conseil, les fait mettre sur une table entre le Roy & l'Ambassadeur. Entre cette table  
& l'Am.



& l'Ambassadeur il y a encore un Mandarin pour recevoir l'ordre du Roy, quand il plaira à Sa Majesté d'envoyer le betel dont il fait présent à l'Ambassadeur à la fin de l'Audiance.

Il y a à la Cour de Siam des Mandarins établis pour avoir soin des affaires de chaque Nation. C'est à eux que les particuliers s'adressent pour présenter leurs Requêtes au Roy & pour en obtenir Audiance, ils en accompagnent les Ambassadeurs des Royaumes dont les affaires sont de leur ressort, & s'appellent pour cela Mandarins de la nation ou Capitaines du port.

Ce Mandarin dans les Audiances publiques est entre l'Ambassadeur & le premier Ministre, pour porter la parole de l'un à l'autre. Le Roy parle le premier & fait demander par son Ministre à l'Ambassadeur depuis quand il est party d'auprés du Roy son Maître, s'il l'a laissé en bonne santé & toute la famille Royale; l'Ambassadeur répond ce qui en est par son Interprete, non pas au Roy immédiatement, mais au Capitaine de sa Nation, celuy-cy le répète au Barcalon, qui le redit au Roy. Il est interrogé ensuite de la même manière sur les principaux points de son Ambassade, & dès qu'il a fait sa réponse on luy porte du Bétel & une veste par ordre du Roy, lequel aussi tôt sans autre cérémonie se retire au bruit des Trompettes, & des autres instrumens, comme il étoit entré.

La manière dont on recoit à Siam, les Ambassadeurs des Rois indépendans,

Mais à l'égard des Ambassadeurs des Rois indépendans, comme du Roy de Perse, du Grand Mogol, des Empereurs de la Chine & du Japon, voicy comme on en use. Les grands Mandarins du premier & du second ordre sont prosternez en haye selon leur rang, au bas du Trône

de



ne du Roy, & les autres Mandarins demeurent prosternez dans les deux Salles basses qui sont à côté, & dont nous avons déjà parlé. L'Ambassadeur doit se rendre avec son Interprete à un lieu qui luy est marqué auprès du Palais, où il attend que le grand Maître de ceremonies le vienne prendre pour l'introduire à l'Audiance.

En entrant dans le Palais il s'affied à terre & met les mains sur la teste, qui est une marque du profond respect qu'il rend à sa Majesté. Il se releve & marche ensuite entre les deux Salles, où les Mandarins du troisiéme, quatriéme, & cinquiéme ordre sont prosternez en silence. Quand il est arrivé au pied del'escalier qui conduit à la Salle d'audiance, il se met à genoux, se traînant sur les mains jusques dans la Salle, & il paroît en cette posture devant le Roy qui est sur un Trône élevé de dix ou douze pieds sur une estrade fort large, où les grands Mandarins sont prosternez. Il s'arrête au bord de l'estrade, éloigné du Trône de plus de trente pieds. Il y a dans l'entre-deux une table qui porte une grande bandage ou bassin d'or, où sont les présens que l'Ambassadeur apporte avec la Lettre du Roy son Maître toute ouverte & qui a été luë par le Barcalon. Quand il est arrivé à sa place il y demeure sans se relever. Le Lieutenant du premier Ministre prend la Lettre du Prince sur la table & la lit au Roy à haute voix. Après cette lecture Sa Majesté demande à l'Ambassadeur des nouvelles de la santé du Roi son Maître & de toute la famille Royale. C'est au Barcalon que le Roy adresse la parole, le Barcalon la répète au Capitaine de la Nation, & le Capitaine à l'Interprete qui l'explique à l'Ambassadeur.

Celuy-



Celuy-ci répond à son Interprète, & cette reponse passe par les mêmes personnes pour aller au Roy. Enfin Sa Majesté après avoir fait quelques questions & entendu les réponses, fait présenter à l'Ambassadeur le Betel & la Veste, puis elle se retire au son des Trompettes.

Monfr. le Chevalier de Chaumont ayant sceu ces manieres de recevoir les Ambassadeurs peu dignes du caractere qu'il soutenoit, fit appeller les principaux Mandarins qui l'accompagnoient par ordre du Roy leur Maistre, & leur dit qu'il seroit bien aise que le Roi de Siam nommât quelque Seigneur de sa Cour pour convenir des cérémonies de son entrée & de son audience, afin qu'il ne s'y passât rien qui ne répondit à la grandeur & à l'amitié des deux Roys. Ces Mandarins répliquerent à son Excellence qu'ils en avertiroient le Barcalon qui auroit l'honneur d'en parler à Sa Majesté.

Le Roy de Siam donne ordre au Seigneur Constance de régler avec Monfr, l'Ambassadeur les cérémonies de sa reception.

Ils n'y manquèrent pas, & le Roy nomma sur le champ le Seigneur Constance, avec ordre d'aller incessamment trouver Monsieur l'Ambassadeur, & de regler avec luy la maniere dont on le recevrait dans la Capitale & au Palais. Sa Majesté avoit déjà dit publiquement, qu'elle ne vouloit pas qu'on observât à son égard l'ancienne coutume de recevoir les Ambassadeurs du Mogol, de Perse & de la Chine, & qu'elle consentoit que l'Ambr. de France entrât dans son Palais l'épée au côté, & qu'il s'assit à l'Audience, ce qui n'avoit jamais été accordé à aucun Ambassadeur.

Le Seigneur Constance se sentit fort honoré de cet ordre, & vint trouver son Excellence. Après les premiers complimens, M. Chaumont parla de la conversion du Roy comme du principal

pal



pal fujet de son Ambassade. M. Constance en témoigna de l'étonnement, & dit à Monsieur l'Ambassadeur, que c'étoit la chose du monde qu'il fouhaitoit le plus, mais qu'il n'y voyoit aucune apparence; que le Roy étoit extrêmement attaché à la Religion de ses Ancêtres, & qu'il seroit fort surpris d'une proposition à laquelle on ne l'avoit point préparé; qu'il conjuroit Monfr. l'Ambassadeur de ne point parler de cette affaire, qui causeroit sans doute du desordre dans les conjonctures presentes, & qui ne pouvoit produire aucun bien. Monsieur l'Ambassadeur répondit qu'il y penseroit; mais qu'il auroit bien de la peine à supprimer la plus considerable & presque l'unique raison de son voyage.

On traitta ensuite de la maniere dont les Gentilshommes de Monsieur l'Ambassadeur seroient à l'Audiance: car on vouloit, ou qu'ils n'y fussent point, ou qu'ils y fussent dans une posture humiliante.

Monsieur l'Ambassadeur voulut absolument qu'ils entraissent avec luy dans la Salle d'Audiance, & qu'ils y demeurassent tandis qu'il y seroit. Le Seigneur Constance eût beau luy dire que c'étoit une chose nouvelle qui ne s'étoit jamais pratiquée à la Cour de Siam, & que le Roy auroit bien de la peine à se relâcher là-dessus; que les Ambassadeurs même des Rois du Tunquin, & de la Cochinchine ne venoient qu'en rampant à l'escalier de la Salle, & qu'ils paroissoient prosterner devant le Roy. Mais M. l'Ambassadeur tint ferme, & ajoûta qu'il ne pouvoit aller à l'audiance qu'à cette condition: que pour accommoder les choses il consentiroit que les Gentilshommes ne fussent pas debout en presence du Roy.

Qu'ils



Qu'ils entreroient dans la Sale avant que Sa Majesté y parût, & qu'ils seroient assis sur les tapis quand il paroîtroit sur son Trône. Ce Ministre jugeoit ces propositions raisonnables. Mais comme il connoissoit la delicateffe du Roy là-dessus, il pria Monsieur l'Ambassadeur de luy donner le tems d'en parler à sa Majesté; sur quoy après une longue conference ils se séparèrent pleins d'estime & d'amitié l'un pour l'autre. Monsieur Constance ménagea si bien cette affaire, que le Roy accorda à Monsieur l'Ambassadeur tout ce qu'il demandoit; ainsi on ne pensa plus qu'à achever les préparatifs de l'entrée.

Les Nations  
différen-  
tes qui  
sont à  
Siam  
vont  
compliment-  
ment  
Monsr.  
l'Ambassa-  
deur.

Deux jours après, toutes les nations de l'Orient, qui demeurent à Siam, voulurent marquer chacune en particulier la haute estime qu'elles avoient conçûes du Roy de France. Il y en eût jusques à quarante-trois de divers Pais des Indes qui se joignirent ensemble pour rendre leur cérémonie plus éclatante, & qui vinrent dans une infinité de Balons diversement parez, complimenter Monsieur l'Ambassadeur. Le lendemain arrivèrent quatre grands Balons d'Etat, par ordre du Seigneur Constance, armez chacun de quatre-vingts rameurs, nous n'en avions point encore vû de semblables. Les deux premiers avoient la figure de Chevaux Marins, ils étoient tout dorez, & à les voir venir de loin sur la Rivière, on eût crû qu'ils étoient animez. Deux Officiers de Gardes du Corps étoient dessus pour y recevoir les présens du Roy de France. Dès qu'ils en furent chargez ils s'allèrent poster en grand silence au milieu du Canal. Durant tout le tems qu'ils y restèrent on n'entendoit pas le moindre bruit sur le rivage, & il



& il ne fut plus permis à aucun Balon de monter ou de descendre sur la Rivière, de peur de manquer de respect aux Balons d'Etat & aux presens qu'ils portoient.

La veille du jour déterminé pour l'entrée de Monsieur l'Ambassadeur dans la Ville de Siam, & pour sa premiere Audiance, le Roy luy députa deux Princes de sa Cour pour l'accompagner le jour suivant. Le premier s'appelloit Oya Prassedet, & l'autre Peya Teph de Châ. Celuy-ci étoit cousin germain du Roy de Camboje, & Oya Prassedet étoit le chef & le protecteur de tous les Talapoins du Royaume, avec droit de les juger & de les faire punir quand ils le méritent, qui est une des premières & des plus importantes Charges de l'Etat.

Ils menaient avec eux seize Balons d'Etat & six autres de la Garde du Corps, & ils étoient suivis de quarante Mandarins du troisième, quatrième & cinquième ordre, montez sur leurs Balons de cérémonie destinez pour accompagner, celui sur lequel M. l'Ambassadeur devoit s'embarquer, qui étoit un des plus beaux que le Roi eût. On commença à se mettre sur la Rivière vers les huit heures du matin. Les Balons des Mandarins les moins qualifiez marchoient les premiers deux à deux & dans une juste distance les uns des autres au nombre de quarante. Après eux venoient dix ou douze Mandarins du second & du troisième rang, qui étoient toujours venus depuis Bancok, & les derniers étoient suivis par les deux Princes que le Roy avoit envoyé le soir précédent. Après un assez grand intervalle paroissoient les quatre Balons sur lesquels on avoit mis les presens du  
 Roy,



Roy, & ensuite celuy qui portoit sa Lettre, séparé de tous les autres par un espace considerable; car avant que de partir de la Tabangue, pour s'accommoder à la coûtume de ces peuples, il fallut que Monsieur l'Ambassadeur prît la Lettre du Roy avec un grand respect, & qu'il la mist entre les mains de Monsieur l'Abbé de Choisi, qui la devoit porter dans un grand Balon destiné uniquement pour elle. Monsieur l'Ambassadeur venoit ensuite dans un magnifique Balon qui brilloit de tous côtez de l'or dont il étoit couvert. Il avoit à droit & à gauche six galeres de la garde, où étoient les trompettes, les tambours & les autres instrumens qui marchent devant le Roy dans ses sorties publiques. Il étoit suivy de quatre Balons du Roy où étoient les Gentilshommes de l'Ambassade, & les gens de M. l'Ambassadeur. Après eux venoient en confusion un si grand nombre de Balons grands & petits de toutes les Nations, qu'ils couvroient le Mênam, c'est le nom de la riviere, qui signifie en langue Siamoise, *Mere des eaux*. Cette longue suite de Balons d'Etat qui marchaient en bon ordre, au nombre de cent cinquante, & une foule d'autres, occupoient tout l'espace de la riviere où la vûë pouvoit s'étendre, & faisoient un agréable spectacle. Les cris de joye souvent redoublez que pouffoient les rameurs, selon la coûtume des Siamois, comme s'ils fussent allez à la charge, faisoient accourir sur les deux côtez du rivage une infinité de peuples pour voir cette auguste cérémonie.

Les seuls Portugais ne s'y trouverent point, à la reserve de trois ou quatre, qui sont Officiers dans les troupes du Roy de Siam. Ils prétendoient



doient par là rendre la pareille aux François, qui deux années auparavant n'avoient point assisté à l'entrée de l'Ambassadeur de Portugal. Il n'y eut que le Pere Suarez Jésuite que son grand âge & ses infirmités ne purent empêcher de venir assûrer M. l'Ambassadeur de ses respects. Ce bon vieillard témoigna sa joye de toutes les manières qu'il pût, & fit sonner les cloches lors que son Excellence passa par devant nôtre Eglise.

La Fakturie Hollandoise, qui est de l'autre côté de la Rivière, & un de ses Vaisseaux mouillé auprès, saluèrent Monsieur l'Ambassadeur de tout leur canon. La Ville de Siam fit la même chose lorsqu'il passa devant le premier bastion, & la Compagnie Françoisise fit faire à son Vaisseau, qui étoit magnifiquement pavoisé, deux décharges de son artillerie, lorsque Monsieur l'Ambassadeur passa devant, en allant & en revenant de l'Audiance.

Après avoir côtoyé une partie des murailles de la Ville, on arriva au lieu du débarquement, qui étoit à un quart de lieuë du Palais. Monsieur Constance s'y trouva pour y donner les ordres & pour y recevoir Monsieur l'Ambassadeur. Des qu'on l'eût averty que le Balon approchoit du bord, il monta sur son Eléphant & se mit à la tête de vingt autres Eléphants de guerre rangés sur le rivage. Et quand Monsieur l'Ambassadeur débarqua, il descendit de son Eléphant après avoir fait une profonde inclination au Balon qui portoit la Lettre du Roy, il vint au devant de Son Excellence, & ils se firent l'un à l'autre de grandes honnêtetés. Monsieur l'Ambassadeur alla ensuite pour prendre la Lettre du Roy sur le Balon où on l'avoit mise;

Le Seigneur  
Constance  
reçoit  
M.  
l'Ambassa-  
deur au  
bord de  
la rivie-  
re.

H

mais



Respect  
qu'on  
rend à la  
Lettre  
du Roy.

Mais il trouva que le Mandarin l'avoit déjà portée à terre avec la Pyramide dorée où elle étoit. Ce pauvre Mandarin fit une grande faute en pensant bien faire, il en fut puni sur le champ, & eut la tête piquée, en attendant un plus sévère châtement. Car dans les Ambassades d'Orient on a bien une autre respect pour les Lettres que les Princes envoient, que pour leurs Ambassadeurs. On regarde la Lettre comme la parole Royale, dont l'Ambassadeur n'est que le porteur. Monsieur le Chevalier de Chaumont prit donc cette Lettre & la donna à Monsieur l'Abbé de Choisi qui l'alla poser avec un grand respect, sur un char doré qui la devoit porter enfermée dans une haute Pyramide jusqu'à la porte du Palais.

Mon-  
sieur  
d'Am-  
bassa-  
deur &  
porté au  
palais.

Après cette cérémonie Monsieur l'Ambassadeur s'affit dans un grand fauteuil doré élevé sur une estrade couverte d'un beau Tapis d'un Carreau de velours. Il fut ainsi porté sur les épaules de dix hommes, environné de Mandarins, qui marchaient à pied, à la réserve de deux qu'on portoit à ses côtes sur des chaises plus basses. Monsieur l'Abbé de Choisi le suivoit porté dans une chaise peinte de rouge, dont les ornemens étoient d'yvoire, & Messieurs les Gentilshommes montèrent sur des chevaux qu'on leur avoit préparés. Cette marche avoit quelque chose de singulier. Elle commença par vint Eléphants de guerre, qui défilèrent les premiers au milieu d'une double haye de piquiers & de mousquetaires le long d'une grande rue, qui alloit depuis le rivage jusqu'au Palais: ensuite venoient les Gardes & les Officiers du Gouverneur de la Ville & beaucoup de  
Man-



Mandarins à cheval. Monsieur Constance marchoit le dernier sur un Eléphant & précédoit immédiatement le Char qui portoit la Lettre du Roy, à laquelle le peuple assis à terre, faisoit la zombaye dès qu'elle commençoit à paroître. Après le Char marchoient les trois Trompettes de Monsieur l'Ambassadeur à cheval, avec leurs magnifiques livrées, & Monsieur l'Ambassadeur paroissoit élevé comme sur un Trone. Il étoit vêtu d'un riche brocard de couleur de feu brodé d'or, d'un éclat admirable. Monsieur l'Abbé de Choisi suivoit, porté dans sa chaise découverte, en surplis & en camail. Les Gentilshommes marchoient ensuite à cheval, tout couverts d'or & d'argent, suivis de Pages, de Valets de pied, & d'un grand nombre de domestiques, tous fort proprement vêtus. La marche étoit fermée par une multitude incroyable de peuple qui garçoit un profond silence.

Le Palais du Roy de Siam a beaucoup d'étendue; mais l'architecture n'a rien de régulier ny de semblable à la nôtre. Ce sont de grandes cours entourées de murailles avec des corps de logis; d'un côté sont les appartemens des Officiers du Roy, & de l'autre un grand nombre de pavillons, où sont les Elephans. Il y a aussi beaucoup de Pagodes grandes & petites, dont l'irrégularité ne laisse pas d'avoir quelque agrément. Quand on fut arrivé à la première porte du Palais, tout le monde mit pied à terre, & Monsieur l'Ambassadeur alla prendre la Lettre de dessus le Char de Triomphe, pour la remettre entre les mains de Monsieur l'Abbé de Choisi.

On entra en cet ordre dans la première cour

Descri-  
ption du  
Palais  
du Roy  
de Siam



du Palais, où il y avoit d'un côté cinquante Elephans de guerre enharnachez d'or & de l'autre deux regimens des Gardes rangez en bataille au nombre de huit cens hommes. De là on passa dans la seconde cour, où il y avoit huit autres Elephans de guerre, & une compagnie de soixante Mores à cheval. Ils étoient armez de lances, & ils avoient fort bonne mine. Dans la troisiéme cour étoient soixante Eléphans avec des harnois encore plus riches que les premiers, & deux regimens des Gardes de Corps sous les armes, qui faisoient deux mille hommes. En entrant dans la quatriéme cour, dont le pavé étoit moitié couvert de nattes, on trouvoit deux cens soldats prosternez, qui portoient des sabres d'or & de tambag, appelez en Portugais, *Os Braços pintados*, parce qu'ils ont les bras peints de rouge. Ces soldats sont les rameurs du Balon du Roy, & comme les gardes de la Manche. Dans deux Salles plus avancées étoient cinq cens Perfes de la Garde du Roy, assis à terre, les jambes croisées, parce que dans le Palais il n'est permis à personne d'être debout à moins qu'on ne marche, & tous les soldats Siamois étoient accroupis, tenant leurs armes entre leurs mains jointes.

La cinquiéme cour où l'on entra, étoit toute couverte de fines nattes, sur lesquelles étoient prosternez tous les Mandarins du troisiéme, quatriéme & cinquiéme ordre, & à quelque distance ceux du second ordre étoient dans la même posture sur des Tapis de Perse. Après avoir passé entre tous les Mandarins & traversé tant de cours, on arriva enfin au pié d'un escalier, où l'on trouva à la droite deux Eléphans tout couverts d'or, & à la gauche six chevaux de



de Perse, dont une partie de la selle & les étriers étoient d'or massif, & les harnois semez de perles, de diamans, de rubis & d'émeraudes. Monsieur l'Ambassadeur s'arrêta-là, & les Gentilshommes montèrent dans la salle del'Audiance où le Roy n'étoit pas encore; ils s'affirent sur des Tapis de Perse vis-à-vis du Trône, à vint pas de distance, comme on étoit convenu. Ce Trône n'est à proprement parler qu'une grande fenêtre qui est élevée de sept à huit pieds au dessus de l'estrade, & qui répond au milieu de la salle. A droit & à gauche étoient deux grands parassols d'une étoffe d'or à sept ou huit étages, dont les bastons étoient d'or massif & si hauts qu'ils touchoient presque au plancher. Monsieur l'Evêque de Métellopolis, Monsieur l'Abbé de Lyonne & Monsieur le Vachet étoient assis dans la salle de même que les Gentilshommes, auprès du siège qu'on avoit préparé à Monsieur l'Ambassadeur. Dans cette salle les Princes, les Ministres & les Mandarins du premier ordre étoient prosternez, selon leur rang, à droit & à gauche.

Descri-  
ption du  
Trône  
du Roy  
de Siam

Il y a de trois sortes de Princes à la Cour de Siam; les premiers sont les Princes du Sang Royal de Camboje & des autres Royaumes tributaires de Siam. Les seconds sont les Princes de Laos, de Chiamay & de Banca, qui ont été pris à la guerre, & quelques autres qui se sont volontairement mis sous la protection du Roy. Les troisièmes sont ceux que le Roy a élevez au rang de Princes. Ils avoient chacun devant eux de grandes coupes d'or & d'argent, qui sont les marques de leur dignité, & ils demeu-  
roient prosternez dans un profond silence atten-



dant la venue du Roy. Quelque tems après qu'on se fut ainsi placé, on entendit le son des trompettes, des tambours & de beaucoup d'autres instrumens; & alors le Trône du Roy s'ouvrit & il parut dessus. Mais on ne le voyoit que jusques à la ceinture, le reste étoit caché par le rebord de la fenestre. Tous les Mandarins prosternerz se leverent sur les genoux, & ayant les mains jointes par dessus leurs testes firent de profondes inclinations & frapperent la terre du front. Le Roy avoit une Thiare toute brillante de pierreries. C'est un grand bonnet terminé en pyramide, environné de trois cercles d'or à quelque distance l'un de l'autre. Il avoit aux doigts beaucoup de gros diamans qui jettoient un grand éclat; sa Veste étoit rouge à fon d'or, & par dessus il avoit une gaze d'or, dont les boutons étoient de gros diamans; tout cela joint à un air vif, plein de feu & toujourns riant, luy donnoit beaucoup de grace & de majesté.

M.  
Am-  
bassa-  
deur  
entre  
dans la  
Salle  
d'Au-  
dience

Monfieur l'Ambassadeur ne fut pas plutôt averty par le son des instrumens que le Roy étoit arrivé, qu'il entra dans la Salle suivy de Monfieur l'Abbé de Choisi & du Seigneur Constance. Quand il eut avancé quatre pas, regardant le Roy comme s'il l'eût appercû pour la premiere fois, il fit une profondé révérence; il en fit une seconde au milieu de la Salle, & une troisième lors qu'il fut auprès du siege qu'on luy avoit préparé. Le Roy répondit à chaque révérence par une inclination de corps accompagnée d'un visage riant & ouvert. Alors Monfieur l'Ambassadeur commença son compliment en cette maniere, & après en avoir prononcé les premieres paroles ils s'affit & se couvrit.

S I R E,



SIRE,

Le Roy mon Maître si fameux aujourd'huy dans le monde par ses grandes victoires, & par la paix qu'il a souvent donnée à ses ennemis à la teste de ses armées, m'a commandé de venir trouver V<sup>ô</sup>tre Majesté pour l'assûrer de l'estime particuliere qu'il a concûe pour elle: Il connoît, SIRE, vos augustes qualitez, la sagesse de v<sup>ô</sup>tre Gouvernement, la magnificence de v<sup>ô</sup>tre Cour, la grandeur de vos États, & ce que vous vouliez particulièrement luy faire connoître par vos Ambassadeurs, l'estime que vous avez pour sa personne, confirmée par cette protection continuelle que vous donnez à ses sujets, principalement aux Evêques qui m'environnent, & qui sont les Ministres du vray Dieu.

Hàran-  
gue de  
l'Am-  
bassa-  
deur de  
France  
au Roy  
de Siam,

Il ressent tant d'illustres effets de l'estime que vous avez pour luy, & il veut bien, SIRE, y répondre de tout son pouvoir. Dans ce dessein il est prest de traiter avec V<sup>ô</sup>tre Majesté, de vous envoyer de ses sujets pour entretenir & pour augmenter le commerce, de vous donner toutes les marques d'une amitié sincere, & de commencer entre les deux Couronnes une union aussi étroite dans la posterité que vos États sont éloignez des siens par ces vastes mers qui les séparent. Mais rien ne l'affermira tant en cette résolution, & ne vous unira plus étroitement ensemble que de vivre dans les sentimens d'une même croyance.

Et c'est particulièrement, SIRE, ce que le Roy mon Maître, ce Prince si sage & si éclairé, qui n'a jamais donné que de bons conseils aux



Rois ses alliez, m'a commandé de vous représenter de sa part. Il vous conjure par l'intérêt qu'il prend déjà, comme le plus sincère de vos amis, à votre véritable gloire, de considérer que cette suprême Majesté dont vous êtes revêtu sur la terre, ne peut venir que du vray Dieu; c'est à dire, d'un Dieu tout puissant, éternel, infini, tel que les Chrétiens le reconnoissent, qui seul fait regner les Rois & règle la fortune de tous les peuples.

Soûmettre vos grandeurs à ce Dieu qui gouverne le Ciel & la Terre; c'est une chose, SIRE, beaucoup plus raisonnable que de les rapporter aux autres Divinitez qu'on adore dans l'Orient, & dont votre Majesté qui a tant de lumière & de pénétration, ne peut manquer de voir assez l'impuissance.

Mais elle le verra encore plus clairement, si elle veut bien entendre durant quelque-tems les Evêques & les autres Missionnaires qui sont icy. La plus agréable nouvelle que je puisse porter au Roy mon Maître; est celle-là, SIRE, que VÔtre Majesté persuadée de la vérité, se fait instruire dans la Religion Chrétienne. C'est ce qui luy donnera plus d'admiration & d'estime pour VÔtre Majesté, & qui excitera ses sujets à venir avec plus d'empressement dans vos États: & enfin ce qui achevera, SIRE, de vous combler de gloire, puisque par ce moyen VÔtre Majesté s'affûre d'un bonheur éternel dans le Ciel, après avoir regné avec autant de prospérité qu'elle fait sur la terre.

Monfieur l'Evêque dit en Portugais au Seigneur Constance à peu près le sens du compliment de Son Excellence, & ce Ministre l'expliqua



qua au Roy en Siamois, se tenant cependant dans une posture très-respectueuse, comme les autres Princes & Seigneurs qui demeurèrent toujours prosternez dans la salle à côté de luy, mais un peu plus bas. Il seroit difficile d'expliquer la joye que le Roy de Siam fit paroître en cette occasion & dans toute cette journée.

Monfieur l'Ambassadeur avoit été surpris en entrant dans la salle de voir le Roy si élevé au dessus de luy, & avoit témoigné quelque peine qu'on ne l'en eût pas averty. Après avoir fait son compliment il devoit naturellement s'avancer pour présenter la Lettre du Roy son Maître au Roy de Siam. On étoit convenu avec le Seigneur Constance, qu'afin de marquer plus de respect pour la Lettre du Roy, Monfieur l'Ambassadeur la prendroit de Monfieur l'Abbé de Choisi, qui devoit pour cela demeurer debout à son côté pendant la harangue, & tenir la Lettre dans une coupe d'or soutenue d'un pié fort long. Mais Monfieur l'Ambassadeur voyant le Roy si élevé, que pour atteindre jusqu'à luy il faudroit prendre la coupe par le bas du pié, & lever le bras fort haut, jugea que cette distance ne convenoit pas à sa dignité, & qu'il devoit présenter la Lettre de plus près. Après avoir balancé un moment, il prit son parti, qui fut de tenir la coupe par le haut, & de ne lever le bras qu'à demy. Le Roy qui comprit ce qui le faisoit agir de la sorte, se leva sur ses pieds en souriant, & se baissant en dehors, fit la moitié du chemin pour prendre la Lettre: il la porta ensuite sur sa tête, ce qui est une marque extraordinaire d'honneur & d'estime que ce Prince voulut

Maniere  
dont  
Mon-  
fieur  
l'Am-  
bassa-  
deur  
donna  
la Let-  
tre du  
Roy au  
Roy de  
Siam.



donner au grand Roy qui la luy envoyoit. Alors il répondit à Monsieur l'Ambassadeur, qu'il se sentoit extrêmement obligé de l'honneur que luy faisoit le Roy très-Chrétien, & qu'il n'avoit point de plus forte passion que d'entretenir une amitié & une paix éternelle avec Sa Majesté. Ensuite il luy demanda des nouvelles de la santé de ce Prince, qu'il nommoit toujours son bon amy, & de toute la Maison Royale, & luy témoigna la joye qu'il avoit de le voir arrivé en bonne santé avec toute sa suite.

M.  
l'Am-  
bassa-  
deur  
presente  
au Roy  
de Siam  
M. l'Ab-  
be de  
Choisi  
& les  
Gentils  
hommes  
de sa  
suite.

Monsieur l'Ambassadeur après avoir remercié Sa Majesté de toutes ses bontez, luy presenta Monsieur l'Abbé de Choisi en luy faisant connoître son mérite, & les Gentils-hommes de sa suite, disant qu'ils étoient tous Officiers sur les Vaisseaux du Roy; que la plupart s'étoient trouvez dans diverses occasions contre les ennemis de l'Etat, où ils s'étoient distinguez par leur valeur. Le Roy l'écoûta avec beaucoup de plaisir, & fit ensuite tomber le discours sur les Ambassadeurs qu'il avoit envoyez en France, dont il n'avoit eu aucune nouvelle. Il se répandit sur les loüanges du Roy assez long-tems, témoignant une extrême joye d'entendre ce que Monsieur l'Ambassadeur luy racontoit de sa grandeur, de sa sagesse, de ses conquestes, & de la paix qu'il venoit de donner à l'Europe. Enfin il fit dire à M. l'Ambassadeur, que s'il avoit besoin de quelque chose de son Royaume pour luy & pour les personnes de sa suite, qu'il s'adressât à son Barcelon, auquel il avoit donné des ordres exprés de le satisfaire en toutes choses. Ainsi finit la première audiance



ce avec beaucoup de satisfaction de part & d'autre.

Au sortir de la Salle, Monsieur Constance mena Monsieur l'Ambassadeur voir l'Elephant blanc qui est si estimé dans les Indes, & qui a été le sujet de tant de guerres. Il est assez petit & si vieux qu'il en est tout ridé. Plusieurs Mandarins sont destinez pour en avoir soin, & on ne le sert qu'en vaisselle d'or, au moins les deux bassins qu'on avoit mis devant luy, étoient d'or massif, d'une grandeur & d'une épaisseur extraordinaire. Son appartement est magnifique, & le lambris du Pavillon où il est logé, est fort proprement doré. Comme il étoit déjà tard, on sortit du Palais du Roy pour aller à celuy qu'on avoit préparé à Monsieur l'Ambassadeur, & on marcha dans le même ordre & avec la même pompe qu'on étoit allé à l'Audience.

On va  
voir  
l'Elephant  
blanc  
dans son  
appartement.

Monsieur l'Evêque fut appelé quelque tems après par ordre du Roy, pour traduire en Siamois la Lettre du Roy de France, qui fit beaucoup d'impression sur l'esprit de ce Prince. En voicy les termes :

**T**RES-HAUT, TRES-EXCELLENT,  
ET TRES-MAGNANIME PRINCE,  
notre très-cher & bon Amy, Dieu veuille au-  
gmenter vôtre grandeur avec une fin heureuse.  
J'ay appris avec déplaisir la perte des Ambassa-  
deurs que vous nous envoyâtes en l'année 1681.  
& nous avons été informez par les Peres Missio-  
naires qui sont revenus de Siam, & par les lettres  
que nos Ministres ont reçû de la part de celuy à  
qui vous confiez le principal soin de vos affaires,

Lettre  
du Roy  
de France  
au  
Roy de  
Siam.



l'empressement avec lequel vous souhaitez notre amitié Royale. C'est pour y correspondre que nous avons choisi le Chevalier de Chaumont pour notre Ambassadeur près de vous, qui vous apprendra plus particulièrement nos intentions sur tout ce qui peut contribuer à établir pour toujours cette amitié solide entre nous. Cependant nous serons très-aises de trouver les occasions de vous témoigner la reconnoissance avec laquelle nous avons appris, que vous continuez votre protection aux Evêques & aux Missionnaires Apostoliques, qui travaillent à l'instruction de vos sujets dans la Religion Chrétienne; & notre estime particulière pour vous, nous fait désirer ardemment, que vous vouliez bien vous-même les écouûter & apprendre d'eux les véritables maximes & les mystères sacrez d'une si sainte Loy, dans laquelle on a la connoissance du vray Dieu, qui seul peut, après vous avoir fait regner long-temps & glorieusement sur vos sujets, vous combler d'un bonheur éternel.

Nous avons chargé notre Ambassadeur de quelques présens des choses les plus curieuses de notre Royaume, qu'il vous présentera comme une marque de notre estime, & il vous expliquera aussi ce que nous pouvons désirer pour l'avantage du commerce de nos Sujets. Sur ce nous prions Dieu qu'il veuille augmenter votre grandeur avec toute fin heureuse. Fait en notre Château de Versailles le vingt-unième jour de Janvier 1685.

Votre tres-cher & bon Amy,  
L O U I S.

COLBERT.

Après



Après que Monsieur l'Ambassadeur eût eu son Audiance du Roy, il rendit sa premiere visite à Monsieur l'Evêque de Métellopolis au Seminaire. Ce Prélat est Vicaire Apostolique dans la plus grande partie des Provinces soumises aux Vicaires Apostoliques; il travaille depuis long-tems avec beaucoup d'application & de zele à la conversion des Siamois, dont il a étudié la langue avec un grand soin. Nous reçûmes de luy nos approbations par écrit, & en nous les envoyant il nous fit dire, que nous pouvions exercer nos fonctions dans les Indes aussi librement qu'en Europe. Il réside ordinairement au Seminaire depuis que les grandes maladies l'ont affoibli. Cette maison est la plus belle qui soit dans la Ville & dans les Champs qui sont autour de Siam. Elle consiste en un grand corps de logis double à deux étages bâtis à la Françoisise, où vingt personnes peuvent loger commodément. Les chambres sont grandes & élevées, les unes donnent sur le jardin, & les autres sur une Eglise que le Roy de Siam fait bâtir auprès, & qui n'est pas encore achevée. Elle sera fort grande, & si on eût eu soin de prendre d'abord un dessein régulier, elle pourroit passer pour belle, même dans les Villes d'Europe.

C'est une coûtume établie à la Cour de Siam, de donner une veste à tous ceux qui ont l'honneur d'être introduits en la présence du Roy, & on la porte toujours aux Ambassadeurs, en leur présentant le Betel à la fin de l'Audiance. Le Roy ayant sçu que les François n'usoient point de Bétel, & qu'ils ne s'accommoderoient

M.  
l'Am-  
bassa-  
deur va  
voir M.  
l'Eve-  
que de  
Métel-  
lopolis.

Le Roy  
de Siam  
envoie  
un pré-  
sent  
à M.  
l'Am-  
bassa-  
deur.



M.  
l'Am-  
bassa-  
deur fait  
jetter  
par les  
fenetres  
de son  
Palais  
une  
somme  
d'argent  
à ceux  
qui luy  
avoient  
apporté  
ce pre-  
sent.

voulut pas le leur faire donner alors, mais quelques jours après il envoya à son Excellence vint pièces d'une étoffe fort riche à fleurs d'or, & autant d'une étoffe de soye pour faire des doubles. Il fit un semblable présent aux Gentils-hommes de sa suite, pour s'en faire des habits plus légers (ce sont les paroles du Roy) & souffrir avec moins d'incommodité les grandes chaleurs du climat auxquelles ils n'étoient pas accoutumés. Monsieur l'Ambassadeur dès qu'ils eût reçu le présent du Roy, fit jetter beaucoup d'argent par les fenêtres aux gens des Mandarins qui l'avoient apporté, & au peuple qui y étoit en foule. Cela fit beaucoup de bruit dans la Ville de Siam, & surprit tout le monde, qui n'avoit jamais vû cette sorte de magnificence. On ne parla durant long tems que de cette riche pluye d'or & d'argent, qui tomboit dans la cour de l'Ambassadeur de France. Cette libéralité faite à propos augmenta beaucoup l'estime que les Grands & les Peuples avoient conceüe de la Nation Françoisise au dessus de toutes les autres de l'Europe.

Aussi-tôt que Monsieur l'Ambassadeur fut dans la Ville de Siam, le Seigneur Constance qui demouroit auparavant dans le Camp des Japonois, vint se loger dans une belle maison qu'il a, proche l'Hôtel de son Excellence; & durant tout le tems que nous fumes à Siam il tint table ouverte aux François, & en leur considération à toutes les autres Nations. Sa maison étoit fort bien meublée, & au lieu de tapisseries qu'on ne sçauroit souffrir à Siam à cause du chaud, on avoit étendu tout autour du Divan un grand paravant du Japon d'une hauteur & d'une



d'une beauté surprenante. Il y avoit toujours deux tables de douze couverts chacune, & où on faisoit une chere fort abondante & fort délicate. On y trouvoit de toutes sortes de vins, d'Espagne, du Rhin, de France, de Cephalonie, & de Perse. On y étoit servi à grands bassins d'argent, & le buffet étoit garni de très-beaux vases d'or & d'argent du Japon fort bien travaillés, avec plusieurs grands bassins des mêmes métaux & du même travail.

Le bruit qui se répandoit alors, que le Roy devoit aller faire un present à sa Pagode avec un grand cortége, excita la curiosité des Gentilshommes François, qui voulurent être spectateurs de la Pompe. Un des Mandarins qui étoient toujours dans l'Hôtel pour empêcher le desordre & prendre garde que rien n'y manquât, les mena dans un endroit où ils pouvoient voir commodément ce spectacle. Les rues par où le Roy devoit passer étoient bordées à hauteur d'appuy d'un treillis peint de rouge, & semées de fleurs en plusieurs endroits. Le Roy ne sortit pas ce jour-là, mais son present ne laissa pas d'être porté à la Pagode en grande cérémonie. On vit d'abord paroître un homme sur un Eléphant qui jouoit des timbales, précédé de deux trompettes à cheval. Plusieurs Mandarins, aussi à cheval, marchaient après deux à deux; un grand nombre de soldats à pied de ceux qu'on appelle les bras peints venoit ensuite en bon ordre. Ils étoient suivis de quinze Elephans, dont sept ou huit portoient des Parasols à triple étage avec des chaises dorées, où étoient autant de Mandarins chargez des Présens du Roy. Après ces Elephans venoient les Mandarins

Le Roy de Siam fait porter ses presens aux Pagodes avec beaucoup de pompe.

du



du premier & du second ordre, qu'on reconnut aux cercles d'or & d'argent, qui étoient à leur bonnet rond fait en forme de Pyramide.

A la Cour de Siam on ne donne jamais que deux audiences aux Ambassadeurs, la première & celle de congé. Souvent même on n'en accorde qu'une & l'on remet toutes les affaires au Barcalon qui en doit rendre compte au Roy. Mais sa Majesté pour distinguer cette Ambassade de toutes les autres, fit dire à Monsieur l'Ambassadeur, que toutes les fois qu'il voudroit avoir audience il étoit prest à la luy donner avec plaisir. En effet, huit ou dix jours après l'audience d'entrée, Monsieur l'Ambassadeur en eut une autre; elle fut secrette, & Messieurs les Gentilshommes n'y entrèrent pas. Monsieur l'Ambassadeur n'y mena que Monsieur l'Evêque de Metellopolis, Monsieur l'Abbé de Choisy, & Monsieur l'Abbé de Lyonne, les autres demeurèrent dans la première cour du Palais, où il y avoit à l'ombre des arbres sur le bord d'un canal une grande table dressée de vingt-quatre couverts avec deux Buffets garnis de très-beaux Vases d'or & d'argent du Japon, & plusieurs cafsolettes où le bois précieux d'Aquila n'étoit pas épargné.

Le Roy  
traite  
magni-  
fique-  
ment  
dans son  
Palais  
M.  
l'Am-  
bassa-  
deur,

L'audience étant finie, on se mit à table & on y fut prés de quatre heures. On y servit plus de cent cinquante bassins & une infinité de ragoûts, sans parler des confitures, dont on fait ordinairement deux services. On y bût de cinq ou six sortes de vins. Tout y fut magnifique & délicat, le Roy voulut que les plus grands de son Royaume servissent les François ce jour-là, pour honorer davantage Monsieur l'Ambassadeur & rendre ce régal plus agréable. En-



Environ ce tems-là on commença à examiner le procédé qu'avoient tenu les deux Mandarins que le Barcalon avoit envoyez en France avec Monsieur Vachet. Les plaintes qu'on avoit faites d'eux, étoient venuës jufqu'aux oreilles du Roy, qui avoit été choqué de leur conduite. Monsieur l'Ambaffadeur parla en leur faveur. Le plus vieux en a été quitte pour un mois de pri-  
fon & pour quelque autre punition. On ne fçait pas encore quel fera le châtiment de l'autre; mais il est certain que fans une fi puiffante intercef-  
fion, il luy en eût coûté la tête.

Monsieur l'Ambaffadeur n'avoit pû envoyer d'abord les préfens qu'il avoit apportez au Barcalon, qui poffède la première Charge du Royaume de Siam. Il avoit fallu différer quelque tems pour les faire visiter & y réparer ce que l'air & la Mer y avoient gâté. Quand tout fut en bon état, Monsieur Vachet alla les luy présenter dans fa maifon, & Monsieur l'Ambaffadeur luy rendit visite deux jours après.

Comme il n'y a point de Caroffe à Siam, il fe mit dans une chaise fort propre qu'il avoit apportée de France; Monsieur l'Evêque en prit une femblable à celles dont fe fervent les Supérieurs des Talapoins; Monsieur l'Abbé de Choifi fut porté fur un Palanquin, & Meffieurs les Gentilhommes monterent à cheval. Le logis du Barcalon étoit éloigné de l'Hôtel de plus d'un grand quart de lieuë, quoy qu'il ne faille paf-  
fêr que trois ruës pour y aller; mais elles font extrêmement longues, toutes pavées de briques & bordées des deux côtez de maifons affez baffes, derriere lesquelles il y a de grands arbres qui répandent leur ombre dans les ruës,  
i & qui



& qui en font des promenades fort agréables quand la chaleur est passée. La maison du Barcalon est grande, mais elle est de bois comme la plupart de celles de Siam, avec cette différence qu'elle a trois toits l'un sur l'autre, qui font la marque de sa dignité. Elle étoit alors environnée d'eau à cause de l'inondation, & il fallut passer sur un pont qui aboutissoit à une terrasse. Il y avoit plusieurs Mandarins rangez en haye à l'entrée du pont. Tout le monde y descendit, à la reserve de Monsieur l'Ambassadeur, qui fut porté jusques sur la terrasse, d'ou il entra dans la salle où le Barcalon donne audience. Il vint recevoir Monsieur l'Ambassadeur à la porte de la salle & le conduisit jusques au bout où il le fit asseoir dans un fauteuil vis-à-vis du sien. On en fit donner aussi à Monsieur l'Evêque & à Monsieur l'Abbé de Choisi aux côtez de Monsieur l'Ambassadeur; les Gentilshommes étoient derriere & debout. L'entretien dura peu, on n'y parla que de choses indifférentes, & on se retira de la même maniere qu'on étoit venu.

Mon-  
sieur  
l'Am-  
bassa-  
deur va  
voir la  
plus cé-  
lébre  
Pagode  
de Siam.

Tout ce qu'on avoit dit à Monsieur l'Ambassadeur de la Pagode du Palais & des Idoles qui y sont, luy donna envie de les voir. Comme on ne cherchoit qu'à luy plaire, on prit un jour commode pour luy montrer toutes choses à loisir. Le matin vers les heures on le mena dans le Palais où le Seigneur Constance l'attendoit. Après avoir traversé huit ou neuf cours on parvint enfin à la Pagode la plus riche & la plus célèbre du Royaume. Elle est couverte de Calin, qui est une espèce de métal fort blanc, entre l'étain & le plomb, avec  
trois



trois toits l'un sur l'autre. Il y a à la porte une vache d'un côté, & de l'autre un monstre extrêmement hideux. Cette pagode est assez longue, mais fort étroite; & quand on y est entré on ne voit que de l'or. Les piliers, les murailles, le lambris, & toutes les figures sont si bien dorées, qu'il semble que tout soit couvert de lames d'or. L'édifice est assez semblable à nos Eglises, il est soutenu de gros piliers. On y trouve en avançant une manière d'Autel sur lequel il y a trois ou quatre Figures d'or massif à peu près de la hauteur d'un homme, dont les unes sont debout & les autres assises, les jambes croisées à la Siamoise. Au delà est un espèce de chœur où se garde la plus riche & la plus précieuse Pagode ou Idole du Royaume; car on donne ce nom indifféremment au Temple & à l'Idole qui est dedans. Cette statuë est debout & touche de sa tête jusques à la couverture. Elle a environ quarante-cinq pieds de hauteur & sept ou huit de largeur. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle est toute d'or. De la taille dont elle est, il faut qu'il entre dans sa masse plus de cent pics de ce métal, & qu'elle vaille au moins douze millions cinq cens mille livres. On dit que ce prodigeux Colosse a été fondu dans le lieu même où il est placé, & qu'ensuite on a construit le Temple dans lequel il est. On ne comprend pas, où ces péuples d'ailleurs assez pauvres ont peu trouver tant d'or; mais on ne peut s'empêcher d'être vivement touché de voir une seule Idole plus riche que ne sont tous les Tabernacles des Eglises d'Europe. A ses côtes il y en a plusieurs autres moins grandes qui sont aussi d'or, & enrichies de pierreries.

Ce

Un pié  
pese  
cent  
vingt-  
cinq li-  
vres.



Ce Temple n'est pourtant pas le mieux bati de Siam. Il est vray qu'il n'y en a point qui ait de Figures de si grand prix ; mais on en voit plusieurs qui ont plus de proportion & de beauté, un entre autres dont il faut faire icy la description.

Descrip-  
tion  
d'un  
des plus  
beaux  
Tem-  
ples de  
Siam.

A cent pas du Palais du Roy vers le Midy est un grand parc fermé de murailles, au milieu duquel s'éleve un vaste & haut Edifice bâti en forme de croix à la maniere de nos Eglises, surmonté de cinq dômes solides & dorés, faits de pierre ou de brique & d'une structure particuliere. Le Dome du milieu est bien plus grand que les autres, qui sont aux extremités & sur les travers de la Croix. Cet Edifice est posé sur plusieurs bases ou pieds-d'estaux, qui s'élevent les uns sur les autres en s'étressissant par le haut. On n'y monte des quatre côtez que par des escaliers roides & étroits de trente-cinq à quarante marches de trois palmes chacune, toutes couvertes de Calin ou d'Etain doré comme le toit. Le bas du grand escalier est orné des deux côtez de plus de vingt Figures d'une hauteur au dessus de la naturelle, dont les unes sont d'airain & les autres de Calin & toutes dorées, mais représentant assez mal les personnages & les animaux dont elles sont les figures. Tout ce grand Edifice est accompagné de quarante-quatre grandes pyramides de formes différentes, bien travaillées, & rangées tout autour avec symétrie sur trois plans différens. Sur le plus bas plan aux quatre coins sont les quatre plus grandes, posées sur de larges bases. Ces pyramides sont terminées en haut par un long cone fort délié, très-bien doré & surmonté



monté d'une aiguille ou fleche de fer, dans laquelle sont enfilées plusieurs petites boules de cristal d'inégale-grosueur. Le corps de ces grandes pyramides aussi bien que des autres, est d'une espèce d'architecture qui approche assez de la nôtre ; mais il est trop chargé de sculpture, & n'en ayant ny la simplicité ny les proportions, il n'en a pas la beauté, du moins aux yeux qui n'y sont pas encore accoûtumés. Quand nous aurons le tems, nous pourrons donner une connoissance plus exacte de cette architecture. Sur le second plan, qui est un peu au dessus du premier, il y a trente-six autres pyramides un peu moins grandes que les premières, rangées en quarré sur quatre lignes autour de la Pagode, neuf de chaque côté. Elles sont de deux Figures différentes, les unes sont terminées en pointe comme les premières, les autres arrondies par le haut en campane de la forme des domes qui couronnent l'Edifice, elles sont tellement mêlées qu'il n'y en a pas deux de suite de même forme. Au dessus de celles-cy dans le troisiéme plan il y en a quatre autres aux quatre coins, lesquelles sont terminées en pointe, elles sont plus petites à la vérité que les premières, mais plus grandes que les secondes. Tout l'Edifice avec les pyramides est renfermé dans une espèce de cloître quarré, dont chaque côté à plus de six-vingt pas communs de longueur, sur cent ou environ de largeur & quinze pieds de hauteur. Les galleries du cloître sont toutes ouvertes du côté de la Pagode ; le lambris n'en est pas laid ; il est tout peint & doré à la Moresque. Au dedans des galleries, le long de la muraille extérieure qui est



est toute fermée, règne tout autour un long pied d'estal à hauteur d'appuy, sur lequel sont posées plus de quatre cent Statuës d'une très-belle dorure, & disposées dans un très-bel ordre. Quoyqu'elles ne soient que de brique dorée, elles ne laissent pas de paroître assez bien faites; mais elles sont si semblables que si elles n'étoient d'inégale grandeur, on croiroit qu'elles ont été toutes jettées dans un même moule. Parmi ces figures nous en avons conté douze de taille gigantesque, une au milieu de chaque gallerie, & deux à chaque angle. Ces figures à cause de leur hauteur sont assises sur des bases plates, les jambes croisées à la maniere du pais & de tous les Orientaux. Nous eûmes la curiosité de mesurer une de leurs jambes, elle avoit six pieds entiers depuis le bout du pié jusques au haut du genou, le poulce de la grosseur d'un bras ordinaire, & le reste du corps gros & grand à proportion. Outre celles-cy, qui sont de la première grandeur, il y en a environ cent autres qui sont comme des demi-géans, & qui ont quatre pieds depuis l'extrémité du pié, jusques au haut du genoû. Enfin entre les premières & les secondes, nous en contâmes plus de trois cens, dont il n'y en a gueres qui soient au dessous de la grandeur naturelle, & celles-cy sont dressées sur pied. Je ne parle point de quantité d'autres petites Pagodes qui ne sont pas plus grandes que des poupées, & qui sont mêlées parmy les autres.

Nous n'avons point vû d'Edifice même en France; où la symmétrie soit mieux observée, soit pour le corps du bâtiment, soit pour les accompagnemens, que dans cette Pagode. Son cloistre  
est



flanqué en dehors des deux côtez de seize grandes Pyramides solides, arrondies par le haut en forme de Dôme, de plus de quarante pieds de hauteur, & de plus de douze pieds de chaque côté en quarré, disposées sur une même ligne, comme une suite de grosses colonnes, dans le milieu desquelles sont de grandes niches, garnies de Pagodes dorées. La veüe de toutes ces choses nous arrêta si long-tems que nous n'eûmes pas le loisir de considerer plusieurs autres Temples qui étoient tout proche du premier, au dedans de la même enceinte de murailles. On juge à Siam de la noblesse des familles par le nombre des tois dont les maisons sont couvertes. Celle-cy en a cinq les uns sur les autres & l'appartement du Roy en a sept.

Quelques jours après que nous fûmes arrivés à Siam, l'on fit dans l'Eglise que nous avons au Camp des Portugais, deux Services solennels, le premier pour la feüe Reyne de Portugal, & le second pour le feu Roy Don Alphonse. Le Pere Suarez & un Pere de saint Dominique firent les Oraisons Funébres. Ensuite la Feste du Couronnement de Dom Pedro Roy de Portugal à present regnant se fit dans l'Eglise des Peres Dominicains, où un de leurs Peres prêcha. Ce fut Monsieur Constance qui fit la dépense des obseques & de la Feste. Il auroit encore fait faire un service solennel pour le feu Roy d'Angleterre, s'il avoit eu des nouvelles certaines qu'il fût mort Catholique. Il se contenta de témoigner sa joye au sujet du Couronnement du Duc d'York par des illuminations & des feux d'artifice, qui plurent beaucoup aux François pour leur nouveauté. Il y avoit de  
lon



Réjouï-  
issances  
faites à  
Siam  
pour le  
Cou-  
ronne-  
ment  
des  
Roys  
d'An-  
gleterre  
& de  
Portu-  
gal.

longues cornes, d'où il sortoit de certaines fusées qu'on peut appeller des jets de feu, semblables à nos jets d'eau, tant elles durent long-tems. Toutes ces Festes étoient accompagnées de grands festins, où les Chefs de toutes les Nations d'Europe, sçavoir les François, les Anglois, les Portugais & les Hollandois étoient invitez. Monsieur l'Ambassadeur ne put se dispenser de se trouver aux deux festins qui se firent à la Feste du Couronnement des Rois d'Angleterre & de Portugal. Nous fûmes obligez d'y assister, Monsieur Constance nous étant venu prendre luy-même dans son Balon. Au commencement du repas Monsieur l'Ambassadeur but la santé du Roy de Portugal, & celle du Roy de Siam, Monsieur Constance but celle du Roy de France & de toutes les personnes de la Famille Royale, ensuite celle de son Excellence. Toutes ces santez furent buës au bruit des canons dont on fit plusieurs décharges.

A ces réjouïssances succéderent plusieurs divertissemens. Le premier fut une espece de Comédie Chinoise, divisée par actes. Différentes postures hardies & grotesques, & quelques sauts assez surprenants y servoient d'intermèdes. Tandis que les Chinois d'un côté jouoient la Comédie, les Laos, qui sont peuples voisins de ce Royaume vers le Nord, donnèrent de l'autre à Monsieur l'Ambassadeur le spectacle des Marionettes des Indes, qui ne sont pas fort différentes des nôtres. Entre les Chinois & les Laos étoit une troupe de Siamois & de Siamoises, disposez en rond qui dansoient d'une manière assez bizarre, c'est-à-dire, des mains aussi bien que des pieds, faisant autant de figu-



figures avec les unes qu'avec les autres. Quelques voix d'hommes & de femmes, qui chantoient un peu du nez, jointes au bruit de leurs mains, régloient toute la cadance.

Après ces jeux on vit paroître des fauteurs qui montoient sur de grands Bambous plantez debout comme des mâts, & hauts de quatre-vints ou cent pieds; ils se tenoient dessus d'un seul pied, ayant l'autre en l'air, puis posant la tête où ils avoient mis le pied, ils élevoient les pieds tout droit en haut. Enfin après s'être suspendus par le menton, qui étoit seul appuyé sur le haut des Bambous, les mains & le reste du corps étant en l'air, ils descendoient le long d'une échelle toute droite, faisant passer leur corps entre tous les échelons avec une agilité & une vitesse incroyable. Une autre fit mettre sur une maniere de brancart sept ou huit poignards la pointe en haut, s'assit dessus, puis s'y coucha, sans que son corps tout nud portât ailleurs; il fit monter ensuite sur son estomach un homme fort pesant qui s'y tenoit debout, & toutes ces pointes qui tonchoient immédiatement sa peau ne le perçoient point. Ces divertissemens furent suivis de plusieurs concerts executez par des Musiciens de diverses Nations. La musique & les voix n'avoient rien de fort beau; mais la nouveauté & la diversité leur donnoit de l'agrément & les faisoit entendre sans ennuy la premiere fois. Les Siamois, les Malays, les Pegus & les Laos firent entendre leur harmonie chacun à leur tour, tâchant de se surpasser les uns les autres. Leurs instrumens ressembtent assez aux nôtres; mais il sont fort imparfaits: il y en eut un qui nous parut

I

ex-



extraordinaire, il étoit monté d'une douzaine de clochettes, suspenduës, qui étant légèrement frappées avec de petits bâtons, rendoient un son tout-à-fait harmonieux. Enfin la scène fut fermée par une autre Comedie Chinoise, qui commença à lasser un peu les spectateurs, déjà fatiguez. Nous fûmes obligez d'affister à tous ces spectacles. Monsieur Constance nous ayant engagez à demeurer jusqu'à la fin, & Monsieur l'Ambassadeur nous ayant pressé de ne le point abandonner.

Sortie  
publi-  
que du  
Roy de  
Siam  
pour al-  
ler à une  
Pagode  
hors de  
la Ville.

Le vint-huitième jour d'Octobre, qui étoit un Dimanche, nous apprîmes que le Roy devoit sortir pour aller, selon sa coûtume, faire ses prières à une fameuse Pagode située à trois lieuës de la Ville sur le bord de la Rivière, & pour rendre visite en même tems au Sancra qui est le Chef de la Religion & de tous les Talapoins du Royaume, & que ce Prince considère beaucoup. Il avoit accoûtumé autrefois en cette occasion de faire la cérémonie, de couper les eaux, c'est-à-dire, de fraper la Rivière de son poignard au tems de la plus grande inondation, & de commander aux eaux de se retirer : mais ce Prince ayant reconnu depuis plusieurs années que les eaux montoient encore quelquefois malgré l'ordre qu'on leur avoit donné de descendre, a abandonné cette ridicule cérémonie, & s'est contenté cette année de témoigner en allant comme en triomphe à la Padoge, l'attachement qu'il conserve pour sa Religion. Pour faire voir cette magnificence à Monsieur l'Ambassadeur, qui gémissoit en secret de l'aveuglement de ce Prince, on prépara exprés une gallerie sur le bord de la Rivière pour luy & pour toute

sa



Balon d'Oya.



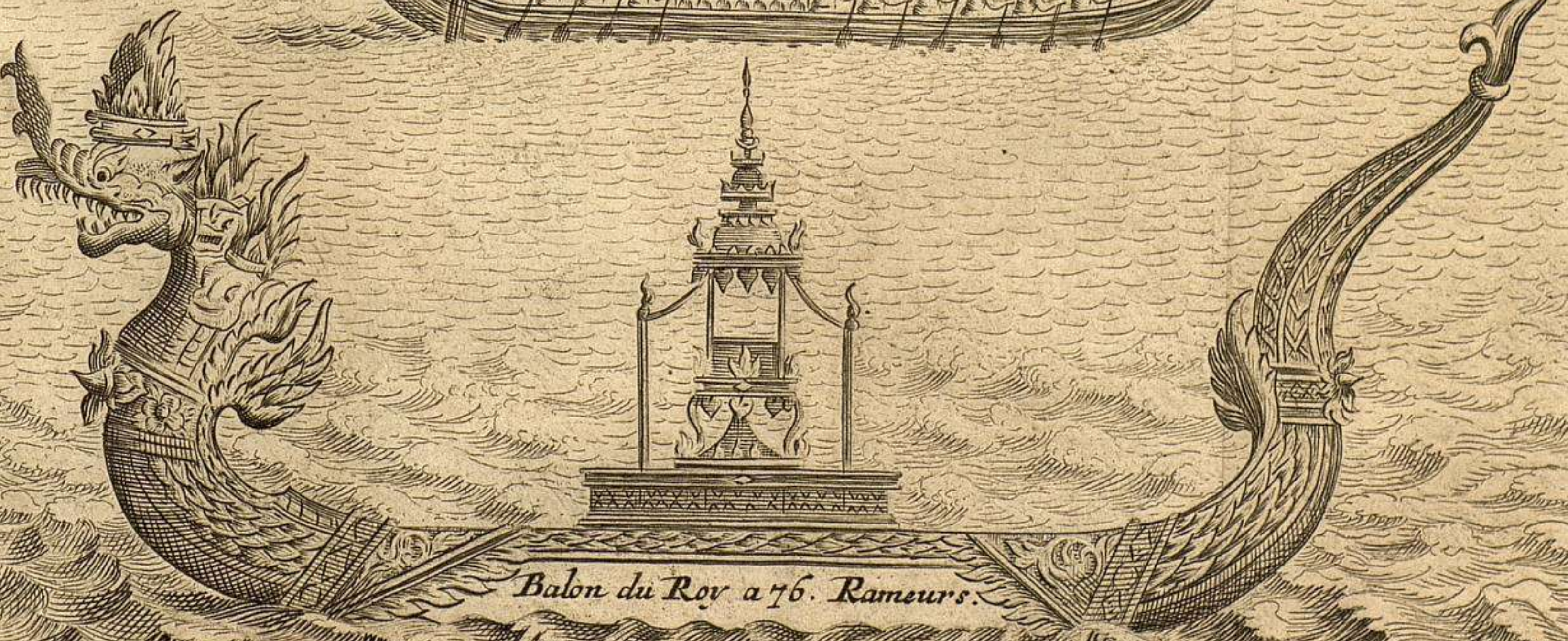
Balon d'Opra.



Balon du Roy qui portoit les presens  
il avoit 66. Rameurs.

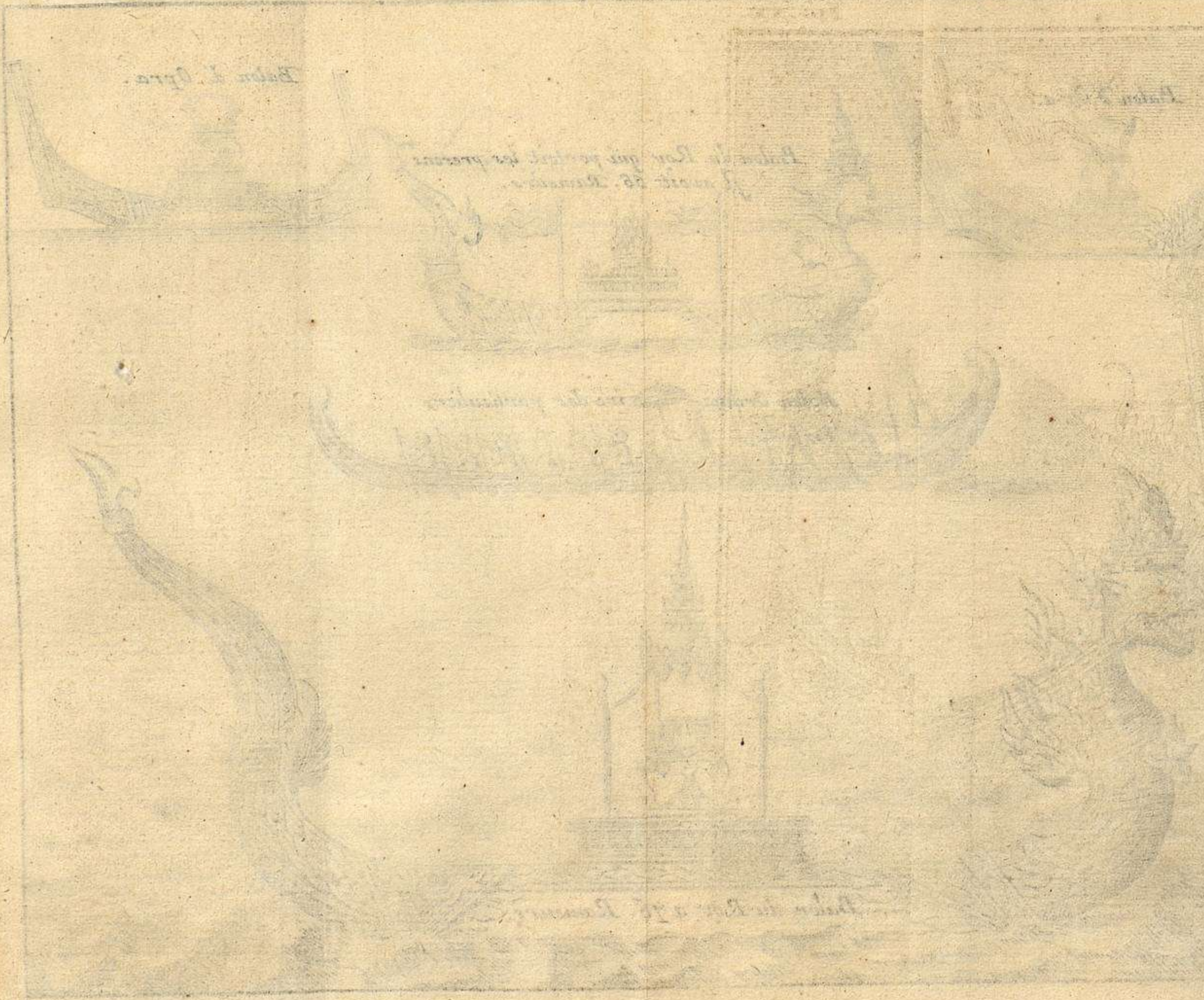


Balon Ordinaire des particuliers.



Balon du Roy a 76. Rameurs.





Bahn d. Pyra.

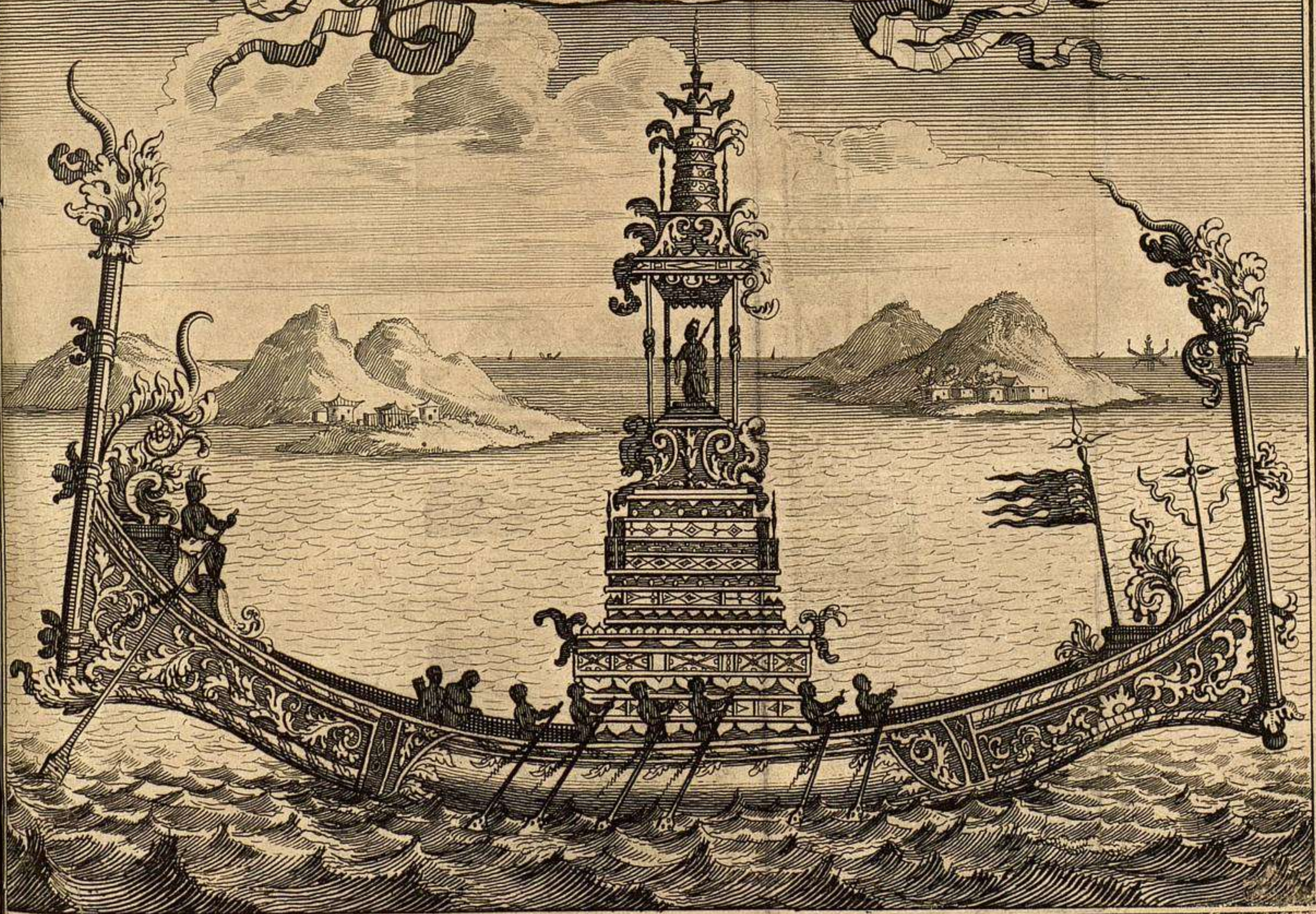
Plan de la Pyra qui se trouve au present  
dans le jardin de la Pyra.

Plan de la Pyra qui se trouve au present  
dans le jardin de la Pyra.

Plan de la Pyra qui se trouve au present  
dans le jardin de la Pyra.



Ballon du Roy à 120 Rameurs

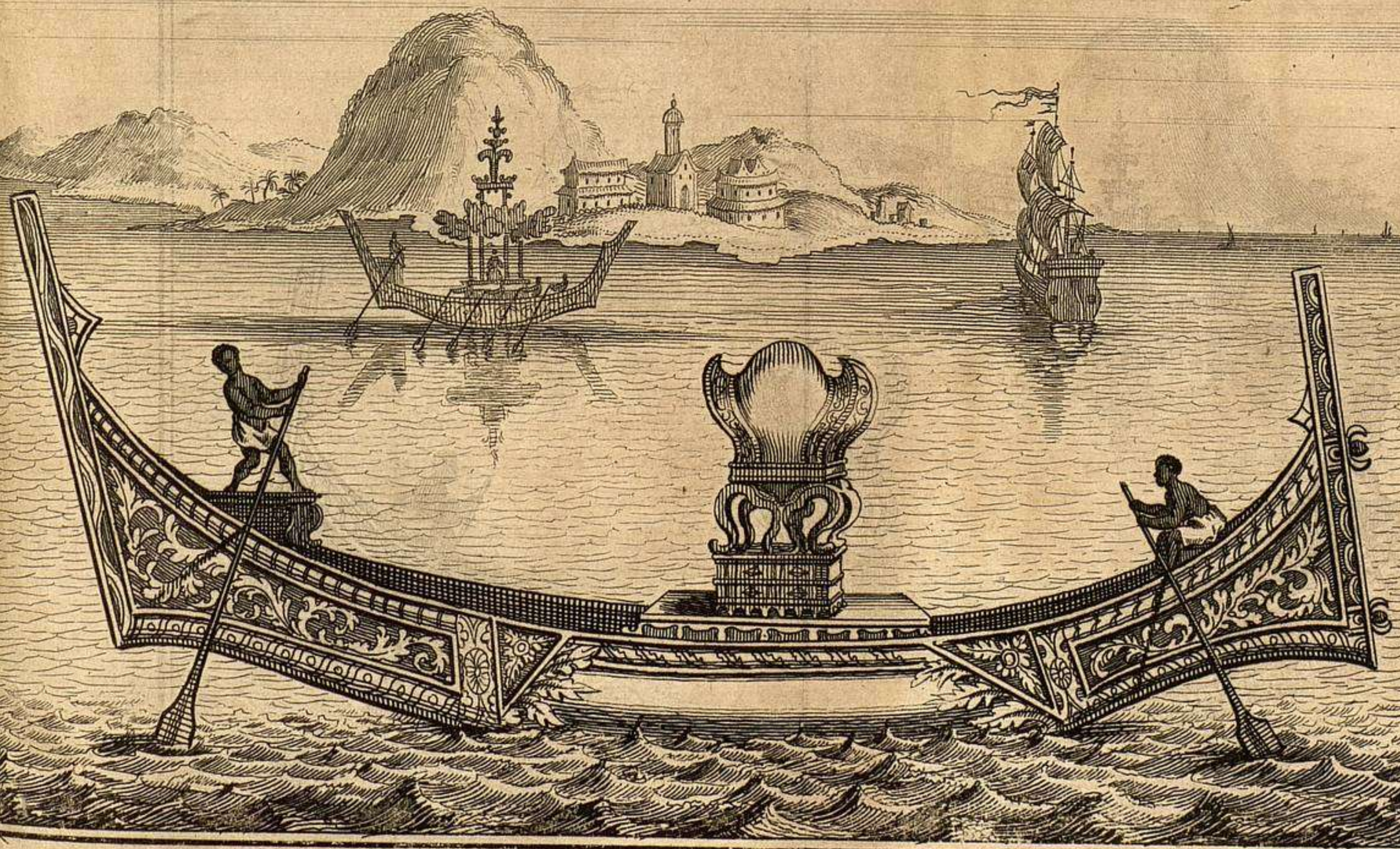




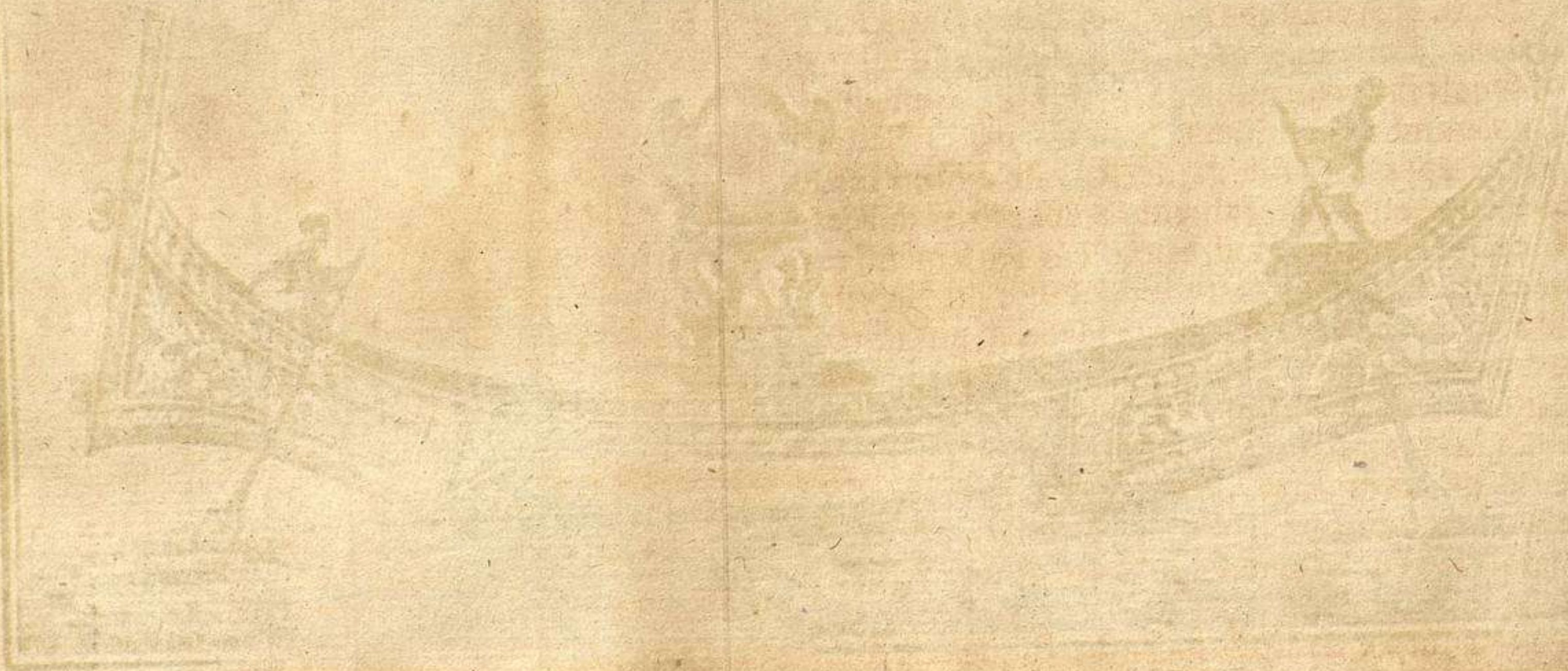




*Ballon des Gentils Hommes.*









sa maison. M. Constance qui s'y trouva pour expliquer toute la suite de la marche, voulut que nous fussions aussi présens. Voicy l'ordre & la pompe de cette sortie.

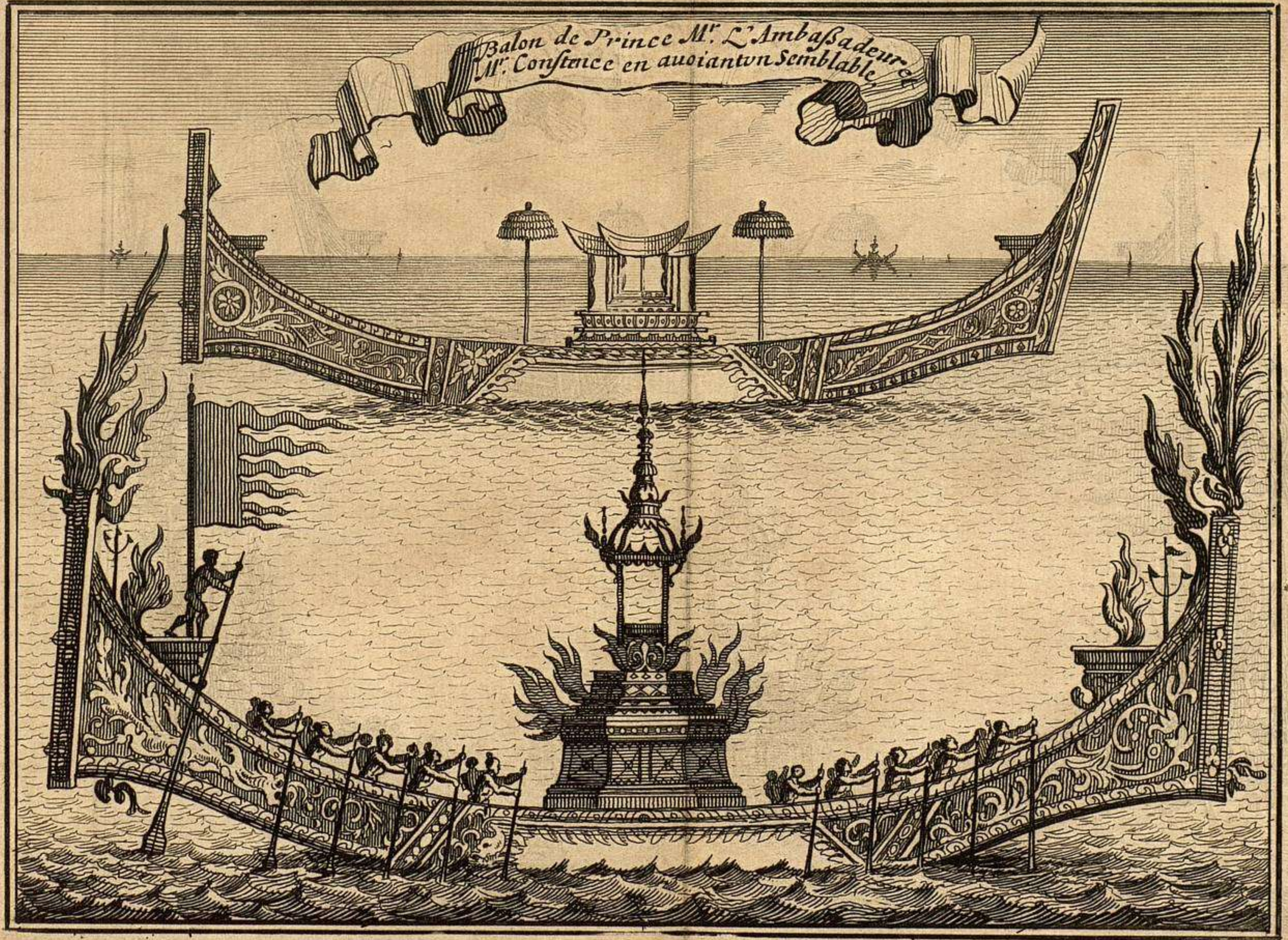
Vingt-trois Mandarins du Palais du plus bas ordre parurent d'abord, chacun dans un Balon d'Etat; dont la chirole étoit peinte de rouge. Ces Balons s'avançoient à la file sur deux lignes, & côtoyoient le rivage. Ils étoient suivis de cinquante-quatre autres Balons des Officiers de Sa Majesté, tous assis dans leurs chiroles, dont les unes étoient dorées entièrement, & les autres seulement par les bords. Chaque Balon avoit depuis trente jusques à soixante rameurs, occupant tous un très-long espace, à cause de l'ordre où ils marchoient. Après ceux-cy venoient vingt autres Balons plus grands que les premiers, au milieu desquels il y avoit un siege fort élevé, tout doré & terminé en pyramide, c'étoient les Balons qu'on appelle de la garde Royale, dont seize avoient quatre-vingts rameurs & des rames dorées, & celles des quatre autres étoient seulement rayées d'or. Après cette longue file de Balons le Roy parut dans le sien, élevé sur un Thrône d'une figure pyramidale & très-bien doré. Il étoit vêtu d'un beau brocard d'or enrichi de pierreries, il avoit un bonnet blanc terminé en pointe, entouré d'un cercle d'or avec des fleurons, le tout parsemé de pierreries. Le Balon du Roy étoit doré jusqu'à l'eau, & il étoit conduit par six-vingts rameurs qui avoient sur la tête une espèce de toque couverte de lames d'or, & sur l'estomac des plafrons ornés de la même manière. Comme il faisoit



un trèsbeau temps ce jour-là, les rayons du Soleil donnoient encore un nouvel éclat à cette parure. Le Porte-Enseigne du Roy tout couvert d'or se tenoit debout vers la Poupe avec la Banière Royale d'un brocard d'or à fond rouge, & quatre grands Mandarins étoient prosternez aux quatre coins du Trône. Le Balon étoit escorté de trois autres de la même forme, qui n'étoient gueres moins magnifiques; mais les toques & les plastrons des rameurs n'étoient pas si riches.

Le Roy qui vouloit se faire voir à Monsieur l'Ambassadeur, passa proche de luy, avançant lentement pour luy donner le tems de le considerer. Monsieur le Chevalier de Chaumont se leva de son siege, & fit trois profondes révérences au Roy; tous les autres qui étoient assis sur un tapis luy firent de grandes inclinations. Les Siamois qui étoient rangez sur les deux rivages, tous assis à terre, d'aussi loin qu'ils apperçurent le Roy, se mirent à genoux, & portant les mains jointes sur la tête, touchoient en cette posture la terre du front, & ne cessoient de faire la zombaye qu'ils n'eussent perdu le Roy de vûë. Vint Balons à chiroles & à rames rayées de lignes d'or suivoient celuy du Roy; & seize autres, moitié peints, moitié dorez, fermoient toute la marche. Nous en contâmes cent cinquante neuf, dont les plus grands avoient prés de six-vints pieds de longueur, & à peine six pieds dans leur plus grande largeur. J'ay mis icy la figure des plus extraordinaires. Les bords sont à fleur d'eau, & les extrémitez recourbées s'élevent fort haut; la pluspart de ces Balons ont la figure de











de chevaux marins , de dragons , & d'autres fortes d'animaux. Il n'y a gueres que la poupe & la prouë qui soient peintes & dorées , le reste ne sortant presque pas hors de l'eau ; quelques-uns sont ornez de différentes figures faites de morceaux de nacre rapportez. Il y avoit sur tous ces Balons plus de quatorze mille hommes.

Le Roy après être arrivé à la Pagode , & y avoir fait ses présens , se retira dans un de ses Palais qui est tout proche , & retourna le soir à la Ville selon sa coûtume ; au retour il prit plaisir pour donner de l'émulation à tous les rameurs , de proposer un prix à ceux qui arriveroient les premiers au Palais , dont on étoit parti le matin. Toute l'après-dînée se passa à ranger les Balons par escadres , & à donner à chacun ses antagonistes. Pendant qu'on dispo-  
 soit ainsi toutes choses , Monsieur l'Ambassadeur arriva pour voir ce spectacle, Il étoit conduit par Monsieur Constance qui nous y invita aussi , & qui nous envoya un Balon afin de l'y accompagner. Le Roy voulut être du combat ; mais comme son Balon étoit fourni d'un plus grand nombre de rameurs & des mieux choisis , il gagna bien-tôt l'avantage , & entra victorieux dans la Ville long tems avant les autres. Nous nous étions rangez proche de Monsieur l'Ambassadeur pour voir le Roy. Comme il passa le long de nôtre Balon , nous le vîmes de fort près , & il nous regarda d'une manière qui nous fit juger que le Seigneur Constance luy avoit déjà parlé de nous. C'étoit un plaisir de voir la rapidité avec laquelle ces Balons tout propres pour fendre



dre l'eau remontoient la riviere à l'envy les uns des autres, sans qu'aucun des rameurs dans l'espace de trois lieuës se reposât un seul moment. Ils jettoient continuellement des cris de joye ou de tristesse, selon qu'ils gaignoient ou perdoient l'avantage. Toute la Ville & tout le peuple d'alentour étoit accouru à ce spectacle. Ils étoient rangez vers les rivages dans leurs Balons, comme sur deux lignes qui s'étendoient jusques à trois lieuës de la Ville; de sorte qu'après avoir vû cette foule de gens en montant & descendant la riviere, nous jugeâmes qu'il y avoit environ vingt mille Balons, & plus de deux cent mille ames; les autres François en contoient beaucoup d'avantage, & quelques uns assûroient qu'il y avoit plus de six cens mille personnes. Lors que le Roy passa sur la riviere, toutes les fenestres & les portes des maisons étoient fermées, & les Sabors même des Navires. Tout le monde eût ordre de sortir, afin que personne ne fût dans un lieu plus élevé que le Roy.

voyage  
du Roy  
de Siam  
à Lou-  
vo,

Huit jours après le Roy sortit encore de son Palais avec la Princesse & toutes ses femmes pour aller à Louvo. C'est une Ville à quinze ou vingt lieuës de Siam vers le Nord, où il passe neuf ou dix mois de l'année, parce qu'il y est plus en liberté, & qu'il n'est pas obligé de s'y tenir renfermé comme il fait à Siam, pour entretenir ses sujets dans l'obéissance & dans le respect.

Le Seigneur Constance qui ayant vû nos Lettres de Mathématiciens du Roy très-Chrétien, avoit résolu de nous procurer une audience particulière à Louvo, voulut que nous y allassions avec nos instrumens; & nous fit entendre que

le



Le Roy souhaitoit nous retenir à sa Cour, jusqu'à ce que nous nous embarquassions pour Macao. Il nous envoya deux grands Balons pour nôtre bagage, & un autre à vingt-quatre rameurs pour nous porter. Nous partîmes le quinzième de Novembre à une heure après midy à la suite de Monsieur l'Ambassadeur.

A deux lieuës de la Ville nous rencontrâmes un spectacle nouveau sur une vaste campagne couverte d'eau à perte de veüe. C'étoient les obseques d'un fameux Talapoin Chef de la Religion des Pagous. Son corps étoit renfermé dans une biere de bois aromatique. La Biere étoit élevée sur un bucher, autour duquel il y avoit quatre grandes colonnes de bois doré qui portoient une haute Pyramide à divers étages. Cette espece de Chapelle ardente étoit accompagnée de plusieurs petites tours assez hautes & quarrées, faites de bois & couvertes de carton peint d'une façon fort grossiere, avec quantité de figures de papier. Tout cecy étoit environné d'un enclos bâti en quarré, sur lequel étoient rangez plusieurs autres tours d'espace en espace. Il y en avoit quatre aussi élevées que la Pyramide du milieu, qui étoient placées aux quatre coins; & à chaque côté de ce grand quarré étoient deux autres Tours plus petites que les premières. Elles étoient toutes pleines de feux d'artifice, & en vîmes sortir plusieurs fusées volantes. Les quatre grandes Tours posées aux quatre coins du grand carré étoient jointes par de petites maisons de bois, peintes de diverses figures grotesques, de dragons, de singes, de demons avec des cornes à la teste, &c. De distance en distance entre ces cabanes

Fune-  
railles  
d'un  
grand  
Tala-  
poin.



il y avoit certaines ouvertures pratiquées en forme de portail, pour laisser entrer & sortir les Balons. Les Talapoins du Pegu en très-grand nombre dans leurs Balons, occupoient presque tout l'espace qui étoit entre le bucher & le circuit du grand carré. Ils avoient tous un air grave & modeste, chantant de tems en tems, & quelquefois gardant un profond silence. Une multitude infinie de peuple, hommes & femmes indifféremment, assistoit derriere eux à cette pompe funébre.

Une scène si nouvelle & si peu attendue, fit arrêter quelque-tems Monsieur l'Ambassadeur & nous avec luy, pour considérer les cérémonies de ces superbes funérailles. Mais nous ne vîmes que des dances burlesques & certaines farces ridicules, que jouïoient les Pégus & les Siamois sous des cabanes de bambous & de joncs ouvertes de tous côtez. Ils faisoient des contorsions de possédez, ayant sur le visage des masques hideux. Comme cette pompe funebre ne devoit finir que sur le soir, & qu'il falloit faire quatre ou cinq lieuës pour arriver au lieu de la couchée, nous n'en vîmes que le commencement & quelques feux d'artifice. Ces sortes d'honneurs qu'on rend aux morts parmi les Siamois, leur donnent un grand attachement pour leur Religion. Les Talapoins, Docteurs fort interressez, enseignent, que plus on fait de dépense aux obseques d'un mort, plus son ame est logée avantageusement dans le corps de quelque Prince ou de quelque animal considerable. Dans cette croyance les Siamois se ruinent souvent pour se faire faire de magnifiques funérailles.

Nous



Nous arrivâmes de bonne heure à la maison où nous devions coucher: elle étoit toute semblable à ces petits Palais qu'on avoit dressés à Monsieur l'Ambassadeur sur la Riviere. Ce qu'on peut dire de ce Pais, c'est qu'il n'y a rien de si agréable à la vûe. Quand nous étions sur le canal, creusé dans les terres, pour abreger le chemin de Siam à Louvo, nous voyions des campagnes pleines de Ris à perte de vûe, & lorsque nous entrions dans celui de la Riviere, le rivage bordé d'arbres verts & de villages récréoit nos yeux par une agréable variété.

Avant que de partir de ce lieu Monsieur l'Ambassadeur voulut voir un Palais du Roy qui étoit proche delà. Nous n'en vîmes que les dehors, parce que le Concierge avoit ordre de n'y laisser entrer personne. Ce Palais paroît fort petit & fort étroit, il est entouré par dehors d'une petite gallerie assez basse en forme de cloître, dont l'architecture est tout-à-fait irrégulière, les pieds d'estaux n'étant pas moins hauts que les pilastres. Au tour de cette gallerie regne un balcon assez bas & environné d'une balustrade de pierre à hauteur d'appuy.

A cent pas de ce Palais nous en vîmes un autre bien plus grand & beaucoup plus régulier. On y voit par dehors de grands pilastres à une égale distance les uns des autres & d'un très-bon goût. Il est sur un grand quarré qui a plus de cent cinquante à cent soixante pas de longueur; sur les quatre côtes sont élevez quatre grands corps de logis fort exhaussez, bâtis en forme de gallerie, & couverts d'un double toit arrondi en voûte par le haut. Ces galleries sont ornées par dehors

Descrip-  
tion  
d'un Pa-  
lais du  
Roy de  
Siam,  
bati à la  
façon  
d'Euro-  
pe.



de très-beaux pilastres avec leurs bases & leurs chapiteaux, dont les proportions approchent fort des nôtres; de sorte qu'il faut que l'Architecte qui a bâti ce vieux Palais, présentement abandonné, quoy qu'il soit encore presque entier & incomparablement plus beau que le nouveau, eût une grande connoissance de l'Architecture d'Europe, tant cet édifice a de régularité. Ces galeries ne sont percées que par des portes qui sont au milieu de chaque face: & l'on voit par dessus d'autres bâtimens de tous côtez plus exhaussés que les premiers, & au milieu de ceux-cy un grand corps de logis qui les surpasse tous, & qui fait avec les autres une très-belle simétrie. C'est le seul édifice que nous avons trouvé régulier & bien proportionné dans ce Pais.

Après avoir vû ce Palais, nous allâmes droit à Louvo, où l'on avoit fait préparer pour Monsieur l'Ambassadeur le Palais que le Roy achevoit de faire bâtir pour le Seigneur Constance. Ce Ministre vint l'y recevoir, & luy dit en nous regardant de la manière du monde la plus obligante, qu'ayant appris la bonté qu'il avoit pour ses freres, il ne doutoit point qu'il ne demeurât volontiers dans une maison qui leur appartenoit. Après souper nous fûmes conduits dans un petit corps de logis de nattes & de bambous, bâti exprés pour nous, tendu par dedans de toile peinte avec de petits lits d'esté extrêmement propres. Mais le Seigneur Constance s'étant apperceu que nos instrumens & nos Balots ne pouvoient être placez avec nous en ce lieu, il nous fit meubler un grand logis appartenant au Roy, pour nous mettre un peu au large, en at-

ten-



tendant qu'il pût nous loger plus commodement.

Peu de jour après que nous fûmes arrivez à Louvo, Monsieur Constance conduisit Monsieur l'Ambassadeur à l'audiance. Nous l'accompagnâmes tous jusques dans le Palais, Monsieur Constance l'ayant ainsi souhaité, parce que le Roy vouloit nous voir en particulier, & qu'il desiroit que nous fissions en sa présence l'observation de l'éclipse de Lune qui devoit paroître dans trois semaines. Monsieur l'Evêque, Monsieur l'Abbé de Lionne suivirent Monsieur l'Ambassadeur jusques à la Salle de l'audiance.

Lé Roy  
donne  
audiance  
à M.  
l'Ambassa-  
deur à  
Louvo.

Pendant ce tems là nous considérâmes les jardins & le dehors du Palais. La situation en est fort belle. Il est placé au bord de la rivière sur une élévation assez unie. L'enceinte en est grande. Nous n'y vîmes rien de remarquable que deux grands corps de logis détachés, dont les toits étoient tout éclatans de dorure. Ils ont cela de singulier qu'ils sont couverts de thuelles d'un vernis jaune, qui brille comme de l'or quand le soleil donne dessus, on nous dit que chacune de ces thuelles coûtoit quarante sols. Nous vîmes hors du Palais un Lion, dont la Compagnie Françoisise à fait présent au Roy. Il nous parut plus grand, plus beau, & plus fort que ceux qui sont à Vincennes, mais il n'a pas le poil tout-à-fait si jaune.

L'audiance dura près de deux heures. On y parla de beaucoup de choses, d'où le Roy prit occasion de dire à Monsieur l'Ambassadeur, qu'on luy avoit rapporté que six Jésuites étoient venus avec luy, qu'ils étoient Mathématiciens du Roy de France, envoyez par sa Majesté pour



observer dans les Indes , & pour travailler à la perfection des Arts , & qu'il seroit bien aise de voir ces personnes sçavantes. Monsieur l'Ambassadeur ne laissa pas perdre l'occasion de nous rendre un bon office , & dit cent choses obligantes de nous. Le Roy n'étoit pas alors si élevé au dessus de Monsieur l'Ambassadeur qu'à la première audience. Il avoit sur la teste un bonnet blanc pointu entouré par le bas d'un cercle de diamans. Il étoit vêtu d'un jupon broché d'or , avec une large Veste par dessus , d'une étoffe très-fine & transparente. Il portoit aux doigts quelques gros diamans mal taillez & mal mis en œuvre. Comme il a de l'esprit plus que l'ordinaire des Princes Orientaux , il dit diverses choses tout à fait spirituelles , glorieuses pour le Roy très Chrétien , & obligantes pour Monsieur l'Ambassadeur. Il ajoûta qu'il prioit le Dieu du Ciel de luy donner un retour encore plus prompt & plus heureux que n'avoit été son voyage.

Le soir Monsieur Constance fit promener Monsieur l'Ambassadeur , & tous ceux de sa suite , chacun sur un Eléphant. On monte sur le milieu du dos de cet animal , & on y est assis dans une espece de chaise fort large sans dossier , & environnée d'une petite balustrade dorée , tandis que deux Officiers qui servent l'Eléphant , montez l'un sur le cou & l'autre sur la croupe , le gouvernement avec un grand crochet de fer , comme on le peut voir dans la figure. Il faut remarquer que ces animaux ont leurs domestiques comme les gens de qualité. Les moindres ont quinze hommes qui les servent par quartiers , d'autres en ont vingt , vingt-cinq , trente & qua-



quarante selon leur rang, & l'Eléphant blanc en a cent. Monsieur Constance m'a dit que le Roy en a bien vingt mille dans tout son Royaume, sans conter les sauvages qui sont dans les bois & dans les montagnes. On en prend quelquefois jusques à cinquante, soixante & même quatre vingts à la fois dans une seule chasse.

Messieurs de l'Académie Royale des Sciences nous avoient recommandé d'examiner si tous les Elephans avoient des ongles aux pieds; nous n'en avons pas vû un seul qui n'en eust cinq à chaque pied, à l'extrémité des cinq gros doigts: mais leurs doigts sont si courts qu'à peine sortent-ils de la masse du pied. Nous avons remarqué, qu'ils n'ont pas à beaucoup près les oreilles si grandes qu'on les dépeint ordinairement, & qu'elles sont marquées dans l'estampe qu'on nous a donnée, il s'en faut près de la moitié. Nous en avons vû qui ont les dents d'une beauté & d'une longueur admirable, elles sortent à quelques-uns plus de quatre pieds hors de la bouche, & sont garnies d'espace en espace de cercles d'or, & d'argent & de cuivre. Dans une maison de Campagne du Roy, à une lieuë de Siam, sur la Rivière, je vis un petit Eléphant blanc, qu'on destine pour être successeur de celuy qui est dans le Palais, que l'on dit avoir près de trois cens ans. Ce petit Eléphant est un peu plus gros qu'un Bœuf, il à beaucoup de Mandarins à son service, & en sa considération on a de grands égards pour sa mere & pour sa tante, qu'on élève avec luy. C'est le Roy de Camboje qui en fit présent au Roy de Siam, il y a environ deux ou trois ans, en luy envoyant demander du secours contre

Les Ele-  
phans  
ont cinq  
doigts à  
chaque  
pied.



un de ses Sujets révolté & soutenu par le Roy de Cochinchine.

Descrip-  
tion de  
Louvo.

La Ville de Louvo est dans une situation très agréable & dans un air fort sain; son enceinte est assez grande, elle est fort peuplée depuis que le Roy y fait un long séjour. On a dessein de la fortifier, & Monsieur de la Marre habile Ingénieur, que Monsieur l'Ambassadeur a laissé à Siam, a déjà dressé le plan des fortifications, qu'il y faudroit faire pour la rendre une Place forte & régulière. Elle est située sur une hauteur qui découvre tout le pais d'alentour, qui n'est commandée d'aucun endroit, & qui est baignée par un côté d'une grosse Rivière qui passe au pied. Il est vray que cette Rivière n'est considérable que durant l'inondation. Mais comme l'inondation & les pluyes durent sept ou huit mois, on ne peut gueres assiéger la Ville de ce côté-là, qui est outre cela extraordinairement escarpée. Les autres côtes sont, ou des marais que l'on peut inonder aisément, ou des hauteurs faites en amphiteâtre, qu'on a dessein de renfermer dans la Ville, & qui serviront de profonds fossez & de ramparts terrassés à l'épreuve de toute sorte d'artillerie. On travaillera aux fortifications de Louvo, dès qu'on aura fortifié Bancok, qui est une Place plus importante & comme la clef du Royanme de Siam. Ces ouvrages seront bien-tôt achevez, parce qu'on y emploira une infinité d'ouvriers, & que le terrain n'est pas difficile à remuer.

Le Roy  
de Siam  
donne  
une au-  
diance

Le vingt-deuxième jour de Novembre nous fûmes avertis, que le Roy vouloit nous donner ce jour-là une audience particulière. Le Seigneur Constance nous conduisit sur les quatre heu-



heures du soir au Palais, & nous fit passer par trois cours, ou nous vîmes plusieurs Mandarins prosterner des deux costez. En entrant dans la cour la plus intérieure nous trouvâmes un grand tapis où ce Ministre nous fit asseoir. Nous n'avions point d'habit de cérémonie, on ne nous obligea pas même de nous déchauffer, ce qui fut une grande marque de distinction. Si-tost que nous fûmes assis, le Roy qui alloit sortir pour voir un combat d'Eléphants, dont il vouloit donner le plaisir à Monsieur l'Ambassadeur, monta sur le sien superbement enharnaché, qui l'attendoit à la porte de son appartement, & nous ayant apperçû à dix ou douze pas de luy, il s'avança vers nous. Nostre Pere Supérieur avoit préparé un compliment pour le remercier de l'honneur qu'il nous faisoit de nous admettre en sa présence, comme l'on en étoit convenu avec le Seigneur Constance. Mais ce Ministre voyant le Roy pressé de sortir parla pour nous. Le Roy nous regardant attentivement les uns après les autres avec un visage riant & un air plein de bonté, nous dit qu'ayant sceu que le Roy de France nous envoyoit tous fix à la Chine pour un grand dessein, il avoit desiré nous voir pour nous dire de bouche, que si nous avions besoin de quelque chose dans son Royaume, ou pour le service du Roy nostre Maître, ou pour nous en particulier, nous n'avions qu'à nous adresser à son Ministre à qui il avoit donné ordre de nous fournir tout ce qui nous seroit nécessaire. Nous n'eûmes le tems de répondre à cette faveur que par des remercimens respectueux & de profondes inclinations. Nous luy fîmes seulement

particulière aux  
Jesuites  
Fran-  
çois.



ment entendre que nous ferions sçavoir au Roy nôtre Maitre les obligations que nous luy avions.

Le Roy continua son chemin, & étant passé de cette cour dans une autre, au milieu d'une haye de Mandarins prosternez devant luy le front contre terre dans un grand silence, il trouva à la premiere porte du Palais les Chefs des Compagnies des Marchands d'Europe, déchauffez à genoux & appuyez sur leurs coudes, à qui il donna une courte audience. Comme le Seigneur Constance nous avoit averti qu'il seroit bon de faire écrire le compliment qu'on devoit faire au Roy, & le présenter ensuite à sa Majesté, le Pere Fontenay qui avoit prévu que cette précaution ne seroit pas inutile, parce qu'il n'auroit peut-être pas le tems de le dire, le présenta au Roy, qui ordonna au Seigneur Constance de le prendre. Il estoit en Siamois & en François. En voicy les termes :

**S**IRE,

Harar-  
gue des  
Jesuites  
présen-  
tée au  
Roy.

Nous avons quitté le plus grand Roy, que la France ait jamais euë; mais nôtre bonheur en arrivant icy est de retrouver en Vôtre Majesté les qualitez de ce grand Prince. Cette grandeur d'ame qui vous porte à secourir si généreusement vos Alliez, le courage avec lequel vous réprimez vos ennemis, les avantages que vous venez de remporter sur eux, cette soumission extraordinaire de vos sujets; cette magnificence avec laquelle vous vous montrez à eux; ces Ambassades célèbres que vous recevez des parties du Monde les plus éloignées; cette protection que vous donnez aux Etrangers, cette affection particu-  
liere



liere que vous témoignez aux Ministres de l'Evangile ; cette bienveillance que vous avez la bonté de nous marquer aussi ; toutes ces choses, SIRE, sont des marques que vous êtes un Roy magnanime, victorieux, politique, équitable, & comme vos sujets & la renommée le publient ; le plus grand de tous les Rois qui ayent jamais porté la Couronne de Siam.

Les sciences dont nous faisons profession, SIRE, sont estimées par toute l'Europe. Nôtre Roy les aime jusques à leur élever des Observatoires superbes, dans sa Ville Capitale, & à donner son Auguste nom au College de nôtre Compagnie dans lequel on les enseigne. Nous les avons cultivées depuis nôtre jeunesse, & particulièrement l'Astronomie qui est plus conforme à nos inclinations, parce qu'elle porte nos esprits à penser souvent au Ciel, le séjour des Bienheureux, & nôtre véritable patrie. Sa Majesté Très-Chrétienne sçachant que nôtre profession est de nous servir des sciences humaines, afin de porter les hommes à la connoissance & à l'amour du vray Dieu, & persuadée que nous avions fait une étude particuliere des Mathématiques, nous a choisis pour aller à la Chine en qualité de Mathématiciens. Ainsi nous sommes chargez de travailler de concert avec ceux qui demeurent à Paris auprès de sa personne, à la perfection des Arts & des Sciences. Pour nous faciliter un si grand dessein, nôtre grand Monarque nous a donné des Lettres Patentes qui nous recommandent à tous les Princes de la terre, en considération desquelles Vostre Majesté nous comble aujourd'huy d'honneur, nous admettant en sa présence.

Il nous est impossible, SIRE, de reconnoître  
nous-



nous mêmes une telle faveur. Mais ne le pouvant pas de la maniere que nous devons, V<sup>ô</sup>tre Majesté nous permettra de le faire de la maniere que nous pouvons. Nous sommes serviteurs du vray Dieu, & sujets d'un grand Monarque. Comme sujets d'un si grand Roy, nous l'informerons des graces que V<sup>ô</sup>tre Majesté nous fait, & comme serviteurs du vray Dieu, nous le prions instamment de combler v<sup>ô</sup>tre regne de toutes sortes de prospéritez, & d'éclairer V<sup>ô</sup>tre Majesté de ses divines lumieres, afin qu'elle posséde le Ciel après avoir regné si glorieusement sur la terre.

Quelques jours après Monsieur Constance entretint le Roy sur un projet qu'il méditoit depuis long-tems, de faire venir à Siam douze Jésuites Mathématiciens qu'il avoit déjà demandez à nôtre Révérend Pere Général, & sur le dessein de bâtir un Observatoire à l'imitation de ceux de Paris & de Pékin. Il fit comprendre à Sa Majesté la gloire & l'utilité qui luy en revien-droient, & l'avantage qu'en retireroient ses sujets, à qui on apprendroit les plus beaux Arts & les plus belles Sciences de l'Europe. Sa Majesté approuva fort ce projet, & nous fit dire par le Seigneur Constance qu'il vouloit faire bâtir un Observatoire dans son Royaume & le donner aux Peres de la Compagnie de Jesus, qu'il estimoit beaucoup, qu'il vouloit proteger & favoriser en tout ce qui dépendroit de luy. Surquoy le Seigneur Constance jugea qu'il étoit à propos que quelqu'un de nous retournast en France pour presser cette affaire, qui luy paroissoit d'une extrême conséquence pour la Religion. Il le témoigna au Pere Supérieur un jour  
que



que nous étions tous trois ensemble. Nous y consentîmes avec joye; & la commission étant tombée sur moy, dès le même jour j'eus ordre de me préparer au retour. Je sentis alors une extrême douleur de me voir encore pour long-tems éloigné de la Chine, après laquelle je soupirois depuis tant d'années; mais il fallut obéir.

Le Seigneur Constance, qui n'est pas moins attentif aux occasions d'avancer la gloire de Dieu, qu'à celles de procurer les avantages du Roy son Maître, nous communiqua une autre vûe, qu'il croyoit pouvoir beaucoup contribuer à la conversion des Siamois. Il prétend que quand on aura une fois gagné leur estime & leur affection par le zele, par la douceur & par la science, il ne sera pas difficile de les mettre dans la disposition d'écouter: qu'il connoit parfaitement le génie de cette nation; qu'il sçait mieux que personne à quoy il tient que le Christianisme n'ait fait jusques-icy de plus grand progrès à Siam depuis tant de tems qu'on y travaille; qu'outre l'Observatoire il falloit encore une autre Maison de Jésuites, où l'on menât, autant qu'il se pourroit, la vie austere & retirée des Talapoins, si autorisez parmi le peuple, qu'on prit leur habit, qu'on les vit souvent & qu'on tachât d'en attirer quelqu'un à la Religion Chrétienne; qu'on sçavoit enfin combien cette conduite avoit réüssi aux Jésuites Portugais qui sont à Maduré vers Bengale.

En effet nous avons appris de divers endroits, & encore depuis peu à Siam par un Missionnaire François qui avoit été à S. Thomé depuis deux mois, que ces Peres avoient demeuré plusieurs années



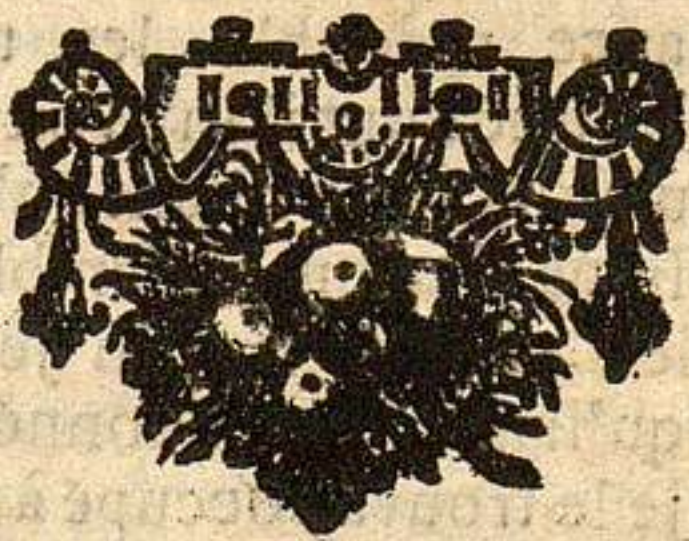
années parmi ces peuples & s'étoient appliquée avec beaucoup de soin & de travaux à leur conversion, sans aucun fruit considérable. Un d'eux qu'on a établi le Supérieur de cette Mission après avoir long-tems imploré le secours du Ciel, & faisant réflexion à l'attachement de cette nation pour les Bracmanes ou Bramines, qui sont leurs Prêtres & leurs Religieux, jugea que s'il prenoit l'habit des Bramines & qu'il vécut à leur manière, il pourroit s'attirer la confiance de ces peuples, & les gagner à JESUS CHRIST. Il communiqua ce dessein à ses Supérieurs, qui le proposèrent à la Congrégation *de propagandâ fide*. On l'examina à Rome, & sur ce qu'on exposa aux Cardinaux que les habits dont les Bramines étoient vêtus n'étoient pas une marque de Religion mais d'une noblesse & d'une qualité distinguée, ils permirent à ce Pere & à quelques autres Jésuites qui appuyoient son sentiment d'éprouver ce dernier moyen pour la conversion de ces peuples.

Ainsi ayant pris la marque des Bramines, ils commencèrent à vivre comme eux, & depuis ce tems-là on vit ces hommes Apostoliques, les pieds & la tête nuë marcher sur le sable brûlant, exposés sans cesse aux ardeurs du Soleil qui y sont extraordinaires, parce que les Bramines ne portent point de chaussure, & ne se couvrent jamais la tête; ne vivre que d'herbes, & passer les trois & quatre jours sans manger, sous un arbre, ou au milieu d'un chemin public, en attendant que quelque Indien touché d'une austerité si surprenante les vint écouter. Dieu a donné tant de bénédiction à leur zele, & à leur mortification, qu'ils ont converti plus de soixante mille Indiens  
& la



& la foule des peuples qui accourent avec une ferveur incroyable pour se faire instruire, est si grande, qu'ils content pour rien toutes les fatigues qu'ils endurent.

Ce même Ecclesiastique ajouta qu'il avoit vû un de ces Peres à qui les fables brûlans de Maduré avoient fendu tous les pieds, & étant entrez ensuite dans ses playes, luy caùsoient d'extrêmes douleurs & d'horribles enflûres. Sur ce qu'il nous dit de ces Missions, nous conçumes un desir ardent d'en voir une Relation plus ample, persuadez que nous y trouverions de rares exemples de zele & de grands sujets d'édification.



VOYAGE



## V O Y A G E

D E  
S I A M.

LIVRE CINQUIE'ME.

## RETOUR DU VOYAGE

*De Siam.*

Prés qu'on eut résolu que je retournerois en France, Monsieur Constance redoubla les témoignages d'amitié dont il m'avoit honoré jusqu'alors, me disant qu'il souhaitoit que nous eussions souvent ensemble des entretiens particuliers. Le lendemain je l'allay voir, selon l'ordre qu'il m'en avoit donné avant nôtre séparation. Je le trouvay occupé à préparer des presens pour les personnes qui avoient le plus de part à la faveur que le Roy nous avoit fait, de nous envoyer à la Chine; & nous faisant approcher pour les voir, voila bien peu de chose, nous dit-il, pour d'aussi grands Seigneurs. Mais vous leurs direz, mon Pere, que je n'en ay été averti que fort tard, & après avoir donné tout ce que j'avois de plus beau & de plus curieux. Car sans les presens qu'il envoyoit en France, & ceux qu'il avoit donné aux François qui étoient à Siam, il en avoit encore envoyé de

con-



considérables en Portugal, par les trois Ambassadeurs que le Roy de Siam avoit fait partir pour Lisbonne, quelque tems avant que nous arrivassions. Aussi, ajouta-t'il, ce n'est pas un présent que je leur veuille faire comme de moy, mais en qualité d'un de vos freres, pour les remercier de la bonté qu'ils ont pour vous & de la protection dont ils vous honorent. Nous ne pûmes répondre à des sentimens si obligeans que par de tres-humbles actions de graces; mais il ne nous écouâta pas là-dessus, il nous interrompit en nous conjurant de ne luy plus parler de la sorte, qu'étant nostre frere, il étoit persuadé qu'il ne faisoit que son devoir.

Le même jour que nous eûmes audience, le Roy devoit régaler Monsieur l'Ambassadeur d'un combat d'Eléphans, & Sa Majesté avoit ordonné qu'on nous en préparât six pour le suivre au champ de bataille qui étoit hors la Ville. Le Seigneur Constance nous donna un Mandarin pour nous conduire, & nous trouvâmes à la sortie du Palais six Elephans avec leurs chaises dorées & leurs couffins fort propres; chacun s'approcha du sien, & monta au dessus en cette maniere. Le Pasteur (c'est ainsi qu'on appelle l'homme qui est sur le col de l'Eléphant pour le gouverner) fit mettre l'Eléphant à genoux, lequel se coucha ensuite à demy sur le costé, de telle sorte que l'on pouvoit poser le pied sur une des jambes de devant qu'il avançoit, & puis sur son ventre: après quoy l'animal se redressant un peu, donnoit le tems de s'asseoir commodément dans la chaise qu'il porte sur le dos; on peut aussi se servir d'échelles, ainsi que font quelques uns, pour se mettre à la hauteur de l'Eléphant.

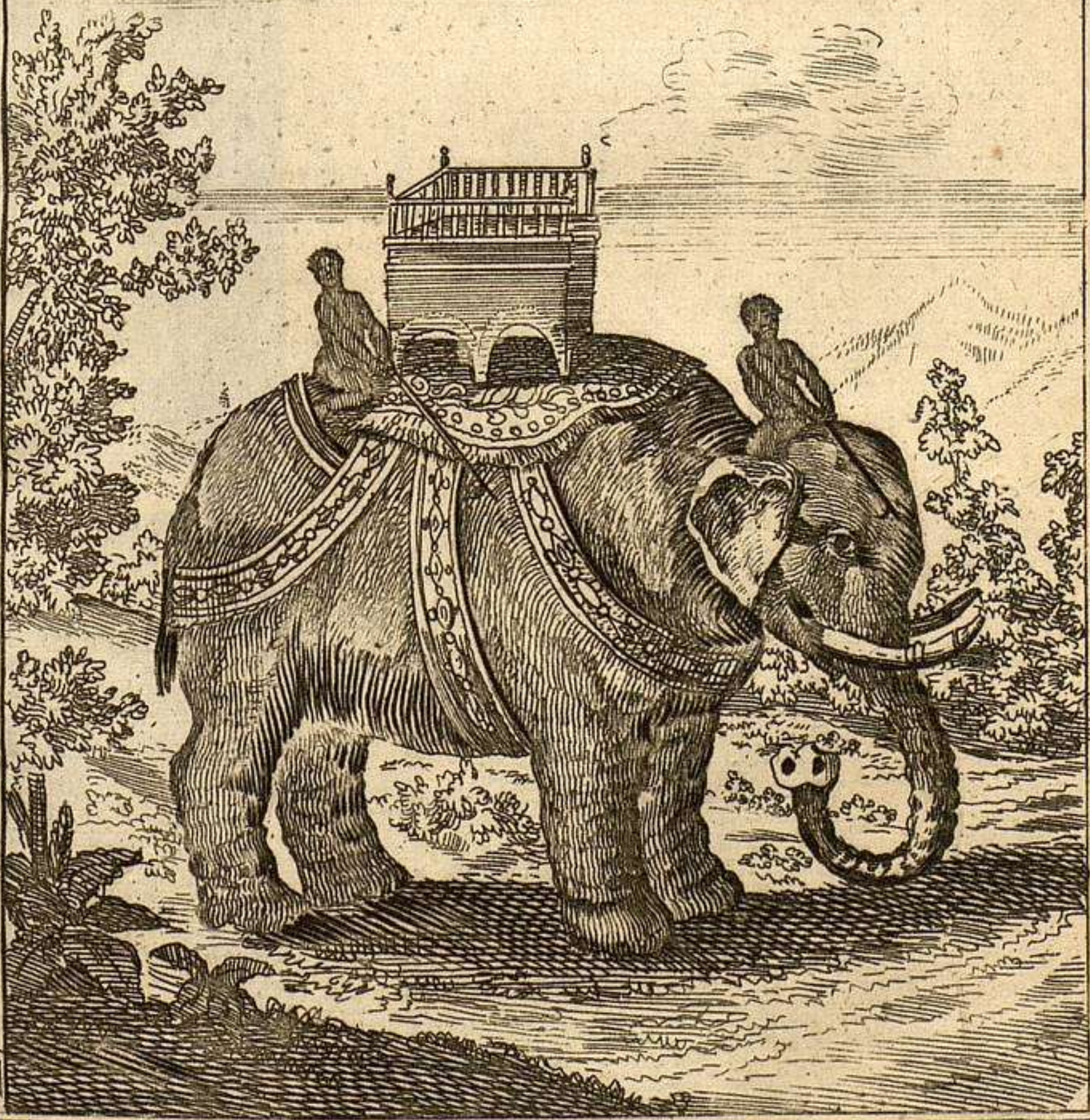


phant. C'est pour la commodité des Etrangers qui ne sont pas accoutumés aux Eléphants, qu'on met des chaises sur le dos de ces animaux. Les Naturels du Pais de quelque qualité qu'ils soient, excepté le Roy, montent sur le cou & le conduisent eux-mêmes, à moins qu'ils n'aillent à la guerre. Car alors outre deux Pasteurs, dont l'un est sur le cou & l'autre sur la croupe, le Mandarin armé d'une lance ou d'une espèce de javelot, est sur le dos de l'Eléphant, ainsi que je l'ay vû moy même dans une chasse d'Eléphants, où les Mandarins vont armez comme à une bataille. J'y remarquay aussi que le Roy qui étoit dans une espèce de Trône, se leva sur ses pieds lorsque les Eléphants sauvages voulurent forcer le passage de son côté, & se mit sur le cou du sien pour les arrêter.

Nous suivîmes donc le Roy dans une grande campagne à cent pas de la Ville. Le Roy monté sur un Elephant avoit Monsieur l'Ambassadeur à sa droite à quinze ou vingt pas de luy, le Seigneur Constance à sa gauche, & tout autour une grande multitude de Mandarins prosternés par respect aux pieds de son Eléphant. On entendit d'abord certaines trompettes dont le son est fort dur & sans inflexion. Alors les deux Eléphants destinez pour combattre jetterent des cris horribles. Ils étoient attachez par les pieds de derriere avec de grosses cordes que plusieurs hommes tenoient, afin de les retirer en cas que le choc fût trop rude. On les laissoit approcher de telle maniere que leurs défenses se croisoient sans qu'ils pussent se blesser. On dit qu'ils se choquent quelquefois si rudement qu'ils se brisent les dents & font voler les éclats de tous cô-  
tez.

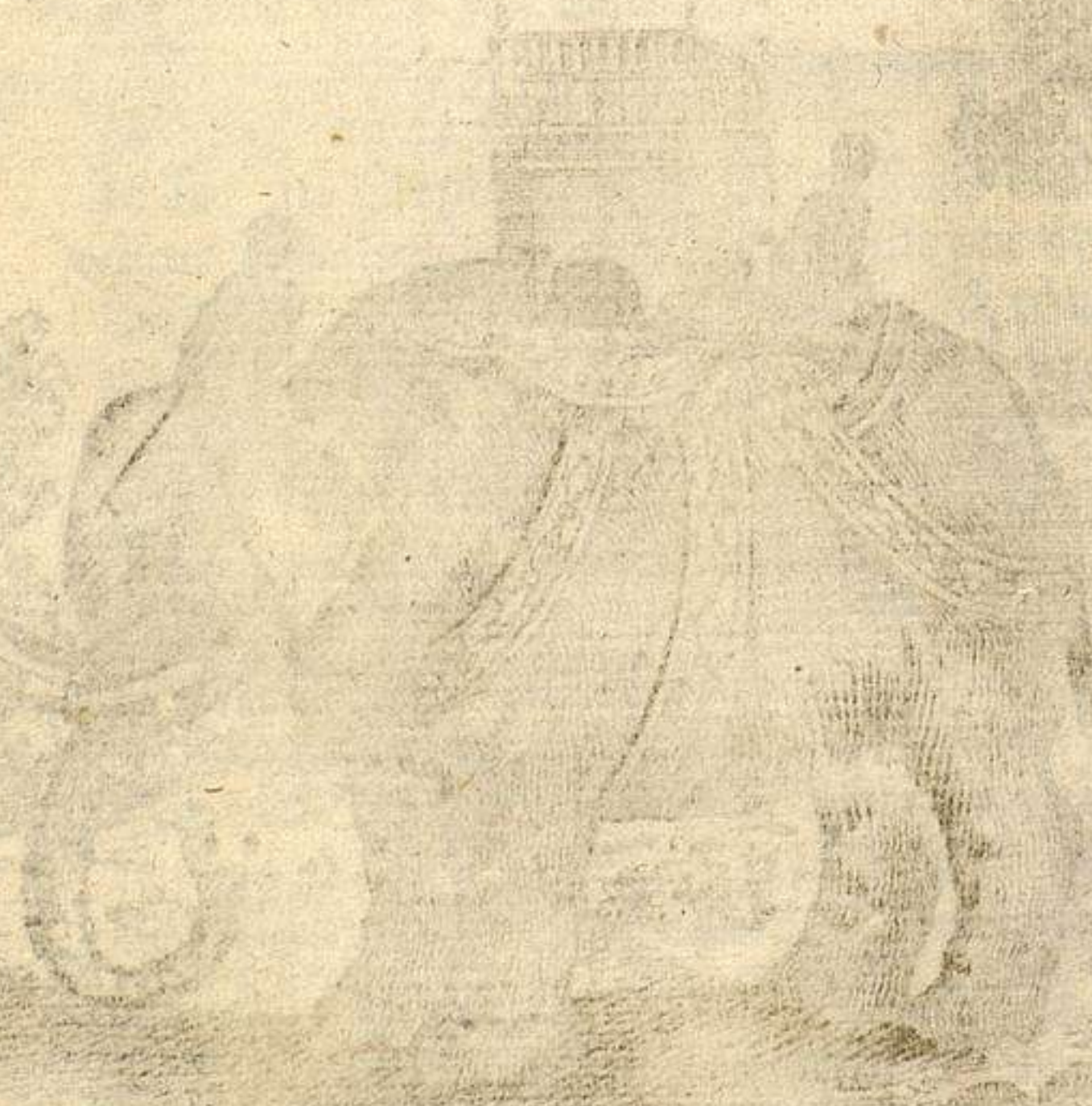


*L'Éléphant avec sa Chaise pour les Étrangers*

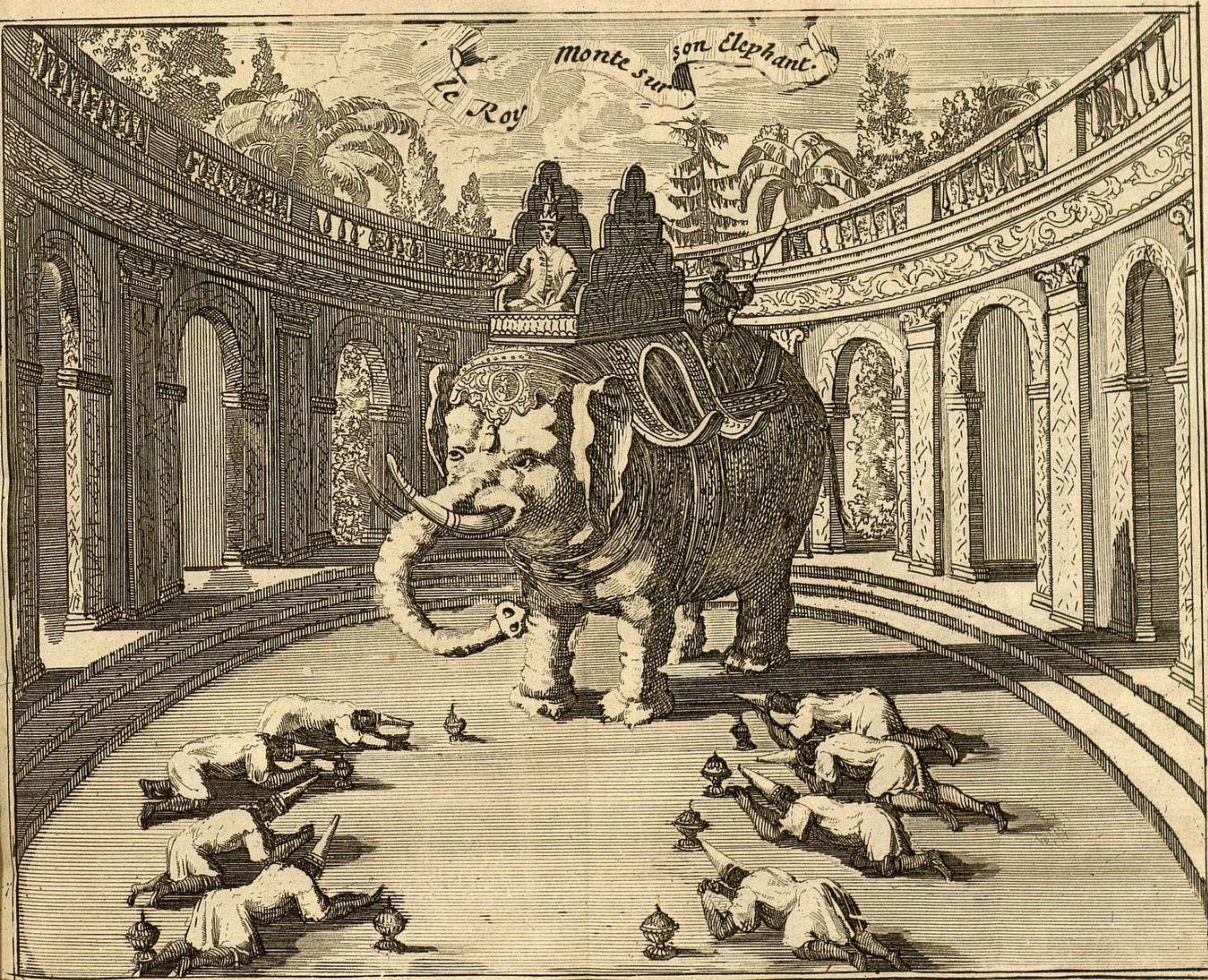




Handwritten text, possibly a signature or title, written in a cursive script. The text is faint and difficult to decipher, but appears to be written in a historical or official style.









Pl. xxv  
187





tez Ceux-cy ne se bâtirent pas avec tant de violence , ils ne se choquerent que quatre ou cinq fois , après quoy on les sépara , & le combat fut si court , qu'on crût que le Roy ne l'avoit ordonné que pour avoir occasion de faire d'une maniere plus agréable un présent à Monsieur de Vaudricourt qui avoit amené les deux Mandarins Siamois , & qui devoit conduire ses Ambassadeurs en France. Car à la fin de ce spectacle Sa Majesté s'approcha de luy , & luy donna de sa main un sabre dont la poignée étoit d'or massif , & le fourreau d'écaillés de tortuë orné de cinq lames d'or , avec une grande chaîne de filigrane d'or pour luy servir de baudrier , & une veste de brocard à boutons d'or : il luy dit qu'il luy mettoit ce cimenterre en main pour conduire ses Ambassadeurs en seureté , & pour servir le Roy son Maître contre ses ennemis. Cette sorte de sabre ne se donne par le Roy de Siam qu'à ses Généraux d'armées lors qu'ils partent pour aller à la guerre. Il fit à Monsieur de Joyeux Capitaine de la Frégate un présent semblable , mais il étoit moins magnifique.

Quelques jours après le Seigneur Constance en envoya de magnifiques à Monsieur l'Ambassadeur , à Monsieur l'Abbé de Choisi , à Monsieur de Vaudricourt ; à Monsieur de Joyeux , & à chacun des Gentilshommes de la suite de l'Ambassade . C'étoient des vases d'argent de la façon du Japon ; des ouvrages d'Agathe , des Porcelaines fines en grand nombre & de toutes grandeurs , des robes de chambre de la Chine , des pierres de Bézoar éprouvées , de la racine de Ginseng qui vaut huit fois son pesant d'argent , du bois o-



doriferant d'Aquila si estimé dans les Indes, du Thé excellent & en quantité. Ces présens parurent d'un si grand prix que plusieurs crurent quelque tems qu'ils venoient de la part du Roy.

La pluspart des jours qu'on demeura à Louvo se passèrent en spectacles. Le combat dont nous venons de parler, fut suivy d'un autre d'Eléphans contre un Tigre: nous fûmes obligez de nous y trouver comme les autres, montez sur des Eléphans. Nous ne nous sommes point servis d'autre monture, pour ne pas scandaliser les Talapoins, qui disent qu'il leur est défendu de monter à cheval.

A un quart de lieuë de la Ville on avoit élevé une haute palissade de bambous d'environ cent pas en quarré. Au milieu de l'enceinte étoient entrez trois Eléphans destinez pour combattre le Tigre. Ils avoient une espèce de grand plastron, en forme de masque, qui leur couvroit la teste & une partie de la trompe. Dès que nous fûmes arrivez sur le lieu, on fit sortir de la loge, qui étoit dans un enfoncement, un tigre d'une figure & d'une couleur qui parurent nouvelles aux François, qui assistoient à ce combat. Car outre qu'il étoit bien plus grand, plus gros, & d'une taille moins éfilée que ceux que nous avions vûs en France. Sa peau n'étoit pas mouchetée de même, mais au lieu de toutes ces taches, semées sans ordre, il avoit de longues & larges bandes en forme de cercles. Ces bandes prenant sur le dos se réjoignoient par dessous le ventre; & continuant le long de la queue, y faisoient comme des anneaux blancs & noirs placez alternativement dont elle étoit toute convertie. La teste n'avoit rien d'extraordinaire, non plus



plus que les jambes, hors qu'elles étoient plus grandes & plus grosses que celles des Tigres communs, quoy que celuy cy ne fût qu'un jeune Tigre qui avoit encore beaucoup à croître: Car Monsieur Constance nous a dit, qu'il y en avoit dans le Royaume de plus gros trois fois que celuy-là; & qu'un jour étant à la chasse avec le Roy, il en vit un de fort près qui étoit grand comme un mulet. Il y en a aussi de petits dans le pays, semblables à ceux qu'on apporte d'Afrique en Europe, & on nous en montra un le même jour à Louvo.

On ne lâcha pas d'abord le Tigre qui devoit combattre, mais on le tint attaché par deux cordes, de sorte que n'ayant pas la liberté de s'élan- cer; le premier Eléphant qui l'approcha, luy donna deux ou trois coups de sa trompe sur le dos. Ce choc fut si rude, que le Tigre en fut renversé, & demeura quelque-tems étendu sur la place, sans mouvement, comme s'il eût été mort. Cependant dès qu'on l'eut délié, quoy- que cette première attaque eût bien rabbattu de sa furie, il fit un cry horrible, & voulut se jet- ter sur la trompe de l'Eléphant, qui s'a- vançoit pour le frapper, mais celuy cy la re- pliant adroitement, la mit à couvert par ses dé- fenses, qu'il présenta en même-tems, & dont il atteignit le Tigre si à propos, qu'il luy fit faire un fort grand saut en l'air. Cet animal en fut si étourdy qu'il n'osa plus approcher, il fit plu- sieurs tours le long de la palissade, s'élançant quelquefois vers les personnes qui paroissoient sur les galeries. On poussa ensuite trois Eléphants contre luy, qui luy donnèrent tour à tour de si ru- des coups, qu'il fit encore une fois le mort, & ne



penſa plus depuis qu'à éviter leur rencontre ; ils l'euffent tué ſans doute ſi Monsieur l'Ambaſſadeur n'eût demandé ſa grâces à Monsieur Conſtance , qui fit finir le combat.

Le lendemain nous allâmes ſur le ſoir au Palais avec Monsieur l'Ambaſſadeur. Nous y vîmes une illumination qui ſ'y fait tous les ans au commencement de l'année. Elle conſiſtoit en dix-huit cens ou deux mille lumières , dont les unes étoient rangées ſur de petites fenêtres pratiquées exprès dans les murailles de l'enceinte du Palais , & les autres en des lanternes dans un ordre aſſez beau & aſſez particulier. Nous admirâmes ſur tout certains grands falots de la Chine en forme de globes , qui ſont d'un ſeuil morceau de corne tranſparante comme le verre , & quelques autres d'une eſpece de verre de la Chine fait de ris. Ces illuminations étoient accompagnées du ſon des tambours , des fifres & des trompettes. Durant tout le temps que le Roy aſſiſta à ce ſpectacle , la Princeſſe en donnoit un ſemblable aux Dames de la Cour dans un autre côté du Palais.

Après que le Roy fut retiré , nous eûmes le loisir de conſidérer de près toutes choſes. Le Seigneur Conſtance nous fit voir l'Eléphant Prince , qui eſt d'une hauteur & d'une beauté extraordinaire ; on nous dit qu'on l'appelloit de ce nom , parce qu'il eſt né le même jour que le Roy qui regne à preſent. Il nous fit encore remarquer auprès de l'Appartement du Roy un pavillon où l'on tient l'Eléphant de garde , c'eſt un de ceux qui ſont dans le Palais , leſquels ſe relevent tour à tour , & qu'on tient toujours preſts en caſ que le Roy

en



en ait besoin de jour & de nuit. Comme nous avons souvent parlé des Eléphants du Roy, & qu'ils sont enharnachez différemment selon les personnes qui les montent, on a crû qu'on seroit bien aise de les voir représentez chacun à sa maniere dans les figures suivantes. Ces illuminations durèrent plusieurs jours: tant que nous fûmes dans le Palais à les regarder, une multitude de Mandarins du premier & du second ordre étoient prosternez en terre, dans deux Salles différentes devant le Roy, qui paroissoit alors, & ils luy faisoient la zombaye, qui est la marque d'adoration la plus respectueuse.

Les Mores firent aussi presque en même tems de grandes illuminations huit jours de suite pour célébrer le jour des funérailles de leur Prophete Mahomet & de son fils. Ils commencerent à en solemniser la feste dès la veille, sur les quatre heures du soir, par une espece de procession, où il y avoit plus de deux mille personnes. On y portoit la figure des tombeaux de ces deux imposteurs avec quantité de Symboles d'une assez belle représentation, entre autres, certaines grandes cages couvertes de toiles peintes, dont les porteurs marchotent & tournoient sans cesse en cadence, au bruit des tambours & des timbales. Le mouvement prompt & réglé de ces grosses machines qu'on voyoit de loin, sans appercevoir ceux qui les portoient, causoit une agreable surprise.

A la teste de cette foule de peuple, des Estafiers menoient par la bride trois ou quatre chevaux superbement enharnachez, & un grand nombre de gens portant chacun plusieurs lanternes au bout d'un long bâton conduisoient



Les  
Maures  
font une  
fête  
pour cé-  
lébrer la  
mémoi-  
re de  
leur  
Prophe-  
te.

toute la troupe & chantoient à divers chœurs d'une maniere bizarre. Ils continuèrent cette Feste plusieurs nuits de suite avec la même ferveur jusques à cinq heures du matin. On ne peut comprendre comment ces porteurs de machines qui tournoient sans cesse, pouvoient faire cet exercice quinze ou seize heures entieres, ny comment les chantres, qui pouffoient leur voix de toutes leurs forces pouvoient chanter si long-tems. Le reste de cette marche avoit une contenance modeste, les uns marchoient devant les chantres qui environnoient les cercueils que huit hommes portoient sur leurs épaules, & les autres étoient mélez parmy eux. Il y avoit un grand nombre de Siamois de tout sexe & de tout âge qui ont embrassé le Mahométisme. Car depuis que les Maures se sont introduits dans le Royaume, ils ont attiré à leur Religion beaucoup de peuple; ce qui fait voir qu'il n'est pas si attaché à ses superstitions qu'il ne les quitte, quand on aura eu long-tems la patience & le zele de l'instruire de nos Mysteres. Il est vray que cette nation aime extrêmement les spectacles, les cérémonies d'éclat; & c'est par là que les Maures qui célèbrent toutes leurs festes avec beaucoup de magnificence, en ont attiré une grande multitude à la secte de Mahomet.

Ces spectacles nous donnoient une veritable compassion du malheur de ces pauvres infidèles, & nous nous entretenions souvent du fruit que pourroient faire parmy eux tant de personnes habiles qui sont en Europe, & particulièrement en France, s'ils avoient autant de zele que de sçavoir.

Le



Le Roy qui cherchoit à donner tous les jours de nouveaux divertissemens à Monsieur l'Am-  
bassadeur, voulut luy faire voir la manière de  
prendre & d'appriivoiser les Eléphants. Comme  
c'est une chose inconnue en Europe, & dont  
nous avons été témoins, on fera bien aise d'en  
trouver icy une ample & exacte description.

A un quart de lieuë de Louvo il y a un espèce  
d'amphitéâtre, dont la figure est d'un grand quar-  
ré long, entouré de hautes murailles terrassées,  
sur lesquelles se placent les spectateurs. Le long  
de ces murailles en dedans regne une palissade  
de gros piliers fichez en terre à deux pieds l'un de  
l'autre, derriere lesquels les chasseurs se reti-  
rent lorsqu'ils sont poursuivis par les Eléphants  
irritez. On a pratiqué une fort grande ouverture  
vers la campagne, & vis-à-vis, du côté de la Vil-  
le, on en a fait une plus petite, qui conduit dans  
une allée étroite par où un Eléphant peut passer à  
peine, & cette allée aboutit à une maniere de  
grande remise, où l'on acheve de le dompter.

Lorsque le jour destiné à cette chasse est venu,  
les chasseurs entrent dans les bois, montez sur  
des Eléphants femelles qu'on a dressées à cet  
exercice, & se couvrent de feuilles d'arbre afin  
de n'être pas veus par les Eléphants sauvages.  
Quand ils sont avancez dans la foret, & qu'ils  
jugent qu'il peut y avoir quelque Elephant aux  
environs, ils font jetter aux femelles certains  
cris propres à attirer les mâles, qui y ré-  
pondent aussi-tôt par des hurlemens ef-  
froyables. Alors les chasseurs les sentant à  
une juste distance, retournent sur leurs pas, &  
mènent doucement les femelles du côté de l'am-  
phitéâtre dont nous venons de parler; les Elé-

Manière  
de pren-  
dre &  
d'appri-  
voiser  
les Elé-  
phants.



phans sauvages ne manquent jamais de les suivre ; celui que nous vîmes dompter y entra avec elles , & dès qu'il y fut on ferma la barrière ; les femelles continuerent leur chemin au travers de l'Amphitéâtre , & enfilèrent queue à queue la petite allée qui étoit à l'autre bout : l'Elephant sauvage qui les avoit suivies jusques-là s'étant arrêté à l'entrée du défilé , on se servit de toutes sortes de moyens pour l'y engager , on fit crier les femelles qui étoient au delà de l'allée , quelques Siamois l'irritant en frappant des mains , & criant plusieurs fois, Pat, pat ; d'autres avec de longues perches armées de pointes le harceloient , & quand ils en étoient poursuivis, ils se glissoient entre les piliers , & s'alloient cacher derrière la palissade que l'Eléphant ne pouvoit franchir : enfin après avoir poursuivy plusieurs Chasseurs il s'attacha à un seul avec une extrême fureur. L'homme se jetta dans l'allée, l'Eléphant courut après luy , mais dès qu'il y fut entré il se trouva pris , car celui-cy s'étant sauvé , on laissa tomber à propos deux coulisses l'une devant & l'autre derrière l'Eléphant , de sorte que ne pouvant , ny avancer ny reculer , ny se tourner , il fit des efforts surprenans & poussa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en luy jettant des seaux d'eau sur le corps , en le frottant avec des feuilles , en luy versant de l'huile sur les oreilles , & on fit venir auprès de luy des Eléphans privez mâles & femelles qui le careffoient avec leurs trompes. Cependant on luy attachoit des cordes par dessous le ventre & aux pieds de derrière , afin de le tirer de-là , & on continuoit à luy jeter de l'eau sur

la



la trompe & sur le corps pour le rafraîchir. Enfin on fit approcher un Eléphant privé de ceux qui ont coûtume d'instruire les nouveaux venus. Un Officier étoit monté dessus qui le faisoit avancer & reculer, pour montrer à l'Elephant sauvage qu'il n'avoit rien à craindre & qu'il pouvoit sortir. En effet on luy ouvrit la porte & il suivit l'autre jusqu'au bout de l'allée. Dès qu'il y fut, on mit à ses côtez deux Eléphans que l'on attacha avec luy. Un autre marchoit devant & le tiroit avec une corde dans le chemin qu'on luy vouloit faire prendre, pendant qu'un quatriéme le faisoit avancer à grands coups de teste qu'il luy donnoit par derriere, jusques à une espece de remise où on l'attacha à un gros pillier fait exprés qui tourne comme un cabestan de navire. On le laissa là jusques au lendemain pour luy faire passer sa colere; mais tandis qu'il se tourmentoit autour de cette colonne, un Bramine, (c'est à dire un de ces Prêtres Indiens qui sont à Siam en assez grand nombre,) habillé de blanc s'approcha monté sur un Eléphant, & tournant doucement autour de celuy qui étoit attaché, l'arroisa d'une certaine eau consacrée à leur maniere, qu'il portoit dans un vase d'or. On croit que cette cérémonie fait perdre à l'Eléphant sauvage sa férocité naturelle, & le rend propre à servir le Roy. Dès le lendemain il commence à aller avec les autres, & au bout de quinze jours il est entièrement apprivoisé.

Parmy tous ces divertissemens Monsieur l'Ambassadeur n'étoit occupé que du sujet de son Ambassade, qui étoit la conversion du Roy; mais voyant qu'on ne luy répondoit rien de solide ny



de leur, il résolut de dresser un petit mémoire qu'il vouloit faire présenter au Roy de Siam par le Seigneur Constance. Il en parla à ce Ministre, qui dans un long entretien qu'ils eurent ensemble, luy apporta plusieurs raisons pour le dissuader de presser le Roy sur cet article; mais M. l'Ambassadeur persista toujours avec beaucoup de sagesse dans son sentiment, & pria le Seigneur Constance de présenter cet écrit à sa Majesté, par lequel il la supplioit de luy donner une réponse positive, qui pût estre agreable au Roy son Maître. Le Seigneur Constance ayant reçu le memoire des mains de Monsieur l'Ambassadeur, alla au Palais dès le soir, & s'étant jetté aux pieds du Roy, luy fit un discours, plein de cette eloquence Asiatique si estimée dans l'ancienne Grece. Voicy les propres termes dont il se servit, que l'on n'a fait que traduire.

Haran-  
gue de  
M Con-  
stance  
au Roy  
de Siam.

SIRE, l'Ambassadeur de France m'a mis entre les mains un memoire qui contient certaines propositions dont il doit rendre compte au Roy son Maître; mais avant que de le lire à V<sup>ô</sup>tre Majesté, elle me permettra, s'il luy plait, de luy représenter le principal motif qui a engagé le Roy Très-Christien à luy envoyer une si solennelle Ambassade. Ce Prince si sage, v<sup>ô</sup>tre bon amy, Sire, connoissant la grandeur d'ame & la générosité du cœur Royal de V<sup>ô</sup>tre Majesté, par les Ambassadeurs, & les magnifiques présens qu'elle luy avoit destinez, sans autre interest que celuy de rechercher l'amitié Royale d'un Prince si glorieux & si renommé dans tout l'Univers; & voyant ensuite que les Ministres de V<sup>ô</sup>tre Majesté avoient envoyé aux Ministres de son Royaume deux Man-  
darins



darins avec des présens considérables pour les féliciter de la naissance du petit fils de leur grand Roy, digne d'une perpétuelle postérité, qui représente éternellement à la France l'image de ses admirables vertus, & qui assure le bonheur de ses peuples. Ce grand Monarque, Sire, surpris d'un procédé si désintéressé résolut de répondre à ces empressements obligés, & pour le faire il imagina un moyen qui fût digne de luy, & convenable à V<sup>ô</sup>tre Majesté, Car de vous présenter des richesses? c'est dans v<sup>ô</sup>tre Royaume, Sire, où les Etrangers les viennent chercher. De vous offrir des forces? il sçavoit bien que V<sup>ô</sup>tre Majesté est redoutée de tous ses voisins, & en état de les punir, s'ils ne vouloient pas s'en tenir à la paix qu'ils ont obtenue à force de prières. Eût-il voulu donner des terres & des Provinces au Souverain de tant de Rois & au Maître d'un si grand nombre de Royaumes, qui font près de la quatrième partie de l'Asie? Il ne pouvoit pas non plus luy venir en pensée d'envoyer icy de ses sujets dans la seule vûe du commerce, parce que ce seroit un interest commun à ses peuples & aux sujets de V<sup>ô</sup>tre Majesté. Ainsi il eût eu de la peine à prendre son party, s'il n'eût fait réflexion qu'il pouvoit offrir à V<sup>ô</sup>tre Majesté quelque chose d'infiniment plus considérable, & qui convenoit parfaitement à la dignité de deux si grands Rois. Ayant considéré ce qui l'avoit élevé dans le haut point de gloire où il se trouve, ce qui luy avoit fait prendre tant de Villes, subjugué tant de Provinces & remporté tant de victoires, ce qui avoit fait jusqu'à présent le bonheur de ses peuples,



& ce qui luy attiroit des extrémitez de la terre tant d'Ambassadeurs de Rois & de Princes qui recherchent son amitié, ce qui enfin avoit obligé V<sup>ô</sup>tre Majesté à prévenir ce Prince incomparable, par une si célèbre Ambassade qu'elle luy avoit envoyée; après avoir, dis-je, attentivement considéré toutes ces grandes choses, ce Roy si sage & si éclairé a vû que le Dieu qu'il adore en étoit uniquement l'auteur, que sa divine Providence les luy avoit ménagées, & qu'il les devoit à l'intercession de la Sainte Mere du Sauveur du monde, sous la protection de laquelle il a consacré sa personne & son Royaume au vray Dieu. Cette vuë & l'extrême desir de communiquer à V<sup>ô</sup>tre Majesté tous ces grands avantages, luy a fait prendre la résolution de vous proposer, Sire, les mêmes moyens qui luy ont acquis tant de gloire & de bonheur, & qui ne sont autres que la connoissance & le culte du vray Dieu, qui se trouve seulement dans la Religion Chrétienne. Il l'envoie donc offrir à V<sup>ô</sup>tre Majesté par son Ambassadeur, la conjurant de l'accepter & de la suivre avec tout son Royaume.

Ce Prince, Sire, est encore plus admirable par sa pénétration, par ses lumières & par sa sagesse que par ses conquestes & par ses victoires. V<sup>ô</sup>tre Majesté connoît sa générosité & son amitié Royale; elle ne scauroit faire un meilleur choix que de suivre les sages avis d'un si grand Roy son bon amy. Pour moy, Sire, je n'ay jamais demandé autre chose au vray Dieu que j'adore, que cette grace pour V<sup>ô</sup>tre Majesté, & je ferois prest de donner mille vies pour l'obtenir de la divine bonté. Que V<sup>ô</sup>tre Majesté veuille  
bien



bien considérer que par cette action elle couronnera tout ce qu'elle a fait de grand & d'illustre durant son regne, qu'elle éternisera sa mémoire, & se procurera une gloire & un bonheur immortel dans l'autre vie.

Ah, Sire, je conjure V<sup>ô</sup>tre Majesté de ne pas renvoyer l'Ambassadeur d'un si grand Roy avec ce mécontentement; il vous demande cela de la part du Roy son Maître, pour établir & rendre inviolables vos alliances & vos amitez Royales; au moins si v<sup>ô</sup>tre Majesté a conçu quelque bonne pensée de prendre ce parti, ou si elle y sent la moindre inclination qu'elle le fasse connoître. C'est la plus agréable nouvelle qu'il puisse porter au Roy son Maître. Que si V<sup>ô</sup>tre Majesté a résolu de ne se rendre pas à tout ce que j'ay eu l'honneur de luy représenter, ou qu'elle ne puisse pas donner une réponse favorable au Seigneur Ambassadeur, je la supplie de me dispenser de porter sa Royale réponse, qui ne peut qu'estre défagréable au vray Dieu que j'adore. Elle ne doit point trouver étrange que je luy parle de la sorte; quiconque n'est pas fidele à son Dieu, ne le peut être à son Prince, & V<sup>ô</sup>tre Majesté ne devroit pas me faire l'honneur de me souffrir à son service, si j'avois d'autres sentimens.

Le Roy écouta le discours du Seigneur Constance sans l'interrompre, & s'étant recueilli en luy-même un moment, comme une personne occupée d'une grande pensée, il luy repliqua sur le champ en ces termes. N'apprehendez point que je veuille gesner v<sup>ô</sup>tre conscience. Mais qui a fait accroire au Roy de France mon bon amy, que je pouvois avoir de semblables sentimens? Hé qui peut douter, Sire, repliqua le Seig.

Le Roy  
de Siam  
répond  
au Sei-  
gneur  
Con-  
stance,



Constance, que V<sup>ô</sup>tre Majesté n'ait ces grandes pensées, en voyant la protection qu'elle donne aux missionnaires, les Eglises qu'elle fait bâtir, les aumônes qu'elle fait aux Peres de la Chine. C'est sur cela, Sire, que le Roy de France s'est persuadé que V<sup>ô</sup>tre Majesté avoit du penchant pour le Christianisme. Mais quand vous avez dit à l'Ambassadeur, ajoûta le Roy, les raisons qui me retiennent dans la Religion de mes Ancestres, quelle réponse en avez-vous reçûe? L'Ambassadeur de France, yépartît le Seigneur Constance, a trouvé que ces raisons étoient d'un grand poids; mais comme la proposition qu'il faisoit de la part du Roy son Maître étoit desintereffée, & que ce grand Monarque n'avoit en veuë que le bien de v<sup>ô</sup>tre Majesté, il n'a pas jugé qu'aucune des raisons que je luy ay apportées, dût l'empêcher d'executer les ordres du Roy son Maître, sur tout quand il a appris que l'Ambassadeur de Perse étoit arrivé dans le Royaume de Siam, & qu'il apportoit à v<sup>ô</sup>tre Majesté l'Alcoran, afin qu'elle le suivît. Dans cette veuë l'Ambassadeur de France a crû qu'il étoit obligé d'offrir à V<sup>ô</sup>tre Majesté la Religion Chrétienne, & de conjurer V<sup>ô</sup>tre Majesté de l'embrasser. Est-il vray, reprit le Roy, que l'Ambassadeur de Perse m'apporte l'Alcoran? On le dit ainsi, Sire, répondit le Seigneur Constance. A quoy le Roy repliqua sur le champ: Je voudrois de tout mon cœur que l'Ambassadeur de France fût icy pour voir de quelle maniere j'en useray envers l'Ambassadeur de Perse. Il est bien sur que si je n'étois d'aucune Religion, je ne choisirois pas la Mahométane.

Mais



Mais pour répondre à l'Ambassadeur de France, poursuivit le Roy, Vous luy direz de ma part, que je me sens extrêmement obligé au Roy de France son Maître, connoissant par son mémoire les marques de la Royale amitié de sa Majesté très-Chrétienne, & que comme l'honneur que me fait ce grand Prince, s'est déjà rendu public dans tout l'Orient, je ne sçauois assez reconnoître cette honnesteté; mais que je suis extrêmement fâché que le Roy de France mon bon amy me propose une chose si difficile, & dont je n'ay pas la moindre connoissance; que je me rapporte moy-même à la sagesse du Roy très-Chrétien, afin qu'il juge de l'importance & de la difficulté qui se rencontre dans une affaire aussi délicate que l'est le changement d'une Religion receuë & suivie dans tout mon Royaume sans discontinuation, depuis deux mille deux cens vingt-neufans.

Au reste je m'étonne que le Roy de France mon bon amy s'intéresse si fort dans une affaire qui regarde Dieu, où il semble que Dieu même ne prenne aucun intérêt, & qu'il a entièrement laissée à nôtre discretion. Car ce vray Dieu qui a créé le Ciel & la Terre, & toutes les créatures qu'on y voit, & qui leur a donné des natures & des inclinations si différentes, ne pouvoit-il pas, s'il eût voulu, en donnant aux hommes des corps & des âmes semblables; leur inspirer les mêmes sentimens pour la Religion qu'il falloit suivre, & pour le culte qui luy étoit le plus agréable, & faire naître toutes les Nations dans une même Loy? Cet ordre parmi les hommes & cette unité de Religion dépendant absolument de la Providence divine, qui pouvoit aussi

Motifs  
qui re-  
tiennent  
le Roy  
de Siam  
dans sa  
Reli-  
gion.

aisé.



aisément l'introduire dans le monde, que la diversité des Sectes qui s'y sont établies de tout tems : ne doit-on pas croire que le vray Dieu prend autant de plaisir à estre honoré par des cultes & des cérémonies différentes, qu'à estre glorifié par une prodigieuse quantité de creatures qui le louent chacune à sa maniere ? Cette beauté & cette varieté que nous admirons dans l'ordre naturel, seroient elles moins admirables dans l'ordre surnaturel, ou moins dignes de la sagesse de Dieu ? Quoy qu'il en soit, conclud sa Majesté, puis que nous sçavons que Dieu est le maître absolu du monde, & que nous sommes persuadez que rien ne se fait contre sa volonté, je résigne entierement ma Personne & mes États entre les bras de la miséricorde & de la Providence divine, & je conjure de tout mon cœur son éternelle sagesse d'en disposer selon son bon plaisir.

Ainsi je vous ordonne très-expressément de dire à cet Ambassadeur, que je n'oublieray rien de tout ce qui sera en mon pouvoir pour me conserver l'amitié Royale du Roy Très-Chrétien, & que pour suppléer au moyen qu'il me fait proposer, je feray en sorte durant tout le tems que Dieu me conservera la vie, que dans la suite, mes successeurs & mes sujets marqueront aussi bien que moy dans toutes les occasions, la parfaite reconnoissance & la haute estime qu'ils doivent avoir pour la personne Royale de sa Majesté très Chrétienne, & pour tous ses successeurs.

Voilà la réponse du Roy de Siam dans les mêmes termes qu'il l'expliqua à son Ministre, & que celui-ci la donna par écrit à Monsieur l'Ambassadeur. On voit assez par ce raison-

ne-



nement l'esprit de ce Prince, qui sans aucune connoissance des sciences d'Europe, a exposé avec tant de force & de netteté la raison la plus plausible de la Philosophie Payenne contre la seule vraie Religion. Ceux qui connoissent la droiture de ce Prince, ne peuvent douter qu'il n'ayt dit sincérement ce qu'il pensoit, & ce qui luy paroissoit de plus véritable.

Aprés que le Roy eut parlé de la sorte, il fut quelque tems sans rien dire, & ensuite regardant le Seigneur Constance; Que croiez-vous, poursuivit-il, que répondra l'Ambassadeur à toutes ces raisons que je vous ordonne de luy donner par écrit? Je ne manqueray pas, Sire, dit Monsieur Constance, d'exécuter les ordres de Vôtre Majesté; mais je ne scay pas ce que l'Ambassadeur de France répondra à ce que Vôtre Majesté vient de me dire, qui me paroît extrêmement fort & d'une grande consequence. Je suis sûr qu'il ne pourra s'empêcher d'être surpris de la haute sagesse, & de la merveilleuse pénétration de vôtre Majesté.

Il me semble néanmoins qu'il pourra luy repliquer, qu'il est vray que tous les êtres que Dieu a créés, le glorifient chacun à sa maniere; mais qu'il y a cette difference entre l'homme & les bêtes, que Dieu en creant celles-cy, leur a donné des proprietés différentes, & des instincts particuliers, pour connoistre leur bien & le chercher sans aucune reflexion, pour discerner leur mal & le fuir sans aucun raisonnement. Ainsi le Cerf fuit le Lion & le Tigre, la premiere fois qu'il les voit; les Poulets sortant de la coque craignent le Milan, & se réfugient sous l'aîle de leurs meres, sans autre instruction que celle

Réplique de M. Constance aux objections du Roy de Siam sur le changement de Religion.



celle qu'ils ont receuë de la nature. Mais Dieu a donné à l'homme dans sa creation l'entendement & la raison, pour demeler le bien d'avec le mal, & la Providence divine a voulu qu'en cherchant & aimant le bien qui lui est propre, & fuyant le mal qui luy est contraire, par rapport à sa fin dernière qui est de connoître Dieu & de l'aimer, l'homme meritât de la divine bonté une recompense éternelle.

En effet, il est aussi aisé à l'homme de se servir de ses mains, de ses yeux & de ses pieds pour commettre le mal que pour faire le bien, si la prudence éclairée de la sagesse de Dieu ne le dirigeoit à chercher les voyes de la véritable grandeur, qui ne se rencontre que dans la Religion Chrétienne, où l'homme trouve les moyens de servir Dieu comme il plaît à sa divine volonté. Mais tous les hommes ne suivent pas des lumieres si saintes & si raisonnables. Il en est de même que des Officiers de vôtre Majesté, qui ne sont pas tous également attachés à ses interêts, comme elle ne le sçait que trop, quoi qu'ils se disent tous ses sujets, & qu'ils se fassent honneur d'être à son service. Ainsi tous les hommes servent Dieu à la vérité; mais d'une maniere bien différente. Les uns comme les bêtes, vivent en suivant leurs passions & leurs dereglemens, demeurant dans la Religion où ils sont sans l'examiner. Mais les autres se voyant si distinguez des bêtes s'élevent au dessus de leurs sens, & cherchent par le moyen de leur raison, que Dieu ne manque pas d'éclairer, ils cherchent, dis je, à reconnoître leur Createur & le véritable culte qu'il veut qu'on luy rende, sans autre interêt que celui de lui plaire & de lui obéir, & c'est



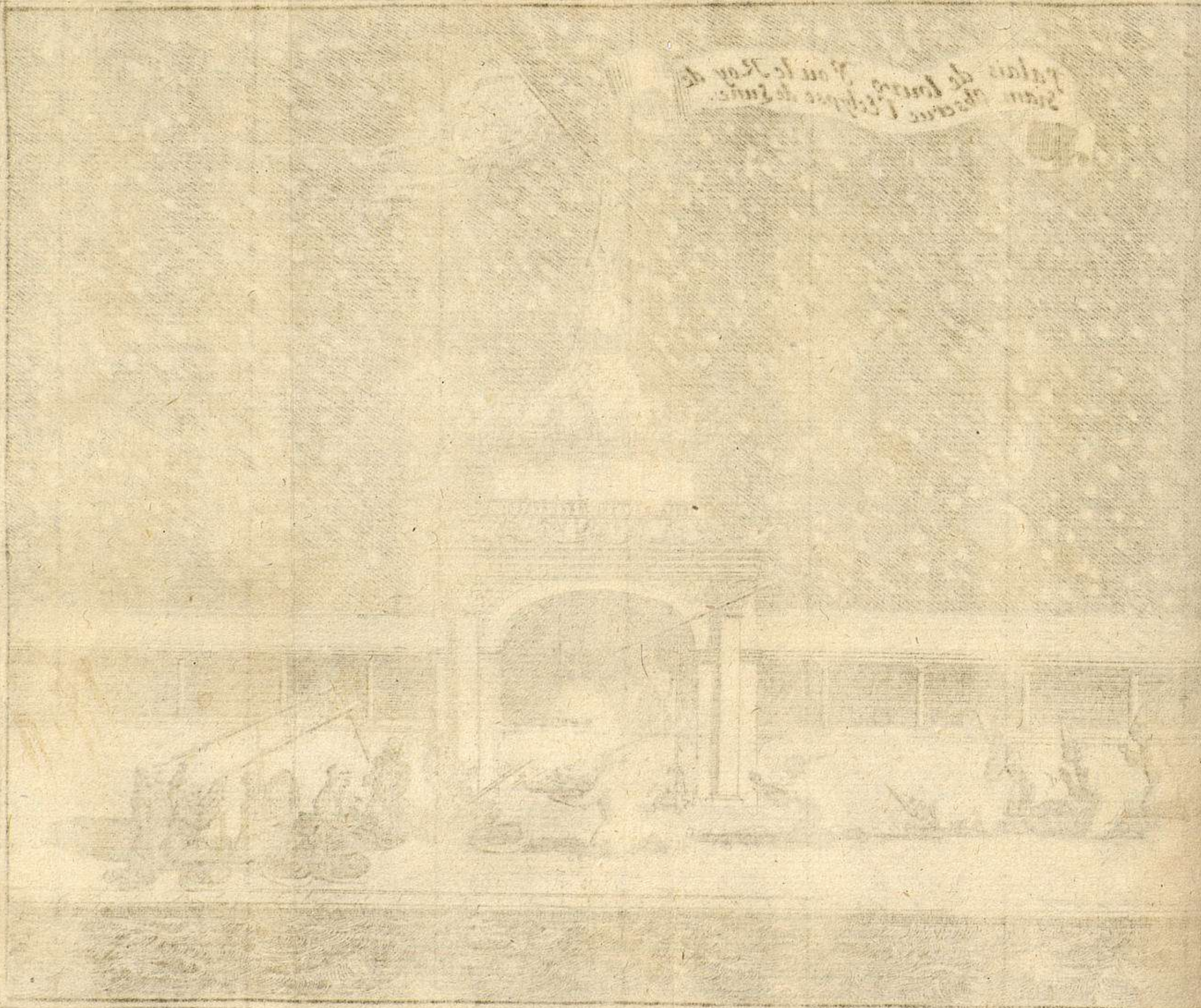


Palais de Louvo d'ou le Roy de Siam  
Obserue l'Eclipse de Lune.

LIVRE VI. Pl. 1. 0.



Palais de Justice, Paris le 20 Mars 1778  
Jean-Baptiste L'Espece de la Roche





c'est à cette recherche sincere de la verité que Dieu a attaché le salut de l'homme. D'où vient que la negligence à nous instruire, & la foiblesse à ne pas suivre ce que nous aurons jugé le meilleur, nous rendra coupables devant Dieu, qui est la souveraine justice.

Cette réponse d'un homme sans étude, appliqué depuis l'âge de dix ans au commerce & aux affaires, me causa une extreme surprise, quand il me fit l'honneur de me la communiquer. Je lui avouay sans craindre de le flatter, qu'un Theologien consommé dans l'étude de la Religion, eût eu de la peine à mieux répondre. Le Roy fut frappé du discours de Monsieur Constance; & si quelque personne savante, & qui lui soit agreable, a le bonheur de s'insinuer dans ses bonnes grâces, & d'acquérir son estime, on ne doit pas se desesperer de lui faire connoître & embrasser la verité; & s'il l'a une fois connue, comme il est le Maître de ses peuples qui l'adorent, toutes les Nations qui lui sont soumises, suivront aveuglement son exemple.

Le Roy de Siam qui regne à present est âgé d'environ cinquante-cinq ans. C'est sans contredit le plus grand Prince qui ait jamais gouverné cet Etat. Il est d'une taille un peu au dessous de la mediocre, mais fort droite & bien prise. Son air est engageant & ses manieres pleines de douceur & de bonté, sur tout pour les Etrangers, & particulierement pour les François. Il est vif & agissant, ennemi de l'oisiveté & du repos, qui paroît si delicieux aux Princes d'Orient, & qu'ils regardent comme le plus grand privilege de leur Couronne. Celuy-cy au contraire est toujours ou dans les bois à la chasse  
des

Caractere  
re du  
Roy de  
Siam,



des Elephans, ou dans son Palais appliqué aux affaires de son Royaume. Il n'aime pas la guerre, parce qu'elle ruine ses peuples qu'il chérit tendrement, mais quand ses sujets se révoltent, ou que les Princes ses voisins lui font la moindre insulte, ou ne se tiennent pas dans le respect; il n'y a gueres de Roy dans l'Orient qui se vange avec plus d'éclat, & qui paroisse plus passionné pour la gloire.

Quelques Grands de son Royaume s'étant soulevez, & étant appuyez ouvertement par les forces de trois Rois, dont les Etats environnent le Royaume de Siam, il attaqua ces Princes si vivement, qu'ils furent obligez d'abandonner les rebelles à sa colere. Il veut tout savoir, & comme il a l'esprit penetrant & fort étendu, il n'a pas de peine à entrer dans tout ce qu'il veut apprendre. Il est magnifique, genereux, bon amy au delà de ce qu'on peut s'imaginer. Toutes ces grandes qualitez lui attirerent la consideration de ses voisins, la crainte de ses ennemis, l'estime de ses sujets & un respect qui va jusques à l'adoration. Il n'a jamais été sujet aux vices si ordinaires parmi les Princes d'Orient, il a même fait punir avec beaucoup de severité les principaux Mandarins & les premiers Officiers de la Couronne, pour avoir été trop attachez à leurs plaisirs. Ainsi on ne trouve point en lui l'obstacle le plus invincible à la conversion des Princes Idolâtres, je veux dire l'amour de-reglé des femmes.

Par la force de son esprit il a decouvert la fausseté de la Religion de ses Ancestres, & il ne croid point un Dieu aneanti, selon l'opinion populaire, ou comme disent quelques-uns



uns de leurs Docteurs, un Dieu, qui las de gouverner le Ciel, se plonge dans le repos, & s'enfevelit pour jamais dans l'oubli de tout ce qui se passe au monde, ny mille autres superstitions prêchées par les Talapoins, qui sont les Prêtres & les Predicateurs du Royaume. Au contraire il croit que Dieu est éternel, que sa Providence veille incessamment au gouvernement du monde, & qu'elle ménage toutes choses. C'est à ce même Dieu immortel qu'il fait souvent des Prières, & dont il implore le secours avec un très-profond respect, deux fois pour le moins chaque jour pendant deux heures, le matin après s'être levé, & une heure le soir, avant que de se coucher. Le Pape lui ayant envoyé deux Tableaux dont l'un represente le Sauveur du monde, & l'autre la Sainte Vierge, il les a en singuliere veneration; & pour la témoigner il les a placez dans un endroit de sa chambre fort élevé au dessus de lui; & il n'en parle jamais qu'avec des termes d'honneur & de respect.

L'Ambassade que le Roy luy a envoyée, quoi qu'elle ne l'ait pas déterminé à embrasser le Christianisme, l'a fait rentrer en lui-même. Comme il estime infiniment la sagesse du Roy très-Chrétien, lors que le Seigneur Constance lui fit voir l'unique pretention de ce grand Monarque en envoyant vers lui Monsieur l'Ambassadeur, il en parut touché, & on sçait qu'il y a fait depuis de frequentes reflexions. Toutes ces choses doivent exciter ceux qui liront ces Memoires à prier Dieu pour la conversion de ce Prince, qui seroit suivie de celle d'une multitude innombrable de peuples, & qui attireroit  
sans



fans doute à nôtre sainte Loy les Princes voisins qui admirent la conduite & le grand genie du Roy de Siam.

Nous avons de grandes obligations à ce Monarque, pour toutes les marques d'estime & de bien-veillance dont il nous a honorez, & nous sommes bien aises d'avoir occasion de le publier. Dés que le Seigneur Constance lui a fait connoître nos manieres & les vûes qui nous font agir, ce Prince nous a favorisé en toutes rencontres, malgré les mauvaises impressions qu'on avoit tâché de lui donner des Jesuites. Monsieur Constance n'a pas oublié de lui faire valoir les bontez extraordinaires que Louïs le Grand a pour nôtre Compagnie, & c'est ce qui a le plus contribué à nous meriter ses bonnes graces. Cet exemple est d'un grand poids sur l'esprit du Roy de Siam. Aussi il nous a marqué par des soins obligeans qu'il vouloit l'imiter, & il nous a assuré plusieurs fois de sa protection Royale, ajoûtant que nous trouverions toujourns un azile assuré dans son Royaume.

On  
com-  
mence  
à faire  
des ob-  
serva-  
tions à  
Louvo

Dés que nous fûmes arrivez à Louvo, nous commençâmes à faire diverses observations, & sur tout celles qui pourroient nous être necessaires pour observer exactement l'eclipse de Lune qui devoit arriver l'onzième Decembre. Nous n'avions pû jusqu'alors nous servir de nos instrumens pour ces operations; parce que pendant tout le tems que nous fûmes à Siam, la Ville & les Camps étoient si fort inondez, que nous n'avions point eu d'endroit pour les placer. La maison même où nous étions logez n'étoit que de bois, la moindre agitation l'ébranloit



loit tellement, que nos Pendules & nos Quarts de cercles en étoient tout déconcertez.

Le sixième & le septième Decembre nous remarquâmes par l'anneau Astronomique du Sieur Butterfield, que la variation de l'aiguille étoit de deux degrez vingt minutes vers l'Oüest. Cette observation fut trouvée constamment semblable durant ces deux jours consecutifs.

Observation sur la declinaison de l'Aiguille.

Le neuvième du même mois par les hauteurs prises du même bord du Soleil, matin & soir l'heure veritable du midy à la pendule à secondes, étoit de 12. h. 5. 3.

La variation de l'aiguille par la machine parallattique du Sieur Chapotot, a été remarquée

une fois.	16. min.	seulement.	} vers l'Oüest
une autre.	31. min.		
une autre.	35. min.		
une autre.	38. min.		

Cette variation a été trouvée en prenant plusieurs fois matin & soir la même hauteur du Soleil, & observant chaque fois l'Azimuth, l'aiguille demeurant toujours sur la Ligne Nord & Sud.

Dans la dernière Audiance que Sa Majesté donna à Monsieur l'Ambassadeur, elle lui témoigna qu'elle seroit bien aise que nous fissions l'observation de la première Eclipsé en sa présence. Quelques jours après ce Prince ordonna à Monsieur Constance de nous avertir de l'honneur qu'il vouloit nous faire. On choisit pour cela une Maison Royale qu'on nomme Tlée-Poussonne, à une petite lieuë de Louvo, vers l'Est, peu éloignée de la Forest où le Roy étoit à la Chasse des Elephans. Monsieur Constance

Le Roy de Siam veut observer une Eclipsé de Lune avec les Jesuites dans son Palais.



stance nous mena reconnoître le lieu deux jours avant l'Eclipse, c'est à dire le neuvième de Decembre. On ne pouvoit choisir un endroit plus commode. Nous voyions le Ciel de tous côtez, & nous avions tout l'espace qu'il falloit pour placer nos instrumens. Après avoir disposé toutes choses, nous revinmes à Louvo.

Le lendemain dixième Decembre par les hauteurs du même bord du Soleil prises le matin entre neuf & dix heures, & le soir entre deux & trois, l'heure veritable du midy à la même pendule à secondes . . . . . étoit

12. h. 2. 31.

Variation de l'aiguille par la machine Parallaxique.

une fois	28. min.	} vers l'Oüest.
une autre	33. min.	
une autre	21. min.	

Dans la suite nous examinerons si l'aiguille de l'anneau Astronomique decline trop vers l'Oüest, comme il est fort probable; car si cela est, il faudra deduire quelque chose de la variation du Cap de Bonne Esperance, que nous avons trouvée d'onze degrez & demy vers l'Oüest & les Pilotes d'environ neuf degrez seulement avec leurs Boussolles.

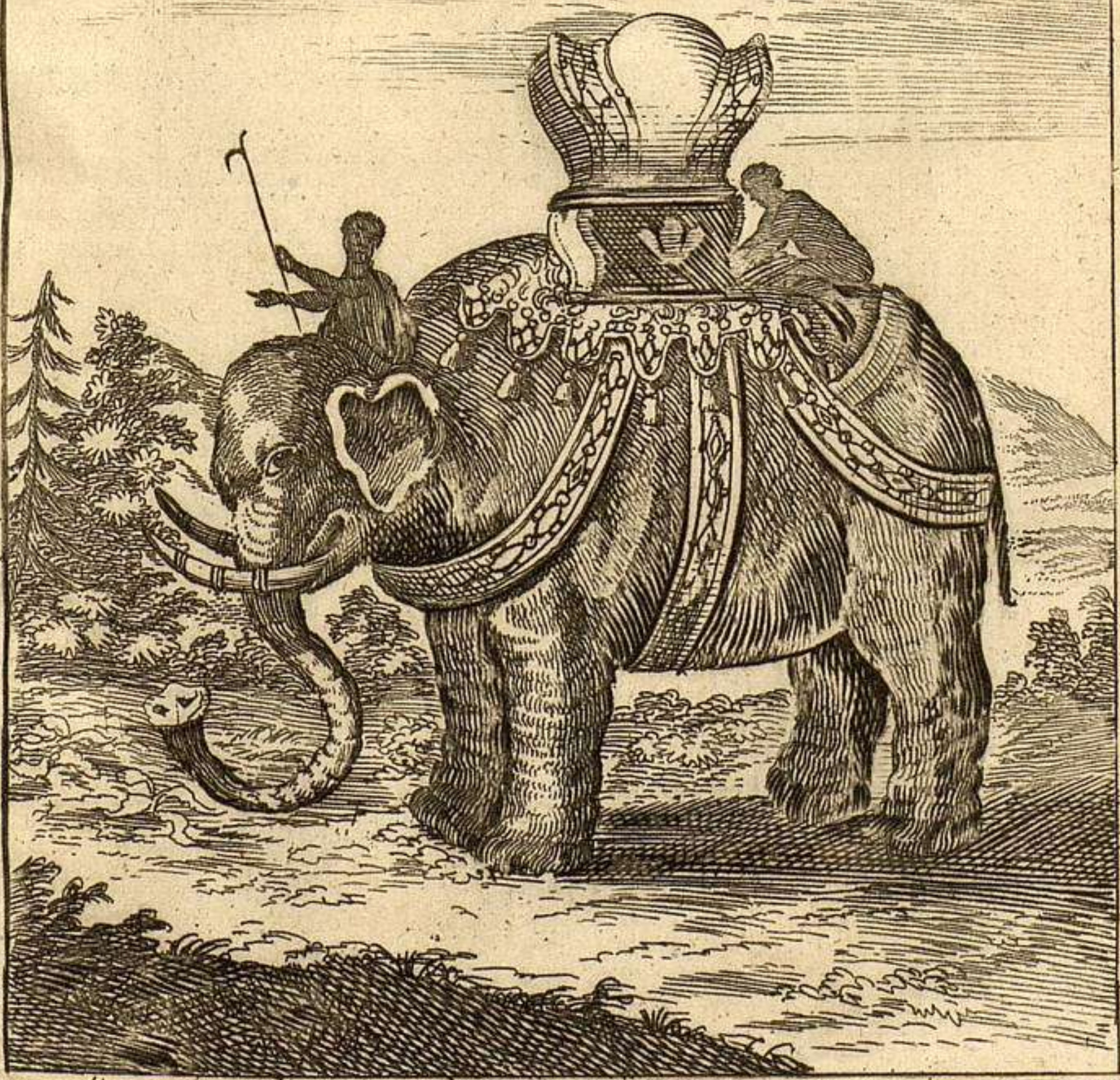
Le Roy de Siam invite Monfr. l'Ambassadeur à la Chasse des Elephans.

Ce jour-là même le Roy invita Monsieur l'Ambassadeur à venir voir les illuminations qu'on faisoit pour la chasse des Elephans. Sa Majesté voulut que nous fussions aussi de la partie, & nous fit l'honneur de nous envoyer vers les quatre heures après midy six Elephans avec le Lieutenant du Barkalon pour nous conduire. Nous fîmes porter à Thlée-Poussonne nos Lunettes & une pendule spirale fort seure & montée

tée

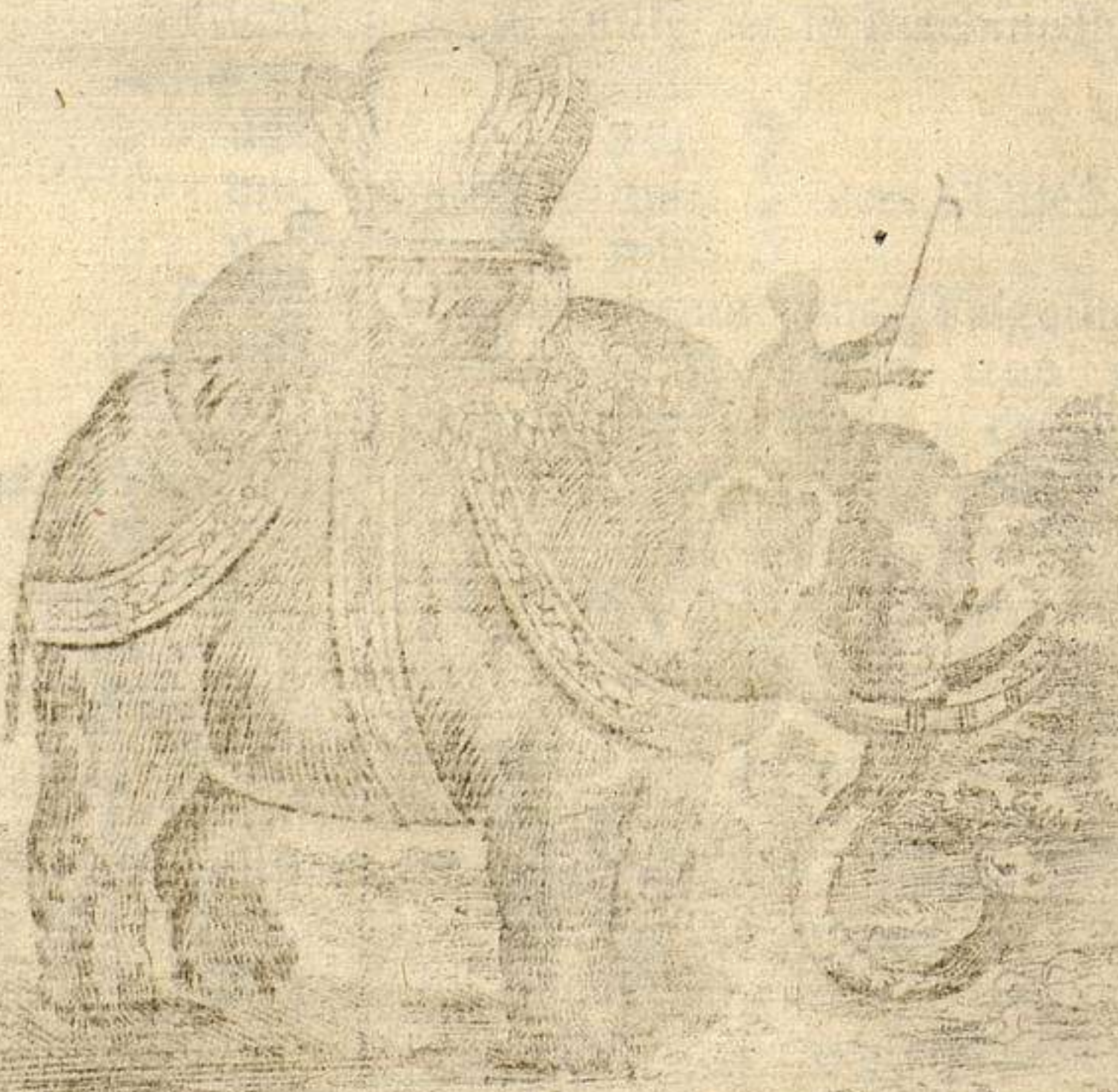


Elephant avec sa Chaise pour la Princesse Reyne.





Handwritten text, possibly a title or description, located at the top of the page. The text is faint and difficult to read.





tée au Soleil. Car nous devions y observer l'Eclipse, selon les ordres du Roy. La disposition de la Chasse étoit telle que je vas le raconter.

Prés de quarante-fix à quarante-sept mille hommes avoient formé dans les bois & sur les montagnes une enceinte de vingt-fix lieuës en quarré long, dont les deux grands côtez pouvoient bien avoir chacun dix lieuës, & les deux autres chacun trois lieuës. Toute cette vaste étendue étoit bordée de deux rangs de feux, qui regnoient tout au tour sur deux lignes à quatre ou cinq pas de distance les uns des autres. Ces feux sont entretenus toute la nuit du bois de la Forest, & soustenus en l'air à la hauteur de sept ou huit pieds sur des petites plates-formes quarrées, élevées sur quatre pieux, ce qui faisoit qu'on pouvoit les voir tout à la fois de fort loin. Ce spectacle me parut dans les tenebres la plus belle illumination que j'aie jamais vuë. De grandes lanternes disposées d'espace en espace faisoient la distinction des quartiers, que commandoient differens Chefs, avec certain nombre d'Elephans de guerre & de Chasseurs armez comme les soldats. On tiroit de tems en tems de petites pieces de Campagne, afin d'étonner par ce bruit, aussi bien que par tous ces feux, les Elephans qui voudroient forcer le passage, ainsi qu'ils l'avoient forcé peu de jours auparavant, parce qu'on n'avoit pas pris cette precaution. Comme il s'étoit trouvé dans l'enceinte de la Chasse une montagne escarpée, on l'avoit cruë si inaccessible à ces animaux qui sont d'une grosseur énorme, qu'on avoit negligé d'y placer des feux, des gardes de l'artillerie : mais il y en eut dix ou douze,

Descrip-  
tion de  
cette  
Chasse.

L

qui



qui pour s'échapper se servirent d'un expedient qui surprit, s'attachant avec leurs trompes à un des arbres, qui étoient sur la pente de cette montagne fort roide, ils se guinderent au pied du tronc suivant, & ils grimperent de la même maniere, d'arbre en arbre avec des efforts incroyables jusqu'au sommet de la montagne, d'où ils se sauverent dans les bois. Ce qui étoit arrivé dans cette chasse, fut cause qu'on ne negligea rien dans celle-ci, afin qu'il ne s'en sauvât plus.

Le Roy  
de Siam  
deman-  
de M. le  
Cheva-  
lier de  
Fourbin  
à M.  
l'Am-  
bassa-  
deur.

Le Roy trouva au retour de la chasse les François rangez en haye sur une ligne à l'entrée de la Forest, & montez sur des Elephans. Il les regarda fort, & prit plaisir, à voir des gens de si bon air. Il venoit de donner audience à Monsieur l'Ambassadeur, & elle avoit été assez longue. Sur la fin, le Roy avoit fait appeller le Chevalier de Fourbin. Tout le monde connoît la qualité & le merite de cet Officier. Il sert depuis long-tems, & il s'est distingué en plusieurs occasions. Monsieur Constance avoit prié M. l'Ambassadeur de le laisser à Siam auprès du Roy son Maître. Sa Majesté voulut bien le demander à M. l'Ambassadeur, & elle lui fit present d'un fort beau sabre, comme pour lui donner une marque qu'elle le prenoit à son service. Elle ajouta encore à ce present un juste-au-corps de brocard à boutons d'or. Cependant il étoit déjà tard, & le Roy s'en étoit retourné. On ne laissa pas de mettre pied à terre dans un endroit agreable, où l'on avoit dressé une magnifique collation. On y servit des confitures & des fruits de toute espece. Monsieur l'Ambassadeur bût la santé du Roy de Siam dans une grande coupe d'or massif dont il lui avoit



avoit fait present. Le couvercle & la sou-coupe étoient du même metal. Ce lieu fut aussi-tôt entouré d'Elephans de guerre & de feux, pour nous garantir des Tigres & des autres bêtes féroces, qui étoient dans l'enceinte. Après cela Monsieur l'Ambassadeur reprit le chemin de Louvo, & le Seigneur Constance nous mena droit au Château de Thlée-Poussonne, où le Roy s'étoit déjà rendu pour assister à l'observation de l'Eclipse.

Les Je-  
suites se  
tendent  
à Thlée  
Pou-  
ssonne  
pour ob-  
server  
devant  
le Roy.

Nous arrivâmes sur les neuf heures au bord du canal, qui conduit au Château, & nous trouvâmes là un Balon du Roy fort propre qui nous attendoit depuis longtems. Ce canal est fort large, & a plus d'une lieuë de longueur. Il étoit éclairé de part & d'autre d'une infinité de feux semblables à ceux dont on a parlé ci-dessus, & qui tous ensemble dans l'obscurité de la nuit faisoient un effet charmant à la veüe. Quand nous fûmes à un demi quart de lieuë du Château, nos rameurs qui avoient nagé jusqu'alors avec beaucoup de force & de bruit, commencerent à ramer si doucement que nous n'entendions presque pas le bruit de leurs rames. On nous dit qu'il falloit se taire ou parler extrêmement bas. En effet, quand nous mimes pied à terre, tout étoit si tranquille, quoy qu'il y eût aux environs beaucoup de Soldats & de Mandarins, que nous pensions être dans une solitude écartée. Le respect qu'ils ont pour la personne du Roy, leur fait observer ce profond silence dans tous les endroits où il est. D'abord nous disposâmes plusieurs Lunettes sur divers appuis qu'on avoit élevez exprès pour les soutenir. Il ne nous falut pas employer beaucoup de tems pour ajuster nos instrumens; ainsi nous nous rembarquâ-



mes une heure après pour aller passer une partie de la nuit dans la maison du Seigneur Constance qui est à près de cent pas du Palais.

Quand il falut débarquer au pied de la muraille qui est au delà du canal, il y avoit danger de s'enfermer dans des espèces de chausses-trappes. Ce sont plusieurs chaînes de fer, placées à côté les unes des autres à un demi-pied de distance, qui occupent la largeur du terreplain entre le canal & le mur. Elles sont armées d'un double rang de grosses pointes de fer. On ne manque pas de les tendre toutes les nuits autour du Château, & elles servent à en défendre les approches. Au débarquement, Monsieur Constance nous avertit fort à propos de prendre garde à nous, aiant remarqué qu'un de nos Peres alloit descendre sur le rivage. Il fit venir l'Officier de garde, & lui ordonna de faire lever ces chausses-trappes qui nous empêchoient de mettre pied à terre. Ensuite nous approchant le plus près que nous pouvions des murailles, nous marchâmes dans un petit sentier large de deux pieds qu'on laisse libre pour faire les rondes durant la nuit, & nous arrivâmes sur les onze heures du soir à la maison du Seigneur Constance.

On  
com-  
mence  
l'obser-  
vation  
de  
l'Eclip-  
se de-  
vant le  
Roy.

Après avoir reposé trois ou quatre heures, nous nous rembarquâmes pour nous rendre à la galerie où se devoit faire l'observation. Il étoit alors près de trois heures après minuit. Des que nous fûmes arrivez nous mêmes tout en état. Nous avions déjà fait voir à Sa Majesté par le moyen de Monsieur Constance un grand Type de l'Eclipse, dans lequel on voioit la Lune, qui entroit peu à peu dans l'ombre, avec l'im-  
mersion



merfion des taches , & Sa Majesté témoigna qu'elle y prenoit plaisir. Nous lui préparâmes une fort bonne Lunette de cinq pieds dans la fenêtre d'un falon , qui donnoit sur la galerie , dans laquelle nous étions. La Penombre étant bien avancée , on avertit le Roy , qui vint incontinent à cette fenêtre. Nous étions assis sur des tapis de Perse , les uns aux Lunettes d'approches , les autres à la Pendule , d'autres devoient écrire le tems de l'observation. Nous saluâmes avec une inclination profonde sa Majesté , après quoi on commença à observer.

Après minuit. Heur. Min. Sec.

Commencement de la Penombre ,	2.	53.	0.
Penombre plus épaisse	3.	2.	0.
Penombre fort épaisse ,		12.	0.
Commencement douteux de l'Eclipse ,		15.	8.
Commencement certain ,		19.	0.
Riccioli ,		19.	45.
Commencement de Grimaldi ,		21.	34.
Fin de Grimaldi ,		22.	36.
Kepler ,		29.	32.
Gassendi ,		32.	36.
<i>Heraclides</i>		36.	40.

Heur. Min. Sec.

Commencement de Copernic ,		37.	10.
Milieu de Copernic ,		39.	0.
Commencement de Platon ,	3.	48.	25.
Milieu de Platon ,		49.	5.
Fin de Platon ,		49.	24.
<i>Menelaus</i> ,		58.	45.
Saint Denis ,		59.	49.

L 3

*Plinius* ,



<i>Plinius</i> ,	4.	2.	11.
<i>Promotorium acutum</i> ,		7.	40.
Commencement de <i>Mare Chrysum</i> ,		14.	30.
Milieu de <i>Mare Chrysum</i> ,		17.	45.
Fin de <i>Mare Chrysum</i> ,		19.	18.
L'Immersion totale,		22.	45.

Le Roy  
fait di-  
verses  
que-  
stions  
d'Astro-  
nomie  
aux Je-  
suites.

Le Roy témoigna une satisfaction particulière, voyant toutes les taches de la Lune dans la Lunette, & sur tout voyant que le Type qu'on en avoit fait à l'Observatoire de Paris, leur étoit si conforme. Il nous faisoit diverses questions durant l'Eclipse, par exemple. Pourquoi la Lune paroissoit renversée dans la Lunette? Pourquoi on voioit encore la partie de la Lune qui étoit éclipsée? Quelle heure il étoit à Paris? A quoi des observations faites de concert en des lieux si éloignez pourroient être utiles, &c. Tandis qu'on lui expliquoit toutes ces choses, un des principaux Officiers de sa Maison nous apporta sur un grand bassin d'argent six Soûtanés & autant de Manteaux de Satin à fleurs, dont le Roy nous fit présent d'une maniere fort obligeante. Il voulut spéculer avec une Lunette de douze pieds, dont le Pere de Fontenay se servoit, & nous la lui portâmes sur le champ. Il nous permit de nous lever & d'être debout en sa presence, & il voulut bien regarder après nous dans la Lunette; car il falloit que nous la remissions à son point pour la lui presenter. Ceux qui savent avec quel respect les Rois de Siam veulent qu'on soit devant eux, nous ont parlé de cette faveur comme d'une chose très-singuliere.

Sa Majesté voulut ensuite savoir lequel des Peres retourneroit en France, & aiant sceu que  
c'é-



c'étoit moi , il me dit fort obligamment , que comme il envoioit des Ambassadeurs en France fort peu instruits des manieres de l'Europe , il comptoit fort sur les bons conseils que je leur donnerois , & sur tous les bons offices que je leur rendrois par le moyen de nos amis ; qu'il leur avoit ordonné de demander au Roy de France douze Mathematiciens de nôtre Compagnie , & de s'adresser pour cela au Pere de la Chaize , afin qu'il appuyat leur demande ; enfin qu'il ne doutoit pas que je ne fisse aussi en particulier tout ce que je pourrois pour menager cette affaire. En même tems le grand Chambellan me presenta sur un grand bassin d'or , devant Sa Majesté , deux fort beaux Crucifix. Le Christ étoit d'or massif , la Croix de tambag , qui est composé d'un melange de sept parties d'or , & de trois autres parties d'un métal aussi precieux que l'or même ; le pied étoit d'argent. Sa Majesté me dit que le plus grand étoit destiné pour le Pere de la Chaize Confesseur du Roy , dont il connoissoit le merite , & la fidelité au service du Roy son Maître , par le portrait que lui en avoit fait le Seigneur Constance. Alors il se mit à louer le zele & le desinteressement de son Ministre , qu'il nommoit toujours nôtre frere , nous disant qu'il en avoit reçu de très-signalés services dans toutes les occasions qui s'étoient presentées. Après quoi Sa Majesté m'ordonna de dire au Pere Confesseur , en lui presentant de sa part le Crucifix , qu'il ne pouvoit lui rendre un service plus agreable , ni plus utile à son Etat , qu'en obtenant du Roy douze Mathematiciens ; que je les pouvois assûrer qu'avant leur arrivée ils trouveroient à



Louvo une observatoire, une maison & une Eglise aussi bien qu'à Siam. Il donna ordre en même tems au Seigneur Constance de les faire bâtir incessamment, & de choisir avec les Peres des emplacements dans les deux Villes dont je viens de parler. Pour ce qui est de l'autre Crucifix, je vous le donne avec plaisir, me dit-il, d'un air plein de bonté, pour vous servir de fidele compagnon durant tout le voyage. Faites-moy savoir de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez, & sur tout tâchez de revenir au plûtôt; je prie la divine providence qui veille toujours à la conduite de l'Univers de vous donner une heureuse Navigation. Enfin, après m'avoir recommandé ce qu'il venoit de m'ordonner & ce qu'il m'avoit fait dire de sa part, il me souhaita de nouveau un prompt retour, & se retira témoignant le plaisir & la satisfaction qu'il avoit receuë durant les deux heures qu'il nous fit l'honneur d'assister à nos observations. Il n'y avoit que M. Constance, le Grand Chambellan & un Gentilhomme de la Chambre auprès de sa personne tout le tems qu'il fut avec nous. Tant de graces auxquelles il falloit repondre sur le Champ, nous empêcherent d'observer l'immersion de plusieurs taches. Après le depart du Roy, M. Constance demeura seul avec nous, & aiant bien remarqué le cercle de l'ombre, & *Mare Chrysum* dans la Lunette, il observa le reste des Phases conjointement avec nous jusques à l'immersion totale.

Delà nous retournâmes à la maison du Seigneur Constance, où nous attendîmes l'émer-sion de la Lune qui parut plus d'un quart d'heure avant le lever du Soleil, c'est à dire, à six heures & six



& six minutes. Le commencement de l'émer-  
 sion fut à 6. heures 1. min. 17. sec. ou plutôt à  
 6. heur. 9. min. & on tomba-d'accord qu'il fal-  
 loit s'en tenir à cette observation; il est vrai que  
 les vapeurs de l'horison nous empêcherent un  
 peu. On voioit encore la Lune proche de l'ho-  
 rison à 6 heur. 22. min. 0. sec. elle se cou-  
 cha peu de tems après, & le Soleil se leva. La  
 pendule fut apportée à une heure après midi, &  
 n'avoit retardé depuis la veille trois heures a-  
 près midi, que de trois minutes & trois secon-  
 des seulement. Les heures marquées dans l'ob-  
 servation sont celles de l'horloge non corrigées.  
 Ainsi les heures du midi à la grande pendule ob-  
 servées le neufvième & le dixième Decembre  
 1685, & le retardement de la petite à l'égard  
 de la grande, sur laquelle on la régla le dixième  
 à trois heures après midi, montrent que la petite  
 pendule à 4. heures 22. min. 45. sec. après mi-  
 nuit du lendemain retardoit d'une minute, &  
 que l'heure veritable étoit 4. heures. 23. minut.  
 45. sec.

J'ay communiqué ces Observations à Mes-  
 sieurs de l'Academie Royale des Sciences, &  
 on a trouvé que l'immersion totale aiant été ob-  
 servée l'onzième en cet instant.

	Heur.	Min.	Sec.
A Louvo,	4.	23.	45.
A Paris par M. Cassini.	9.	49.	30.
La difference des meridiens,	6.	34.	15.
A 6. heur. 9. min. la même petite pendule retardoit 1. min. 25. sec. l'heure étoit donc 6.			
	L 5		heur.



heur. 10. min. 25. sec. Ce fut le tems du commencement de l'émerfion, comme elle parut à Louvo. Cette même émerfion fut obfervée à l'Obfervatoire de Paris par Monsieur Cafini.

	Heur.	Min.	Sec.
	11.	36.	18.
La difference des Meridiens,	6.	34.	7.
	Deg.	Min.	
Ainsi la difference des Longitudes fera	98.		32.
La Longitude de Paris étant	22.		30.
Donc celle de Louvo fera	121.		2.

Par les Obfervations de l'Eclipe de Lune du 21. Fevrier 1682. on avoit trouvé la longitude de Siam de 121 degré, ce qui s'accorde parfaitement à ces nouvelles Obfervations.

C'est une chofe étonnante qu'il y ait des Cartes modernes qui mettent la longitude de Siam à 145. degrez, au lieu que la grande Carte de l'Obfervatoire faite avant toutes ces obfervations, la donne de 122. degrez à un degré près de ces obfervations.

Un Astrologue Bramine, qui étoit à Louvo, avoit prédit cette Eclipe à un quart d'heure près, mais il s'étoit trompé notablement pour la durée, difant que l'émerfion ne paroîtroit fur l'horifon qu'après le lever du Soleil. Nous avions eu quelques jours auparavant une conférence avec ce Bramine; mais comme nous n'entendions pas la langue Siamoife, nous ne pûmes rien favoir de la maniere dont ils calculent les Eclipses. Il nous propofa quelques questions fur le Soleil & fur les Etoiles aufquelles il n'étoit pas difficile de repondre; comme, par exemple,  
dans



dans quel signe étoit le Soleil, combien nous con-  
 tions d'Etoiles fixes, &c. Il nous demanda si ce  
 qu'il avoit lû dans quelques Livres Chinois, étoit  
 veritable, qu'il paroïssoit touûjours une Etoile fixe  
 & fort brillante perpendiculairement sur le  
 Palais de l'Empereur de la Chine à Péquin.  
 Nous lui dimes que c'étoit une fable, & on  
 n'eut pas de peine à l'en faire convenir. Il  
 n'étoit point du sentiment des Talapoins Sia-  
 mois qui s'imaginent & qui enseignent que  
 quand la Lune s'éclipse, un Dragon la devore  
 & qu'il la rejette ensuite. Quand on leur ob-  
 jecte d'où vient que nous savons & que nous pre-  
 difons même le moment de l'Eclipse, de quelle  
 grandeur elle sera, combien elle doit durer, d'où  
 vient que tantôt il n'y a qu'une partie de la Lune  
 Eclipsée, & qu'elle l'est quelquefois toute en-  
 tiere: Ils repondent froidement que ce Dragon  
 a ses repas reglez, que nous en savons l'heure,  
 & que nous connoissons la mesure de son appe-  
 tit, qui est quelquefois plus grand & quelque-  
 fois plus petit. On a beau leur prouver que tout  
 cela est chimerique, ils persistent opiniâtement  
 dans leur illusion. Pour finir cette matiere, j'a-  
 joute ici la Lettre que le Seigneur Constance a  
 écrite au Pere de la Chaize, dans laquelle ce  
 Ministre a bien voulu lui rendre compte de ce  
 qui se passa dans la derniere Audiance que le  
 Roy nous donna à l'occasion de l'Eclipse; elle  
 a esté traduite du Portugais.

**M** On très-Reverend Pere,

Je ne puis expliquer à votre très-Reverende

L 6

Pater-



Paternité la joye que j'ay ressentie cette année, dont vous ne trouverez pas mauvais que je vous raconte les sujets en détail. Le premier a esté l'arrivée en cette Cour de l'Ambassadeur de sa Majesté très-Chrétienne, qui m'a fait naître l'occasion que j'avois desirée avec tant de passion, de rendre à ce grand Prince en la personne de son Ambassadeur tous les services dont je suis capable. Le second a esté les grandes & pieuses affaires, que cet Ambassadeur est venu ménager ici; & enfin la venue de six de mes freres, que le Roy très-Chrétien a envoyez en ces quartiers pour un si noble dessein. Ces entreprises dignes d'un si grand Monarque ont ravi en admiration tous les Princes d'Orient, & leur ont donné un desir ardent de rechercher l'amitié d'un Roy si sage & si genereux. Mais le Roy mon Maître a senti toutes ces choses plus que tous les autres Princes des Indes. Quoi qu'avant toutes ces marques mutuelles d'amitié, le Roy mon Maître eût conçu une haute estime & une amitié particuliere pour Sa Majesté très-Chrétienne, j'ose assûrer vôtre Paternité que depuis le tems que j'ai l'honneur d'être à son service, il n'a jamais témoigné prendre plus de plaisir qu'à entendre raconter les Conquêtes, les Victoires & les autres grandeurs qui accompagnent toujours Sa Majesté très-Chrétienne. Je ne veux pas m'étendre davantage là dessus, parce qu'il m'est impossible, & à tout autre qui aura l'honneur de connoître le Roy mon Maître, d'expliquer combien il est sensible à tout ce qui regarde la gloire du Roy très-Chrétien, qu'il estime & qu'il aime très-particulièrement. Au reste ce qui rend ma joie parfaite dans cette conjoncture, c'est



c'est que j'y trouve l'occasion de demander la bonne correspondance de vôtre Paternité, pour qui j'aurai toujours toute l'estime que je dois. Aussi je la conjure de tout mon cœur de me faire savoir ses intentions, & de m'aider de ses bons conseils, & elle me trouvera disposé à tout, principalement lors qu'il s'agira de la gloire de Dieu ou des interêts du Roy très-Chrétien. Toutes ces raisons m'ont obligé à demander de la part du Roy mon Maître le Pere Tachard au Reverend Pere Superieur, pour s'en retourner en France, & je l'ai chargé de certaines affaires, qu'il doit communiquer à vôtre Paternité.

J'ai présenté au Roy mon Maître, le Pere Superieur & mes autres Freres, qui sont venus avec lui. Sa Majesté me fit l'honneur de les recevoir avec des marques extraordinaires d'affection. Elle les a aussi honorez de sa Presence, n'ayant auprès d'elle que quatre de ses principaux Mandarins, lorsqu'ils ont observé l'Eclipse qui arriva l'onzième de ce mois de Decembre. Durant tout ce tems-là Sa Majesté n'étoit pas éloignée de quatre pieds des Peres qui étoient assis, se servant de leurs instrumens, & agissant devant le Roy avec la même liberté que s'ils eussent été à l'Observatoire de Paris. Le Roy eut même la bonté d'appeller le Pere Superieur auprès de lui, & de lui ordonner d'ajuster sa Lunette, afin que Sa Majesté pût observer plus facilement, recevant cet instrument de la main du Pere comme s'il eût été son ami familier. Durant cette observation il fit l'honneur aux Peres de leur donner a chacun une Soûtane & un Manteau de Damas de la Chine, & il ajoûta pour le Pere Tachard qui presentera cette Lettre à vôtre Paternité,



un Crucifix d'or, afin de lui donner un fidelle Compagnon de son voyage (ce sont les propres termes du Roy) chargeant ce même Pere d'en presenter un autre beaucoup plus grand à vôtre Paternité, afin de la prier en particulier de lui procurer auprès de Sa Majesté très-Chrétienne douze Peres Mathematiciens de la Compagnie qui feront reçûs ici avec beaucoup de joie. Le Roy mon Maître aiant déjà ordonné au Pere Supérieur de choisir un lieu à Louvo, & un autre à Siam, pour y bâtir des Eglises, des Observatoires & des Maisons qui leur soient propres, il me chargea en même tems de donner ordre que toutes ces choses fussent prêtes pour recevoir ces Peres à leur arrivée. Si les six Peres Mathematiciens & mes Freres, ont été capables de faire de si belles choses en deux mois, que n'en feront pas cinquante ou davantage dans l'espace de vingt années.

J'ai donné à l'Ambassadeur du Roy mon Maître quelques curiositez de ces Pais-ci pour les presenter de ma part à vôtre Paternité. Je la prie de les accepter, & ce me sera un nouveau sujet de joie pour recevoir ses ordres & lui rendre mes services en tout ce qui dépendra de moi. Je me recommande à ses saints Sacrifices, & je suis avec toute l'amitié & le respect que je dois,

Mon-Tres Reverend Pere,

Vôtre tres-humble & tres-obeissant Serviteur & Frere,

CONSTANTIN PHAULKON.

Le



Le Roy après avoir speculé l'Eclipse avec nous de la maniere qu'on l'a raconté, nous fit inviter à prendre part au divertissement qu'il donnoit ce jour là dans la forest, pour la prise des Elephans qu'on y tenoit renfermez. Nous nous disposames sur les sept heures à partir. Alors on nous dit que Monsieur l'Ambassadeur paroissoit, & que le Roy sortoit de son Palais. En effet un moment après, Monsieur l'Ambassadeur arriva à cheval avec toute sa maison, Monsieur l'Evêque de Metellopolis, Monsieur l'Abbé de Lyonne, & Monsieur Vachet étoient de la suite. On n'eut pas plutôt descendu de cheval & monté sur des Elephans qu'on avoit preparez, que le Roy parût suivi d'un grand nombre de Mandarins montez sur des Elephans de guerre. On suivit, & on s'enfonça dans les bois environ une lieuë, jusqu'à l'enclos où étoient les Elephans sauvages. C'étoit un parc quarré de trois cens ou quatre cens pas Geometriques, dont les côtez étoient fermez par de gros pieux. On y avoit pourtant laissé de grandes ouvertures de distance en distance. Il y a avoit quatorze Elephans de toute grandeur. D'abord qu'on fut arrivé, on fit une enceinte d'environ cent Elephans de guerre qu'on posta autour du parc pour empêcher les sauvages de franchir les palissades, nous étions derriere cette haye tout auprès du Roy. On poussa dans l'enceinte du Parc une douzaine d'Elephans privez des plus forts, sur chacun desquels deux hommes étoient montez avec de grosses cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient attachez aux Elephans qu'ils montoient. Ils couroient d'abord sur l'Elephant qu'ils vouloient prendre, qui se voiant pour-

niere de  
prendre  
les Ele-  
phans.



pourfuivi se presentoit à la barriere pour la forcer & pour s'enfuir ; mais tout étoit bloqué d'Elephans de guerre par lesquels ils étoient repouffez dans l'enclos ; & comme ils fuyoient dans cet espace , les chasseurs qui étoient montez sur des Elephans privez , jettoient leurs nœuds si à propos dans l'endroit où ces animaux devoient mettre le pied , qu'ils ne manquoient guere de les prendre ; en effet tout fut pris dans une heure.

En suite on attachoit chaque Elephant sauvage , & l'on mettoit à ses côtez deux Elephans privés avec lesquels on devoit les laisser pendant quinze jours pour être apprivoisez par leur moien.

Parmi cette troupe d'Elephans sauvages, il s'en trouva deux ou trois fort jeunes & fort petits. Le Roy dit qu'il en envoyeroit un à Monsieur le Duc de Bourgogne : mais faisant reflexion que Monsieur le Duc d'Anjou en pourroit être jaloux , il ajoûta qu'il vouloit aussi lui en envoyer un plus petit , afin qu'il n'y eût point entr'eux de jalousie ni de dispute.

Après la Chasse Sa Majesté dit à Monsieur l'Ambassadeur , qu'on n'en avoit jamais fait de si heureuse en si peu de tems , que la Providence avoit menagé cela à cause de lui , & qu'on devoit en rendre grace à Dieu. Elle le pria ensuite de lui laisser Monsieur de la Mare. Monsieur l'Ambassadeur le lui presenta , & Sa Majesté luy fit donner à l'instant par le Seigneur Constance une veste d'une étoffe d'argent garnie de boutons d'or. Monsieur de la Mare est un Ingenieur très-habile dans son metier , & fort honnête homme. Il a seryi long tems sur  
mer



mer & sur terre. S'étant appliqué des sa jeunesse aux Mathematiques, il y a fait de grands progres. Il entend parfaitement bien la Navigation, les Fortifications & la Geometrie. Tous les Gentilshommes prirent dans cette occasion congé du Roy, qui leur souhaita un heureux voyage, & leur donna mille marques de bonté.

Le Roy s'en retourna à Thléé Poussonne, & Monsieur l'Ambassadeur à Louvo. Le Roy s'y rendit aussi le soir, afin de donner le lendemain à Monsieur l'Ambassadeur son audience de congé. Sur les huit heures du matin douzième Decembre, un Oya qui est un Mandarin du premier rang, vint avec un grand Cortége prendre Monsieur l'Ambassadeur à son Hôtel, pour le mener à l'Audience. On y observa à peu près les ceremonies qui se pratiquerent le jour de l'entrée & de la premiere audience, à la reserve que les Gentilshommes de la suite n'accompagnerent Monsieur l'Ambassadeur que jusques dans la seconde cour du Palais. L'audience ne fut pas longue. Le Roy après avoir chargé Monsieur l'Ambassadeur de ses complimens pour le Roy très-Christien, & pour toute la maison Royale, lui fit present d'un grand vase d'or, qu'on appelle en Siamois *Lelom*, & en Portugais *Bolseta*, qui est la marque de grand Oya & de Prince. Il n'est permis qu'au seul Prince de Camboje d'en avoir un semblable à la Cour de Siam. Le Seigneur Constance dit à Monsieur l'Ambassadeur de la part du Roy, que Sa Majesté eût volontiers achevé la ceremonie qui se pratique dans ces sortes d'occasions, mais qu'elle l'omettoit à cause de certaines choses, qui peut-être ne seroient pas agreables

aux

M.  
l'Ambassadeur  
prend  
son audience  
de congé du  
Roy  
de Siam



aux Europeans. Sa Majesté fit aussi donner à Monsieur l'Abbé de Lyonne & à Monsieur le Vachet, qu'elle envoioit en France pour accompagner ses Ambassadeurs, un Crucifix d'or semblable à celui qu'elle m'avoit donné le jour precedent. A la sortie de l'Audiance on trouva dans un beau Salon au milieu d'un parterre entouré de jets d'eau, une grande table dressée, où il y avoit plus de cinquante couverts. On y servit en grands bassins d'argent. L'abondance des viandes n'étoit pas moins grande, que les ragoûts étoient délicats. On n'y manquoit d'aucune sorte de vins, on estimoit sur tout les confitures de la Chine & du Japon. Monsieur l'Ambassadeur & Monsieur Constance voulurent absolument que nous fussions à ce regal. Après ce magnifique repas, Monsieur l'Ambassadeur s'embarqua pour Siam, étant accompagné d'un grand nombre de Mandarins de tous les ordres. Je demurai avec le Seigneur Constance jusqu'au lendemain, quand il fallut se separer de nos Peres, je sentis que j'avois une extrême peine à les quitter. Le Pere Superieur & deux autres voulurent venir avec moi, & accompagner Monsieur l'Ambassadeur jusqu'à son Vaisseau.

Nos conducteurs ramerent toute la nuit, & le quatorzième Decembre nous nous rendîmes vers les sept heures du matin à l'Hôtel de Monsieur l'Ambassadeur à Siam. On étoit occupé à embarquer les Porcelaines & les autres meubles de son Palais, dont le Roy lui avoit fait present. Avant que de partir de la Ville, j'eus un long entretien avec le Pere Suarez & le Pere Fuciti. Ces Peres ont appris à souffrir sans se plaindre, & ils ont sur ce point une delicateffe  
de



de conscience, qui leur fait garder des mesures, dont la morale la plus severe ne s'accommode pas toujours. Ils me témoignèrent seulement qu'ils avoient été surpris, qu'on accusât les Jesuites qui sont dans les Indes, de prendre de l'argent à la façon des Paroisses, pour administrer le Baptême, dire la Messe, &c. vû qu'une infinité de peuples pouvoit rendre témoignage du contraire, & ils me protesterent devant Dieu qu'on n'avoit jamais rien fait qui pût alterer le moins du monde la regle de nos Constitutions. Je cherchois il y a long-tems à m'éclaircir d'un fait qui avoit éclaté, mais j'avois oublié jusqu'alors de le faire. Je leur demandai s'il étoit vrai, qu'un certain Ministre de Batavie, nommé Ferreira, fût un Jesuite apostat, ainsi qu'on le publioit. Ils me repondirent qu'il n'avoit jamais été ni de nôtre Compagnie, ni d'aucune autre Societé Religieuse, qu'il l'avoit avoué à diverses personnes, & au Pere Fuciti même à Batavie; que ce qui avoit peut-être donné quelque fondement à ce bruit, étoit la conformité de son nom avec celuy d'un Jesuite, qui s'appelle aussi Ferreira, & dont on a parlé ci-dessus: d'où on auroit eü lieu de les confondre dans une seule personne. Dieu veuille qu'on ne puisse attribuer l'origine de ces sortes de bruits qu'à une simple meprise. Car combien en a-t'on publié de semblables depuis quelques années dans de certains libelles qui courent en Hollande? L'éloignement des lieux a favorisé en ceci les mal-intentionnez, & la pente naturelle ou l'interest qu'on a de croire le mal, a fait que quelques gens leur ont ajoûté foy. Après avoir vû les choses de plus  
prés



prés, j'ay adoré avec un humble soumission la Providence, qui permet quelquefois que les hommes s'échappent à dire plus de mal lorsqu'ils auroient plus de bien à dire, s'ils vouloient être équitables. Ils devroient considerer que bien loin de nuire à ceux qu'ils pretendent décrier, ils ne font qu'exercer leur patience, les conserver dans l'humilité, & les empêcher de recevoir du monde une foible recompense pour des travaux qui en meritent une plus solide dans le Ciel, ce qui est un fort grand bien pour eux: au lieu que tout retombe sur la Religion, qu'on expose à la censure des Heretiques & au mepris des Infideles.

Depart  
de Siam.

On partit de Siam le quatorzième Decembre sur les quatre à cinq heures du soir. Monsieur Constance, qui vouloit accompagner Monsieur l'Ambassadeur jusqu'à la Barre, le suivit dans un Balon magnifique de Prince, que le Roy l'avoit obligé de prendre depuis quelque tems, tout semblable à celuy qui portoit Monsieur l'Ambassadeur. Le cortege étoit de vingt Balons d'Etat, qui descendirent jusqu'à la Tabangue, où on l'étoit venu prendre le jour de son Entrée. D'abord qu'ils y arriverent, ils se rangerent en haye selon leur rang, pour faire passer au milieu d'eux le Balon de Monsieur l'Ambassadeur. Les Mandarins qui les montoient prirent congé de lui & s'en retournerent. On arriva à Bancok à quatre heures du matin, où le Seigneur Constance pria Monsieur l'Ambassadeur de séjourner jusqu'au lendemain, afin qu'il visitât les Fortifications de la Citadelle, & qu'il en dît son sentiment. Tandis que nous étions à Bancok, il y pas-



y passa une Fregate du Roy de Siam, qui portoit la Lettre que Sa Majesté écrivoit au Roy très-Chrétien. La Lettre étoit dans une boëte d'or faite en forme de Cone, la premiere boëte étoit enfermée dans une plus grande d'argent. Cette seconde dans une troisiéme de bois vernissé du Japon, enveloppée d'un riche brocard d'or. Tout cela étoit dans une Pyramide dorée qu'on avoit placée sur la Dunette de la Fregate, avec plusieurs parasols qui la couvroient. Quand la Fregate passoit avec son escorte de Balons d'Etat, tous les Gouverneurs des Places, qui sont sur la riviere, faisoient faire une decharge generale de leur artillerie, & chacun accompagnoit la Lettre sur les Terres de son Gouvernement, un autre la recevoit ensuite avec les mêmes honneurs & les mêmes ceremonies.

On ap<sup>er</sup>  
porte à  
bord de  
l'Oyseau  
la Lettre  
du Roy  
de Siam.

Le Dimanche seizième Decembre, M. l'Ambassadeur arriva à la Barre, & il alla à bord de l'Oyseau le même jour sur les sept heures du soir. Comme j'avois toujours été dans le Balon du Seigneur Constance, il voulut que j'entraissédans l'une de ses Fregates à l'entrée de la riviere, & que je restasse avec lui pendant deux jours, pour expedier quelques affaires. Ce fut là qu'il me chargea d'une Lettre pour le Roy, que j'ay eu l'honneur de presenter à sa Majesté. Monfr. Constance fit lever l'ancre, & alla mouiller auprès du Vaisseau de Monsieur l'Ambassadeur, & lui rendre un honneur qu'il n'avoit jamais rendu à personne. Les Ambassadeurs du Roy de Siam, qui ne s'étoient pas encore embarquez dans l'Oyseau, demanderent à Monsieur l'Am-



l'Ambassadeur la grande chaloupe pour porter à bord la Lettre de leur Maître. Ils l'allèrent prendre dans la Fregate. & quand on fut arrivé à bord, le second Ambassadeur mit sur ses épaules la pyramide où elle étoit, & monta ainsi dans le Vaisseau sans que personne osât y toucher. On la plaça sur la Dunette avec les parasols, au bruit d'une décharge de vingt-& un coup de canon. Cependant on fit descendre Messieurs les Ambassadeurs à la porter dans leur Chambre, parce qu'étant ainsi placée, elle empêchoit la manœuvre du Vaisseau. Monsieur l'Ambassadeur & le Seigneur Constance se rendirent visite dans leurs bords, avec les saluts ordinaires. Le dernier vint une seconde fois à bord de l'Oyseau pour prendre congé; ils se donnerent l'un à l'autre mille temoignages d'amitié, & se separerent avec douleur. Nos trois Peres, qui étoient venus jusques-là, s'en retournerent avec le Seigneur Constance & Monsieur l'Evêque de Metellopolis, me laissant dans un sensible regret, que je tâchois de moderer par l'esperance de les revoir dans quelques années. Quand tout le monde fut descendu dans la Chaloupe, le Seigneur Constance m'appella pour me faire present d'un Chapelet, fait du bois precieux de Calamba, dont la Croix & les gros grains étoient de Tambag. Après cela la Chaloupe mit au large, & on la salua de treize coups de canons pour le dernier adieu.

On étoit prêt à faire voile, & on n'attendoit plus que Monsieur le Vachet & le Secretaire de Monsieur l'Ambassadeur; ils étoient descendus avec tout le monde à l'embouchûre de la rivie-  
re



re ; mais on ne favoit ce qu'ils étoient devenus depuis trois jours. Cela recula nôtre voyage , & on alloit lever l'ancre lors qu'on les vit venir avec deux ou trois Mandarins de la suite des Ambassadeurs de Siam. Les courans avoient emporté la Galere qui les portoit , avec tant de violence , qu'ils n'avoient pû y résister , & nous rejoindre plutôt ; plusieurs autres devoient s'embarquer avec nous ; mais la saison déjà avancée ne nous permit pas de les attendre , & on mit à la voile.

Ainsi nous partîmes de la Barre de Siam le vingt-deuxième Decembre avec un bon vent. Le Seigneur Constance nous avoit envoyé toutes sortes de rafraîchissemens & en si grande abondance , qu'on fût obligé de le prier qu'il n'en envoyât plus , & d'en laisser même une partie. Nous nous rendîmes à Bantam le dixième de Janvier, après avoir échoué au detroit de Banca par la faute du Pilote Hollandois , que nous avions pris à Batavie. On ne fait pas bien par quel caprice il s'avisa de faire jeter l'ancre , ce qui nous mit en danger de perir ; car si le fonds eût été moins vaseux qu'il l'étoit , l'ancre qu'on avoit jetté, eût fait crever le Vaisseau qui avoit couru dessus. On eut un peu de peine à le retirer de-là. Un Navire Hollandois qui venoit après nous, n'eût garde de nous suivre ; aussi n'échouât-il pas comme nous.

On ne fut pas plutôt mouillé devant Bantam , que M. l'Ambassadeur envoya M. de Cibois Lieutenant du Vaisseau faire compliment au Gouverneur , ne doutant pas qu'il ne fît les choses de meilleure grace qu'il n'avoit fait la première fois , & d'autant plus qu'il n'ignoroit pas

Depart  
de la  
Barre de  
Siam.

les



les honnêtetez que le General de Batavie avoit faites à Monsieur l'Ambassadeur ; mais on fut trompé. Monsieur Cibois ne pût parler au Gouverneur , qu'on disoit être malade , & qui lui fit dire par le Commandant du Fort , qu'on enverroient des rafraîchissemens. Cette promesse n'aboutit qu'à envoyer à nôtre bord deux ou trois bœufs ; Son excuse fut qu'il n'avoit rien trouvé d'avantage. Le soir il vint un homme qui se disoit envoyé du Gouverneur , pour demander l'argent des bœufs dont on croyoit que le Gouverneur avoit fait present à Monsieur l'Ambassadeur. On traita cet Envoyé comme il le meritoit , & on lui fit porter une reponse au Gouverneur conforme à un procedé aussi mal honnête que celui-là. On fit voile le lendemain vers le Cap de Bonne-Esperance.

Nous passâmes le plus heureusement du monde le détroit de la Sonde ; c'est un passage fort difficile à traverser à cause des vents contraires qui devoient y regner en cette saison. Mais Dieu nous favorisa du plus beau tems du monde , qui nous tira en peu d'heures de ce mauvais pas. Nous sentîmes encore un effet plus particulier de sa Providence trois jours après. Nos Pilotes vouloient passer à trente ou quarante lieuës au dessus de l'Isle Mony , vers le Sud , ils croyoient avoir pris de justes mesures pour cela , lorsqu'à la pointe du jour Monsieur de Vaudricourt vit une terre à trois ou quatre lieuës de nous ; on y auroit échoüé si on eût eu un vent plus frais pendant la nuit. Cette terre est si basse qu'on ne la reconnoît qu'aux brisans. Nous fûmes obligez de passer sous le vent & de la laisser au Sud contre nôtre premier dessein. Du-  
rant



rant toute la traversée nous eûmes un temps à souhait, jusques à ce que nous fumes arrivez par le travers de l'Isle de Bourbon le treizième de Fevrier, où nous reçûmes un des plus violens coups de vent, selon le temoignage des plus vieux Officiers, qu'ils eussent jamais vû. Il dura trois jours, & après avoir emporté la grande voile de la Fregate, il la separa de nous, presque au même endroit où nous l'avions perduë en allant, & nous ne la revîmes que le jour que nous mouillâmes au Cap de Bonne Esperance, où elle arriva deux heures avant nous.

Le dixième de Mars on decouvrit un Vaisseau qui faisoit sa route vers les Indes. Et s'en approchant on reconnut à son Pavillon qu'il étoit Anglois. Monsieur l'Ambassadeur voulant apprendre les nouvelles d'Europe, depécha vers le Capitaine Monsieur de Cibois avec son Secrétaire, qui parloit fort bon Anglois. Ils rapporterent que ce Vaisseau étoit parti d'Angleterre depuis cinq mois, & qu'il alloit droit au Tunquin sans toucher nulle part, que tout étoit tranquille en Europe; que le Roy d'Angleterre avoit defait les Rebelles, & pris prisonnier le Duc de Montmouth, qui les commandoit; que son procez lui aiant esté fait, on lui avoit coupé la teste, selon l'Arrest qui en avoit esté porté; que plusieurs de ses complices avoient subi le même châtiment, quoi que d'autres eussent éprouvé la clemence de sa Majesté Britannique.

Ces nouvelles nous furent très-agreables, & particulièrement celle qu'il nous dit, que la terre du Cap avoit paru la veille sur le soir à sept lieues de distance. Alors nous vîmes que

M

nous

On demande des nouvelles d'Europe à un Vaisseau Anglois,



nous étions bien plus proche qu'on ne pensoit, & dès le lendemain en fondant l'on se trouva le matin vers les sept heures sur le banc des Aiguilles à 90 brasses, & sur le midi on decouvrit le Cap de Aiguilles. Le vent étoit alors favorable, on s'en servit toute la nuit, ce qui fit que le lendemain on reconnut le Cap de Bonne-Esperance à huit lieues de nous. On arriva à l'entrée de la Baye sur les trois heures après midi. Mais comme le vent étoit trop violent pour y entrer, nous allâmes mouïller entre l'Isle Robin & la terre ferme auprès de la Frégate.

Le jour suivant, treizième de Mars le vent s'étant calmé, on alla mouïller dans la Baye entre sept gros vaisseaux Hollandois qui composoient la flotte des Indes, qui devoit retourner en Europe dès que trois ou quatre vaisseaux seroient arrivez au Cap, où ils les attendoient tous les jours. Monsieur l'Ambassadeur envoya faire compliment au Gouverneur du Fort, qui ne le receut pas moins bien que la premiere fois que nous y passâmes. On salua le Fort de sept coups de canon, qui rendit coup pour coup. Tandis qu'on faisoit de l'eau, & qu'on se fournissoit des autres provisions necessaires, je fus rendre visite au Gouverneur, qui avoit demandé des nouvelles des six Jesuites qu'il avoit vû l'année precedente. Il me fit mille offres de services, m'offrant une maison d'ami, en cas que je voulusse demeurer à terre, parce que l'Observatoire qu'on avoit démolï, pour le rebâtir avec plus de magnificence, n'étoit pas encore achevé. Aiant sceu que je devois revenir aux Indes avec plusieurs autres Jesuites, il ajoûta

fort



fort obligement que tout feroit prêt à nôtre arrivée, & il m'invita par avance & tous mes compagnons à nous y venir dé-lasser. Après toutes ces honnetétez, il me fit present de quatre belles peaux de Tigres, & d'un petit animal privé qu'il avoit pris dans son dernier voyage. Il ressembloit par son poil & par sa grandeur à un Ecureüil, & en avoit presque la figure. En me le donnant il me fit entendre, que c'étoit l'ennemi implacable des Serpens, & qu'il leur faisoit une cruelle guerre.

C'étoit le tems des Vandanges; mais elles étoient déjà fort avancées, nous mangéâmes du raisin de l'Afrique, qui a un merveilleux goût, & qui y vient en abondance. Le vin blanc est fort delicat, & si les Hollandois savoient aussi bien cultiver les Vignes, qu'ils sont habiles à faire des Colonies & à entretenir le commerce, on y auroit des vins excellens d'autre couleur.

Le Gouverneur me dit qu'il venoit de faire un grand voyage dans les terres vers le Nord, où il avoit découvert beaucoup de Nations qui ont quelque forme de Gouvernement & de Police bien réglée, ainsi qu'on le peut voir dans la description du Cap de Bonne-Espérance.

Nos provisions étant faites, & nos malades rétablis par l'air de terre, on sortit de la Baye du Cap le vingt-fixième de Mars. On dressa la route pour aller à l'Isle de l'Ascension. Cette Isle est à huit degrez de Latitude de Sud, & sept degrez & quinze minute de Longitude. La pêche qu'on y fait de la Tortuë est si abondante, qu'on en prend dans une ou deux nuits autant

On sort  
de la  
Baye du  
Cap.



qu'il en faut pour nourrir un Equipage de quatre cens hommes durant plus de quinze jours. Ces Tortuës sont d'une grosseur extraordinaire. Sur le soir après le coucher du Soleil, comme elles sortent de la Mer pour faire leurs œufs sur le rivage, on en renverse sur le dos autant qu'on en veut prendre, car les bords de la Mer en sont couverts, & on les laisse ainsi jusqu'au lendemain qu'on vient pour les porter à bord dans des Chaloupes. Nous découvriâmes cette Isle, qui paroît de fort loin par une haute montagne, le dix-neufvième d'Avril sur les quatre heures du soir. Nous avions un bon vent, & il falloit perdre du tems pour aller à la rade, cela fit que Monsieur l'Ambassadeur ne voulut pas s'y arrêter.

On passe  
la Ligne  
au pre-  
mier  
Meri-  
dien.

On passa la Ligne au premier Meridien le vingt-septième d'Avril. Depuis ce tems-là nous eûmes de petits vents jusqu'au dernier jour de May, que nous fûmes accueillis d'un gros vent contraire. Le lendemain sur le soir nous fûmes bien étonnez de voir devant nous l'Isle de Corvo, la plus Septentrionale des Açores. Nos Pilotes croyoient avoir passé ces Isles & être au delà de près de cent lieues. J'ay lû dans plusieurs Routiers, & j'ai appris de divers habiles Navigateurs, qu'on se trompe souvent dans cette route, & qu'on ne manque gueres de decouvrir les Açores, quand on croit les avoir déjà passées. Cela fait voir qu'en ces endroits les courans portent vers l'Oüest avec beaucoup de rapidité. Ainsi il faut naviger avec beaucoup de précaution lorsqu'on revient de l'Afrique, afin de ne pas tomber dans une erreur si considerable, qui peut avoir des suites funestes.

L'on-



L'onzième de Juin un violent orage nous contraignit de ferrer nos voiles, & de nous mettre à la cappe avec la seule voile d'Artimon. Ce coup de vent ne dura pas longtems & nous fîmes route vers l'Est. Un jour que nôtre Navire voguoit à pleines voiles, & que nous esperions bien-tôt decouvrir la terre d'Oüeffan, parce que nous avions trouvé la sonde, un Matelot de garde s'écria que nous allions donner sur un Rocher. Il étoit déjà tard, & l'obscurité de la nuit augmentoit la frayeur qu'un danger si present nous avoit causée; mais elle fut dissipée un moment après, lors qu'au lieu de ce prétendu rocher nous trouvâmes une grosse Barque de Pescheurs qui étoit à l'ancre. Peu s'en fallut qu'on ne passât par dessus, sans une manœuvre qu'on fit à propos. Ces pauvres gens en furent si allarmez, qu'ils crioient encore de toute leur force, qu'on eût pitié d'eux, quoi que nous en fussions déjà assez éloignez.

Le seizième nous rencontrâmes une Barque, qui nous assura que nous n'étions qu'à huit lieues d'Oüeffan. Cette nouvelle donna beaucoup de joie à tout l'Equipage, qui fut augmentée le lendemain par la vûe de cette Isle. Dès que nous l'eûmes decouverte, nous forçâmes de voiles pour entrer dans l'Iroise; mais la Marée étant contraire & le vent nous aiant manqué, nous fûmes obligez de mouïller entre les pierres noires & la terre ferme à vingt-cinq brasses d'eau sur un fond de sable. Le jour suivant dixhuitième de Juin nous vinsmes mouïller dans la rade de Brest. On chanta le *Te Deum* pour remercier Dieu d'un si heureux voyage, au bruit de toute l'Artillerie des deux Vaisseaux, après quoi on descendit à terre.



## V O Y A G E

D E

S I A M.

## L I V R E S I X I E ' M E .

## L E S M O E U R S E T L A

*Religion des Siamois.*

E ne diray rien que je n'aye vû moi-même, ou que je n'aie appris du Seigneur Constance, & de quelque autre personne fort intelligente, pour ne point donner au Public des connoissances fausses ou incertaines. C'est le sage avis que me donna ce Ministre durant tout le tems que j'eus l'honneur d'être auprès de lui, me faisant entendre que certaines gens avoient fourni des Memoires peu feurs de bien des choses. Ainsi je ne parlerai pas de tout ce qui s'est passé au Tunquin & à la Cochinchine, parce que de trois personnes qui y ont vécu plusieurs années, & que je croirois chacun en particulier par tout ailleurs, à peine deux se sont accordez sur une infinité de points, dont on leur a demandé compte. Car pour ce qui est des Orientaux, tout le monde sçait qu'ils disent les choses, non pas comme elles sont en effet, mais comme ils soupçonnent qu'on souhaiteroit qu'elles fussent. C'est pourquoi

ils.



ils se foucient peu de se contredire sur les faits qu'ils ont avancez, pourvû qu'ils s'accommodent aux inclinations de celui qui les interroge ; de sorte que si on les surprend dans quelque contradiction, ils ne s'embarassent pas qu'on la leur fasse remarquer. Ce qui vous plaisoit hier, disent-ils froidement, vous déplaît aujourd'hui, c'est ce qui nous fait parler aujourd'hui autrement que nous ne parlions hier. Je ne m'étendrai pas tant sur ce qui regarde les coûtumes & le gouvernement des Siamois, que sur ce qui regarde leur Religion, dont j'ai pris grand soin de m'informer, & dont j'ai appris bien des particularitez, qui seront, comme je croi, fort au goût des curieux. Je les dois presque toutes à un Ecclesiastique Siamois qui est venu en France avec les Ambassadeurs du Roy de Siam.

Le Royaume de Siam s'étend depuis la pointe de Malaca jusqu'aux Royaumes de Pégu & de Laos, qui le bornent du côté du Septentrion. Il a la Mer des Indes à l'Occident, & celle de la Chine à l'Orient, en sorte qu'il semble ne faire qu'une grande Peninsule. Les Provinces avancées dans les terres vers le Nord sont assez inconnuës, & nos Cartes Geographiques n'en marquent pas bien la situation & les limites. Nous avons déjà vû par deux observations d'Eclipse de Lune, que la Longitude est fort mal marquée. Le Roy de Siam a témoigné à nos Peres qu'il fouhaitoit une Carte exacte de ses Etats, & des Royaumes d'alentour, nous aiant fait dire par le Seigneur Constance, qu'il nous donneroit des Lettres de recommandation pour les Princes ses voisins, afin que nous

Situ-  
tion du  
Roya-  
me de  
Siam.



eussions la liberté de parcourir leurs terres, & que nous en fissions une exacte description. Je ne croi pas qu'après mon départ nos Peres ayent eu le tems d'exécuter les ordres du Roy de Siam, parce qu'ils étoient pressez de partir pour la Chine, n'attendant que l'occasion de s'embarquer. Ce sera le premier ouvrage que nous entreprendrons, dès que nous saurons suffisamment la Langue.

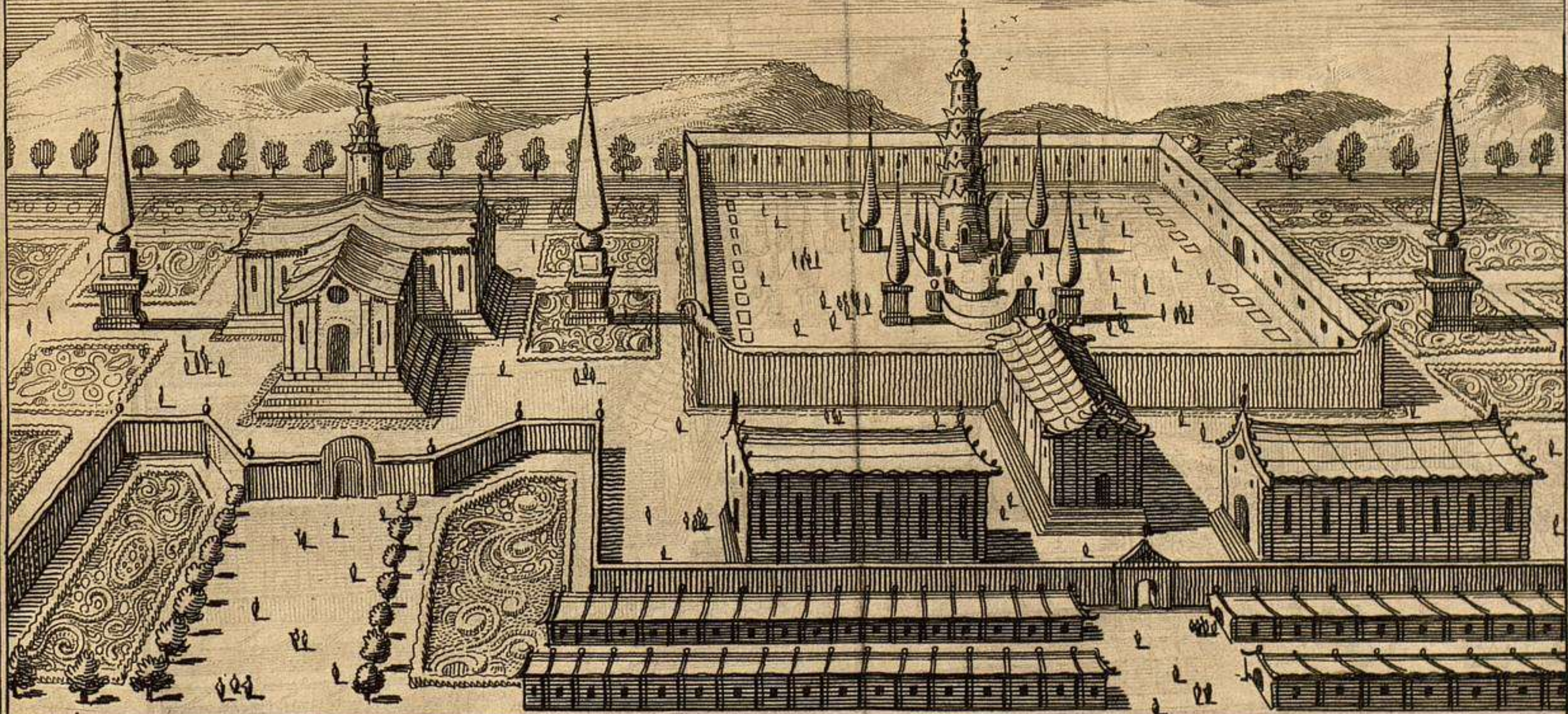
Def-  
cription  
du Ro-  
yaume  
de Siam.

Ce Roiaume est entrecoupé de plusieurs rivières, & arrosé de pluyes si fréquentes, que durant plus de six mois de l'année elles inondent tout le pais, qui est abondant en ris, en fruits, & en bestiaux. Les maisons sont communement de bois, & élevées sur des piliers à cause des inondations, sans avoir rien de la grandeur ni de la regularité qu'on voit dans celles d'Europe. Les Chinois & les Maures en ont fait bâtir à Siam plusieurs de pierre, qui sont assez belles. Les richesses du pais paroissent dans les Temples, par la quantité d'ouvrages d'or & de très-belles dorures, qui en sont les ornemens, ces Pagodes étant d'ailleurs d'une structure particulière & en très-grand nombre. J'ajoute ici la figure d'une Colonne qui est à l'entrée d'un des plus fameux Temples de la Ville Capitale; c'est le plus beau morceau de l'Architecture des Siamois, au moins ils le regardent comme tel. Ils ne manquent point de bois, & on en trouve de très-bon pour construire des Vaisseaux.

La Ville Capitale s'appelle Siam. C'est le nom que lui ont donné les Portugais. Les Siamois la nomment, *Crung si ayu thaya*, & non pas *Juthia* ou *Odia*. *Crung si* signifie Ville excellente. Leurs

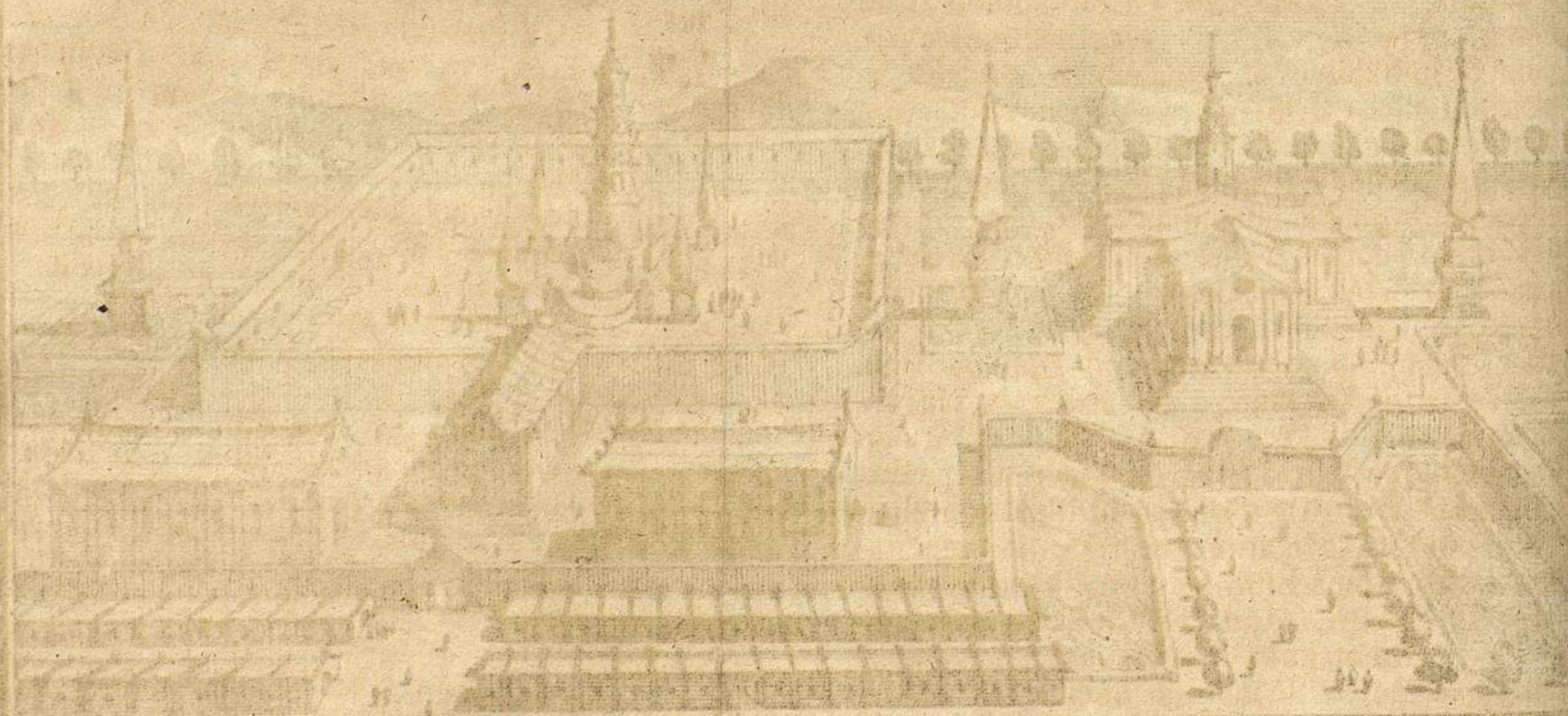


PAGODE DE SIAM.





LAZARUS DE ZIAN





Leurs Histoires la nomment encore *Crung thep-pa pprama hà nà kon*. Cela veut dire Ville Angelique, admirable & extraordinaire; ils l'appellent Angelique, parce qu'ils la croient imprenable aux hommes. Comme toutes les Nations sont bien receuës à Siam, & qu'on y laisse vivre chacun dans le libre exercice de sa Religion, il n'y a presque pas une seule Nation qui ne s'y trouve. Les Chinois sont ceux qui y font le plus gros negoce; outre celui de la Chine, ils font encore celui du Japon. Le Roy de Siam envoie des Vaisseaux à Surate, à Bengale, à Moca, & en d'autres endroits pour le Commerce. Mais les Siamois n'étant pas plus habiles dans la Navigation que les autres peuples d'Orient, ce sont les Européens qui en ont la conduite. Il a aussi plusieurs Jonkos qui sont des bâtimens de la Chine, & ce sont les Chinois qui les montent. Mais quoi que cette Nation se vante d'avoir depuis plus de deux mille ans, l'usage de la Bouffole, il s'en faut bien que l'art de naviger y soit aussi parfait qu'en Europe. Ils n'ont point d'autres instrumens pour la Navigation que le plomb ou la sonde. Ils font leur Estime comme nous, & courent tant de tems sur un tel air de vent. Les courans, les montagnes qu'ils decouvrent dans les terres, la couleur du sable, sa finesse, son mélange, & les autres experiences sont les seules regles dont ils se servent.

Les Siamois ne sont pas magnifiques dans leurs habits. Les hommes & les femmes du menu peuple sont presque habillez de la même maniere. Ils ont un Longuis, qui est un morceau d'une étoffe fort simple long d'environ

Le ha-  
bits des  
Siamois.



deux aulnes & demie, & large de trois quarts d'aulne. Ils se mettent ce Longuis autour du corps, en sorte qu'il fait comme une espece de Jupon, qui leur prend depuis la ceinture jusqu'au deffous du genoû, celui des femmes descend jusqu'à la cheville du pied. Les femmes ont outre cela un morceau de Bétille blanche, long de prés de trois aulnes, qu'elles se mettent en maniere d'écharpe pour se couvrir le reste du corps. Les hommes ont pour cela un autre Longuis, qu'ils ne prennent que lors qu'il fait froid, qu'il pleut, ou qu'il fait beaucoup de soleil. Les habits des Mandarins, lors qu'ils sont dans leur domestique, ne sont differents de ceux du peuple que par la finesse de l'étoffe. Mais lors qu'ils sortent, ils ont un Longuis de soie ou de toile peinte de six à sept aulnes, qu'ils savent si bien ajuster autour du corps, qu'il ne leur descend qu'au deffous du genoû. Les Mandarins considerables ont sous ce Longuis un calçon étroit, dont les extremités sont bordées d'or & d'argent. Ils ont même des Vestes, dont le corps & les manches sont assez larges. Ils ont des souliers faits comme ceux des Indiens. Les jours de ceremonie qu'ils doivent paroître devant le Roy, ils ont un bonnet de Bétille empesée, qui s'éleve en pointe comme le haut d'une Pyramide, & qu'ils attachent par deffous le menton avec un cordon. Le Roy donne à quelques Mandarins selon leur qualité, des Couronnes d'or ou d'argent, faites à peu prés comme celles de nos Ducs & de nos Marquis, pour mettre autour de leur bonnet, ce qui est une marque de grande distinction.

Les Siamois ont beaucoup de douceur & d'hon-





Mandarin qui parle à un de ses gens .







d'honnêteté, ils vivent en bonne intelligence les uns avec les autres, & ils ne manquent pas de complaisance pour les Etrangers. La bonne conduite des François, & sur tout la sagesse & les grands exemples de vertu de Monsieur le Chevalier de Chaumont, leur ont donné une si haute idée de la France, que les Mandarins les plus qualifiez recherchoient avec empressement l'honneur d'y venir en qualité d'Ambassadeur du Roy leur Maître, où à la suite de ceux qu'il envoyoit. A parler en general il y a une grande union dans les familles, & c'est par un principe de tendresse pour leurs parens, qu'ils nous accusent un peu de dureté, parce que nous quittons les nôtres pour aller vivre bien loin d'eux dans des terres éloignées, nous disant qu'ils pourroient avoir besoin de nous. La justice ne regne pas moins entre eux que l'amitié & la paix. Quand quelque Vaisseau fait naufrage sur leurs côtes, il y a une loy qui les oblige de rapporter à la Ville Capitale tout ce qu'on peut ramasser du debris, pour être ensuite remis entre les mains de ceux à qui ces effets appartiennent; ce qui s'observe aussi à l'égard des Etrangers.

La persuasion où ils sont qu'il est meschant à un homme d'avoir les dents blanches comme les bêtes, leur fait prendre un grand soin de les noircir. Ils se servent pour cela d'un vernis fait exprés, qu'ils renouvellent de tems en tems quand il commence à se passer. Pour donner le tems à la couleur de s'attacher ils ne mangent point pendant quelques jours, & ils se passent même de Bétel & d'Arréque. Le Bétel dont nous avons souvent parlé, est la feuille d'un ar-

Caractere  
des Siamois &  
leurs  
mœurs.

Propriété du  
Bétel &  
de l'Arréque.



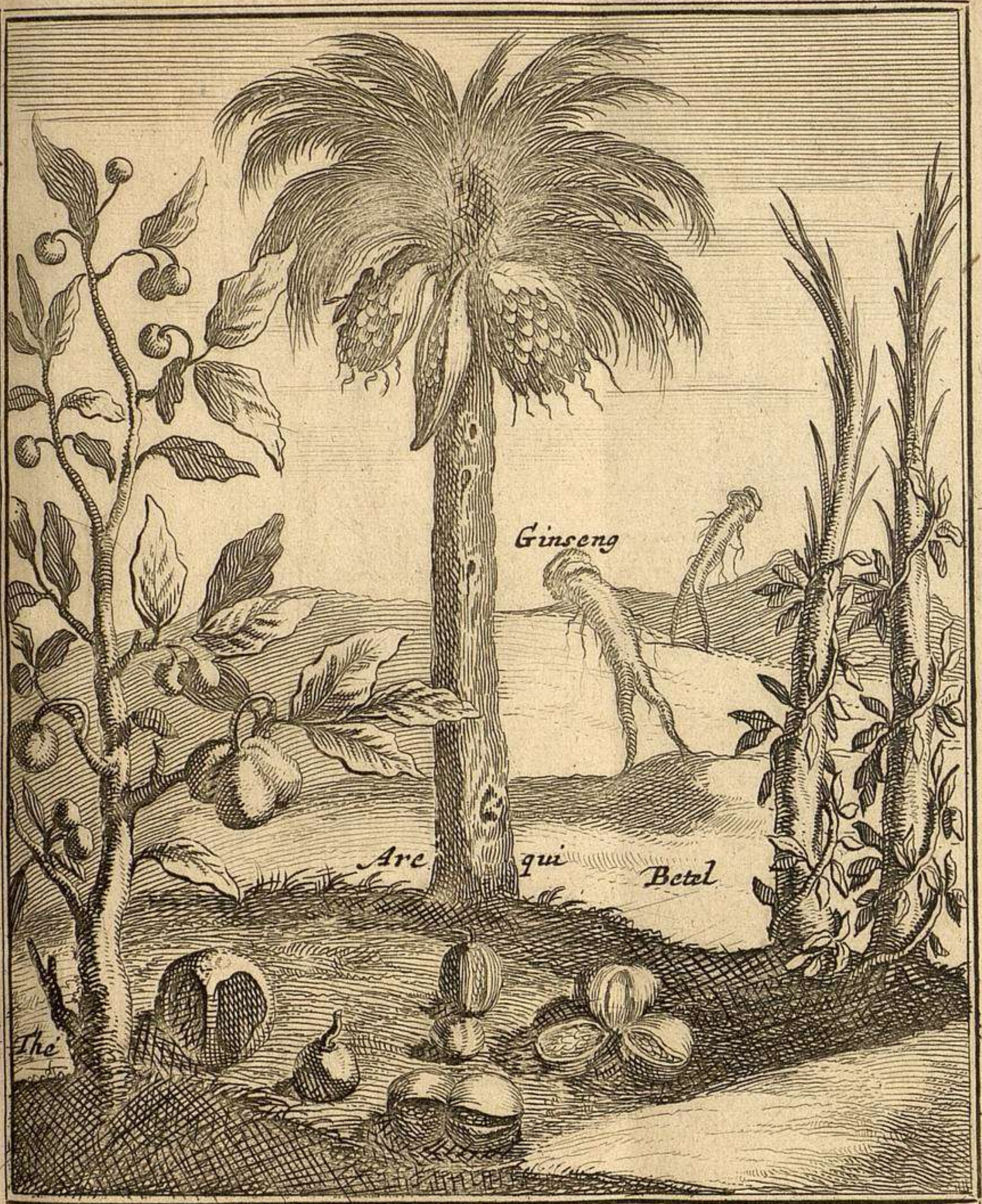
bre de même nom, & l'Aréque est un fruit à peu près de la grosseur & de la figure de nos glans. Il coupent ce fruit en quatre parties, & l'ayant mêlé avec de la chaux de coquillage, ils l'enveloppent de la feuille de Bétel. Ce mélange leur paroît d'un si bon goût, soit à cause qu'ils y sont accoutumés ou à cause des grands effets qu'ils en ressentent, qu'on leur en voit tous mâcher, de quelque condition qu'ils soient & en quelque lieu qu'ils se trouvent. C'est, à ce qu'ils prétendent, un remède spécifique pour fortifier les gencives, pour aider à la digestion, & sur tout pour empêcher l'haleine de sentir mauvais.

Propriété  
du  
Thé,

Il est de l'honnêteté parmi eux de présenter le Bétel & le Thé à tous ceux qui leur rendent visite. Leur País leur fournit le Bétel & l'Aréque, mais ils font venir le Thé de la Chine & du Japon. Tous les Orientaux en font une estime particulière, à cause des grandes vertus qu'ils y trouvent. Leurs Médecins disent qu'il est souverain contre la pierre & contre les maux de tête; qu'il appaise les vapeurs; qu'il égaye l'esprit & qu'il fortifie l'estomach. Dans toutes sortes de fièvres ils le prennent plus fort qu'à l'ordinaire, quand ils commencent à sentir la chaleur de l'accez; & le malade ensuite se fait couvrir pour suer, & on a très-souvent éprouvé que cette sueur dissipe entièrement la fièvre. On prépare le Thé dans l'Orient en cette manière. Quand on a fait bien bouillir l'eau, on la verse sur le Thé qu'on a mis dans un pot de terre, à proportion de ce qu'on en veut prendre (l'ordinaire est une bonne pincée sur une chopine d'eau) on couvre ensuite le pot jusqu'à ce que les feuilles

Manière  
de pré-  
parer le  
Thé,











les soient précipitées au fond du vase; alors on le distribue dans des tasses de porcelaine, & on le boit le plus chaud que l'on peut sans sucre, ou bien avec un peu de sucre candi dans la bouche; & sur ce Thé on peut verser de l'eau bouillante pour le faire servir deux fois. Ces Peuples en boivent plusieurs fois le jour, mais ils croient qu'il n'est pas sain de le prendre à jeun.

Parmi toutes les plantes de l'Orient, le Ginseng est celle dont on fait le plus de cas. Il y en a de plusieurs espèces; mais la meilleure est celle qui croît à la Chine dans la Province de Laotung. Sa couleur est jaune, sa chair ou sa poulpe est lisse, ayant des filets semblables à des cheveux. Il se rencontre quelquefois de ces racines qui ont la figure d'un homme, & c'est de là qu'elles tirent leur nom. Car *Gin* en Chinois veut dire un homme, & *Seng* signifie tantôt tuer & tantôt guerir, selon qu'on le prononce différemment; parce que cette racine prise bien ou mal à propos, cause des effets tout à fait contraires. Le Ginseng se trouve encore dans le Royaume de Corée, & même à Siam, comme le disent quelques-uns; mais il ne vaut pas celui qu'on cueille à Laotung. L'herbier Chinois dit que cette racine croît à l'ombre dans de profondes vallées, & il ajoute qu'il faut la cueillir à la fin de l'Automne, parce que celle qu'on cueille au Printemps à dix fois moins de vertu.

Les Médecins Chinois qui s'en servent le plus, assurent que c'est un remède souverain pour purifier le sang, & réparer les forces affoiblies par de longues maladies; que celui qui tient dans sa bouche de cette racine, résiste une fois

M 7

plus

Ce que  
c'est le  
Gin  
seng, &  
& quel-  
les sont  
ses ver-  
tus.



Maniere  
de pre-  
parer le  
Gin-  
seng.

plus au travail qu'un autre qui n'en a point ; que les personnes replettes & qui ont le teint blanc en peuvent prendre davantage, que les personnes seches qui ont le teint brun, & dont la physionomie marque de la chaleur ; qu'il n'en faut jamais prendre dans les maladies causées par une chaleur interne, ni quand on a la toux ou que l'on crache du sang. Pour le preparer on met de l'eau dans une tasse, & l'ayant bien fait bouillir on jette dedans du Ginseng, coupé par petits morceaux, on couvre bien la tasse, afin de faire infuser le Ginseng, & quand l'eau est devenue tiede on la boit seule dès le matin à jeun. On garde ce Ginseng, & le soir on le prepare de la même maniere que le matin, excepté qu'on y met la moitié moins d'eau, & qu'on la boit lors qu'elle est déjà un peu froide. On fait ensuite secher au Soleil le Ginseng qui a déjà servi, & si l'on veut, on peut encore le faire infuser dans du vin & en user. On mesure la quantité du Ginseng à l'âge de la personne qui s'en doit servir. Depuis dixans jusqu'à vingt on en prend un peu plus de la moitié du poids d'une piece de trois sols & demi ; depuis vingt jusqu'à trente, un peu plus que le poids d'une piece de cinq sols ; depuis trente jusqu'à soixante & dix & au de là, on en prend environ le poids de deux pieces de cinq sols, & jamais davantage. On peut voir dans la grande Carte du voyage les figures de toutes ces plantes.

Particu-  
laritez  
de cer-  
tains  
nids  
d'oise-  
aux.

Nous avons vû à Siam certains nids d'oiseaux que ces peuples trouvent admirables pour les ragoûts, & excellents pour la santé, quand on y mêle du Ginseng. On ne trouve de ces nids qu'à la Cochinchine sur des grands rochers



rochers escarpez. Voici comme on s'en fert. On prend une poule. (Celles qui ont la chair & les os noirs sont les meilleures.) On la vuide bien, & prenant en suite les nids d'Oiseaux, qu'on a laissé amolir dans de l'eau, on les déchire par petits filets, & les aiant mélez dans du Ginseng coupé par morceaux, on met le tout dans le corps de la poule qu'on fait bouillir dans un pot bien fermé, jusqu'à ce qu'elle soit cuite. On laisse ce pot sur la braize toute la nuit, & le matin on mange la poule, les nids d'Oiseaux & le Ginseng sans autre assaisonnement. Après avoir pris ce remede on suë quelquefois, & si on peut on s'endort là-dessus.

La noblesse parmi les Siamois n'est point hereditaire. Les Charges, dont le Prince dispose, sont les nobles, & la distinction qui se trouve parmi ces peuples. Quoi que leur Religion leur permette la polygamie, on en voit peu, qui aient plus d'une ou de deux femmes. A l'égard des Dames, ils ne croient pas qu'on puisse leur témoigner plus de respect qu'en leur tournant le dos quand elles passent, pour ne point jetter la vûe sur elles.

La multitude & la magnificence des Pagodes, les largesses qu'ils font aux Talapoins, sont des preuves de leur pieté. On dit qu'il y a dans le Royaume plus de quatorze mille Pagodes & cinquante mille Talapoins. Tout ce qui est dans ces Temples est regardé comme une chose sacrée, & ceux qui y volent sont punis du dernier supplice. Il y a quelques années qu'on surprit cinq voleurs dans une Pagode, qui furent rôtis tout vifs & à petit feu. On les at-

Diffe-  
rentes  
coûtumes des  
Siamois.

tacha



tacha chacun à une grosse perche, ensuite aiant allumé du feu tout au tour, on les fit tourner jusqu'à ce qu'ils expirerent. Dans les Prieres qu'ils font tous les matins, ils se souviennent de trois choses, de Dieu & de la Loy qu'il leur a laissée pour l'observer, de leurs parens & des bien-faits qu'ils en ont reçûs, de leurs Prêtres & du respect qu'ils leur doivent. Quand un Missionnaire veut leur parler de nôtre Religion, un present lui donne libre accez chez eux, & les dispose à écouter.

Curiosité des Siamois pour savoir l'avenir.

Comme ils vivent de peu, & que leur País leur fournit tout ce qui est necessaire à la vie sans beaucoup de culture, ils passent leurs tems dans l'oisiveté. Ils ne cultivent leur esprit par aucune science, & ne sont curieux que de l'avenir. Pour le connoître, non seulement ils consultent les Astrologues; mais ils se servent encore de plusieurs autres moiens pleins de superstitions. Le Seigneur Constance m'a dit qu'il y avoit un Autel où les Siamois vont faire des Sacrifices au genie qui y preside, quand ils ont envie de savoir quelque chose dont ils sont en peine. Après y avoir fait leurs prieres, ils en sortent & prennent la premiere parole qu'ils entendent pour la réponse de l'oracle qu'ils ont consulté. Il est arrivé quelquefois que Dieu voulant punir leur curiosité criminelle, ait permis que l'évenement confirmât ce qu'ils avoient appris par cette voye. Ainsi quelques femmes des premiers Ambassadeurs qu'on avoit envoyez en France sur le Soleil d'Orient, étant inquietes du sort de leurs maris, qu'elles craignoient de ne revoir jamais, firent leurs sacrifices dans la Caverne dont nous avons parlé, puis s'en étant retournées



nées à la Ville, sur le soir elles entendirent une femme qui disoit à son esclave : Ferme la porte, ils ne reviendront plus. Elles prirent ces paroles comme un presage du malheur qui arriva dans la suite, & elles pleurerent dès lors la perte de leurs maris.

Le respect qu'ils ont pour le Roy va jusqu'à l'adoration. La posture où il faut être en sa présence, en est une marque. Dans le Conseil même, qui dure quelquefois plus de quatre heures, les Ministres se tiennent; toujours prosternés devant le Roy; & s'il arrive que quelqu'un d'eux tombe en foiblesse, il n'ose se lever sur les genoux ni s'asseoir à terre, quoique ce Prince l'ordonne, qu'on n'ait tiré un Rideau devant son Trône. Quand le Roy sort, tout le monde doit se retirer, & personne n'ose se trouver dans son chemin que ceux qui en ont un ordre exprés, à moins qu'il ne veuille se faire voir à son peuple dans de certains jours de ceremonie. On ne manquoit pas même d'avertir les François de se tenir dans leurs quartiers, lorsque le Roy devoit sortir. On ne permet à personne d'approcher du Palais lorsqu'il y est. Un jour que je revenois d'une Pagode avec un Mandarin qui m'y avoit mené dans un Balon, nos rameurs se laissant aller au courant de la riviere, s'approcherent un peu trop des murailles du Palais. Mais ils prirent bien-tôt le large, sentant une grêle de pois, que les soldats de la garde leur lançoient avec des sarbacanes, pour les faire retirer.

Le Roy tient tous les jours divers Conseils, & c'est sa plus grande occupation. Nul des Conseillers n'ose y manquer, & s'il survenoit à quel-

Le respect des Siamois pour leur Roy.

On tient Conseil chez le Roy plusieurs fois le jour.



quelqu'un d'eux une affaire ou une maladie considerable, il doit avant l'heure du Conseil demander au Roy permission de s'en absenter. Sans cette permission, quelque embarras & quelque maladie qu'il ait, il est obligé sous de graves peines de s'y trouver, s'il peut marcher; car le Roy ne manque jamais d'envoyer savoir les raisons de son absence, & l'Officier que le Roy envoie a ordre de parler à la personne même.

La Prin-  
cesse  
Reine a  
sa Cour  
& son  
Conseil.

La Princesse, Fille unique du Roy, a pareillement sa Cour & son Conseil composez des femmes des principaux Mandarins. Elle a de l'esprit & de la vivacité, & elle fait paroître dans le gouvernement des Provinces, que le Roy lui a données, beaucoup de sagesse & de moderation, elle n'est servie que par des femmes, & nul homme ne l'a jamais vüe ni en public ni en particulier. Quand elle sort sur un Elephant elle est enfermée dans une espece de Chaize qui l'empêche d'être vüe comme vous le pouvez voir dans cette Figure.

Le Ro-  
yaume  
de Siam  
ne passe  
point du  
Pere au  
Fils

Dans le Royaume de Siam les Freres du Roy succedent à la Couronne préferablement à ses enfans, mais elle revient à ceux-ci après la mort de leurs oncles. Le Roy qui regne à present à deux Freres qui vivent avec lui dans le Palais, il a aussi, selon la coûtume des Orientaux, un Fils adoptif qui l'accompagne par tout, & auquel il fait rendre des honneurs particuliers.

La Religion des Siamois est fort bizarre, on ne la peut parfaitement connoître que par les Livres écrits en langue *Balie*, qui est la langue savante, & que presque personne n'entend, hors  
quel-



quelques-uns de leurs Docteurs. Encore ces Livres ne s'accordent ils pas toujours entre eux. Voici ce qu'on en a pû démêler avec toute l'exactitude possible.

Les Siamois croient un Dieu, mais ils n'en ont pas la même idée que nous. Par ce mot ils entendent un Etre parfait à leur maniere, composé d'Esprit & de Corps, dont le propre est de secourir les hommes. Ce secours consiste à leur donner une Loy, à leur prescrire les moiens de bien vivre, à leur enseigner la véritable Religion, & les sciences qui leur sont nécessaires. Les perfections qu'ils lui attribuent sont l'assemblage de toutes les vertus morales, possédées dans un degré eminent, acquises par plusieurs aêtes & confirmées par un exercice continuel dans tous les corps, par où il a passé.

Ce que les Siamois croient de leur Dieu

Il est exempt de passions, & il ne ressent aucun mouvement qui puisse alterer sa tranquillité; mais ils assurent qu'avant que d'arriver à cet état, il s'est fait par l'extrême application à vaincre ses passions, un changement si prodigieux dans son Corps que son Sang en est devenu blanc. Il a le pouvoir de paroître quand il veut & de se rendre invifible aux yeux des hommes; & il a une agilité si surprenante, qu'en un moment il peut se trouver en quelque lieu du monde qu'il lui plaira.

Il fait tout sans avoir jamais rien appris des hommes, dont il est lui même le Docteur & le Maître, & cette connoissance si universelle est attachée à son Etat, il la possède depuis l'instant qu'il est né Dieu, elle ne consiste pas comme les nôtres dans une suite de raisonnemens, mais dans une vûe claire, simple & intuitive, qui

La science du Dieu des Siamois.

lui



lui represente tout d'un coup les preceptes de la Loy, les vices, les vertus & les secrets les plus cachez de la Nature, les choses passées, presentes & à venir, le Ciel, la Terre, le Paradis, l'Enfer, cet Univers que nous voions & ce qui se passe même dans les autres mondes que nous ne connoissons pas. Il se souvient distinctement de ce qui lui est jamais arrivé depuis la premiere transmigration de son ame jusqu'à la derniere.

Son Corps est infiniment plus brillant que le Soleil, il éclaire ce qu'il y a de plus caché, & à la faveur de la lumiere qu'il repand, un homme ici bas sur la terre pouroit, pour me servir de leur expression, voir un grain de senevé qu'on auroit placé au plus haut des Cieux.

En quoi  
consiste  
son bon-  
heur.

Le bonheur de ce Dieu n'est accompli que lorsqu'il meurt pour ne plus renaître: car alors il ne paroît plus sur la terre, & ainsi il n'est plus sujet à aucune misere. Ils comparent cette mort à un flambeau éteint ou au sommeil qui nous rend insensibles aux maux de la vie, avec cette difference, que Dieu en mourant en est exempt pour toujours, au lieu qu'un homme endormi n'en est exempt que pour un tems.

Ce regne de chaque divinité ne dure pas éternellement, il est fixé à un certain nombre d'années, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le nombre des Elûs qui doivent se sanctifier par ses merites soit rempli; après quoi il ne paroît plus au monde & tombe dans un repos éternel qu'on avoit crû un veritable aneantissement faute de le bien entendre. Alors un autre Dieu lui succede & gouverne l'Univers en sa place, ce qui n'est au-  
tre



tre chose que d'apprendre aux hommes la vraie Religion.

Les hommes peuvent devenir Dieux, mais ce n'est qu'après un tems fort considerable; car il faut qu'ils ayent acquis une vertu consommée. Ce n'est pas même assez d'avoir fait beaucoup de bonnes œuvres dans le corps où leurs ames se sont trouvées, il faut encore qu'à chaque bonne action ils aient en veüe de meriter la divinité; qu'ils aient marqué cette intention, en invoquant & prenant à témoin au commencement de leurs bonnes œuvres, les Anges qui president aux quatre parties du monde; qu'ils aient versé de l'eau, en implorant le secours de l'Ange Gardienne de la terre, appelé *Naang pprathorani*. Car ils croient, comme nous l'expliquerons dans la suite, qu'il y a difference de sexe parmi les Anges aussi bien que parmi les hommes. Ceux qui souhaitent devenir Dieux observent soigneusement cette pratique.

Les hommes peuvent devenir Dieux.

Outre cet état de Divinité auquel les plus parfaits aspirent, il y en a encore un moins élevé qu'ils appellent l'état de sainteté. Il suffit pour être Saint, qu'après avoir passé dans plusieurs corps, on ait acquis beaucoup de vertus, & que dans les actes qu'on en a pratiqués on se soit proposé d'acquiescer la sainteté. Les propriétés de la sainteté sont les mêmes que celles de la divinité. Les Saints les possèdent aussi bien que Dieu, mais dans un degré bien moins parfait; outre que Dieu les a par lui-même, sans les recevoir de personne, au lieu que les Saints les tiennent de lui par les instructions qu'il leur donne. C'est lui qui leur apprend tous ces secrets, dont il a une connoissance parfaite. C'est pour cela que

s'ils

Les Siamois reconnoissent un état permanent de sainteté.



s'ils ne renaissent pendant qu'il est dans le monde, comme ils ne peuvent recevoir ses enseignemens, ils ne sont point sanctifiez. Aussi ont-ils coutume dans leurs bonnes œuvres de demander la grace de renaître en même tems que leur Dieu. Ce que nous avons dit de la Divinité, qu'elle n'est consommée que lors que Dieu mourant sur la terre monte au Ciel pour ne plus paroître ici-bas, se doit pareillement entendre de la sainteté. Car elle n'est parfaite que lors que les Saints meurent pour ne plus renaître, & que leurs ames sont portées dans le Paradis, pour y jouir d'une éternelle félicité.

Les Siamois croient un Paradis & un Enfer.

Voilà quels sont à peu près les sentimens de ces Peuples touchant la Divinité. Et comme ils sont assez éclairés pour reconnoître que le vice doit être puni & la vertu récompensée, ils croient un Paradis où les Justes goûtent le plaisir que leurs bonnes œuvres ont méritées, & un enfer où les méchans reçoivent le châtement dû à leurs crimes. Ils placent le Paradis dans le plus haut Ciel, & l'Enfer dans le centre de la Terre. Les plaisirs du Paradis & les supplices de l'Enfer ne sont point éternels, on ne demeure dans l'un & dans l'autre qu'un certain tems, qui est plus long ou plus court, selon qu'on a fait plus de bonnes œuvres, ou qu'on a commis plus de pechez.

Ce que les Siamois croient de l'Enfer,

Ils disent qu'il y a dans l'Enfer des Anges administrateurs de la Justice, qui ont soin de marquer exactement toutes les mauvaises actions des hommes, qui les examinent après leur mort, & les en punissent avec une extrême sévérité. Ils ont au sujet du Jugement qui se fait alors



alors une imagination ridicule, ils se persuadent que le premier de ces Juges, qu'ils appellent *Prayomppaban*, a un Livre, où la vie de chaque homme en particulier est écrite, qu'il le relit continuellement, & que lors qu'il est arrivé à la page qui contient l'histoire de cette Personne, elle ne manque jamais d'éternuer. C'est pour cela, disent-ils, que nous éternuons sur la terre, & de là est venu la coutume qu'ils ont de souhaiter une heureuse & longue vie à tous ceux qui éternuent.

L'Enfer est divisé en huit demeures, qui sont comme huit degrez de peine, ils croient même, qu'il y a un feu qui brûle les damnez.

Ils se figurent aussi dans le Ciel huit differens degrez de beatitude. Ils y mettent les mêmes choses que sur la terre: ils assurent qu'il y a des Rois, des Princes, des Peuples, qu'on y fait la guerre, qu'on y donne des batailles, qu'on y remporte des victoires, que le mariage même n'en est pas bani, que dans la premiere, la seconde, & la troisiéme demeure, les Saints peuvent avoir des enfans, que dans la quatriéme enfin, il n'y a plus ni concupiscence ni mariage; & c'est ainsi que la pureté augmente toujours jusqu'au dernier Ciel, qui est proprement le Paradis, appellé en leur Langue *Niruppan*, où les ames des Saints & des Dieux vivent dans une pureté parfaite & une souveraine felicité.

Ils soutiennent, que tout ce qui arrive de bien ou de mal aux hommes, est l'effet de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions, & qu'on n'est jamais malheureux & innocent tout ensemble. Ainsi les richesses, les honneurs, la sainteté & la divinité sont la recompense d'une

Ce qu'il  
croient  
du Para-  
dis.



d'une vie vertueuse; & au contraire, l'infamie, la pauvreté, les maladies, la mort, l'enfer, sont la punition des pechez que l'on a commis. Et soit qu'on renaisse sous la figure humaine, ou sous la figure de quelque animal, ils attribuent les avantages avec lesquels on vient au monde, comme sont la bonté, la bonne grace, l'esprit, la noblesse, au mérite des bonnes œuvres; & les défauts naturels, comme la laideur, la mutilation des membres, au dereglement de cette vie ou des autres qui l'ont précédée. Toutes ces choses, disent-ils, sont autant de marques certaines qui nous font connoître quelle vie les hommes ont menée, avant que de naître en cet état, & voilà la source de cette prodigieuse diversité qui paroist dans leurs conditions, dans leur vies, & dans leur mort. Prévenus de ces erreurs, ils méprisent ce qu'on leur dit du peché originel & de ses effets, & ils traitent de visions la desobéissance & la punition de nôtre premier Pere.

Les Siamois respectent par un motif de Religion les personnes distinguées par leur qualité, leur fortune ou par leurs avantages de corps ou d'esprit.

Les ames des hommes qui renaissent dans le monde, sortent de trois endroits differens, du Ciel, de l'enfer, ou du corps des animaux. Ceux dont les ames viennent du Ciel, ont quelques marques avantageuses qui les distinguent; ils ont en partage la vertu, la beauté, la santé, les richesses, & ils naissent Grands, Princes bien-faits. Voilà le principe du respect que ces peuples ont pour les personnes élevées en dignité ou d'une naissance illustre, parce qu'ils les regardent comme devant bien-tôt être divinisez ou sanctifiez, puis qu'ils ont fait assez de bonnes œuvres pour meriter ce haut rang de gloire où ils les voyent. . Ceux dont les ames sortent des corps des



des animaux font moins parfaits que les premiers, mais beaucoup plus cependant que ceux qui viennent de l'enfer. Ils considerent ces derniers comme des scelerats que leurs crimes rendent dignes de toutes sortes de malheurs. De là vient aussi l'horreur que les Siamois ont pour la Croix de Jesus-Christ. Car enfin, répondent ils, quand on leur en parle, s'il eût été juste, sa justice & ses bonnes œuvres l'eussent garanti du supplice honteux qu'il a souffert, & deffendu de la fureur de ses ennemis.

Ils distinguent deux choses dans le peché, la Coulpé & la Peine reservée dans l'Enfer à celui qui péche. La peine peut bien être remise ou diminuée en cette vie par les bonnes œuvres & par la bonne volonté, mais la coulpé n'est jamais effacée qu'on n'en ait été auparavant puni par la mort ou par les autres miseres. Dans la punition que l'on tire des péchez, la Loy du Talion est exactement observée. Car si vous avez tué un homme, vous mourrez vous-même de mort violente dans cette vie ou dans une autre. Si vous avez tué un Serpent, un Serpent vous fera mourir par sa morsure. Si vous avez enlevé de leur nid les petits de quelque oiseau, vous ferez un jour, après une ou plusieurs transmigrations, arraché d'entre les bras de vos parens dans vôtre plus tendre jeunesse, & abandonné de ceux qui pouvoient vous donner quelque secours. Leur Dieu même n'a pû s'exempter de cette dure Loy. Car il fut mis à mort âgé de quatre-vingt-deux ans par un monstre appelé *Man*, qu'il avoit autrefois tué à pareil âge sous la figure d'un cochon.

Ils reconnoissent la Peine & la Coulpé du peché.

N

Si



Si la faute que l'on a commise pendant la vie est legere, on peut meriter que la peine, qu'on devoit souffrir dans l'Enfer, soit remise, ou entierement, ou du moins en partie, par le bien qu'on fait, & même par la volonté de bien faire. Mais si le peché est grief, il n'est point de bonnes œuvres qui puissent l'effacer; il faut l'expié dans l'Enfer & y souffrir tout le châtiement qu'il merite. C'est ce qui a donné lieu à cette tradition reçue parmi eux, que Dieu n'a pû & ne peut encore delivrer son frere des peines de l'Enfer, auxquelles il a été condamné.

Ainsi il n'y a aucune bonne action qui ne soit récompensée dans le Ciel, & il n'y a aucun crime qui ne soit puni dans l'Enfer. Delà ils concluent que lors qu'un homme meurt sur la terre, il acquiert une nouvelle vie dans le Ciel, afin d'y jouir du bonheur qui est dû à ses bonnes œuvres; & que le tems de sa recompense étant fini il meurt dans le Ciel, pour renaître dans l'Enfer, s'il est chargé de quelque peché considerable; que s'il n'est coupable que d'une faute legere, il rentre dans le monde sous la figure de quelque animal, & aiant satisfait dans cet état à la Justice, il redevient homme comme auparavant. C'est ainsi qu'ils expliquent la Metempfycofe, qui est un des point fondamentaux de leur Religion: en sorte que la vie de l'homme se passe dans de continuelles transmigrations jusqu'à ce qu'il se soit sanctifié, ou qu'il ait merité d'être Dieu. Ils admettent des esprits, mais ces esprits ne sont autre chose que des ames, qui informent toujours quelque corps jusqu'à ce qu'elles  
soien



soient parvenuës à la sainteté ou à la divinité.

Les Anges sont corporels, & comme il y en a de différent sexe, ils peuvent avoir des fils & des filles. Jamais ces Anges ne sont sanctifiez ny divinifez, c'est à eux seulement de veiller éternellement à la conservation des hommes & au gouvernement de l'Univers. Il les distribuent en sept Ordres ou Hierarchies, dont les unes sont plus parfaites & plus nobles que les autres, & ils les placent en autant de Cieux differens. Chaque partie du monde a une de ces intelligences, qui preside à ce qui s'y fait. Ils en donnent aussi aux Astres, à la Terre, aux Villes, aux Montagnes, aux Forests, au Vent même & à la Pluye. Et parce qu'ils sont persuadez que ces Anges examinent avec une application continuelle la conduite des hommes, & qu'ils sont témoins de toutes leurs actions, pour recompenser celles qui sont loüables. en vertu des merites de leur Dieu; c'est à ces intelligences & non pas à leur Dieu qu'ils ont coûtume de s'adresser dans leurs necessitez & dans leurs miseres; & ils les remercient des graces qu'ils croient en avoir reçûës.

Il croient que les Anges sont corporels.

Ils ne reconnoissent point d'autres Demons que les ames des méchans, qui sortant de l'Enfer où elles étoient detenuës, errent pendant un certain tems dans le monde, & font aux hommes tout le mal quelles peuvent. Ils mettent encore au nombre de ces esprits malheureux les enfans mort-nez, les meres qui meurent en couche, ceux qui sont tuez en duel, ou qui sont coupables de quelques autres crimes de cette nature.

Il ne connoissent point d'autres demons que les ames des damnez.

Ils racontent des choses merveilleuses de cer-



Is ra-  
content  
des cho-  
ses mer-  
veilleu-  
ses de  
certains  
Ana-  
chore-  
tes.

tains Anachorettes qu'ils appellent *Ppra Rasi* lesquels retirez dans d'affreuses solitudes, & dans d'épaisses forets menent une vie très-sainte & très-austere. Ces solitaires ont au rapport de leurs Livres, une parfaite connoissance des secrets les plus cachez de la nature. Ils sçavent faire l'or, l'argent, & les métaux les plus précieux. Il n'est point de miracle si étonnant qui soit au dessus de leurs forces. Ils prennent toutes les figures qu'ils veulent, ils s'élevent en l'air, & se trouvent en un instant où il leur plaît. Mais quoique ces hommes extraordinaires puissent se rendre immortels, parce qu'ils savent le moyen de se prolonger la vie, ils la sacrifient cependant à Dieu de mille ans en mille ans, en se consumant eux-mêmes sur un bucher, à la reserve d'un seul qui reste pour ressusciter les autres par la vertu de ses charmes. Il n'est pas moins dangereux que difficile, de trouver ces Hermites miraculeux, on court risque de la vie quand on les rencontre. On apprend neanmoins dans les Livres des *Talapoins*, le chemin qu'il faut tenir, & les moyens dont on doit se servir, pour parvenir aux lieux où ils sont.

Leur  
creance  
sur l'é-  
ternité  
du  
monde.

Ils estiment que le Ciel & la terre sont incréés & éternels, & ne comprennent pas que le monde ait jamais commencé ny qu'il puisse jamais finir. Ils veulent que chaque Etoile & chaque Planete soit la demeure d'une Intelligence particuliere. Ils ne comptent que sept Planetes, & les noms qu'ils leur donnent servent aussi aux sept jours de la semaine, comme dans la langue Latine. Du reste les Astres ne sont attachez à aucun corps, ils sont suspendus en l'air, & ont leurs mouvemens particuliers.

La



La Terre n'est point ronde, selon eux, ce n'est qu'une superficie plane, ils la divisent en quatre parties quarrées, lesquelles ils appellent *Thavip*. Les eaux, dont ces quatre parties sont séparées n'étant pas navigables à cause de leur extreme subtilité, empêchent le commerce qu'elles pouroient avoir entre elles. Toute la terre est environnée d'une muraille extremement forte & d'une hauteur prodigieuse. Sur ce mur sont gravez en gros caractere tous les secrets de la nature, & c'est là que ces Hermites merveilleux dont j'ay parlé, apprennent ce qu'ils savent de plus admirable. Car ils s'y transportent aisement avec cette agilité surprenante dont ils sont doüez. Pour les hommes des trois autres parties du monde, ils ont le visage bien different du nôtre; car les habitans de la premiere ont le visage quarré, ceux de la seconde l'ont rond, & ceux de la troisième triangulaire.

La Terre est plate & quarrée, selon le sentiment des Siamois.

Quelque difference qu'il y ait pour le visage entre les habitans de ces trois parties de la terre, on se ressemble cependant si fort dans chacune en particulier, qu'on ne pourroit s'y reconnoître, si l'on n'avoit d'ailleurs un moien pour distinguer ceux avec qui on vit. La difference des inclinations que l'on a pour les differentes personnes est la regle de ce discernement; ainsi un pere distingue son fils d'avec sa femme & son amy, parce qu'il sent pour son fils un amour tout autre que celui qu'il sent pour sa femme ou pour son ami. Il y a encore cette difference entre ces trois parties du monde & la nôtre, que tous les biens abondent dans celle-là sans nul mélange de maux; & que



les choses que l'on y mange, prennent le goût que l'on veut par la vertu d'un certain Arbre, qu'on invoque lors qu'on est en quelque besoin. De là vient qu'on ne peut y exercer ny la charité ny aucune autre vertu : & parce qu'il n'y a aucune occasion de mériter, les hommes ne peuvent y acquérir la sainteté, ni y recevoir aucun châtement; ce qui leur fait desirer ardemment de renaître dans la partie que nous habitons, où l'on trouve plusieurs occasions de bien faire. Ils obtiennent cette grace, quand ils la demandent par les mérites du Dieu, qui a parcouru ces lieux, quoi qu'ils nous soient inaccessibles.

Système  
des Siamois.

Il y a au milieu des quatre parties du monde une très-haute Montagne, appelée en Siamois *Ppukbau Pprasamen*. Elle est appuyée sur trois Pierres précieuses fort petites à la vérité, mais cependant assez fortes & assez solides pour la soutenir. C'est autour de cette Montagne que le Soleil & la Lune tournent continuellement, & c'est par la révolution journalière de ces deux Astres que se fait le jour & la nuit. Cette grande Montagne est environnée de trois rangs de montagnes moins élevées, l'une desquelles est toute d'or. La grande Montagne est inaccessible, à cause que l'eau qui l'entoure n'est pas navigable. Pour la Montagne d'or, un gouffre affreux en rend l'approche très-difficile. Il est vrai qu'un homme riche y arriva autrefois, mais ce fut avec un extrême danger de perdre la vie dans cet abîme, où toutes les eaux se rendent, & d'où elles sortent ensuite pour former la mer & les fleuves.

Toute la masse de la terre a au dessous d'elle  
une



une étendue immense d'eaux, qui la soutiennent, comme la mer soutient un Navire: ces eaux inférieures ont communication avec celles qui coulent sur la terre, par ce gouffre dont on vient de parler. Un vent impétueux tient les eaux de dessous la terre suspendues, & ce vent, qui est par lui même, & qui n'a aucune cause, soufflant de toute éternité avec une effroyable violence, les repousse continuellement & les empêche de tomber. Quand le tems sera venu auquel le Dieu des Siamois a prédit qu'il cesseroit de regner, alors le feu du Ciel tombant sur la terre, réduira en cendre tout ce qu'il y trouvera, & la terre ainsi purifiée sera rétablie en son premier état. Mais voici ce qui doit précéder ce renouvellement universel.

Ils disent que les hommes autrefois, lors que Dieu vivoit encore sur la terre, avoient une taille de Geant, jouïssent d'une santé parfaite durant plusieurs siècles, n'ignoroient rien, & sur tout instruits des obligations de la Loi, menaient une vie pure & innocente, & étoient Religieux observateurs de leurs promesses. Dans la suite ils ont perdu insensiblement tous ces avantages; & ils deviendront à la fin si foibles & si petits qu'à peine auront-ils la hauteur d'un pied. Leur vie sera très-courte en cet état, & cependant on les verra croître en malice, jusqu'à ce qu'enfin dans les derniers tems ils s'abandonneront aux crimes les plus honteux. Alors ils n'auront plus ni Loy, ni Ecritures, & ensevelis dans l'ignorance la plus profonde, ils oublieront jusqu'au nom de la vertu. C'est ce qui leur fait dire que la fin du monde approche, parce qu'ils n'y trouvent plus que corruption, &



Prodiges  
que les  
Siamois  
atten-  
dent a-  
vant la  
naissan-  
ce d'un  
nouveau  
Dieu,

qu'il y a si peu de sincérité & de fidélité parmi les hommes, qui semblent être arrivez au comble de la malice. Au reste ces grands changemens se remarqueront dans les animaux aussi bien que dans les hommes, qui degenereront peu à peu. Ils ont même déjà perdu l'usage de la parole, laquelle, pendant que Dieu vivoit encore sur la terre, leur avoit été accordée en vertu de ses merites. Ils donnent de la liberté aux bêtes, les croiant capables de bien & de mal, & dignes de punition & de recompense. Dans les trois derniers siècles six nouveaux Soleils paroîtront consecutivement, & chacun d'eux éclairera le monde l'espace de 50. ans. Ces six nouveaux Astres desecheront la Mer peu à peu, feront mourir les arbres & les animaux, & consumeront les hommes même. Après tous ces prodiges, un feu, qu'ils nomment Phai Balatran, descendu du Ciel, brûlera la terre; les hauteurs en feront applanies, & il n'y aura plus d'inegalité.

Alors la terre, couverte de cendre & de poussiere sera purifiée par le souffle d'un vent impetueux, qui enlevera ces restes de l'embrasement du monde: après quoi elle exhalera une odeur si douce qu'elle attirera du Ciel une Ange femelle qui mangera de cette terre purifiée. Ce plaisir lui coûtera cher; car pour l'expier elle sera obligée de demeurer ici bas sans pouvoir jamais remonter au Ciel. Cette intelligence concevra du morceau qu'elle aura mangé douze fils & douze filles, qui repeupleront le monde. Les hommes qui en naîtront seront ignorans, grossiers, ne se connoîtront pas d'abord eux-mêmes, & après s'être connus, ils igno-



ignoreront encore la Loy, & ils n'en auront la connoissance qu'après un long espace de tems, qu'ils appellent *Cap*. Pour faire entendre la durée de ce tems, ils supposent un puits profond & quarré, dont chaque côté a vingt brasses. Si tous les ans on jette dans ce puits un grain de fenevé, le tems qu'il faudra, pour le remplir, est ce qui s'appelle *Cap*.

Cet espace de tems étant écoulé, il renaîtra un Dieu, qui dissipera les tenebres de l'ignorance où ils étoient, en leur enseignant la véritable Religion, en leur faisant connoître les vertus qu'il faut pratiquer & les vices qu'il faut fuir, & en leur apprenant toutes les autres sciences. Il leur donnera des écritures, où ces choses seront expliquées; & la Loy sainte effacée depuis longtems de l'esprit des hommes, y fera de nouveau gravée par les soins & les merites de cette Divinité. Voilà l'unique emploi qu'ils jugent digne de Dieu, pendant qu'il est sur la terre. Car ils estiment qu'il est au dessous de lui, de vacquer au gouvernement du monde, de prendre soin des hommes & des animaux, & de produire tout ce qui se voit dans l'univers. Et c'est ainsi que le monde sera renouvelé de tems en tems durant toute l'éternité.

J'ai crû devoir expliquer toutes ces choses avant que de parler de *Sommonokhodom* (c'est ainsi que les Siamois appellent le Dieu qu'ils adorent à présent) parce qu'elles sont nécessaires pour l'intelligence de son histoire. Cette histoire au reste est un mélange monstrueux de Christianisme & des plus ridicules rêveries. On y suppose d'abord que *Sommonokhodom* nâquit Dieu

Sommonokhodom est le dernier Dieu des Siamois.



par sa vertu propre, & qu'incontinent après sa naissance sans aucun Maître qui l'instruisist, il acquit par une simple vûe de son esprit, une connoissance parfaite de tout ce qui regarde le Ciel, la Terre, le Paradis, l'Enfer & des secrets les plus impenetrables de la Nature; qu'il se souvint au même tems de tout ce qu'il avoit jamais fait dans les différentes vies qu'il avoit menées; & qu'après avoir enseigné aux peuples ces grandes choses, il les laissa écrites dans des Livres, afin que la Posterité en profitât.

Fables  
que les  
Tala-  
pains  
racon-  
tent de  
leur  
Dieu.

Theva-  
that ca-  
det de  
Som-  
monck-  
hodom  
lui fait  
la guer-  
re.

C'est dans ces Livres qu'il raconte de lui-même, qu'étant devenu Dieu, il souhaita un jour de manifester aux hommes sa Divinité par quelque prodige extraordinaire. Il étoit alors assis sous un arbre appelé *Ton ppô*, que les Siamois pour cette raison respectent comme quelque chose de sacré, & qu'ils regardent comme un presage heureux pour les endroits où il croît, persuadez que ce seroit faire un grand peché que de causer à cet arbre le moindre dommage. Il ajoûte qu'aussitôt il se sentit porté en l'air dans un trône tout éclatant d'or & de pierreries, qui sortit de terre au lieu même où il étoit, & que les Anges étant à l'instant descendus du Ciel, lui rendirent les honneurs, & les adorations qui lui étoient deues. Son frere *Thevatat* & ses Sectateurs ne pûrent voir sans une extrême jalousie la gloire & la Majesté qui l'environnoient. Ils conjurerent sa perte, & aiant soulevé contre lui les animaux, ils commencerent à lui faire la guerre. Quoy qu'il fût seul, cette multitude d'ennemis ne l'étonna point, il résista sans s'ébranler à tous leurs efforts: & par la vertu de ses bonnes œu-  
vres



vres qui le defendoient , les traits qu'on lan-  
 çoit contre lui se changerent en autant de  
 fleurs , qui bien loin de lui nuire , ne servirent  
 qu'à l'honorer. Il avouë cependant que dans  
 le plus fort du combat , lors qu'il étoit le plus  
 en danger , ce fut inutilement qu'il eût recours  
 aux bonnes œuvres qu'il avoit pratiquées en gar-  
 dant les neuf premiers commandemens de la  
 Loy , qu'il connut n'être suffisans pour le de-  
 fendre dans cette pressante necessité. Mais s'é-  
 tant armé du dixième precepte , qu'il avoit in-  
 violablement observé , & qui ordonne d'exer-  
 cer la charité à l'égard des hommes & des ani-  
 maux , il triompha sans peine de ses ennemis : &  
 voici comment il remporta la victoire. L'Ange  
 Gardienne de la Terre , (car nous avons déjà  
 distingué deux sexes parmi les Anges) s'étant  
 renduë auprès de lui , l'adora d'abord , puis se  
 tournant vers *Thevatat* & ses adherans , elle  
 leur signifia que *Sommonokhodom* étoit véritable-  
 ment devenu Dieu. Elle leur dit qu'elle avoit  
 été témoin de ses bonnes œuvres , & pour les en  
 convaincre elle leur montra sa propre chevelu-  
 re , encore toute mouillée des eaux , qu'il ver-  
 soit au commencement de ses bonnes actions.  
 De là est venuë la coûtume superstitieuse des Sia-  
 mois de verser de l'eau au commencement de  
 leurs bonnes œuvres , dont nous avons déjà par-  
 lé plusieurs fois , & que les Siamois observent  
 religieusement depuis ce tems-là. Enfin elle  
 les exhorta à lui rendre les adorations qu'il méri-  
 toit ; mais les trouvant endurcis & obstinez à ne  
 point écouter ces remontrances , elle pressa ses  
 cheveux mouillez & en fit sortir une Mer im-  
 mense , où ils furent tous submergez.

Som-  
 mono-  
 khodom  
 secours  
 par  
 l'Ange  
 Gar-  
 dienne  
 de la  
 terre,  
 triom-  
 phe de  
 ses en-  
 nemis.



Reve-  
rics que  
les Ta-  
lapoins  
debitent  
de Som-  
monok-  
hodom

On trouve encore écrit dans les Livres de *Sommonokhodom* que depuis le temps qu'il aspira à devenir Dieu, il étoit revenu au monde cinq cens cinquante fois sous différentes figures; que dans chaque renaissance, il avoit toujours été le premier, & comme le Prince de ceux d'entre les animaux sous la figure desquels il naissoit; que souvent il avoit donné sa vie pour ses sujets, & qu'étant Singe, il avoit delivré une Ville d'un monstre horrible qui la desoloit; qu'il avoit été un très-puissant Roy, & que sept jours avant que d'obtenir le souverain Domaine de l'Univers, il s'étoit retiré à l'imitation d'un certain Anachorete avec sa femme & ses deux enfans dans des solitudes écartées; que là il étoit mort au monde & à ses passions jusqu'à souffrir sans émotion qu'un Bramine qui vouloit éprouver sa constance, lui enlevât son fils & sa fille, & les tourmentât devant lui. Son détachement alla bien plus loin, car il donna même sa femme à un pauvre qui lui demandoit l'aumône, & après s'être crevé les yeux il se sacrifia lui-même en distribuant sa chair aux animaux, pour soulager la faim qui les pressoit. Delà ils prennent encore occasion de trouver à redire à la Religion Chrétienne, qui ne prescrit point de soulager les bêtes dans leurs besoins. Voilà les belles actions dont les Talapoins proposent l'imitation aux peuples dans leurs Sermons, & les exemples dont ils se servent pour les porter à la vertu.

Théva-  
thas tua  
Som-  
monok-  
hodom  
lors-  
qu'il s'  
ervient  
singes.

Ce qui se lit de *Thévathat* dans les mêmes Livres, n'est ni moins extraordinaire, ni moins fabuleux. On y apprend qu'il renaissloit toujours avec son frere *Sommonokhom*, dans la même espece



espece que lui : mais toujours inferieur en dignité, parce que *Sommonokhodom* étoit le Prince des animaux, dont il prenoit la figure. Mais *Thévathat* aspirant aussi à la Divinité, & ne pouvant rien souffrir au dessus de lui, ne voulut jamais se soumettre à son frere. Il tâcha au contraire par de continuelles révoltes de troubler son regne & n'oublia rien pour le dépouiller de l'Empire, il vint enfin en quelque maniere à bout de ce qu'il souhaitoit ; car il le tua lorsqu'ils étoient tous deux Singes. Ce que nous avons vû pendant nôtre séjour à Siam, ne nous a que trop fait connoître combien on y est infatué de ces sortes de fables. Un jeune Ecclesiastique soutenant une These de Theologie en presence de Monsieur l'Ambassadeur, quelques Talapoins y vinrent par curiosité, & entre autres le Superieur d'un de leurs plus celebres Monasteres. Celui-ci demanda surquoi l'on disputoit avec tant de chaleur, on lui répondit qu'on parloit de Dieu & des matieres qui regardent ce premier Être. Apparemment, reprit alors le Talapoin, la dispute roule sur les grands travaux & sur la mort que lui ont fait souffrir ses ennemis, pendant qu'il étoit Singe. Revenons à l'histoire fabuleuse de *Thévathat*.

Comme il avoit beaucoup d'esprit & d'adresse, il trouva moien de faire une Secte nouvelle, dans laquelle il engagea plusieurs Rois & plusieurs peuples à sa doctrine, & qui le suivirent pour être ses imitateurs. Ce fut-là l'origine d'un Schisme qui divisa le monde en deux parties, & donna commencement à deux Religions, au lieu qu'auparavant tous les hommes n'en avoient qu'une. Les uns, au nombre de-  
 quels

Theva-  
tbat fait  
un  
Schif-  
me, &  
se de-  
clare  
contre  
son  
Frere.



quels ils nous mettent pour les raisons que nous allons dire, se firent disciples de *Thévathat*, & les autres de *Sommonokhodom*. *Thévathat*, quoi qu'il ne fût que le cadet, se voyant soutenu par tant de Princes, qui avoient embrassé sa défense, employa la force ouverte & la trahison pour perdre son frere. Il mit en usage les plus atroces calomnies, pour noircir sa reputation; mais ces desseins ne réussirent pas. Il fut même vaincu plus d'une fois, lorsque pour confirmer ses sectateurs dans la foy qu'il leur enseignoit, il osa disputer avec son frere, à qui feroit de plus grands miracles.

*Thévathat* pour avoir voulu être Dieu, est prive de plusieurs connoissances avec tous ses sectateurs.

L'ambition luy fit souhaiter d'être Dieu, mais ne l'étant pas véritablement, il ignora beaucoup de choses dont son frere avoit une parfaite connoissance, & parce que sa fierté ne luy permettoit pas d'écouter *Sommonokhodom*, il n'apprit point de luy ce qui se passoit dans l'Enfer & dans le Paradis, ni la doctrine de la Métempseuse, ny les changemens qui s'étoient faits & qui se devoient faire dans tous les siècles. D'où ils concluent, qu'il ne faut pas s'étonner si nous autres qui sommes ses disciples, ne trouvons rien de toutes ces choses dans les Livres qu'il nous a laissez, si nos Ecritures sont pleines d'obscuritez & de doutes; & si étant entièrement ignorans sur la Divinité nous avons tant d'envie d'en raisonner avec eux. Car puisque *Thévathat* nôtre Maître ne sçavoit rien de cela, il ne pouvoit pas nous l'enseigner.

De la vient aussi que nous ignorons le secret de guérir les hommes, de les préserver de toutes sortes de maux, de faire de l'or & de l'argent, & de découvrir ces métaux précieux dans  
les



les endroits où ils sont cachez. Car ils croyent qu'il y a des richesses immenses dans des certains lieux inconnus, mais que je ne sçay quelle vertu sur-naturelle nous empêche de les y apercevoir; où si nous les voyons, elle nous les fait paroître sous une figure qui trompe nos yeux. Ils nous objectent encore que nous ne pouvons opérer plusieurs prodiges qu'ils prétendent sçavoir faire, & qui sont autant d'effets de magie, parce que *Thévathat* étant là-dessus aussi peu instruit que sur le reste, n'a pû nous en rien apprendre.

Mais quoy que *Thévathat* ne fût point Dieu, & qu'il n'eût par conséquent ny l'agilité, ny la subtilité du corps, ny les autres perfections de la divinité, il ne laissa pas d'exceller dans plusieurs sciences, sur tout dans les Méchaniques & dans la Géométrie. Comme c'est de luy, si nous les en croyons, que nous avons receu ces connoissances, il n'est pas surprenant que nous soyons bons Géomètres, & que nous ayons une parfaite connoissance des autres Arts.

Dans la nouvelle doctrine qu'il publia, il méla beaucoup de choses qu'il avoit tirées de la Religion de son frere. C'est ce qui a rendu l'une & l'autre Loy si semblable en plusieurs points. Elles différent cependant en ce que la Loy de *Thévathat* est beaucoup moins sévère que celle de *Sommonokhodom* car elle laisse aux hommes une grande liberté de tuër & de manger des animaux, quoy que l'usage de ces choses soit illícite & criminel. Ils croyent que de la doctrine de *Thévathat* sont sorties comme d'une source de schisme & de division sept autres sectes qui ont beaucoup de rapport entre elles, & ils appliquent

Les Ta-  
lapoins  
persua-  
dent  
aux Sia-  
mois  
que la  
Reli-  
gion  
Chrétienne  
est tirée  
de la  
Loy que  
leur a  
ensei-  
gnée  
Som-  
monok-  
kodom.

cette



cette tradition aux heresies des Hollandois, des Anglois & des autres peuples separez de l'Eglise Romaine; car ils les regardent comme autant de rejetons que nôtre Religion a produits, & c'est ce qui les confirme encore dans leurs opinions.

Thevathat est puni dans l'Enfer pour avoir persecuté son frere.

Après tous les outrages que *Thevathat* avoit fait à son frere, sans respecter ni les droits de la nature ni la Divinité même, il étoit juste qu'il en fût puni. Aussi les Ecritures des Siamois font elles mention de son supplice, & *Sommonokhodom* même y rapporte qu'étant devenu Dieu, il vit ce frere impie dans le plus profond des Enfers. Je l'y reconnus, dit-il, accablé de maux & gémissant sous le poids de sa misere. Il étoit dans la huitieme demeure, c'est à dire, dans le lieu où les plus grands criminels sont tourmentez, & là il expioit par un horrible supplice, tous les pechez qu'il avoit commis, & sur tout les injures qu'il m'avoit faites. Ensuite expliquant la peine qu'on faisoit souffrir à *Thevathat*, il dit qu'il étoit attaché à une Croix avec de gros cloux, qui lui perçant les pieds & les mains, lui causoient d'extrêmes douleurs, qu'il avoit en tête une Couronne d'Epines, que son Corps étoit tout couvert de playes, & que pour comble de misere le feu infernal le brûloit sans le consumer. Un spectacle si pitoyable le toucha de compassion, il oublia toutes les injures, qu'il avoit reçues de son frere, & il ne pût le voir en cet état sans prendre la resolution de le secourir. Il lui proposa donc ces trois mots à adorer *Pputhang*, *Thamang*, *Sangkhang*. Mots sacrez & mysterieux pour lesquels les Siamois ont une veneration profonde & dont



dont le premier signifie Dieu , le second Parole ou Verbe de Dieu , Le troisieme Imitateur de Dieu ; luy promettant au reste , s'il acceptoit une condition si raisonnable & si facile , de le delivrer de toutes les peines , auxquelles il étoit condamné. *Thévathat* consentit à adorer les deux premiers mots , mais jamais il ne voulut adorer le troisieme , parce qu'il signifioit Prêtre ou Imitateur de Dieu , protestant que les Prêtres étoient des hommes pecheurs , qui ne meritoient aucun respect. C'est en punition de cet orgueil qu'il souffre encore aujourd'hui , & qu'il souffrira dans l'Enfer durant un grand nombre d'années.

Quoique plusieurs choses éloignent les Siamois de la Loy Chrétienne , on peut dire néanmoins que rien ne leur en donne tant d'aversion que cette pensée. La ressemblance qui se trouve en quelques points entre leur Religion & la nôtre , leur faisant croire que JESUS-CHRIST ne differe point de ce *Thévathat* , dont il est parlé dans leurs Ecritures , ils se persuadent que puisque nous sommes les disciples de l'un , nous sommes aussi les sectateurs de l'autre , & la crainte qu'ils ont de tomber dans l'Enfer avec *Thévathat* , s'ils suivent sa doctrine , ne leur permet pas d'écouter les propositions qu'on leur fait d'embrasser le Christianisme. Ce qui les confirme le plus dans leur préjugé , est que nous adorons l'image du Sauveur crucifié , qui représente parfaitement le châtiment de *Thévathat*. Ainsi lorsque nous voulons leur expliquer les articles de notre Foy , ils nous préviennent toujours , nous disant qu'ils n'ont pas besoin de nos instructions & qu'ils sçavent déjà mieux que

Les Tal-  
pains de-  
tournent  
les Sia-  
mois de  
se faire  
Chre-  
tiens , en  
leur per-  
suadant  
que J C.  
est The-  
vathat  
frere de  
leur  
Dieu.



que nous ce que nous avons envie de leur apprendre.

Mais il est tems de revenir à *Sommonokhodom*, dont nous avons interrompu l'histoire, il avoit parcouru le monde, faisant connoître aux hommes le bien & le mal, & leur enseignant la vraye Religion, qu'il écrivit luy-même pour la laisser à la Posterité. Il s'étoit même attiré plusieurs disciples, qui dans la condition de Prêtres devoient faire une profession particuliere de l'imiter, en portant un habit semblable au sien, & en gardant les régles qu'il leur donnoit, lors qu'enfin il arriva à la quatre vingt-deuxième année de son âge, qui étoit aussi l'âge de ce monstre, auquel nous avons dit qu'il avoit autrefois donné la mort. Un jour qu'il instruisoit ses disciples, étant assis au milieu d'eux, il vit ce même monstre sous la figure d'un Cochon, qui couroit avec une incroyable fureur, & il ne douta pas qu'il n'eût dessein de se vanger. Connoissant alors que son départ du monde approchoit, il le prédit à ses disciples, & peu de tems après ayant mangé un morceau de ce Cochon qu'il avoit vû, il fut attaqué d'une violente colique dont il mourut.

En quoy consiste l'aneantissement du Dieu des Siamois, Son ame monta au huitième Ciel; c'est proprement le Paradis appellé *Nyruppaam*; elle n'est plus sujette aux miseres ni à la douleur, & elle jouit d'une beatitude parfaite. C'est pour cela qu'elle ne renaîtra jamais, & voila ce qu'ils appellent être aneanti. Car par ce terme ils n'entendent pas la destruction totale d'une chose qui la reduise au néant, mais ils veulent seulement dire qu'on ne paroît plus sur la terre, quoy que l'on vive dans le Ciel. Pour son corps il



il fut brûlé; & ses os, à ce qu'ils rapportent, ont été conservez jusqu'à présent. Il y en a une partie dans le Royaume de Pégu, l'autre dans celuy de Siam. Ils attribuent à ces os une merveilleuse vertu, & ils assurent qu'ils brillent d'une splendeur toute divine. Avant que de mourir, il ordonna qu'on fît son portrait après sa mort, de peur que les hommes ne perdissent peu à peu le souvenir de sa personne, & ne l'oubliassent enfin tout-a-fait. Il voulut qu'on luy rendît dans cette image les honneurs qui étoient dûs à sa divinité. Il laissa aussi gravées les marques d'un de ses pieds en trois lieux différens, dans le Royaume de Siam, dans celuy de Pégu & dans l'Isle de Ceïlan. Les peuples y viennent en Pelerinage de tous côtez, & ils honorent ces vestiges tous les ans avec une dévotion singuliere.

Les Siamois prétendent encore avoir une partie des cheveux de *Sommonokhodom*, qu'il se fit couper après être devenu Dieu: l'autre partie a été portée dans le Ciel par le ministère des Anges. Ils ont coûtume de nous reprocher que nous n'avons pas assez de respect pour les Images sacrées, pour les saints Livres & pour les Prêtres. il est vrai qu'on ne peut avoir pour ces choses plus de veneration qu'ils en ont. C'est un précepte de leur Loy qui leur commande de les honorer: mais ils ne se contentent pas de respecter les Prêtres & les Divines Ecritures; les vêtements des premiers & les caractères qui servent à écrire leur Loy, sont encore pour eux des objets de culte. Ils croient même que l'action la plus louable & la plus excellente vertu est de faire du bien aux Talapoins, & que leurs Habits & les

Les Siamois conservent avec grand respect les cheveux & le portrait de leur Dieu.

Cha-



Chapelets qu'ils en reçoivent ont le pouvoir de guérir les maladies. Ils s'imaginent encore qu'il y a dans leurs Livres une vertu toute divine, & que si une personne en avoit l'intelligence & favoit en employer les paroles, elle pourroit opérer de grandes merveilles. C'est pour cela qu'entre les trois moyens de faire des miracles; le Premier est de favoir bien se servir de la parole de Dieu; le second est d'être instruit de la doctrine des Anachorettes; le troisiéme enfin est le secours des Démons. Ils condamnent néanmoins cette dernière, mais ils approuvent extrêmement les deux premières, se vantant d'être les seuls, à qui ces admirables secrets soient connus.

Faux miracles dont les Siamois attribuent leur Religion.

Pour prouver leur Religion ils content plusieurs fables, qui passent chez eux pour autant de miracles averez: en voici quelques-uns des principaux

1. Dans le Royaume de Pégu, où sont gardées les Reliques de *Sommonokhodon*, ses os partie changez en divers métaux, partie dans leur état naturel, répandent un éclat extraordinaire.

2. Dans le même Royaume il y a une petite Isle au milieu d'un fleuve, dans laquelle se voit un Temple de leur Dieu. Cette petite Isle, quelque hautes que soient les eaux, lors même que les lieux les plus élevez sont inondez, demeure toujours à sec. Ils ajoûtent, que les presens que l'on offre à Dieu en les jettant dans le fleuve, selon la coûtume de ce pays là, suivent le courant de l'eau, jusqu'à ce qu'étant arrivez à l'Isle, ils s'y arrestent sans aller plus loin.

3. Dans les tempestes & les dangers de faire nau-



naufnage, les Matelots jettent un anneau dans la Mer avec intention de l'offrir au Temple de l'Isle, & tout d'un coup la mer devient calme & le Vaisseau est hors de péril.

4. Sur les confins du Royaume de Pegu, il y a une petite Coline, où ils tiennent par tradition que leur Dieu se retiroit souvent. Il y va tous les ans une grande multitude de peuple en Pelerinage, & quoique le haut en soit fort étroit, il suffit cependant pour contenir tout le monde qui s'y rend, & il n'en est jamais rempli.

5. Ils disent encore qu'au sommet de cette Colline il y a un amas d'or, d'argent, & d'autres choses précieuses, que les Pclerins offrent à leur Dieu, lorsqu'ils arrivent en cet endroit. Ils racontent qu'une armée de Chinois ayant un jour enlevé ces richesses, elle perit toute entiere la nuit suivante, & ce trésor fut rapporté par les Anges, au lieu où il étoit auparavant.

6. Quoy que le haut de la Colline soit entièrement exposé aux injures de l'air & aux ardeurs du Soleil, on y trouve néanmoins toujours une ombre agréable, qui garantit, même en plein midy, des excessives chaleurs, qu'on y souffriroit sans cela.

7. Il y a dans la Ville de Sokhotai une Idole toute d'or: ils prétendent que cette statuë est miraculeuse, & que si dans le besoin de pluye, on la porte à la campagne, comme on a coûtume de le faire, l'eau tombe incontinent en grande abondance.

8. Dans une autre Ville qui s'appelle Campeng, il y a, à ce qu'ils rapportent, un Lac, dans lequel on voit encore aujourd'huy un Poisson



vivant, qui n'a que la moitié de son corps, & la maniere, dont s'est fait ce prodige est remarquable. Un saint homme vivoit autrefois dans cette Ville, comme on luy eut offert un poisson rôty, il n'en mangea que la moitié, & jetta l'autre dans le lac, desirant qu'elle vécût. Ce qu'il souhaittoit, luy fut accordé en considération de ses grands mérites, car on voit encore à présent ce demi-poisson vivant dans le même Lac.

Il seroit trop long de rapporter icy toutes leurs autres réveries; il suffit de dire que se prevalant d'une infinité de faux prodiges de cette nature, ils nous demandent en disputant contre nous, à voir quelques miracles en confirmation de la Doctrine que nous leur prêchons. Ils nous vantent de certaines statues d'airain & de pierre qu'ils croyent avoir été autrefois des hommes, qu'une vertu divine a rendus inanimes. Ils ont encore, à ce qu'ils disent, plusieurs ouvrages antiques, travaillez de la main des Anges. Enfin tous les effets que nous attribuons à la magie, ils les regardent comme autant de prodiges étonnans, & ils se glorifient d'être les seuls qui sçachent l'art de les faire.

Il y a parmy eux de certains Talapoins qui ont embrassé un état de vie appellé *Vipasana*. On ne peut rien voir de plus austere, ils gardent un perpétuel silence, toujourns appliquez à la contemplation des choses divines, & ils ont la réputation d'être de grands Saints. Les Siamois croyent qu'ils s'entretiennent continuellement avec les Anges, qu'ils ont toujourns présent à l'esprit, ce qu'il y a de plus admirable & de plus rare dans la nature, & que leurs yeux pénétrant  
jusques



jusques dans les mines les plus cachées, ils y voyent clairement l'or, l'argent, tous les métaux & toutes sortes de pierres précieuses.

Pour ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie, un Chrétien ne peut rien enseigner de plus parfait que ce que leur Religion prescrit là dessus. Elle leur ordonne de faire le bien, & ne leur defend pas seulement les actions mauvaises, mais encore tout desir, toute pensée, & toute intention criminelle. C'est ce qui leur fait dire que leur Loy est impossible dans la pratique, ou du moins qu'il est très-difficile de la garder comme il faut; aussi croient-ils qu'ils iront tous en enfer.

Toute leur Loy est comprise en dix Commandemens comme la nôtre; mais elle est beaucoup plus severe. Car outre que chez eux, ny la necessité ny aucune autre circonstance n'excuse l'homme qui peche, plusieurs choses qui parmi les Chrétiens ne sont que de perfection & de conseil, passent parmi eux pour des preceptes indispensables.

La Loi des Siamois contient dix preceptes fort severes.

L'usage de toute liqueur capable d'ennyvrer leur est interdit. Il ne leur est pas même permis de boire du vin, quelque besoin qu'ils en aient, & en quelque occasion qu'ils se rencontrent, & ils sont extrêmement scandalisez lors qu'ils en voyent boire à des Prêtres Chrétiens. Ils ne peuvent tuer sans peché aucun animal, c'est même un crime d'aller à la chasse, de frapper une beste & de lui faire mal en quelque maniere que ce puisse être. La raison qu'ils en apportent, est que les animaux vivant aussi bien que nous, sont comme nous sensibles à la douleur, & que puis que nous ne voulons pas qu'on nous

nous



nous fasse aucun mal, il n'est pas raisonnable de leur en faire. Ils nous accusent même d'ingratitude, parce que nous donnons la mort à des creatures innocentes qui nous ont rendu tant de services. Pour cette raison ils sont obligez d'exercer la charité, non seulement à l'égard des hommes, mais encore à l'égard des animaux, & de les assister dans leurs necessitez. Le respect, qu'ils ont pour leurs Ecritures, fait qu'ils n'osent nous les confier, ny même nous expliquer leur Loy, de crainte que l'exposant à nôtre raillerie, nous ne commettions quelque irréverence, & que le peché ne leur en soit imputé. Ils nous reprochent souvent que la maniere dont nous portons les Images des Saints, & dont nous lisons les Livres sacrez, n'est pas assez respectueuse. Au reste les Talapoins qui sont leurs Prêtres, leurs Religieux & leurs Docteurs sont regardez comme les vrais imitateurs de Dieu. Ils ont peu de commerce avec le monde, ils ne salüent jamais aucun Laïque, pas même le Roy. Et c'est pour cela que les Siamois sont mal edifiez de voir les Prêtres Europeans familiariser avec les personnes seculieres.

Les Talapoins vont tous les matins à la queue, l'opinion qu'on a de leur vertu, fait que tout le monde leur donne. Aussi le point le plus essentiel de la morale qu'ils prêchent, est que pour se sauver, il faut eriger où reparer les Pagodes, & sur tout assister les Talapoins.

Les Laïques ont huit commandemens principaux, qui consistent, 1. à adorer Dieu, sa parole, & ceux qui imitent ses vertus, 2. à ne point voler, 3. à ne point boire de vin ni aucune li queur



liqueur qui enyvre, 4. à ne point mentir & à ne tromper personne, 5. à ne point tuer ni hommes ni animaux, 6. à ne point commettre d'adultere, 7. à jeûner les jours de Fête, 8. à ne point travailler ces jours-là. Ce sont ces devoirs que les Prêtres expliquent au peuple, & dont ils l'instruisent dans leurs Sermons.

Les Monasteres des Talapoins font autant de Seminaires où la jeunesse est élevée. On y met tous les enfans de qualité dès qu'ils sont capables d'instruction, & tandis qu'ils y demeurent on les fait vivre fort severement. On les appelle *Nên*; ils ont leurs preceptes & leurs reglemens particuliers, qui consistent à porter un habit jaune, à se razer la tête & les sourcils deux fois tous les mois, le quatorzième & le vingt-neuvième de la Lune, à jeûner ces deux jours-là, & encore quatre autres Fêtes, qui arrivent le quinze, le vingt trois & le dernier jour de la Lune, à manger seulement deux fois le jour, le matin & à midi, sans qu'il leur soit permis de prendre aucune nourriture jusqu'au lendemain, à n'avoir commerce avec aucune femme, à ne jamais chanter de chansons, & à ne point écouter ceux qui en chantent, à ne jouer d'aucuns instrumens, à fuir les spectacles & les jouissances publiques, à ne point user de parfums, à ne point aimer l'argent, qu'ils ne doivent pas même toucher, bien loin de pouvoir en amasser, à ne pas prendre plaisir à goûter ce qu'ils mangent, & à en détourner leur pensée; c'est pour cela que plusieurs d'entre eux mêlent tout ce qu'on leur donne pour le rendre moins agreable, enfin à honorer les Prêtres, à leur céder le pas & à s'asseoir toujours au dessous d'eux.

O

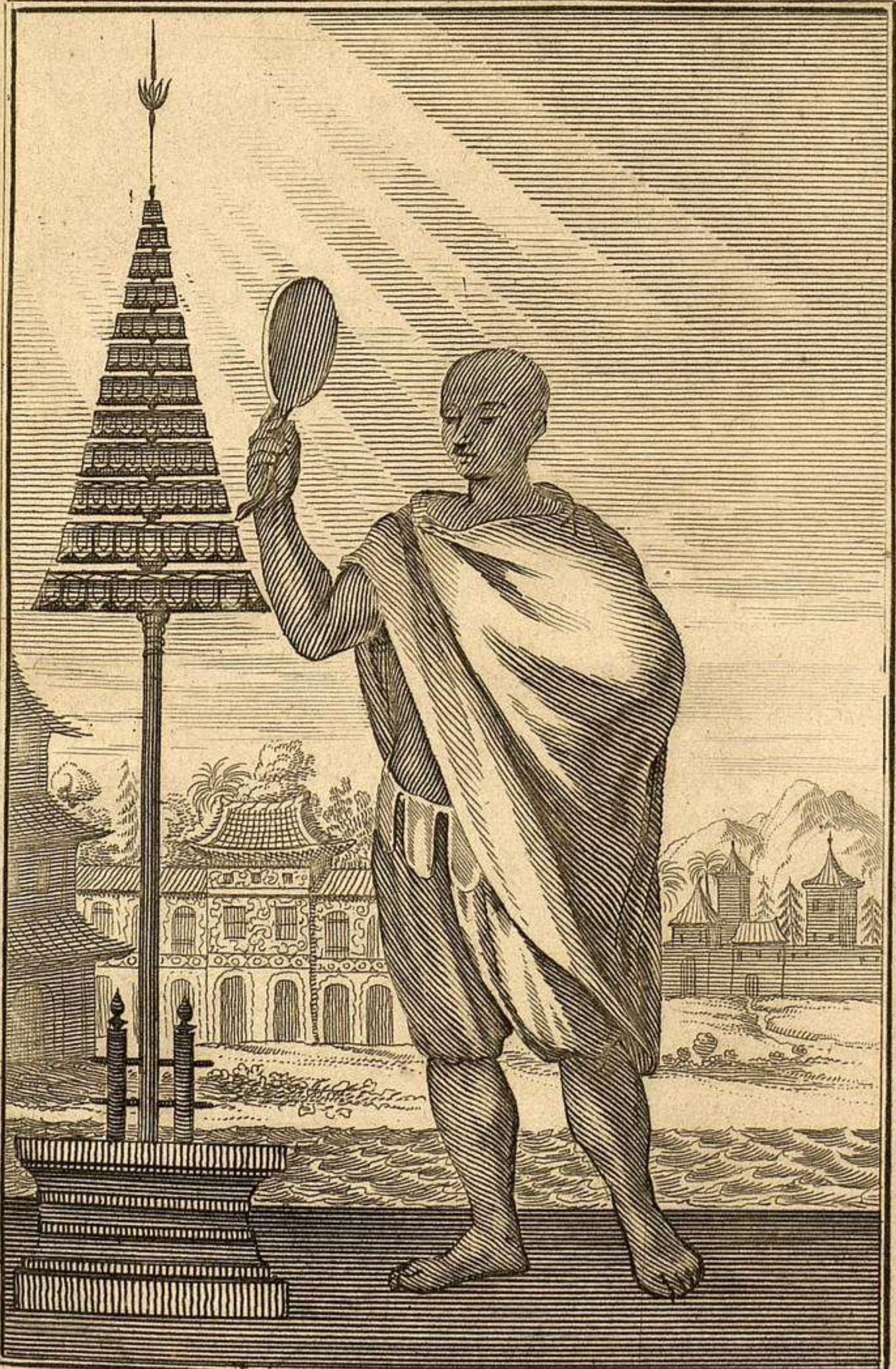
Les



Les Talapoins mènent une vie plus austère ; car outre qu'ils ont toutes les obligations des Laiques & des jeunes gens qu'ils élèvent , ils ont encore plus de six-vingts Régles propres de leur état , dont voicy les principales. De se rendre tous les jours deux fois au Temple , le matin & le soir pour y faire leurs Prières , d'être entièrement couverts , de ne toucher jamais de femmes , de ne leur point parler seul à seul , & même de ne les pas regarder quand on les rencontre dans les ruës , de marcher avec une grande modestie les yeux baissés , & sans tourner la tête , de porter toujours un éventail & de s'en couvrir le visage , pour empêcher l'égarément de la vuë , de ne consentir jamais à aucune mauvaise pensée , de ne point préparer eux-mêmes leur manger , mais de le prendre tel qu'on le leur donne , de vivre des aumônes qu'ils vont demander par la Ville , mais de ne point entrer dans les maisons , & de n'attendre même aux portes qu'autant de tems qu'un beuf en met à boire , d'enseigner la Loy à leurs disciples & au peuple , de se mortifier & de faire pénitence une année entière , dont une partie consiste à demeurer exposez durant quinze nuits du mois de Fevrier à la rosée du Ciel au milieu des champs , de confesser leurs pechez les uns aux autres , de jeûner trois mois de l'année , Juillet , Aoust , & Septembre , de ne manger qu'une fois le jour pendant tout ce tems là , qu'ils appellent leur grand jeûne , & de prêcher pourtant tous les jours , de réciter une espèce de chapelet composé de cent quatre vingt grains , & divisé par dixaines , de ne saluer aucun Laique , d'être doux & misericordieux

dieux





*Talapoin allant par la Ville*







dieux à l'égard de tout le monde, de ne se mettre point en colere & de ne frapper personne, de n'avoir jamais la tête couverte, particulièrement dans les Temples, de ne s'asseoir que sur un certain siege de cuir qu'ils portent avec eux, sur tout dans les lieux où il y a des femmes assises, de ne coucher jamais hors du Monastere, & de n'en point sortir seuls : de n'avoir qu'un habit, de ne jouier à aucun jeu : de ne recevoir l'argent qu'on leur donne que par la main d'un Laique qui leur sert comme de Procureur, & de l'employer en bonnes œuvres, comme à payer les dettes des pauvres, & à racheter les esclaves : de loger les pelerins & de leur faire tout le bien qu'ils peuvent : d'être sinceres & veritables, & lorsqu'il faut assurer ou nier une chose, dire seulement qu'elle est ou qu'elle n'est pas, enfin de ne souffrir jamais dans son esprit le moindre doute sur la Religion.

Les Talapoins font souvent des discours au peuple pour l'exhorter à la pratique des vertus, & particulièrement de la charité envers les hommes & les animaux. Celui qui prêche, est assis à la maniere du Pais sur un petit theatre couvert de tapis & fort élevé au dessus de l'auditoire. Après que le monde est assésé, il commence par lire quelque Sentence de *Sommonokhodom* avec un air plein de modestie & de gravité, tenant toujours les yeux baissés, & ne faisant aucun geste ; ensuite il developpe les mysteres fabuleux de ce Livre, & il en tire quelque morale pour l'instruction de son auditoire, se servant de metaphores, de paraboles, & sur tout de comparaisons prises des choses naturelles, ainsi qu'ont accoutumé de faire les



Orientaux. Le peuple assis sur ses talons écoute avec beaucoup de respect & d'attention, les hommes étant d'un côté & les femmes de l'autre. Les autres Talapoins sont à côté du Predicateur, mais separez du peuple, & assis sur une estrade. Tous les auditeurs ont les mains jointes, & dès que le Predicateur a prononcé le Texte, ils s'écrient tous ensemble levant les mains au Ciel, & baissant la tête, *Parole de Dieu, Verité toute pure.* Ils ont comme nous une espece de Dimanche de sept en sept jours, qu'ils passent en jeunes & en prières, outre quelques autres Fêtes plus solennelles, qui durent trois jours, & qu'on celebre tantôt dans une Pagode, tantôt dans une autre, avec un concours extraordinaire. Les femmes sont les plus empessées à se rendre à ces assemblées de pieté. Pendant ce tems là on prêche depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, de nouveaux Predicateurs se succedant les uns aux autres, & chacun prêchant six heures. Ces longs discours ne fatiguent point l'auditeur qui se tient toujours dans le respect sans cracher & sans tourner la tête.

Voilà ce qu'on a pû apprendre de la Religion des Siamois, qui a été jusqu'à maintenant si inconnuë en Europe. Mais pour peu qu'on examine ce que nous en avons dit, on y trouvera tant de choses semblables à la doctrine Chrétienne, qu'il sera aisé de juger que l'Evangile a été autrefois annoncé à cette nation, mais qu'il a été alteré & corrompu dans la suite des tems par l'ignorance & par les visions de leurs Prêtres.

Quant à l'état present du Christianisme à  
Siam,



Siam, je n'ai rien à en dire de particulier. Il est surprenant que l'Évangile fasse si peu de progrès parmi des peuples qu'on cultive avec beaucoup de zèle & de soin, qui voient tous les jours la Majesté de nos cérémonies si propres à donner l'idée de nos mystères, qui n'ont d'ailleurs aucun vice capable de les dégoûter de nos Maximes, & qui estiment tant les Talapoins parce qu'ils font profession d'une vie austère. Cela pourroit faire croire qu'ils ont quelque chose de sauvage & de grossier, si les manières agréables & les belles réponses des Ambassadeurs qui sont en France, ne faisoient voir qu'ils ont de l'esprit & de la politesse. Mais il ne nous appartient pas de vouloir pénétrer les secrets jugemens de Dieu. Prions seulement avec ferveur ce Père des Miséricordes, d'éclairer & de toucher un Prince déjà à demi Chrétien par les favorables dispositions de son esprit & de son cœur, sur tout depuis que nôtre grand Monarque vient de le rendre tout François. On voit assez les grandes suites d'une telle conquête, si l'on considère que le Roy de Siam n'a pas moins d'autorité sur les Princes ses voisins par l'admiration que leur donne sa sagesse, qu'il en a sur ses sujets. Nous avons tout lieu de bien espérer, & d'autant plus, que le Seigneur Constance son Ministre est également habile & pieux, ne manquant ni de bonnes intentions pour appuyer les desseins honorables à la Religion, ni de vûes & de crédit pour les faire réussir.

F I N.

O 3

TABLE



# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

### C O N T E N U E S E N C E L I V R E .

#### A.

<b>A</b>	Bjuration. Deux Calvinistes instruits par un des Peres font abjuration,	88
	Academie. Les Jesuites qu'on envoie aux Indes font reçûs dans l'Academie des Sciences,	5
	Agoum Sultan, Roy de Bantam,	128
	Il assiege Sultan Agui dans sa Capitale,	129
	Aigrettes Oyseaux,	150
	Albucors Poissons qu'on trouve sous la Ligne,	32
	Ambassadeurs. Maniere dont on reçoit à Siam les Ambassadeurs des Princes voisins & des Rois independans,	162
	Anachorettes des Siamois,	p. 198
	AnGES. Les Siamois croyent les Anges corporels & de différens sexes,	197
	Anéantissement. En quoy consiste l'anéantissement du Dieu des Siamois,	306
	Arbres extraordinaires du Japon,	123
	Arréque. Ses qualitez,	275
	Azébédo. Martyre du P. Azébédo & de ses trente-neuf Compagnons,	25

#### B.

<b>B</b>	Alons. Ils sont en grand nombre à Siam,	149
	Description des Balons d'Etat,	66
	Banka détroit difficile à passer,	136
	Bankok. Gouverneur de Bankok Turc de nation,	139
	Bantam. Sa situation,	101
	On y envoie demander des rafraîchissemens,	103
	On en chasse les François & les Anglois,	111
	Le Roy de Bantam en la disposition des Hollandois,	110
	Ba -	



*Table des Matieres.*

Batavie. Arrivée à Batavie ,	112
Description de Batavie ,	125
Baye. Baye du Cap, on court risque d'y échoüer,	53
Bétel, ses propriétés ,	275
Bonite Poisson.	32
Maniere de la pêcher ,	33
Brest. Départ de Brest ,	20
Arrivée à Brest.	173
<b>C</b> Acatoüia, Isle de Cacatoüia, pourquoi on l'appelle ainsi ,	97
Calmes fréquens sous la Zone ,	23
Monfieur Campiche General de Batavie, son caractère ,	123
Son respect pour le Roy , <i>&amp; suiv.</i>	122
Cap de Bonne Esperance, sa description ,	50
Catechisme. Un des Jesuites fait le Catechisme à l'Equipage.	23
Catholiques, ils-ont les seuls qu'on ne souffre point à Batavie.	224
Monfieur le Chevaliet de Chaumont nommé Ambassadeur à Siam ,	
L'Ancienneté de sa maison ,	9
Sa pieté ,	110
Sa liberalité.	182
Il est complimenté par toutes les nations d'Orient qui sont à Siam ,	166
Son Entrée à Siam ,	167
Son entrée dans la Salle d'Audiance ,	174
Sa Harangue au Roy de Siam ,	226
Maniere dont il presenta la Lettre du Roy ,	177
Il est regalé dans le Palais du Roy de Siam ,	184
Il prend son Audiance de congé ,	257
Chinois. Leurs Sépulchres à Batavie ,	128
Leurs Temples.	129
Leur maniere de naviger.	156
Monfieur l'Abbé de Choisi est nommé pour être Am- baf-	baf-



*Table des Mortieres.*

ambassadeur du Roy de Siam jusqu'à son Baptême	18
Monsieur Constance, sa naissance,	140
Sa conversion,	145
Il reçoit les Jesuites avec beaucoup de bonté,	153
Courans d'eau, & ce qui les cause,	97
Crucifix envoyé par le Roy de Siam au R. P. de la Chaise,	297

D.

<b>D</b> émon, les Siamois ne reconnoissent point d'au- tres Démons que les ames des damnez,	189
Départ de la Ville de Siam,	260
Départ de la Barre de Siam,	263
Départ du Cap pour revenir à Brest,	267
Détroit de la Sonde dangereux à passer,	264
Dévotion des Matelots,	232
Dieu des Siamois, & l'idée qu'ils en ont,	189
Dragons d'eau,	37
La maniere dont ils se forment,	38

E.

<b>E</b> clipse. Vision des Talapoins sur l'éclipse de Lu- ne,	151
Eléphant blanc,	179
Eléphant Prince & Eléphant de Garde,	220
Les Eléphans ont des ongles aux pieds,	205
Maniere de prendre & d'appriivoiser les Eléphans	223
Enfer, ce que les Siamois croient de l'Enfer,	286
Entrevûe de Monsieur l'Ambassadeur, & de Mon- sieur le Commissaire General de la Compagnie Hollandoise,	59
Erreur considerable des Cartes Geographiques & Hy- drographiques,	95
Etablissement des Hollandois au Cap ;	66
Eternité. Les Siamois la croient,	199
Evêque. Monsieur de Métellopolis vient à bord saluer Monsieur l'Ambassadeur,	146
Fau-	



Table des Matieres.

F.

<b>F</b> Autes des Cartes du Ciel dans la partie Méridionale ,	25
P. Ferreira Jesuite, confondu mal à propos avec un Ministre de Batavie du même nom ,	259
Festes que font les Mores ,	222
Monfieur le Chevalier de Fourbin demandé par le Roy de Siam ,	242
Foux, oyseaux,	93
Frégates, oyseaux,	93
P. Fuciti Jesuite, prisonnier à Batavie, pour avoir assisté les Catholiques ,	118
Ses travaux-dans la Cochinchine & au Tunquin,	116
Son Caractere,	117
Funerailles de mer ,	158

G.

<b>G</b> Enéralat est la premiere charge des Hollandois dans les Indes ,	133
Ginseng. Ce que c'est, & quelles sont ses vertus ,	277
Maniere de le préparer ,	278
Goémon herbe de mer ,	42

H.

<b>H</b> Abitans du Cap. Leurs mœurs.	71
Harangue de Monsieur Constance au Roy de Siam ,	226
Honesteté des Hollandois du Cap, à l'égard des Jesuites ,	55
<i>Hortus Malabaricus</i> de Monsieur Van-Rhéden ,	65
<i>Hortus Africanus</i> qu'il prepare ,	65
Hottentots peuples du Cap ,	72
Harangue de Monsieur de saint Romain au Roy de Portugal ,	13

I.

<b>I</b> Ava Arrivée à l'Isle de Java ,	95
Javans, leurs mœurs, & leurs manieres de naviger ,	99



*Table des Matieres.*

Jardin de Messieurs de la Compagnie Hollandoise au Cap ,	513
Jardin du General Spelman à Batavie ,	114
Idole d'or extraordinairement grande ,	187
Jesuites. Le Roy envoie des Patentes de Mathema- ciens aux six Jesuites ,	10
Ils vont rendre visite au Gouverneur du Cap ,	49
Ils consolent les Catholiques qui y demeurent ,	63
On les y soupçonne d'administrer les Sac.	64
Bon accüeil qu'ils reçurent à Batavie ,	113
Ils ont audience du General ,	122
Le Roy de Siam leur donne une audience particu- liere ,	206
Leur Harangue présentée au Roy de Siam ,	208
Monfr. Constance songe à les établir à Siam ,	210
Illuminations au Palais du Roy de Siam ,	220
Illuminations pour la chasse des Eléphants ,	241
Monsieur de Joyeux. Il est nomme Capitaine de la <i>Maligne</i> ,	217
Le Roy de Siam luy fait present d'une Sabre avec une chaîne d'or ,	217
<b>L.</b>	
<b>L</b> Ettre du Roy de France ,	179
<b>L</b> Respect qu'on luy rend ,	170
Lettre du Roy de Siam apportée à bord avec cere- monie ,	261
Lettre de Monsieur Constance au Pere de la Chai- se ,	151
Lettre du Pere de la Chaise au Pere Verbieft ,	14
Ligne, grand nombre de poissons sous la ligne ,	26
Loix pour la succession de Royaume de Siam ,	212
Louvo , Description de Louvo ,	206
Voyage du Roy à Louvo ,	198
Lumiere qui sort de la mer pendant la nuit ,	39
Monsieur l'Abbé de Lyonne vient voir Monsieur l'Ambassadeur ,	146
	H



Table des Matieres.

Il revient en France avec les Ambassadeurs du Roy de Siam	158
Ce Prince luy donne un Crucifix d'or,	158
M.	
<b>M</b> onsieur le Duc du Maine fait present aux Peres d'un instrument de Mathematique,	8
Maladie dans l'Equipage,	87
Mandarins, on en envoie deux saluer M. l'Ambassadeur,	147
Marsoüin poisson, il a le sang chaud,	29
Monsieur de saint Martin, Major General à Batavie,	135
Matelots de saint Malo, leur devotion,	91
Ménam, combat de rameurs sur le Ménam,	197
Meridiens. Différence nouvelle des Meridiens du Cap & de Paris,	60
Mines d'or au Cap de Bonne Esperance,	69
Miracles. Faux miracles dont les Siamois autorisent leur Religion,	308
Mony, Isle proche de Java, & sa situation,	92
Motifs qui retiennent le Roy de Siam dans sa Religion,	231
Mouches Luisantes,	150
Mousquittes ou Maringoüins incommodes,	150
Musique des peuples des environs du Cap,	176
N.	
<b>N</b> ids d'oyseaux bons pour les ragouts	270
Neufvaine. On en fait une à la sainte Vierge pour obtenir un bon vent,	88
<b>O</b> bservations faites au Cap.	56
<b>O</b> bservations pour les étoiles du Sud,	57
Observation de l'Emersion du 1. Satellite de Jupiter,	59
Avantages qu'on peut retirer des Observations Astronomiques,	61
Observations de l'Eclipse de Lune faite à Louvo devant le Roy,	238
<i>Et suiv.</i> P.	
<b>P</b> agodes, Present du Roy de Siam aux Pagodes	183
Description de la plus celebre Pagode de Siam	187
Paille en queues oyseaux,	93
Palais où logeoit M. l'Ambassadeur à Siam,	154
Description du Palais du Roy de Siam,	171
Paradis. Ce que les Siamois croyent du Paradis,	216
Pesche du Marsoüin,	28
	Phé-



Table des Matières.

Phénomènes. Divers Phénomènes qu'on voit sous la Ligne,	37
Pinguins, oyseaux aquatiles,	66
Poissons volans.	32
Poissons curieux du Japon,	62
Praux canots des Javans,	99
Précaution avec laquelle il faut naviger de l'Afrique en Europe,	268
Preceptes de la Loy des Siamois,	270
Prépadem. On y reçoit Monsieur l'Ambassadeur,	159
Princes. Trois sortes de Princes à Siam,	173
Protection particuliere de Dieu sur le Voyage,	92
R.	
<b>R</b> econnoissances des approches du Cap de Bonne Esperance,	43
Relation des environs du Cap, nouvellement decouverts,	70
Remarque necessaire pour ceux qui vont du Cap aux Indes,	85
Réponse de Monsieur Constance aux Objections du Roy de Siam sur le sujet de la Religion,	233
Requin ou Chien de mer, poisson,	30
Rhinoceros,	76
Roy. Zele du Roy pour l'accroissement de la Religion, & pour la perfection des Sciences,	3
Roy de Siam. L'estime & l'amitié du Roy de Siam pour le Roy de France.	145
Caractere du Roy de Siam,	<i>Œ</i> <i>suiv.</i> 125
Son habillement.	174
Manière dont on paroist devant luy dans les ceremonies,	174
Ses sorties publiques,	<i>S.</i> 194
<b>S</b> umatres; vents qui soufflent de Sumatra,	137
Siam Situation & Description du Royaume de Siam	272
Differens noms de la Ville de Siam,	272
Siamois. Leurs habits,	273
Leurs Coûtumes & leurs mœurs,	279
Leur curiosité pour savoir l'avenir,	280
Leur respect pour leur Roy,	289
Leur Religion,	311
Sommonohodom, Dieu des Siamois;	297
Sa science, ses persecutions, ses bonnes œuyres & ses divers changemens,	298
Sa mort,	300
	Son-



*Table des Matieres.*

Sonquas, peuples des environs du Cap,	71
Spectacles divers,	219
Monsieur Spelman, General des Hollandois envoye du secours au Saltan Aguy,	110
Le Pere Suarez Jesuite Portuguais. Son Carac.	177
Sucets poissons, autrement appelez Pilotes de Requin,	32
Sumatra Isle. Sa Description,	98
Système du monde selon les Siamois. T.	201
<b>T</b> Alapoins. Leur austerité,	221
Funerailles d'un grand Talapoin,	199
Tempeste au trente-quatrième degré Meridional.	98
Thé. Ses proprietéz,	276
Maniere de le preparer,	276
Thévatat, frere de Sommonokhodom,	298
Sa malice & son schisme,	311
Son Suplice,	304
Tigre, & sa ferocité,	68
Combat d'un Tigre & d'un Elephant,	118
Torpille, & ses proprietéz,	69
Tortuës. La maniere de les prendre,	171
Tours de souplesse des Siamois,	193
Trial, ou trois Isles assez basses,	90
Trône. Description du Roy de Siam, V.	173
<b>V</b> Ache marine,	78
Monsieur Vachet accompagne les Envoyés du Barkalon en France,	4
Il accompagne aussi les Ambassadeurs du Roy de Siam,	160
Le Roy de Siam luy donne un Crucifix d'or,	158
Monsieur Van-Rhéden, Envoyé Commissaire General par la Compagnie Hollandoise. Son Caractere, liv. 2.	48
Monsieur Vanderstellen Commandeur du Cap. Son caractere,	58
Il envoye reconnoître nos Vaisseaux,	48
Son Voyage dans les terres du Cap,	78
Monsieur de Vaudricourt nommé Capitaine de l'Oiseau.	18
Son habileté,	18
Le Roy de Siam luy fait present d'un Sabre.	117

*Fin de la Table Matieres.*

T A-



*Harangue des Ambassadeurs de S I A M,  
dans la dernière audience qu'ils ont  
eüe du Roy, en 1686.*

Nous venons ici tres grand Roy pour demander a vôtre Majesté la permission de nous en retourner vers le Roy nostre Maître, l'Impatience où nous savons qu'il est d'apprendre le succès de cette Ambassade, les merveilles que nous avons a luy raconter, les Gages précieux que nous lui portons de l'estime singulière que vôtre Majesté a pour luy, sur tout l'assurance que nous lui devons donner de sa Royale Amitié qu'elle contracte pour jamais avec luy; tout cela beaucoup plus encore que les vents & la saison nous incitent enfin à partir. Cependant le bon traitement que nous recevons de toutes parts par l'ordre de vôtre Majesté, seroit capable de nous faire oublier nôtre patrie, & si nous osions dire, les ordres même de nôtre Prince. Etant sur le point de nous éloigner de vôtre personne Royale nous n'avons point de parole qui puisse exprimer les sentiments de respect, d'admiration & de reconnaissance dont nous sommes pénétrés. Nous nous estions bien attendus, de trouver en vôtre Majesté des grandeurs & des qualités Extraordinaires, l'effet y a pleinement répondu, & même surpassé de beaucoup nôtre attente; mais nous sommes obligés d'avouer que nous n'avons pas cru pouvoir y trouver l'accez, la douceur & la facilité que nous y avons rencontré; nous ne jugions pas même que les qualités qui paroissent opposées peussent compatir en une même personne, & qu'on peut accorder ensemble tant de Majesté & tant de bonté. Nous ne sommes plus surpris que vos peuples trop heureux de vivre sous vôtre empire, fassent paroître par tout l'amour & la tendresse qu'ils ont pour votre Personne Royale, Pour nous, Grand Roy, comblés de vos bienfaits, charmés de vos vertus, touchés jusqu'au fond du cœur de vos bontés, saisis d'étonnement à la vue de vôtre haute sagesse, de tous les miracles de vôtre Regne, nôtre vie nous paroist trop courte & le monde entier trop petit pour publier ce que nous exposons, nôtre mémoire auroit eu peine à retenir tant de choses. C'est pourquoi dans des registres fideles nous avons recueilli avec avidité ce que nous avons peu ramasser, & nous les terminerons par cette protestation que quoi que nous en disions beaucoup, il nous en est beaucoup plus eschappé; ces memoires seront Continues à la posterité & mis en dépôt entre les monumens les plus rares & les plus précieux de l'Etat; le Roy nôtre Maître les enverra pour présent aux Princes ses alliez, & par la tout l'Orient saura bien tôt, & les siècles advenir apprendront les vertus incomparables de Louis le Grand; nous porterons, l'heureuse nouvelle de la santé parfaite de vôtre Majesté, & du soin que le Ciel a pris de continuer le cours d'une vie qui ne devoit jamais finir.

*Cata*



CATALOGUE des Livres nouveaux qui se  
trouvent chez le dit Mortier.

- T**ablettes Chronologiques contenant la vie & la suite des  
Papes, Empereurs & Roys qui ont regné depuis la nais-  
sance de J. Christ jusqu'à present Par G. Marcel tres-bien  
gravées sur le Cuivre.
- Tablettes Chronologiques contenant avec ordre l'état de l'Egli-  
se en Orient, & en Occident : les Conciles generaux & parti-  
culiers, les auteurs Ecclesiastiques : les Schismes, heresies &  
opinions, qui ont esté condamnées pour servir de plan à ceux  
qui lisent l'histoire sacrée par G. Marcel.
- L'histoire des Troubles de Hongrie, où on void tout ce qui est ar-  
rivé en ce Royaume depuis l'année 1655. Jusques à present  
avec des figures.
- Entretiens de la Pluralité des mondes par l'auteur des dialo-  
gues des morts.
- Histoire des Oracles par le mesme 12.
- Guide de Negotians pour tenir le Livres de Contes en parties  
doubles.
- Reflexion sur le Cinq Livres de Moise par Mr. Allix.
- Fables Choies de Mr. de la Fontaine
- Mars Venitien ou Conqueste des Venitiens sur les Infidelles.
- Journal du Voyage de Siam par Mr. Labbé de Choisy, c'est ou-  
vrage est Ecrit en des Lettres Familieres, plein d'Esprit l'au-  
teur y a joint la description des deux Royaumes Voissins à  
Siam 12. à Amsterdam, chez P. Mortier.
- Morale du monde par Mademoiselle de Scuderi & autres Con-  
versations, de la mesme.
- Du grand ou du sublime dans les mœurs avec une observation de  
l'Eloquence & de la bienveillance par le P. Rapin.
- Relation de l'Ambassade de Mr. le Chevalier de Chaumont à la  
Cour du Roy de Siam. Avec ce qui s'est passé de plus remar-  
quable durant son Voyage.
- Lettres diverses du Chevalier de Her. \* \* \*
- Voyage de la Valle, de Tavernier, de Monconis 4. de Thevenot à  
de Dellon &c.
- Discours du Chevalier de Meré, de l'Esprit de la Conversa-  
tion &c.
- Traité des jeux & des divertissemens 12.
- On trouve chez le même un Catalogue des livres nouveaux de  
France, Angleterre & autre pays.

A V I S



# A V I S A U R E L L J U R

pour placer les Figures.

Aen de BOECK-BINDER om de  
Figuren te plaatsen.

F I G.		Pag.
I.	La Baye du Cap de Bonne Esperance.	47
II.	Fort des Hollandois au Cap.	56
III.	Zembras ou Anes Sauvages du Cap.	67
IV.	Carte du Cap de Bonne Esperance.	70
V.	Hottentots habitans du Cap.	72
VI.	Namaquas Peuples nouvellement decouverts.	75
VII.	Remore.	67
VIII.	Le Cerf.	68
IX.	Vache Marine.	78
X.	Le Cerastre ou Serpent Cornu	81
XI.	Cameleon du Cap	81
XII.	Petit Lezard du Cap.	82
XIII.	Grand Lezard du Cap.	82
XIV.	La Rade de Bantam.	101
XV.	Le Port de Batavia.	112
XVI.	Batavia.	125
XVII.	Cabinet de feuillage ou les Chinois font les festin des morts	128
XVIII.	Vue de Siam.	157
XIX.	Ballon d'Oya, &c.	194
XX.	Ballon du Roy a 120 Rameurs	195
XXI.	Ballon des Gentil-hommes.	195
XXII.	Ballons de Prince Mr. L'Ambassadeur &c.	196
XXIII.	Elephant avec sa Chaise pour la Princesse.	216
XXIV.	Le Roy de Siam monté sur son Elephant.	216
XXV.	Elephant avec sa Chaise pour les Etrangers.	216
XXVI.	Palais de Louvo d'ou le Roy de Siam observe l'Eclipse de Lune.	238
XXVII.	Pagode de Siam.	272
XXVIII.	Mandarin qui parle à un de ses gens.	274
XXIX.	Ginseng Areque Betel.	277
XXX.	Talopoin allant par la Ville.	313

F I N.



















4<sup>o</sup>

370 B



TAC  
Voy  
S

Obs

Real Obs



TAC HIARI

Voyage de

SIAM.

Tom. 1.

335

Observatorio de Marina  
BIBLIOTECA

5034

Real Observatorio de la Armada  
BIBLIOTECA

05034

.....